Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A
140
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Swift-Tait A140

Digitized by Google

Digitized by Google

627 184

TUSCULANES

DE

CICÉRON,

TRADUITES

Par Meſſieurs BOUHIER, & D'OLIVET,
de l'Académie Françoiſe.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Chez BARBOU, rue & vis-a-vis la Grille
des Mathurins.

M DCC LXXVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

JAMAIS un Auteur, qui a quelque idée de la perfection, n'eſt parvenu à être content de ſon ouvrage. Feu M. le Préſident BOUHIER, le Varron de notre ſiècle, & l'homme le plus capable de bien rendre les vraies beautés d'un original Grec ou Latin, avoit tellement retouché ſes deux Tuſculanes, qu'on aura peine à les reconnoître dans cette (1) nouvelle édition.

Auſſi eſt-il certain, qu'un Tra-

(1) C'eſt-à-dire, l'édition de 1747, exactement repétée dans celle-ci pour ce qui regarde M. le P. Bouhier, mort à Dijon, le 17 Mars 1746.

Digitized by Google

ducteur dont le but n'eſt pas ſimplement de traduire, mais qui veut en même temps bien écrire, ſe charge du travail où l'on a le plus à revenir ſur ſes pas : n'en exceptons point celui de faire des vers : & il eſt aſſez ſingulier, que le genre le moins eſtimé, j'entens la Traduction, ſoit cependant le plus difficile.

Quelquefois des gens qui ont du talent & du goût, ne ſavent à quoi s'occuper. Tout a été fait, diſent-ils. Mais ce qui a été mal fait, eſt cenſé ne pas exiſter. Qu'ils traduiſent donc. Aucune nation, peut-être, ne s'eſt tant exercée que la nôtre à faire des Traductions ; & peut-être qu'à ne compter que les bonnes, on trouvera qu'il nous reſte encore pour long-temps, je ne dirai pas à glaner, je dis à moiſſonner dans l'Antiquité.

Digitized by Google

Traduire fidèlement, c'eſt déja beaucoup. Mais le difficile pour qui traduit un Auteur tel que Cicéron, c'eſt de parler comme lui purement, élégamment, naturellement. Abus, de croire que cette difficulté vienne toujours, ou même ſouvent, de la différence des langues. Puiſque la nôtre a ſuffi pour faire tant & de ſi beaux Ouvrages, comment ne ſuffiroit-elle pas auſſi pour faire de belles Traductions ?

Je reviens à l'illuſtre Préſident Bouhier. Peut-être que l'exemple d'un homme de ſon rang, & de ſon mérite, réveillera un peu en France le goût du Latin : goût autrefois ſi commun, que le célèbre Lambin, lorſqu'il travailla ſur Cicéron, trouva du ſecours dans les plus grands perſonnages de ſon temps. Car, pour dire ceci en paſſant, la liſte qu'il nous

Digitized by Google

en a laiſſée, & qu'on peut voir à la ſuite de ſa Préface, prouve que ce même Cicéron, qui de nos jours eſt relégué dans les Colléges, faiſoit, il y a deux cents ans, les délices de tout ce que la France avoit (2) de plus conſidérable, & dans la Robe, & dans le Clergé.

---

(2) Jean du Tillet, *Evêque de Meaux.* Guillaume Pellicier, *Evêque de Montpellier.* Pierre Danès, *Evêque de Lavaur.*

Guillaume Budé, Lazare de Baïf, Henri de Meſmes, Jean Hurault, Pierre du Faur de Saint Jorry, *tous Maîtres des Requêtes.*

Barnabé Briſſon, *Préſident à Mortier*; & Aimard de Ranconnet, *Préſident aux Enquêtes, au Parlement de Paris.*

Germain Vaillant de Guellis, *Abbé de Pimpont, Conſeiller au même Parlement.*

Digitized by Google

TROISIÈME
TUSCULANE,

Traduite

Par M. le Préſident Bouhier.

DU CHAGRIN.

Qu'il faut l'adoucir.

Puisque l'homme eſt un compoſé de l'ame & du corps, d'où vient donc, Brutus, qu'il n'a pas donné une égale attention à ces deux parties de ſon être? Pour le corps, il a cherché avec ſoin l'art d'en guérir, ou d'en prévenir les maladies, & cette invention lui a paru aſſez utile pour en

Digitized by Google

faire honneur (1) aux Dieux. Mais, à l'égard de l'ame, on n'a pas eu le même empreſſement pour découvrir l'art de remédier à ſes maux ; & depuis qu'il a été découvert, on s'y eſt moins appliqué : il a eu moins d'approbateurs ; il a même beaucoup d'ennemis.

Cette différence viendroit-elle de ce que l'ame, quelque abattu que ſoit le corps, eſt toujours en état de juger de ſes maladies ; au lieu que le corps ne peut en aucun temps connoître celles de l'ame ? Ainſi, quand elle eſt malade, comme elle eſt alors privée de ſes fonctions naturelles, il ne lui eſt pas poſſible de bien juger de ſon propre état.

Véritablement, s'il avoit plû à la Nature de nous rendre tels, que nous euſſions pû la contempler elle-même, & la prendre pour guide dans le cours de notre vie, nous n'aurions beſoin, ni de ſavoir, ni d'étude pour nous conduire. Mais elle n'a donné à l'homme que de foibles rayons de lumière.

(1) Cela doit s'entendre d'Apollon.

Digitized by Google

Encore ſont-ils bien-tôt éteints, ſoit par la corruption des mœurs, ſoit par l'erreur des préjugés, qui obſcurciſſent entièrement en lui cette lueur de la raiſon naturelle. Ne ſentons-nous pas, en effet, au-dedans de nous-mêmes des ſemences de vertu, qui, ſi nous les laiſſions germer, nous conduiroient naturellement à une vie heureuſe? Mais à peine a-t-on vû le jour, qu'on eſt livré à toutes ſortes d'égaremens, & de fauſſes idées. On diroit que nous avons ſucé l'erreur avec le lait de nos nourrices, & quand nos parens commencent à prendre ſoin de notre éducation, & qu'ils nous donnent des maîtres; nous ſommes bien-tôt tellement imbus d'opinions erronées, qu'il faut enfin que la vérité céde au menſonge, & la Nature aux préventions.

Autre ſource de corruption, les Poëtes. Comme ils ont une grande apparence de doctrine & de ſageſſe, on prend plaiſir à les écouter, à les lire, à les apprendre; & leurs leçons ſe gravent profondément dans nos eſprits.

Quand à cela ſe vient joindre le vulgaire, ce grand maître en toute ſorte

de déréglemens, c'eſt alors, qu'infectés d'idées vicieuſes, nous nous écartons entièrement de la nature. Car vouloir nous perſuader qu'il n'y a rien de meilleur, rien de plus déſirable que les dignités, le commandement des armées, & cette gloire populaire, après quoi courent les plus honnêtes gens; n'eſt-ce pas nous envier ce que la nature met en nous d'excellent, & vouloir qu'à la place de ce véritable honneur, qui eſt ce qu'elle nous porte le plus à rechercher, nous embraſſions un phantôme, où l'image de la vertu n'eſt point empreinte, mais où celle de la gloire eſt groſſièrement imitée? La gloire demande la ſolidité jointe à l'éclat? ſans quoi ce n'en eſt que l'ombre. Elle conſiſte dans les louanges que les gens de bien, & les gens ſenſés donnent à une vertu non commune, & qu'ils lui donnent hautement, unanimement, ſans intérêt. Elle eſt, pour ainſi dire, l'écho de la vertu; & comme elle accompagne d'ordinaire les bonnes actions, il ne faut point que les honnêtes-gens la rejettent. Mais cette autre eſpèce de gloire, qui contrefait

la véritable (j'entens cette approbation téméraire & inconſidérée du peuple qui applaudit le plus ſouvent au vice) cette fauſſe gloire, dis-je, défigure l'honneur, en affectant de lui reſſembler. De-là vient l'aveuglement de ces hommes qui auroient bien voulu ſe porter à quelque choſe de grand, mais qui ne connoiſſant ni le chemin de la vraie gloire, ni en quoi elle conſiſte, ſont devenus les deſtructeurs de leur patrie, ou ſe ſont perdus eux-mêmes. Puiſqu'ils avoient cependant l'honneur pour objet, ils ſemblent s'être moins égarés par une erreur volontaire, que pour s'être mépris de route.

D'autres qui ſe laiſſent emporter à une avarice ſordide, ou au débordement des voluptés, & dont les égaremens approchent aſſez de la folie, pourquoi ne pas entreprendre de les guérir? Seroit-ce parce que les maladies de l'ame ſont moins nuiſibles, que celles du corps: ou parce qu'on peut rendre la ſanté au corps, & qu'on ne peut la rendre à l'ame?

Pour moi, je trouve que les maladies de l'ame ſont, & plus dangereu-

ſes, & en plus grand nombre, que celles du corps. Ce qu'il y a même de plus fâcheux dans ces dernières, c'eſt qu'en attaquant l'ame, elles en troublent la tranquillité, & que, comme dit Ennius, quand on a l'eſprit malade,

Rongé d'impatience on pouſſe des ſoupirs;
On s'égare, on ſe perd en d'éternels déſirs.

Voila ce qui arrive quand on ſe livre au chagrin, ou à l'ambition: deux maladies de l'ame, qui, ſans parler des autres, valent les plus violentes, dont le corps puiſſe être attaqué. Et puiſque l'ame a bien trouvé le ſecret de guérir le corps, eſt-il croyable qu'elle ne puiſſe pas auſſi ſe guérir elle-même? D'autant plus que la guériſon du corps dépend ſouvent de ſa conſtitution, & que l'art du Médecin n'eſt pas toujours garant du ſuccès: au lieu que tout eſprit, qui aura vraiment envie de ſe guérir, & qui obéira aux préceptes des Sages, réuſſira infailliblement.

Oui ſans doute la Philoſophie eſt la vraie médecine de l'ame: nous n'avons

Digitized by Google

point à chercher hors de nous-mêmes ſes remèdes, comme ceux qui agiſſent ſur le corps : il faut ſeulement, pour nous les rendre ſalutaires, ne rien négliger de ce qui dépend de nous. Mais ne faiſons point ici l'éloge de la Philoſophie en général. Je crois avoir dit aſſez dans mon *Hortenſius*, combien elle méritoit d'être cultivée. Depuis que cet ouvrage eſt public, je n'ai preſque pas ceſſé de parler & d'écrire ſur ce qu'elle nous enſeigne de plus important. Celui-ci eſt le compte que je rends des queſtions agitées entre quelques amis & moi dans ma maiſon de Tuſculum. La mort & la douleur ont fait le ſujet de nos deux premières conférences. J'en ſuis préſentement à la troiſième.

Un peu après le milieu du jour, étant deſcendu dans mon Académie avec mes amis, je demandai à l'un d'eux, qu'il propoſât le ſujet de la diſpute : & la voici d'un bout à l'autre.

L'AUDITEUR.

Je crois que l'ame du Sage eſt ſuſceptible de chagrin.

Digitized by Google

CICÉRON.

J'avoue (2) qu'il eſt naturel de penſer ainſi ; car l'homme n'eſt pas né d'un rocher : il y a dans ſon cœur je ne ſais quoi de tendre & de ſenſible, qui eſt ſujet à être ému par l'affliction, comme par une eſpèce d'orage. C'eſt ce qui juſtifioit en quelque ſorte Crantor, l'un de nos plus illuſtres Académiciens, lorsqu'il diſoit : *Je ne puis goûter l'avis de ceux qui vantent ſi fort cette ſorte d'inſenſibilité, qui ne peut, ni ne doit être dans l'homme. Tâchons de n'être*

(2) Je paſſe ici deux Chapitres entiers de cet ouvrage. J'avois d'abord eſſayé de les traduire de mon mieux. Mais quelque ſoin que je me fuſſe donné pour les rendre intelligibles dans notre langue, j'ai reconnu que cela n'étoit pas poſſible. La raiſon eſt qu'ils ne contiennent que des étymologies aſſez frivoles, & de froides alluſions à la ſignification de certains termes de la langue Latine, qui n'ont point d'équivalens en François. La même raiſon m'a fait retrancher dans ce même Livre trois ou quatres autres endroits, qui m'ont paru avoir le même défaut. J'en avertis ici le Lecteur une fois pour toutes. Je ne crois pas qu'il me ſache mauvais gré de ces omiſſions.

point malades. Mais ſi nous le ſommes jamais, ſoit qu'on nous coupe, ſoit qu'on nous arrache quelque membre, ne ſoyons point inſenſibles. Car que gagne-t-on, en s'opiniâtrant à ne ſe point plaindre, ſi ce n'eſt de faire dire, qu'on a l'eſprit féroce, ou le corps en létargie?

Voyons pourtant ſi ce diſcours n'eſt point d'un homme, qui veut flatter notre foibleſſe, & favoriſer notre lâcheté. Oſons ne pas couper ſeulement les branches de nos miſères, mais en extirper juſqu'aux fibres les plus déliées. Encore nous en reſtera-t-il quelques-unes; tant les racines de la folie ſont en nous profondes, & cachées. Mais n'en conſervons que ce qu'il n'eſt pas poſſible de ſupprimer; & mettons-nous bien dans l'eſprit, que ſans la ſanté de l'ame nous ne pouvons être heureux. C'eſt par la Philoſophie ſeule qu'on peut y parvenir. Continuons donc à nous inſtruire des remèdes qu'elle nous offre. Si nous le voulons, elle nous guérira. J'irai même plus loin que vous ne comptez; car j'attaquerai non-ſeulement le chagrin, qui eſt ici notre principal objet, mais encore tou-

Digitized by Google

tes les paſſions en général. Et premièrement, ſi vous l'agréez, diſputons à la manière des Stoïciens, qui ſe plaiſent à ſerrer leurs raiſonnemens. Je me donnerai carrière enſuite, ſelon ma coutume.

Quiconque a du courage, préſume bien de ſoi. J'aurois pû dire, qu'il eſt préſomptueux, ſi dans l'uſage, ce mot, qui devroit marquer une vertu, ne caractériſoit un vice. Or quiconque préſume bien de ſoi, ne craint point: car la crainte ne compatit pas avec la confiance. Mais celui, qui eſt ſuſceptible de chagrin, l'eſt auſſi de crainte: car des mêmes choſes, dont la préſence nous afflige, les approches nous font trembler. Ainſi le chagrin répugne au courage. Il eſt donc vrai, que quiconque eſt capable de s'affliger, eſt capable de craindre, & de tomber dans cette abjection d'eſprit, qui détermine à ſouffrir la ſervitude, & à s'avouer vaincu. En venir là, c'eſt reconnoître ſa lâcheté, & ſa foibleſſe. De tels ſentimens ne tombent point dans une ame courageuſe: donc le chagrin n'y tombe point. Or le Sage eſt néceſſairement

Digitized by Google

courageux : donc le Sage n'eſt pas capable de s'affliger.

Un homme courageux doit de plus avoir l'ame grande. Celui qui a l'ame grande, eſt incapable de céder ; & celui qui eſt incapable de céder, doit mépriſer toutes les choſes du monde, & les regarder comme au-deſſous de ſoi. Or nous ne ſaurions regarder ainſi les choſes, qui peuvent nous chagriner. L'homme courageux n'eſt donc point ſuſceptible de chagrin ; & puiſque tout Sage eſt courageux, le chagrin n'entre donc point dans ſon cœur.

Un œil malade, ou quelque autre partie du corps que ce ſoit, quand elle eſt indiſpoſée, eſt peu propre à faire ſes fonctions : il en eſt de même de l'ame, lorſque quelque paſſion l'agite. Or la fonction de l'ame eſt de bien uſer de ſa raiſon : & par conſéquent l'ame du Sage, toujours en état de faire un très-bon uſage de ſa raiſon, eſt toujours calme : d'où il s'enſuit que le chagrin, qui troubleroit ſon ame, n'y pénètre jamais.

Ajoûtons un raiſonnement, où me conduit la nature de la modération,

Digitized by Google

que nous appellons tantôt tempérance, tantôt modeſtie, & quelque fois continence ou intégrité. Celui qui la poſſède, a proprement parmi nous le nom d'*honnête-homme* ; dont la ſignification eſt très-étendue, & marque une diſpoſition de l'ame, qui la porte à s'abſtenir de tout ce qui peut nuire aux autres. On peut même dire que ce nom renferme toutes les vertus. Autrement le titre d'*honnête-homme*, donné autrefois à Piſon (3) n'auroit pas été ſi fort exalté. Car comme il ne peut convenir au lâche, qui par crainte a abandonné ſon poſte à la guerre ; à l'injuſte, qui par avarice a violé un dépôt ; au fou, qui par ſa mauvaiſe conduite a diſſipé ſon bien ; il eſt évident que la qualité d'*honnête-homme* renferme ces trois vertus, le courage, la juſtice, & la prudence. Mais, quoique les vertus

(3) *Lucius Calpurnius Piſo*, ſurnommé *Frugi*, dont il eſt dit dans l'Oraiſon pour Fonteius, chap. 13. *Qui tantâ virtute atque integritate fuit, ut etiam illis optimis temporibus, cum hominem invenire nequam neminem poſſes, ſolus tamen* FRUGI *nominaretur.*

Digitized by Google

aient cela de commun entre elles, qu'elles ſont toutes liées les unes aux autres, & ſe tiennent comme par la main, c'eſt le propre de la modération, que je compte pour la quatrième, de calmer, & de régler les mouvements de la cupidité, & de garder en tout une conſtante égalité, qui s'oppoſe à tout déſir injuſte. L'honnête-homme donc, ou ſi l'on veut, l'homme tempérant & modéré, doit être conſtant. Qui dit conſtant, dit tranquille. Qui dit tranquille dit libre de toutes paſſions, & par conſéquent de chagrin. Or le Sage poſſède toutes ces qualités. Il eſt donc exempt de chagrin.

Ainſi la réfléxion de Denys d'Héraclée ſur ces vers qu'Homère (4) met dans la bouche d'Achille :

Mon cœur gonflé de rage, eſt d'ennuis dévoré,
Quand je ſonge à l'ingrat qui m'a déshonoré ;

cette réflexion, dis-je, eſt fort judicieuſe. *Dit-on qu'une main enflée ſoit*

(4) Dans l'Iliade, *IX*, 642.

en bon état ? Le dira-t-on de tout autre membre affligé par quelque tumeur ? La diſpoſition d'un cœur gonflé de quelque paſſion n'eſt donc pas moins vicieuſe. Or l'ame du Sage eſt toujours bien diſpoſée. Son cœur ne s'enfle jamais. Jamais il ne ſort de ſon aſſiette comme dans l'homme tranſporté de courroux. Le Sage ne ſauroit donc ſe mettre en colère. Car s'y mettre, ſuppoſe un ardent déſir de tirer la vengeance la plus éclatante de celui, dont on ſe croit offenſé. Or ce déſir entraine auſſi une exceſſive joie, au cas qu'on ait réuſſi. Mais il ne tombe point en l'ame du Sage, de ſe réjouir du mal d'autrui. Ainſi la colère n'y ſauroit tomber. Cependant, s'il étoit ſuſceptible de chagrin, il le ſeroit pareillement de colère. Puis donc qu'il eſt exempt de l'un, il l'eſt auſſi de l'autre.

Par la même raiſon, ſi le chagrin pouvoit attaquer le Sage, il en ſeroit de même, & de la pitié, & de cette ſorte d'envie, qui fait qu'on voit d'un œil jaloux & malin le bonheur d'autrui, comme l'a dit Ménalippe dans Accius :

Quel mortel envieux, quel regard enchanteur

De mes jeunes enfans a fait périr la fleur ?

Une preuve qu'en effet l'homme ſuſceptible de pitié, l'eſt pareillement d'envie, c'eſt que celui qui eſt touché du malheur de quelqu'un, s'afflige ordinairement du bonheur de quelque autre. Théophraſte, par exemple, déplorant (5) la mort de ſon ami Calliſthène, s'afflige de la proſpérité d'Alexandre ; & plaint ſon ami d'avoir vécu ſous un Prince, qui avec une puiſſance ſuprême, & un ſuprême bonheur, ſavoit ſi mal uſer de ſa fortune. Or, comme la pitié eſt un chagrin cauſé par le ſort malheureux de l'un, l'envie eſt un chagrin cauſé par le ſort heureux de l'autre. Quiconque par conſéquent eſt ſuſceptible de pitié, l'eſt auſſi d'envie. Mais le Sage eſt inacceſſible à l'envie : il l'eſt donc auſſi à la pitié ; ce qui ne ſeroit pas, s'il pouvoit s'af-

---

(5) Théophraſte ayant appris le ſort déplorable de Calliſthène, qu'Alexandre le Grand avoit fait mourir, fit ſur ce ſujet un Livre, quil intitula, *Calliſthène*, & c'eſt de cet Ouvrage, dont parle Cicéron,

fliger de quelque choſe : & par conſéquent le Sage eſt ſans chagrin.

Tels ſont les raiſonnemens des Stoïciens, dont la tournure eſt trop sèche, trop ſerrée. Auſſi je prétens bien les développer dans la ſuite avec plus de netteté, & d'étendue ; mais en ne m'écartant point des mêmes principes, qui ont je ne ſais quoi de nerveux & de mâle. Car pour nos amis les Péripatéticiens, malgré leur éloquence, leur ſavoir, & leur autorité, je ne puis goûter cette médiocrité de paſſions, qu'ils paſſent au Sage. Un mal, pour être médiocre, ne laiſſe pas d'être un mal. Or notre but eſt, que le Sage n'en ait pas la plus légère atteinte. Car comme la ſanté du corps n'eſt point parfaite, quoiqu'il ne ſoit que médiocrement malade ; de même à quelque médiocrité que ſoient réduites les paſſions, s'il y en a dans l'ame, on ne peut pas dire qu'elle ſoit parfaitement ſaine.

Pour bannir donc le chagrin, examinons ce qui le produit. Car de même que les Médecins n'ont pas de peine à trouver le remède, quand ils ont connu la cauſe du mal, auſſi trouverons-nous

à nous guérir de nos chagrins, quand nous en aurons découvert la ſource.

Or cette ſource conſiſte uniquement dans l'opinion, qui produit non-ſeulement le chagrin, mais encore toutes les autres paſſions. On en compte quatre principales, qui ſe diviſent en pluſieurs branches. Mais parce que toute paſſion eſt un mouvement de l'ame, qui n'écoute point la Raiſon, ou qui en ſecoue le joug; & que ce mouvement eſt excité par l'opinion du bien, ou du mal, ces quatre paſſions ſe réduiſent à deux claſſes. Dans l'une ſont les deux paſſions, qui naiſſent de l'idée du bien; ſavoir le tranſport de joie, cauſé par la poſſeſſion actuelle de quelque grand bien; & la cupidité, qui eſt un déſir immodéré de quelque grand bien, qu'on eſpère. Dans l'autre claſſe, ſont deux autres paſſions, cauſées par l'idée du mal; je veux dire, la crainte & la triſteſſe. Car comme la crainte eſt l'opinion d'un grand mal qui nous menace, la triſteſſe eſt l'opinion d'un grand mal préſent, & tel, que celui qui l'éprouve, croie qu'il eſt juſte, & même néceſſaire de s'affliger.

Voulons-nous couler doucement & tranquillement nos jours? Il nous faut lutter de toutes nos forces contre ces paſſions, que la folie ſuſcite, comme des eſpèces de Furies, pour nous tourmenter. Une autre fois nous parlerons des autres. Délivrons-nous aujourd'hui de la triſteſſe, s'il eſt poſſible; puiſqu'auſſi-bien c'eſt le ſujet que vous m'avez propoſé, en ſoutenant que le chagrin trouve à pénétrer dans le cœur du Sage. Pour moi je penſe bien différemment. Je crois que c'eſt quelque choſe d'affreux, qu'il faut éloigner de nous, & fuir, pour ainſi dire, à force de voiles & de rames. Que vous ſemble, en effet,

De cet auguſte (6) *Roi, qui parmi*
ſes aïeux
Pouvoit compter Tantale, & le maî-
tre des Dieux?
Du fils (7) *de ce Pélops, qu'une heu-*
reuſe entrepriſe

---

(6) Thyeſte. Jai traduit ceci en vers; étant perſuadé, comme M. Bentley, que l'original eſt un fragment de quelque ancienne Tragédie,

(7) Œnomaüs, Roi de Piſe dans le Pé-

Rendit

Rendit gendre, & vainqueur du cruel
Roi de Piſe !

A quel point il eſt abattu, découragé, lorſqu'il s'écrie :

Amis, éloignez-vous. Fuyez un mi-
ſérable,
L'objet infortuné d'un crime abomi-
nable.
Mon ombre eſt un poiſon, que je
crains pour vos yeux ;
Et l'air même en mes flancs devient
contagieux.

---

loponèſe, avoit une fille d'une grande beauté, nommée Hippodamie. Il ne vouloit pas la marier, à cauſe d'un Oracle, qui lui avoit prédit qu'il périroit par les mains de ſon gendre. Cependant, cachant ſon deſſein, il avoit déclaré qu'il donneroit ſa fille à celui qui pourroit le vaincre dans une courſe de chevaux, ſe fiant ſur l'extrême agilité des ſiens. En effet, ayant vaincu pluſieurs prétendans, il les avoit tous fait mourir, & avoit fait planter leurs têtes ſur la porte de ſon Palais. Mais Pélops ayant trouvé le moyen de gagner celui qui conduiſoit le char d'Œnomaüs, & les roues de ce char s'étant renverſées, Œnomaüs fut tué & Pélops devint par-là maître non-ſeulement d'Hippodamie, mais encore du Royaume de Piſe.

Hé quoi donc, pour le crime (8) d'autrui, Thyeſte, tu te condamneras ? Tu te priveras de la lumière ?

Mais que dirons-nous du pere (9) de Médée ? Ce fils du Soleil paroît-il digne d'être éclairé par ſon pere, dans l'état où la douleur l'a réduit ?

Il a le corps ſéché, l'œil mort, les cheveux longs.
Ses larmes ſur ſa joue ont gravé des ſillons ;
Et le poil hériſſé de ſa barbe difforme
Cache ſon ſein livide, & ſa maigreur énorme.

Tes maux, Prince inſenſé, viennent (1) de toi. Ils ne réſidoient point dans

---

(8) C'eſt-à-dire pour le crime de ſon frère Atrée, qui aprés avoir tué les enfans de Thyeſte, les lui avoit donnés à manger.

(9) Æéta, fils du Soleil, & Roi de Colchos, avoit été chaſſé de ſon Royaume par les artifices de ſon frere Persès, Roi de la Cherſonèſe Taurique. Mais il fut rétabli par ſa fille Médée, ſuivant que le raconte Apollodore, tout à la fin du Livre I de ſa Bibliothèque.

(1) Cela veut dire, que les malheurs qu'avoit eſſuyés ce Prince, n'auroient pas fait un tel changement dans un homme qui

Digitized by Google

ce qui t'eſt arrivé ; & le temps, d'ailleurs, devoit avoir amorti ta douleur. Car, comme je le ferai voir, le chagrin eſt l'idée qu'on ſe fait d'un mal récent. Mais tu pleures la perte de ton Royaume, & non celle de ta fille. Tu la haïſſois, peut-être avec raiſon. Ce qui te met au deſeſpoir, c'eſt la privation d'une Couronne. Mais de ſuccomber à l'ennui, parce qu'on ne peut régner ſur des hommes libres, n'eſt-ce pas franchir toutes les bornes de la pudeur ? Denys le Tyran, après avoir été chaſſé de Syracuſe, voulut enſeigner la Jeuneſſe à Corinthe ; tant il lui étoit impoſſible de ſe paſſer de commander. Et plus impudent encore fut autrefois Tarquin, d'oſer faire la guerre à nos peres, parce qu'ils n'avoient pû ſupporter ſon orgueil. On dit qu'enſuite, voyant qu'avec le ſecours des Veïens, & des Latins, il ne pouvoit recouvrer ſon Royaume, il

---

auroit eu plus de courage & de fermeté qu'il n'en avoit. C'étoit donc ſa faute, s'il étoit tombé dans un abattement, qui lui faiſoit ſi peu d'honneur.

ſe retira à Cumes, où il mourut de veilleſſe & de chagrin. Jugez-vous donc qu'il ſoit d'un homme ſage, de ſe laiſſer ainſi ſubjuguer par le chagrin c'eſt-à-dire, par une ſouffrance épouvantable ? Car ſi toute paſſion eſt un tourment, on peut dire que le chagrin eſt une vraie torture. La cupidité nous enflamme ; la joie nous donne des ſaillies folles ; la crainte nous abbat le courage : mais le chagrin renferme de bien plus grandes peines ; les langueurs, les angoiſes, la conſternation, le déſeſpoir. Il déchire, il dévore l'ame, il la conſume entièrement. Qu'on eſt à plaindre, juſqu'à ce que l'ame ſoit rentrée dans ſa tranquillité !

Tout chagrin (cela eſt évident) vient de ce qu'on ſe croit pourſuivi & accablé par quelque grand mal. Or l'effet que cette idée produit, eſt, ſelon Epicure, un effet naturel ; en ſorte qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de ne pas nous abandonner au chagrin, lorſqu'un mal qui nous paroît grand, nous arrive. L'école (2) de Cyrène prétend

(2) C'eſt-à-dire, les diſciples d'Ariſtippe ;

Digitized by Google

que toutes ſortes de maux n'opèrent pas cet effet, mais ſeulement ceux qui arrivent ſans avoir été prévûs : & il eſt vrai, que cette circonſtance augmente l'affliction : car tout ce qui arrive lorſqu'on ne s'y attend pas, eſt plus frappant. Voilà ce qui fait trouver belles, & avec raiſon, les paroles (3) ſuivantes :

Je ſavois que mon fils, au moment qu'il fut né,
Fut au gré de la Parque à la mort deſtiné ;
Et qu'aux champs d'Ilion allant chercher la gloire,
Il couroit au trépas, ainſi qu'à la victoire.

Un accident prévû de loin, cauſe donc un chagrin moins vif. Et c'eſt pour cela qu'on loue communément le diſcours qu'Euripide fait tenir à Théſée, & que vous me permettrez de traduire ici, ſuivant ma coutume :

---

dont la Secte fut appelée *Cyrénaïque*, parce qu'il étoit de Cyrène.

(3) Télamon parle ici de ſon fils Ajax, qui périt au fameux ſiège de Troie.

Digitized by Google

Les ſages m'ont appris à prévoir les horreurs
De l'exil, de la mort, & des plus grands malheurs;
Afin qu'aux coups du ſort mon ame préparée
Par nul affreux revers ne pût être atterrée.

Sous le nom de Théſée, Euripide a voulu parler de lui-même, lorſqu'il dit : *Les ſages m'ont appris.* Car il avoit été diſciple d'Anaxagore, lequel, dit-on, apprenant la mort de ſon fils, répondit froidement : *Je ſavois bien qu'il n'étoit pas né pour être immortel.* Par où il donnoit à entendre, que ces ſortes d'événemens ne touchent que ceux qui ne les ont pas prévus.

Tout ce qui paſſe pour mal, eſt donc bien plus ſenſible, quand il eſt inopiné. Ainſi, quoique la ſurpriſe ne ſoit pas le ſeul principe d'un grand chagrin, cependant, puiſque l'amertume en peut être adoucie par l'attention à prévoir le mal, & à s'y préparer, il eſt important de ſe tenir prêt à tout événement. Voilà, en effet, le comble de la ſageſ-

Digitized by

ſe, de bien connoître l'incertitude des choſes du monde; de ne s'étonner jamais de rien, & d'être bien perſuadé que tout eſt poſſible.

Quand tout rit à ſes yeux, c'eſt alors que le Sage
Doit penſer à quel point la Fortune eſt volage;
Méditer tous ſes coups; les prévoir ſans effroi.
D'un voyage lointain retourne-t-il chez ſoi?
Il faut qu'il ſe prépare à la triſte nouvelle
D'une fille malade, ou bien d'un fils rebelle;
De ſa femme au cercueil; enfin, s'il s'eſt trompé,
Qu'il compte pour un gain, de l'avoir échappé.

Térence (4) aura-t-il employé ſi à propos ce beau trait, tiré de la Philoſophie; & nous, qui en poſſédons les ſources, ne mettrons-nous pas cette leçon dans un plus beau jour, & n'en

(4) Phormion, *Acte II, ſcène I.*

profiterons-nous pas encore mieux ? De-là ce viſage toujours égal, que Xantippe vantoit ſi fort dans Socrate ſon mari. Elle diſoit l'avoir en tout temps trouvé le même, ſoit qu'il ſortît de ſa maiſon, ou qu'il y revint. Ce n'étoit pas ce front ſévère du vieux (5) Craſſus, qui, au rapport de Lucile, n'avoit ri qu'une ſeule fois en ſa vie. C'étoit un viſage tranquille, & ſerein. Pouvoit-il n'être pas toujours le même, puiſque l'ame, dont il recevoit les impreſſions, étoit incapable de changement ?

Je reçois donc de l'école de Cyrène les armes qu'elle nous met à la main contre les traverſes de la vie. Je conviens qu'une longue prévoyance ſert à en amortir le coup : & cela me perſuade que l'effet qu'il produit, ne vient donc pas de la Nature, mais de l'opinion. Car ſi le mal étoit dans la choſe même, pourquoi le coup ſeroit-il moins rude, quand on l'auroit prévû ?

J'aurai quelque choſe de mieux en-

(5) M. Licinius Craſſus, aïeul de celui qui périt dans la guerre contre les Parthes.

Digitized by Google

core à dire là-deſſus, après avoir examiné le ſentiment d'Epicure, qui prétend qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de ne ſe pas affliger, dès qu'il s'imagine ſentir quelque mal, ſoit que ce mal ait été prévû, ou qu'il ſoit même invétéré. Car, à ſon avis, ni le temps ne diminue le mal, ni l'attente ne le rend plus léger. Et c'eſt une folie d'enviſager des maux, qui peut-être n'arriveront point. Ils ſont bien aſſez triſtes, quand ils ſont venus; & penſer ſans ceſſe qu'ils peuvent arriver, c'eſt ſe faire un malheur continuel. S'ils ne doivent pas arriver, pourquoi les ſentir d'avance volontairement, & paſſer ainſi la vie à s'attriſter, ſoit du mal préſent, ſoit de celui qu'on ſe met devant les yeux? Ainſi raiſonne Epicure.

Pour bannir le chagrin, il faut d'abord, ſelon lui, écarter toute idée fâcheuſe; & il faut enſuite nous rappeler des idées riantes. Car il croit que l'ame peut obéir à la raiſon, & ſe laiſſer conduire par elle. Or elle nous défend d'enviſager aucun objet fâcheux; elle nous arrache à toute penſée triſte: & après nous avoir tirés de là, elle

nous offre l'image du plaiſir ; elle nous invite à nous en occuper entièrement, parce que le Sage doit ſans ceſſe, dit Epicure, ſe partager entre le ſouvenir des plaiſirs qu'il a goûtés, & l'eſpérance de ceux qu'il attend. Voilà ce que penſent ſes diſciples. Je m'explique à ma façon : eux à la leur. Mais il s'agit de leur opinion, & non de leurs termes.

Premièrement, ils ont tort de blâmer la prévoyance de l'avenir. Rien n'eſt plus propre à émouſſer la pointe de l'affliction, que de penſer ſans ceſſe qu'il n'y a rien qui ne puiſſe arriver ; que de méditer ſur la condition de l'humanité, & ſur la néceſſité d'obéir à la loi que nous avons reçue avec la vie. L'effet de ces réflexions eſt moins de nous cauſer de la triſteſſe, que de nous en préſerver. Car de penſer ſérieuſement à la nature des choſes, aux viciſſitudes de la vie, & à la foibleſſe de l'homme, ce n'eſt point s'attriſter, c'eſt remplir les véritables fonctions de la ſageſſe. Par-là, & l'on atteint au vrai but de la Philoſophie, qui eſt de réfléchir ſur les choſes humaines ; & l'on

ſe ménage trois moyens de conſolation dans l'adverſité. Car en premier lieu, on ſe met bien dans l'eſprit que toutes choſes peuvent arriver; & il n'y a point de réflexion plus capable que celle-là, d'amortir le coup de l'adverſité. Secondement, on s'accoutume à prendre en patience les diſgraces humaines. On reconnoît enfin, qu'il n'y a de vrai mal pour l'homme, que celui qu'il doit raiſonnablement ſe reprocher; & qu'il n'a point de reproches à ſe faire, lorſqu'il eſſuie une infortune, dont il n'a pu ſe garantir.

Quant au conſeil que nous donne Epicure, d'écarter toute idée fâcheuſe, il eſt nul. Au moment que notre cœur eſt dévoré par quelque choſe qui nous paroit un mal, nous ne ſommes pas maîtres de nous le cacher, ni de l'oublier. Ce ſont des traits qui nous percent juſqu'au vif. C'eſt un feu qui nous conſume, & qui ne nous laiſſe pas reſpirer. Tu m'ordonnes l'impoſſible, de n'y pas penſer. Tu m'enlèves un remède que je tiens de la Nature, contre les douleurs qui vieilliſſent; je veux dire, la réflexion &

le temps. Remède lent à la vérité, mais efficace. Tu veux qu'oubliant mes maux, je ſonge à des biens. L'avis ſeroit excellent, & digne d'un grand Philoſophe, ſi les biens dont tu parles, étoient ceux qui ſont les plus dignes de l'homme.

Je ſuppoſe que c'eſt, ou Pythagore, ou Socrate, ou Platon, qui me tient ce langage : Pourquoi gémis-tu ? Pourquoi te laiſſes-tu abattre ? Pourquoi ſuccomber ? Pourquoi céder aux coups de la fortune ? Elle peut bien te harceler, te frapper ; mais elle ne doit point te faire perdre courage. Il y a de grandes reſſources dans les vertus. Réveille-les donc, ſi par hazard elles ſont endormies. Voici déja la premiere de toutes, le Courage, qui te donnera aſſez de fermeté, pour mépriſer toute ſorte d'accidens. Je vois à la ſuite la Modération, qui ne te paſſera rien de mépriſable, ni de lâche. Or qu'y a-t-il de plus lâche & de plus mépriſable, qu'un homme efféminé ? La Juſtice même, quoiqu'elle paroiſſe ici moins néceſſaire, ne te laiſſera pas dans cet aveuglement. Elle t'apprendra, que tu es doublement

injuſte. Car tu ambitionnes ce qui ne-t'appartient pas ; en ce que tout mortel que tu es, tu aſpires à la condition des Dieux : & d'autre côté tu ſouffres avec peine de rendre à la nature (6) ce qu'elle n'a voulu que te prêter. Mais que repondras-tu à la Prudence, qui t'enſeignera que la vertu n'a beſoin que d'elle-même, ſoit pour bien vivre, ſoit pour être heureuſe ? Car ſi ſon bonheur dépendoit de quelque choſe d'étranger ; ſi elle n'étoit pas elle-même, & ſon principe, & ſa fin ; ſi elle ne renfermoit pas tout ce qui lui eſt néceſſaire ; pourquoi mériteroit-elle ſi fort nos louanges & nos déſirs ?

J'obéis, Epicure, ſi ce ſont là les biens où tu m'appelles, je te ſuis, je ne veux point d'autre guide, j'oublie mes maux, comme tu le veux ; & d'autant plus aiſément, que je ne les compte même pas pour tels. Mais tu tournes toutes mes penſées vers les plaiſirs. Et quels plaiſirs ? Ceux du corps ſans doute ; ou ceux que le ſouvenir & l'eſpérance produiſent par rapport à ce mê-

(6) La ſanté, les richeſſes, &c.

Digitized by Google

me corps Eſt-ce bien cela ? Ai-je bien rendu ta penſée ? Car tes diſciples prétendent que nous ne la prenons pas comme il faut. Mais ton ſyſtême eſt tel que je l'ai dit ; & je me ſouviens qu'etant autrefois à Athènes, j'entendis le vieux (7) Zénon, l'un des plus ardens & des plus ſubtils de tes ſectateurs, nous crier de toutes ſes forces, que celui-là étoit heureux, qui ſavoit jouïr des plaiſirs préſens, & qui ſe flattoit d'en jouïr toute ſa vie ou du moins pendant la plus grande partie, ſans aucun mêlange de douleur ; bien perſuadé, qu'en cas qu'il fût obligé d'éprouver quelque ſouffrance, ſi elle étoit vive, elle ſeroit courte ; & ſi elle étoit longue, elle auroit plus de douceur, que d'amertume. Avec une telle penſée, ajoutoit-il, on ne peut manquer d'être heureux ; ſur-tout ſi on ſait ſe contenter des plaiſirs qu'on a goûtés, & ne craindre, ni la mort, ni les Dieux.

---

(7) Il y eu pluſieurs Philoſophes de ce nom. Mais celui-ci étoit de Sidon, de la Secte d'Epicure, & contemporain de Cicéron.

Tel eſt le portrait de la béatitude Epicurienne, tirée des propres termes de Zénon; enſorte qu'il n'y a pas moyen de le nier. Mais quoi ? nous perſuadera-t-on, que l'idée d'une pareille vie puiſſe conſoler ou Thyeſte, ou le pere de Médée, dont nous avons parlé ci-deſſus; ou ce Télamon, chaſſé de ſa patrie, errant, manquant de toutes choſes; & à la vûe duquel on s'écrioit avec étonnement :

Eſt-ce là ce Héros, ſi grand, ſi glorieux,
Que l'eloge (8) *d'Alcide eleva juſqu'aux Cieux;*
Et qui par ſa valeur, en tous lieux ſi vantée,

(8) J'ai ajoûté à l'original cette circonſtance, pour mieux faire connoître ce qui avoit donné tant de réputation à Télamon. Apollodore raconte que ce Prince étant à la ſuite d'Hercule, quand il aſſiégea Troie, où régnoit alors Laomédon, il fut le premier, qui franchit les murs de cette ville. Hercule, qui n'y entra que le ſecond, fut d'abord outré, que Télamon lui eût enlevé cet honneur. Mais enſuite il loua hautement ſa valeur, & lui donna pour récompenſe Héſione, fille de Laomédon.

Fixoit tous les regards de la Grèce enchantée ?

Si donc il arrive à quelqu'un, comme à Télamon, de perdre le courage avec les biens, c'eſt chez ces graves Philoſophes anciens, que je lui conſeille d'aller chercher du remède, & non chez ces autres voluptueux. Car quels biens nous promettent-ils ? Suppoſons avec eux, que le plus grand ſoit de ne pas ſouffrir. Ce n'eſt pourtant point là ce qu'on appelle *volupté* : mais je ne m'arrête pas à cette difficulté quant à préſent. Quoi qu'il en ſoit : eſt-ce là le point où nous devons atteindre, pour ſoulager notre douleur ? Je veux qu'elle ſoit le plus grand des maux : s'enſuit-il que celui, qui ne ſouffre pas, ſoit au comble de la félicité ?

A quoi ſert de biaiſer ? Avouons, Epicure, qu'il nous faut encore un peu de cette volupté, que tu ne rougis pas de nommer, quand tu as perdu toute honte. Voici tes propres paroles, telles que je les ai priſes dans ce livre qui contient toute ta doctrine. Je les traduirai à la lettre, de peur qu'on ne m'accuſe de t'en avoir impoſé. *Je ne*

Digitized by Google

conçois pas, dis-tu, *en quoi peut conſiſter le vrai bien, ſi l'on écarte les plaiſirs que produiſent le goût, ou l'ouïe ; ſi l'on retranche ceux que cauſe la vûe des choſes agréables, & tous les autres que les ſens procurent à l'homme. Et l'on ne peut pas dire, que la joie de l'ame ſoit le ſeul bien déſirable. Car je n'ai jamais reconnu cette joie, qu'à la ſeule eſpérance de goûter les plaiſirs, dont je viens de parler, & de les goûter ſans aucun mélange de douleur.* A ces paroles il ſeroit difficile de ſe méprendre ſur la qualité des plaiſirs d'Epicure. Un peu plus bas il dit encore : *J'ai ſouvent été curieux de ſavoir de ceux qu'on appelle Sages, quels étoient donc ces biens, qui nous reſteroient, ſi on nous retranchoit les plaiſirs des ſens ? Mais je n'ai reçu de leur part, que de vaines paroles ; & dans le vrai, qu'on mette à part ces idées faſtueuſes & chimériques de vertu, & de ſageſſe, qu'ils font ſonner ſi haut, ils ne ſauront plus que dire, à moins que d'en venir à ces ſources de la volupté, que j'ai ci-deſſus indiquées.* Ce qui ſuit eſt dans le même goût ; & on trouve par-

tout dans ſon livre *Du ſouverain bien*, un pareil langage.

Pour adoucir donc le chagrin de Télamon, Epicure, tu lui propoſeras cette vie voluptueuſe ? Quand tu verras quelqu'un de tes amis dans l'affliction, tu lui préſenteras un eſturgeon, plutôt qu'un ouvrage Socratique ? Tu l'inviteras à entendre un concert d'inſtrumens, plutôt qu'un Dialogue de Platon ? Tu le mèneras promener dans des prairies émaillées de fleurs ? Tu lui mettras ſous le nez des ſachets odoriférans, des parfums délicieux ? Tu le couronneras de roſes, & de jaſmins ? Enfin quelque amourette ajoûtée à cela par tes ſages conſeils, achèvera entièrement ſa guériſon.

Ou Epicure avouera de bonne foi que ce ſont là ſes dogmes ; ou il effacera de ſon livre les paſſages, que j'en ai fidellement extraits. Diſons mieux, il faut effacer ce livre tout entier ; car il n'eſt farci que de ces voluptueuſes maximes.

Pour conſoler donc ce (9) Roi dé-

---

(9) C'eſt toujours Télamon, qui parle dans la Tragédie d'Ennius.

trôné, qui déplore ainſi ſes malheurs:

Ami, quand tu ſauras mon illuſtre origine ;
Quels furent mes tréſors, & le ſceptre d'Egine,
Enfin quel fut l'éclat, dont le ſort m'a fait choir,
Tu ne blâmeras plus mon juſte déſeſpoir.

Hé bien ! nous lui ferons apporter d'un vin exquis, ou quelque autre choſe de ſemblable ? Mais voici un autre objet également touchant, que le même (1) Poëte nous met devant les yeux.

C'eſt la veuve d'Hector, dont les lugubres cris
Appellent ſon époux au ſecours de ſon fils.

Accourons à ſon aide. Elle mérite notre pitié. Écoutons ſes plaintes :

---

(1) Ennius dans ſa Tragédie d'Andromaque, où cette Princeſſe invoquoit l'ombre d'Hector, & le prioit de venir au ſecours de ſon fils Aſtyanax, qu'on vouloit faire mourir.

Mais où prétens-tu ſuir, Princeſſe infortunée ?
De cruels ennemis ſans ceſſe environnée,
Captive dans ces murs, ſans parens, ſans appui,
Quels conſeils, quels ſecours puis-je attendre aujourd'hui ?
Patrie, amis, tréſors, époux, grandeurs ſuprêmes,
Enfin j'ai tout perdu, juſques à mes Dieux mêmes.
Je les ai vûs en flamme, & leurs autels briſés
Se mêler aux débris des Temples embraſés.

Vous ſavez ce qui ſuit, & ſur-tout ce bel endroit :

O patrie ! ô mon père ! ô guerriers pleins de gloire !
O palais de Priam, ſi cher à ma mémoire !
O temple, où les autels, de guirlandes ornés,

Digitized by Google

Retentiſſoient des vœux des mortels proſternés ;
Et dont j'ai vû les murs, d'immortelle ſtructure,
Briller de toutes parts & d'or & de peinture !

O le merveilleux Poëte, quoi qu'en puiſſent dire les admirateurs (2) d'Euphorion ! Peut-on mieux faire ſentir combien les malheurs inopinés ſont plus accablans que les autres ? Car après avoir étalé toutes ces richeſſes du Roi Priam, dont la durée ſembloit devoir être éternelle, il ajoûte ;

En une ſeule nuit, Dieux ! qui peut le comprendre !
Ce palais, ces tréſors, je les ai vûs en cendre ;

---

(2) Euphorion de Chalcide étoit un Poëte célèbre, contemporain du grand Antiochus. Ses poéſies amoureuſes, ou pour mieux dire laſcives, dont il nous reſte quelques-unes, lui avoient procuré beaucoup de partiſans parmi les gens voluptueux. Ce fut pour cela ſans doute, que Tibère en faiſoit ſes délices, au rapport de Suétone.

Et du ſang de Priam, par Pyrrhus immolé,

L'autel de Jupiter indignement ſouillé.

Voilà de beaux vers. Le ſens, les expreſſions, la cadence, tout en eſt touchant. Eſſayons donc de conſoler Andromaque. Mais comment ferons-nous ? Mettons-la ſur un bon lit de repos : amenons-lui une chanteuſe : régalons-la de parfums exquis : préſentons-lui quelque boiſſon délicieuſe : ajoûtons-y d'excellens mets. Epicure, ce ſont là tes ſecrets pour faire diverſion à la douleur, & tu nous as dit que tu n'en connoiſſois point d'autres.

J'admettrois le ſentiment de ce Philoſophe, que pour écarter le chagrin, il faut penſer à quelque choſe d'agréable, ſi nous étions d'accord, lui & moi, ſur ce qu'on doit regarder comme agréable. Mais, me dira-t-on, croyez-vous qu'en effet Epicure ait eu des idées ſi voluptueuſes ? Quelle apparence y a-t-il à cela, puiſqu'en d'autres endroits il a parlé gravement & ſenſément ? Je répons, comme j'ai fait ſouvent,

qu'il s'agit, non de ſes mœurs, mais de ſa doctrine. Quoiqu'il dédaigne ces voluptés, qu'il vient de vanter, je ne perds point de vûe ſon opinion ſur le ſouverain bien. Or, non content de dire que c'eſt la volupté, il a de plus expliqué ſa penſée, en ſpécifiant *le goût*, *le toucher*, *les ſpectacles*, *les concerts*, *& tous les différens objets*, *qui peuvent frapper agréablement la vûe.* L'ai-je inventé ? En ai-je impoſé ? Je ſerai ravi qu'on me réfute ; car quel autre objet nos diſputes ont-elles, que la recherche de la vérité ?

Quand la douleur eſt paſſée, dit-il encore, le plaiſir ne croît plus : ne point ſouffrir, étant le plaiſir ſuprême. En ce peu de mots, trois grandes erreurs. La premiere, qu'il ſe contredit ; car il venoit d'avancer qu'il n'entrevoyoit rien d'agréable, par-tout où les ſens n'étoient pas en quelque manière chatouillés par le plaiſir ; & maintenant il met ce plaiſir, à ne ſentir aucune douleur. Quelle contradiction plus manifeſte ? Seconde erreur : il y a trois ſituations dans l'homme, l'une de ſe réjouir, l'autre de s'affliger, & la der-

Digitized by Google

nière de n'être ni gai, ni triſte : or Epicure confond la première avec la dernière, & ne met aucune diſtinction entre avoir du plaiſir, & ne pas ſouffrir. Enfin ſa troiſième mépriſe, qui lui eſt commune avec d'autres Philoſophes, conſiſte en ce qu'il ſépare le ſouverain bien de la vertu ; quoique la vertu ſoit le principal objet de nos déſirs, & que la Philoſophie n'ait été inventée, que pour nous aider à y parvenir.

Mais, dit-on, il loue ſouvent la vertu. C'eſt ainſi que Gracchus (3) ne ceſſoit de parler d'épargne, dans le temps même qu'aux dépens du Tréſor public, il faiſoit des largeſſes immenſes au Peuple Romain. Dois-je m'arrêter aux diſcours, quand je vois les actions ? Piſon, ſurnommé (4) l'*honnête-homme*,

(3) C. Sempronius Gracchus étant Tribun du Peuple, & voulant ſe le rendre favorable contre la Nobleſſe de Rome, propoſa des loix qui tendoient à épuiſer les tréſors de la République. Mais elles furent cauſe de ſa perte, en excitant une ſédition, où il périt ſous le Conſulat de Brutus & d'Opimius.

(4) Voyez ci-deſſus, page 18.

s'étoit

s'étoit fortement oppoſé à la loi, propoſée par ce même Gracchus, pour diſtribuer du bled au Peuple. Après qu'elle eut paſſé malgré lui, il ne laiſſa pas, quoiqu'il eût été Conſul, de ſe mêler avec le Peuple, qui alloit recevoir du bled des magazins publics. Gracchus l'ayant remarqué, & le voyant debout dans la foule, lui demanda tout haut comment il accordoit cette démarche avec les obſtacles qu'il avoit apportés à cette loi? *Vraiment*, lui répondit-il, *j'empêcherai, tant que je pourrai, que tu ne faſſes des libéralités de mon bien. Mais ſi tu parviens à en faire, j'en demanderai ma part, comme un autre.* Ce digne citoyen pouvoit-il cenſurer plus clairement cette diſſipation des finances? Liſez cependant les Harangues de Gracchus: vous le prendrez pour le plus ſage diſpenſateur des deniers publics.

Epicure nie, qu'on puiſſe vivre agréablement ſans la vertu: il nie que la Fortune ait priſe ſur le Sage: il préfère la frugalité au luxe: il ſoutient, qu'il n'y a aucun temps, où le Sage ne ſoit heureux. Beaux diſcours, & dignes d'un

Philoſophe, s'ils s'accordoient avec la volupté.

Mais, me répondra-t-on, il ne parle pas de la volupté, que vous entendez. Tout ce qu'il lui plaira; mais dans ce qu'il dit de la volupté, je n'apperçois pas même l'ombre de la vertu. Et quand je me ferois une fauſſe idée de ce qu'il entend par *volupté*, me trompé-je auſſi ſur ce que c'eſt que *douleur?* Or il me ſemble que le mot de *vertu* ne doit pas être prononcé par un homme qui met le ſouverain mal dans la douleur.

Quelques Epicuriens, les meilleures gens du monde, car je ne connois perſonne qui ait moins de malice, ſe plaignent que j'affecte de déclamer contre Epicure. Hé quoi? ne diroit-on pas, que nous nous diſputons quelque dignité? Je crois le ſouverain bien dans les plaiſirs de l'ame; ils le croient dans ceux du corps. Je le fais conſiſter dans la vertu; eux dans la volupté. Là-deſſus ils ſe mettent aux champs: ils appellent leurs voiſins à leur aide: la multitude y accourt. Pour moi je leur déclare, que je ne m'en embaraſſe pas, & que je leur paſſerai volontiers tout

ce qu'ils voudront. Eſt-il ici queſtion entre nous de la guerre Punique ? Caton, & Lentulus furent (5) preſque toujours d'avis contraire ſur cette guerre, ſans que cela ait cauſé la moindre altération dans leur amitié. C'eſt, de la part des Epicuriens, prendre la choſe avec trop de chaleur ; ſur-tout ayant à défendre un ſentiment, qui n'a rien de généreux, & pour lequel ils n'oſeroient ſe déclarer, ni dans le Sénat, ni devant le peuple, ni à la tête d'une armée, ni devant les Cenſeurs. Mais je me réſerve à traiter ce point une autre fois, moins avec un eſprit d'opi-

(5) Le premier eſt le célèbre M. Porcius Caton, connu ſous le nom de Cenſeur, parce qu'il porta cette dignité avec grand éclat. Le ſecond eſt L. Cornelius Lentulus, qui avoit été Conſul quelques années avant Caton. Celui-ci étoit toujours d'avis dans le Sénat, qu'il falloit faire toutes ſortes d'efforts pour détruire Carthage. Lentulus au contraire ſoutenoit, que ſi cette Ville étoit détruite, les Romains, qui n'auroient plus tant à craindre, tomberoient dans la molleſſe, & que cela cauſeroit la décadence de la République. Prédiction qui ne tarda pas beaucoup à ſe vérifier.

Digitized by Google

niâtreté, que dans la diſpoſition de me rendre à la raiſon. J'avertirai ſeulement ces partiſans de la volupté, que quand il ſeroit vrai que le Sage doit tout rapporter aux plaiſirs des ſens, ou, pour parler plus honnêtement, à ſa ſatisfaction, & à ſon utilité propre; comme ces maximes ne ſont pas trop plauſibles, ils feront bien de s'en féliciter en ſecret, & d'en parler dans le monde avec moins de préſomption.

Reſte l'opinion de l'école de Cyrène, où l'on tient que c'eſt quelque accident inopiné, qui cauſe la triſteſſe. J'ai déja dit qu'en cela il y avoit bien du vrai. Chryſippe a été de même avis. On eſt, en effet, plus troublé d'une incurſion imprévûe des ennemis, & ſur mer on eſt plus conſterné d'une tempête ſubite, que quand on s'y étoit préparé. Mais, quoiqu'il en ſoit ainſi de la plupart des événemens, la ſurpriſe ſeule n'eſt point ce qui cauſe la triſteſſe. L'effet de la ſurpriſe eſt uniquement de faire paroître le malheur plus grand; & cela pour deux raiſons. Premièrement, parce qu'elle ne donne pas le loiſir d'apprécier le mal. En ſecond lieu, parce qu'on

s'imagine qu'en le prévoyant, on auroit pu s'en garantir; & ce manque de prévoyance, qu'on ſe reproche comme une faute, devient un ſurcroît de chagrin.

Une preuve de ce que nous diſons c'eſt qu'à meſure que le temps s'éloigne, le chagrin diminue, & même ſe paſſe quelquefois entièrement, quoique l'objet qui l'avoit fait naître, ſubſiſte toujours. Après la priſe de Carthage, après la défaite du Roi Persès, on a vû à Rome grand nombre de Carthaginois, & de Macédoniens dans l'eſclavage. Moi-même étant jeune, j'ai trouvé encore dans le Péloponnèſe beaucoup de Corinthiens dans la même ſituation. Ils avoient pû s'écrier autrefois, comme Andromaque: *Enfin j'ai tout perdu.* Mais alors ils avoient déja bien changé de ton; & à leurs viſages, à leurs diſcours, à leurs manières, on les auroit pris pour des Argiens, ou des Sicyoniens: enſorte que je fus beaucoup plus frappé en voyant les ruines de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens eux-mêmes, dont l'ame avec le temps s'étoit accoutumée, &

pour ainſi dire, endurcie à la douleur.

J'ai lû le livre, qu'écrivit Clitomaque aux Carthaginois ſes concitoyens, pour les conſoler ſur leur captivité, & ſur la ruine de leur patrie. On y trouve une Diſſertation entière de ſon maître Carnéade contre cette propoſition, *Que le chagrin a priſe ſur le Sage, qui voit ſa patrie au pouvoir de l'ennemi.* Une partie des choſes qu'il dit pour fortifier les affligés contre une calamité préſente, n'auroit pas été néceſſaire contre une adverſité invétérée; & ſi ce même livre avoit été envoyé aux Carthaginois quelques années après, il auroit trouvé dans leurs cœurs moins de plaies à guérir, que de cicatrices à effacer. Car le chagrin, par un décroiſſement inſenſible & imperceptible, s'affoiblit de lui-même en vieilliſſant ; non qu'il arrive aucun changement à la choſe, qui en a fait le ſujet : mais ce que la raiſon auroit dû nous apprendre, l'expérience nous l'enſeigne, que les malheurs de la vie ſont en effet beaucoup moins grands, qu'ils ne le paroiſſent d'abord.

A quoi ſert, cela étant, de raiſon-

ner contre le chagrin, & de repréſenter, comme c'eſt l'uſage pour conſoler quelqu'un qui ſouffre, qu'il n'arrive rien qui n'ait dû être prévû ? Sa douleur en deviendra-t-elle plus ſupportable, quand il ſaura que l'homme ne peut éviter de pareils accidens ? Une telle réflexion n'ôte rien de la force du mal. Elle perſuade ſeulement, qu'il n'eſt rien arrivé, à quoi l'on n'ait dû s'attendre.

J'avoue que cette eſpèce de conſolation, quoiqu'elle ne ſoit pas inutile, n'eſt pas toujours efficace. La ſurpriſe où nous jette un accident imprévû, n'eſt donc pas l'unique cauſe de la triſteſſe qui s'empare de nous. Peut-être que le coup en eſt plus rude : mais ſi le mal paroit grand, c'eſt plutôt pour être récent, que pour n'avoir pas été prévû.

Il y a deux routes dans la recherche de la vérité, tant à l'égard des maux, qu'à l'égard des biens. Ou l'on examine la nature & la qualité de la choſe même : comme, quand nous traitons de la pauvreté, nous faiſons voir combien il faut peu de choſe pour le beſoin de la nature. Ou, laiſſant la

ſubtilité des raiſonnemens, on ſe jette ſur les exemples : on allégue Socrate, Diogène : on cite ce vers de Cécilius,

Sous des haillons ſouvent ſe cache la ſageſſe.

Car, puiſque le poids de la pauvreté eſt le même pour tous les hommes, & que Fabricius (6) a été aſſez fort pour le ſupporter, pourquoi paroîtra-t-il inſupportable aux autres ?

On ſuit cette dernière méthode : lorſque pour conſoler les affligés, on leur repréſente qu'il ne leur eſt rien arrivé, qui ne ſoit du train ordinaire de la vie. On ne veut pas ſimplement leur apprendre quelle eſt la condition de l'humanité : on veut de plus leur perſuader, qu'ils peuvent bien ſouffrir patiemment ce que tant d'autres ont ſouffert, & ſouffrent encore. Faut-il conſoler un homme qui eſt tombé dans la pauvreté ? On lui nomme quantité de per-

---

(6) C. Fabricius Luſcinus, Romain célèbre, qui avoit été pluſieurs fois Conſul, mourut cependant ſi pauvre, que ſa fille fut dotée des deniers de la République.

Digitized by Google

ſonnes illuſtres, qui l'ont ſoufferte ſans impatience. S'agit-il de quelque dignité manquée ? On allégue l'exemple de tant de gens, qui on vécu ſans emploi, & qui n'en ont été que plus heureux. On loue ceux, qui ont préféré la vie privée au maniment des affaires publiques. On n'oublie pas ces beaux vers (7) d'Agamemnon, où il envie la félicité d'un vieillard, qui étoit parvenu à la fin de ſes jours, ſans ſe ſoucier de diſtinction, ni de gloire. De même, ſi quelqu'un a perdu ſes enfans, on a des exemples tout prêts, pour ſoulager ſa douleur, par la comparaiſon de mille autres qui ont été dans le même cas. La conformité des malheurs d'autrui nous fait trouver le nôtre beaucoup moins grand, qu'il ne nous avoit paru. Inſenſiblement nous reconnoiſſons l'erreur de nos préjugés. Télamon, parlant de la mort de ſon fils : *Quand je le mis au monde, je ſavois qu'il devoit*

(7) Le nom de ce Roi n'eſt pas dans Cicéron : mais on ſait qu'Euripide lui a fait tenir ce langage au commencement de ſon Iphigénie en Aulide.

mourir. Théſée, dans un cas ſemblable : *J'avois enviſagé tous les malheurs qui pouvoient m'arriver.* Anaxagore : *Je ſavois que mon fils étoit mortel.* Par les réflexions qu'ils avoient faites depuis long-temps ſur la condition des choſes humaines, ils avoient appris à ne les pas voir du même œil que le vulgaire. Ce que le temps fait ſur les uns, la prévoyance le fait à-peu-près ſur les autres. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que ceux-ci doivent à leur raiſon, ce que ceux-là doivent à la nature ſeule. En comprenant que ce qui paroiſſoit un ſi grand mal, ne pouvoit pas les empêcher d'être heureux, ils ont trouvé le reméde propre à les guérir. D'où il s'enſuit que la plaie cauſée par un mal imprévû, peut bien être plus profonde ; mais qu'il n'eſt pas vrai, comme le tient l'école de Cyrène, que de deux perſonnes, qui ont eſſuyé une infortune ſemblable, celle-là ſeule ſoit affligée, qui ne s'étoit pas attendue à cet événement.

On aſſure au contraire, qu'il s'eſt trouvé des gens, qui étant dans la douleur & entendant parler de la com-

mune condition des hommes, ſuivant laquelle il n'en eſt point qui puiſſe ſe promettre d'être à jamais exempt d'adverſités, ont ſur cela ſenti redoubler leur affliction. C'eſt pourquoi, au rapport de notre ami Antiochus, Carnéade avoit coutume de reprendre Chryſippe, pour avoir loué ces vers d'Euripide :

Des malheureux mortels telle eſt la loi commune ;
Aucun d'eux n'eſt exempt d'ennuis, ni d'infortune.
Le pere au déſeſpoir met ſon fils au cercueil,
Et lui-même à ſon tour met ſes enfans en deuil.
Mais quoi ! Quand la Mort vient l'arrêter dans ſa courſe,
Né d'un limon fragile, il retourne à ſa ſource.
Le Sort ainſi le veut, (Que ſert d'en friſſonner ?)
Et la fatale faux nous doit tous moiſſonner.

Un tel langage paroiſſoit à Carnéade n'avoir rien de conſolant. Car, ſelon

lui, c'eſt un nouveau ſujet d'affliction, d'être ſoumis à une ſi cruelle néceſſité ; & l'énumération des maux d'autrui n'eſt bonne qu'à réjouir les malveillans, & les envieux.

Je penſe bien différemment. Car la néceſſité de ſupporter la condition humaine, nous défend de lutter contre la Nature, non plus que contre une Divinité ; & en m'avertiſſant que je ſuis homme, elle me rappelle un ſouvenir propre à me calmer. Si l'on propoſe aux affligés des compagnons d'infortune, ce n'eſt pas pour réjouir les mal-intentionnés ; mais afin que celui qui ſouffre, apprenne à prendre patience, voyant que tant d'autres ont doucement ſupporté leurs maux. On a raiſon de chercher à étayer de toutes manières un ame ébranlée par la violence du chagrin.

Vous le détruirez abſolument, ſi, comme j'ai dit d'abord, vous en voulez examiner la cauſe, qui n'eſt autre, que le ſentiment d'un grand mal préſent, & preſſant. Car comme dans les douleurs du corps, quelque vive qu'en ſoit l'atteinte, le malade eſt ſoû-

tenu par l'eſpoir du retour de la ſanté ; de même dans les douleurs de l'eſprit, le ſouvenir d'une vie, paſſée avec honneur, eſt d'une ſi grande conſolation, que les hommes, qui ont cet avantage, ne ſont que peu, ou point du tout touchés de l'adverſité. Mais lorſqu'on croit avoir quelque grand ſujet de triſteſſe, & que de plus on croit qu'il eſt néceſſaire, qu'il eſt juſte, qu'il eſt même du devoir d'en donner des marques, alors le trouble de l'ame eſt porté au dernier excès. De-là ſont venues toutes ces différentes & ridicules manières de marquer le deuil ; ces lamentations, ces cris affreux de femmes, ces joues déchirées, ces ſeins meurtris : ces têtes échevelées, ces habits en lambeaux. De-là ces folles peintures, qu'Homére (8) & Accius font d'Agamemnon,

Dans la vive douleur, dont l'excès
le domine,
S'arrachant les cheveux, ſe frappant
la poitrine.

(8) Iliade, au commencement du liv. X.

» Comme ſi une tête pelée, diſoit aſſez » plaiſamment Bion, étoit plus tôt con- » ſolée qu'une autre.

Toutes ces extravagances ſont l'effet du préjugé général, que cela ſe doit faire de la ſorte. C'eſt ce qui donna lieu à Eſchine (9) d'invectiver contre Démoſthène, pour avoir, contre la coutume, fait un ſacrifice ſept jours après la mort de ſa fille. Mais avec quelle éloquence ? avec quelle fécondité ? quel torrent coule de ſa bouche ? quels traits ne lance-t-il point contre ſon ennemi ? Bel exemple de la licence effrénée des Orateurs ; mais qui n'auroit en cette occaſion trouvé aucun approbateur, ſi nous n'avions l'eſprit imbû du faux préjugé, que tous les honnêtes gens doivent être vivement touchés de la mort de leurs proches.

---

(9) Plutarque, dans la Vie de Démoſthène, raconte que cet Orateur ayant appris la mort de Philippe, Roi de Macédoine, jugea cet événement ſi heureux pour les Athéniens, qu'encore ce que ce ne fût que le ſeptième jour après la mort de ſa fille, il voulut faire un ſacrifice aux Dieux en habit blanc, & couronné de fleurs.

Digitized by Google

Pleins des ces idées, les uns ſe ſont enfoncés dans les deſerts, comme (1) Bellérophon, qui ſuivant Homère,

Le cœur rongé d'ennuis, en de ſauvages lieux
Alloit fuir des humains les regards odieux.

D'autres ont marqué leur douleur d'une autre manière, comme Niobé, qu'on feint avoir été métamorphoſée en pierre, parce qu'apparemment la triſteſſe la rendit muette : ou comme Hécube, qu'on dit avoir été changée en chienne, ſans doute à cauſe de la rage extrême que ſes chagrins lui cauſèrent. Quelques autres ſe plaiſent à entretenir de leur douleur les forêts, les rochers, ou autres choſes pareilles ; témoin ce diſcours de la nourrice de Médée dans Ennius :

Terre, qui me portez ; Cieux, qui voyez mes pleurs,
De la triſte Médée apprenez les malheurs.

---

(1) Dans l'Iliade, liv. IV.

Tous ceux qui en uſent ainſi, ſe croient fondés en juſtice, en raiſon, en bienſéance, & ils regardent ces choſes comme une eſpèce de devoir. Cela eſt ſi vrai, que s'il eſt échappé à une perſonne, qui ſe croie obligée d'être dans le deuil, de faire quelque choſe de moins triſte, ou de marquer tant ſoit peu d'enjouement, elle ſe le reproche auſſi-tôt comme une faute, & reprend un viſage affligé. Les meres même & les Gouverneurs puniſſent en pareil cas les enfans, & les corrigent non-ſeulement par des paroles, mais encore par des coups; les obligeant à verſer des larmes malgré eux, pour s'être ainſi égayés hors de ſaiſon. Mais quoi! la fin du deuil, après qu'on y eſt parvenu, & qu'on a reconnu l'inutilité des pleurs, ne fait-elle pas bien ſentir, qu'on ne s'eſt affligé, que parce qu'on l'a bien voulu?

Souvenons-nous de ce vieillard (2) de Térence, qui prend plaiſir à ſe tourmenter, & qui dit:

---

(2) Au commencement de l'*Heautontimorumenos*.

Digitized by Google

Ma rigueur pour mon fils, cher Chrémès, fut extrême.
Auſſi j'ai réſolu de m'en punir moi-même.

Le voilà qui ſe détermine à être malheureux. Or ſe détermine-t-on malgré ſoi ?

Les maux les plus affreux, je les ai mérités,

ajoûte ce bon-homme. S'il n'eſt pas malheureux, il ſe croit digne de l'être. Vous voyez donc que le mal eſt imaginaire, & non réel.

Quelquefois auſſi les circonſtances ne permettent pas de ſe livrer à la douleur. Telles ſont les horreurs de la guerre, où l'on ſe voit environné de morts, de mourans ; comme quand Ulyſſe parloit ainſi dans Homère :

De nos morts, il eſt vrai, la campagne eſt couverte.
Mais c'eſt trop s'arrêter à déplorer leur perte.
Dreſſons-leur des buchers. Puis, en braves ſoldats,
Mettons fin à des pleurs qui ne nous vengent pas.

On eſt donc maître, pour ſe conformer au temps, de réſiſter à la douleur; & puiſque cela dépend de nous, eſt-il quelque temps qui ne nous invite à la bannir ? Ceux qui virent aſſaſſiner Pompée, effrayés de ce cruel ſpectacle, & de ſe voir entourés d'une flotte d'ennemis, ne ſongèrent qu'à preſſer les rameurs, & à chercher leur ſalut dans la fuite; en ſorte qu'ils ne commencèrent à bien ſentir la perte de ce grand homme, & à la déplorer, que quand ils furent arrivés à Tyr. La crainte aura-t-elle donc pû fermer l'entrée à la triſteſſe dans leurs cœurs; & la raiſon ne le pourra-t-elle pas dans l'eſprit du Sage ?

Qu'y a-t-il encore de plus efficace pour arrêter le cours de nos chagrins, que de voir qu'ils ne nous ont été d'aucun fruit, & que nous nous ſommes affligés en pure perte ! Si donc le chagrin peut finir, il peut ne pas commencer; & par conſéquent avouons qu'on ne s'afflige que parce qu'on le veut bien.

Une autre preuve de cette vérité, c'eſt que ceux qui ont eſſuyé de gran-

Digitized by Google

des & de fréquentes adverſités, ne ſont preſque plus touchés de celles qui ſurviennent ; leur patience les ayant en quelque manière endurcis contre les coups de la fortune.

Si j'éprouvois du ſort les premières traverſes ;
Si j'avois moins ſenti ſes diſgraces diverſes,
Tel qu'un courſier fougueux qu'on commence à dompter,
A d'horribles écarts je pourrois me porter.
Mais de mille malheurs les cruelles atteintes
De mon ame endurcie ont banni juſqu'aux plaintes,

dit Théſée dans Euripide. Puis donc que l'accablement même de l'infortune contribue à nous guérir de notre ſenſibilité, il eſt clair que le mal dont nous nous plaignons, n'en eſt point par lui-même la cauſe.

De grands (3) Philoſophes, mais

---

(3) J'ai montré dans mes Remarques ſur le Texte original, que Cicéron ſe moque

qui n'ont pas encore atteint la parfaite ſageſſe, comment ne comprennent-ils pas qu'ils ſont ſouverainement malheureux ? En effet ils éprouvent le plus grand de tous les maux, la folie : & cependant ils ne pleurent point. Pourquoi cela ? Parce qu'ils n'ont point attaché à ce genre de malheur cette opinion, qu'il eſt raiſonnable, qu'il eſt juſte, & même du devoir de s'affliger, quand on n'eſt pas parfaitement ſage; au lieu que nous ſommes nourris dans un préjugé contraire, à l'égard de certains malheurs, qui nous paroiſſent les plus grands de tous, puiſqu'ils nous font porter le deuil.

Ariſtote ſe moquant des anciens Philoſophes, qui croyoient avoir par la force de leur génie porté la Philoſophie au plus haut point, diſoit qu'ils étoient ou bien fous, ou bien préſom-

---

ici en paſſant des Stoïciens, qui ne reconnoiſſoient pour vrais Sages que ceux qui n'ignoroient rien ; en ſorte qu'ils étoient obligés de ſe reconnoître tous pour des fous ; n'y ayant aucun d'eux, qui pût ſe vanter de tout ſavoir.

Digitized by Google

ptueux ; ajoûtant toutefois, que comme cette ſcience avoit fait de grands progrès depuis quelque temps, il ne déſeſpéroit pas que dans peu elle ne parvînt à ſa perfection. Théophraſte en mourant reprochoit, dit-on, à la Nature d'avoir accordé une ſi longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en ont pas beſoin, & de l'avoir donnée ſi courte aux hommes, à qui il eût été ſi important de vivre long-temps : car, ſi la mort n'eût pas interrompu ſi-tôt leurs projets, ils auroient achevé de ſe perfectionner dans toutes ſortes d'arts & de ſciences. Ainſi il ſe plaignoit de ſe voir mourir dans le temps qu'il commençoit à ſavoir quelque choſe. Parmi les autres Philoſophes, ne voyons-nous pas les plus conſommés & les plus ſages avouer qu'ils ignorent une infinité de choſes, dont la connoiſſance leur ſeroit néceſſaire ? Quoiqu'ils ſe voient cependant au milieu de l'ignorance, qui eſt la ſource de la folie, & qu'il n'y ait rien de pire pour un Philoſophe, on ne les entend point gémir pour cela ; parceque dans leur idée, cette ignorance

n'eſt point au rang des choſes, dont il convient de s'affliger.

Hé combien de gens convaincus que des démonſtrations de triſteſſe ſont indignes d'un homme ? Tel parut le grand Fabius à la mort de ſon fils, qu'il avoit vû Conſul. Tel ſe montra Paul-Emile, après avoir perdu deux de ſes fils en très-peu de jours. Tel on vit le vieux Caton, lorſqu'il fit les funérailles du ſien, qui avoit été déſigné Préteur. Tels pluſieurs autres, dont j'ai parlé dans ma *Conſolation*. Quel motif a pû les engager à réprimer leur douleur, ſinon la perſuaſion où ils ont été que des marques d'affliction ne conviennent point à un homme ? Ainſi les uns ſe ſont abandonnés a la triſteſſe, parce-qu'ils l'ont jugée louable ; tandis que d'autres s'en ſont affranchis, parce qu'ils l'ont tenue pour mal-ſéante : il n'en faut pas davantage pour montrer que c'eſt l'imagination, & non la nature, qui la produit.

J'entens, qu'on me dit : Qui eſt-ce qui eſt aſſez fou pour s'affliger volontairement ? Le chagrin eſt quelque choſe de naturel, à quoi, de l'avis même

de Crantor l'un de vos Maîtres, il faut céder. En vain réſiſteroit-on. C'eſt ainſi que dans Sophocle, ce même Oïlée, qui venoit de conſoler Télamon ſur la perte d'Ajax ſon fils, ne pût pas tenir à la nouvelle de la mort du ſien. Révolution qui à donné lieu à cette réflexion du Poëte :

Tel oſe en ſon ami blâmer l'excès des pleurs,
Qui, tombant à ſon tour dans de pareils malheurs,
Se livre ſans meſure à ſa douleur extrême,
Et réſiſte aux leçons qu'il enſeigna lui-même.

De-là nos adverſaires concluent, que c'eſt temps perdu de ſe roidir contre les mouvements de la Nature ; quoiqu'ils avouent que dans le chagrin on va ſouvent plus loin que la Nature ne le demande. Quelle eſt donc cette folie, ajoutent-ils, d'exiger des autres un effort dont nous ne ſommes pas capables ?

Pluſieurs raiſons peuvent faire qu'on ſe livre à la douleur. Premièrement,

de regarder comme un mal pour nous, ce qui nous eſt arrivé. Enſuite, de nous imaginer que ſi nous pleurons amèrement la mort de quelqu'un, il nous en ſait gré. Joignez à cela je ne ſais quelle ſuperſtition de femme, en ce qu'on croit ſe faire un mérite envers les Dieux, de ſe reconnoître humilié & abattu ſous le poids de leurs coups. Or la plupart des gens ne voient pas combien ces idées renferment de contradiction. Car ils louent ceux qui meurent avec fermeté, & ils blâment ceux qui ſe montrent fermes à la mort des autres. Comme s'il en falloit croire le langage ordinaire des amans, qu'on aime autrui plus que ſoi-même. Il eſt vraîment beau, juſte, & convenable, que les perſonnes qui doivent nous être chères, nous les aimions autant que nous nous aimons. Mais l'amitié doit en reſter là: à moins qu'on ne veuille confondre tous les devoirs, & renverſer l'ordre. C'eſt un point que je traiterai ailleurs. Ici c'eſt aſſez qu'on ſache qu'il ne faut point ſe rendre miſérable pour la perte de ſes amis; & que les aimer plus que ſoi-même, c'eſt faire ce qu'eux ils n'approuveroient

prouveroient pas, s'il leur reſtoit quelque ſentiment.

A l'égard de ce qu'on objecte, que peu de gens ſont ſoulagés par des diſcours de conſolation, & que les conſolateurs eux-mêmes ne ſont pas moins ſenſibles, quand ils éprouvent à leur tour les outrages de la fortune; il eſt aiſé de répondre que ce n'eſt point la faute de la nature, mais la nôtre. Qu'on s'en prenne à la folie des hommes; le champ eſt vaſte. Ceux qui refuſent de ſe prêter à des motifs de conſolation, invitent, pour ainſi dire, le malheur à ne les point abandonner: & ceux qui ſupportent une diſgrace autrement qu'ils ne le conſeillent aux autres, tombent dans le vice ordinaire aux avares & aux ambitieux, qui déclament contre leurs pareils. Ainſi le propre de la folie eſt de voir les défauts d'autrui, & d'oublier les ſiens.

Tout le monde ſait par expérience, qu'il n'y a point de chagrin, qui ne ſe diſſipe avec le temps; & que ce qui nous guérit, ce n'eſt pas le temps, ce ſont les réflexions qu'il nous a donné lieu de faire. Une perſonne qui a

eu du chagrin, eſt toujours la même : le ſujet qui a cauſé ſon chagrin, eſt toujours le même : comment ſon chagrin n'eſt-il donc pas toujours le même ? Qu'il ait ceſſé enfin, cela ne vient pas de ce qu'il s'eſt écoulé beaucoup de temps ; cela vient de ce qu'on a fait beaucoup de réflexions, par leſquelles on s'eſt perſuadé que ce qu'on regardoit comme un mal, n'en eſt pas un réel.

Une triſteſſe modérée a ſes (4) partiſans. Si c'eſt un effet naturel, pourquoi chercher à l'adoucir ? Car la Nature elle-même y mettra des bornes. Mais ſi c'eſt l'ouvrage de notre imagination, n'en laiſſons rien ſubſiſter. Or je crois avoir ſuffiſamment montré que le chagrin eſt l'idée qu'on ſe fait d'un mal préſent, & qui demande qu'on s'en afflige. Zénon ajoûte avec raiſon, qu'il faut que cette idée ſoit récente. Ce qui néanmoins, ſelon ſes diſciples, ne doit pas être reſtreint au mal arrivé tout récemment ; car ils tiennent, que tant

(4) Ceci tombe ſur les Péripatéticiens. Voyez la Tuſculane IV, chap. 19.

qu'il conſerve encore ſa première pointe, & qu'il a, pour ainſi dire, je ne ſais quoi de crud & de verd, on doit le regarder comme récent. Sur quoi ils citent la fameuſe Artémiſe, veuve de Mauſole, Roi de Carie, à qui elle fit ériger dans Halicarnaſſe ce monument ſi célèbre. Elle paſſa dans le deuil le reſte de ſes jours, & mourut enfin accablée de douleur. Ainſi l'on pouvoit dire que l'idée de ſon malheur, ſe renouvelant chaque jour, devoit paſſer pour récente ; au lieu qu'on ne ſauroit donner le même nom à celle que le temps a effacée.

Quant aux devoirs du Conſolateur ils conſiſtent à chaſſer entièrement la triſteſſe, ou du moins à la ſoulager, à la diminuer le plus qu'il ſe peut, à en arrêter le progrès, ou à y faire quelque diverſion.

Vous avez des Philoſophes, du nombre deſquels eſt Cléanthe, qui bornent les obligations du Conſolateur à enſeigner que ce qu'on croit un mal, n'en eſt pas un. D'autres, comme les Péripatéticiens, veulent qu'on s'applique à montrer ſeulement que ce n'eſt pas

un grand mal. Epicure, à la place de ce qui nous chagrine, nous préſente quelque idée agréable. Selon l'école de Cyrène, c'eſt aſſez de nous faire comprendre qu'il n'y a rien que de très-ordinaire dans ce qui nous eſt arrivé. Chryſippe regarde comme un point eſſentiel, de nous guérir du préjugé qui met la triſteſſe, dans certains cas au rang des plus légitimes & des plus raiſonnables devoirs de la vie. D'autres enfin raſſemblent toutes ces manières de conſoler, comme faiſant des impreſſions différentes ſur les différens eſprits; & c'eſt ainſi que j'en ai uſé dans mon Livre *De la Conſolation.* Alors mon cœur étoit dans l'accès de la douleur & je tentois tous les moyens de me guérir.

Mais il faut ſavoir prendre ſon temps; non moins pour la cure des ames, que pour celle des corps. Ainſi, dans Eſchyle, ſur ce que quelqu'un dit à Prométhée:

Quel que ſoit le courroux, dont on
eſt enflammé,
Par de ſages conſeils il peut être
calmé.

Il répond :

Oui ; mais au fort du mal, qui veut en faire uſage,
Loin d'éteindre le feu, l'allume d'avantage.

Qui voudra donc faire l'office de Conſolateur, mettra en uſage quelqu'un de ces trois moyens. Le premier, de faire voir à la perſonne qui eſt affligée, que ce qui lui eſt arrivé, n'eſt point un mal, ou que c'en eſt un très-léger. Le ſecond, de lui repréſenter la commune condition des hommes, & en particulier la ſienne, s'il y a quelque choſe qui le mérite. Le troiſième, de lui faire ſentir, que c'eſt une folie de ſe conſumer en regrets, puiſqu'on en connoît l'inutilité.

Un autre moyen, qui eſt propoſé par Cléanthe ne regarde que le Sage, lequel n'a pas beſoin de conſolation. Car à quelqu'un qui ſouffre, lui perſuader qu'on ne doit pas mettre au rang des maux ce qui n'a rien de honteux, c'eſt moins le guérir de ſa douleur, que le tirer de ſon ignorance. Or ce n'eſt pas là le temps de lui don-

Digitized by Google

ner de pareilles leçons. Et d'ailleurs Cléanthe n'a pas assez pris garde que la tristesse peut naître d'une chose, qui, de son aveu, est le plus grand de tous les maux. En effet, souvenons-nous de ce qui arriva lorsque Socrate (5) eut convaincu Alcibiade, qu'il n'avoit rien de l'homme, & que malgré sa haute naissance, il n'y avoit aucune différence entre lui, & un portefaix. Ce discours affligea tellement Alcibiade, que les larmes aux yeux il supplia Socrate de lui montrer la route de la vertu, & le moyen de se corriger du vice. Que diras-tu à cela, Cléanthe? Avoueras-tu, que l'état où se voyoit Alcibiade, & dont il étoit si vivement touché, n'avoit rien de mauvais?

Y a-t-il plus de solidité dans ce que dit Lycon le Péripatéticien, que pour

(5) Plutarque, dans la Vie d'Alcibiade, parlant de l'empire absolu que Socrate avoit sur l'esprit d'Alcibiade: rapporte un mot de Cléanthe, *Que Socrate ne tenoit Alcibiade que par les oreilles.* Je ne sais comment ce mot qu'il est bon de voir avec ce qui l'accompagne n'a pas fermé la bouche aux calomniateurs de Socrate.

Digitized by

nous mettre au-deſſus de nos chagrins ; il ſuffit de conſidérer que ce qui en fait le ſujet, ce ſont des choſes de peu de conſéquence, des diſgraces de la fortune ou des infirmités du corps ; & nullement des vices de l'ame ? Hé quoi ce qui affligeoit Alcibiade, n'étoit-ce donc pas un vice de l'ame ?

Je ne parlerai point de la manière de conſoler, qu'Epicure nous propoſe. Je m'en ſuis ſuffiſamment expliqué ci-devant.

Je ne trouve pas non plus, que de dire, comme on fait ſouvent, à quelqu'un qui ſouffre : *Vous n'êtes pas le ſeul à qui cela arrive*, ce ſoit une conſolation infaillible. Je conviens qu'elle peut réuſſir, mais pas toujours, ni à l'égard de tout le monde ; & la manière de l'employer n'eſt pas indifférente. On doit s'attacher, non à citer les diſgraces arrivées aux uns & aux autres : mais à mettre dans un beau jour le courage de ceux qui ont ſagement ſupporté les leurs.

Pour qui ne cherche que la vérité, c'eſt un excellent remède que celui de Chryſippe, mais peu aiſé à pratiquer

dans le temps qu'on ſouffre. Car c'eſt une grande affaire de prouver à une perſonne affligée, qu'elle ne l'eſt, que parce qu'elle veut bien l'être, & parce qu'elle s'imagine que ſon devoir l'éxige.

Quoi qu'il en ſoit, ainſi que dans les cauſes publiques nous n'aſſujétiſſons nos diſcours, ni aux mêmes regles, ni à la même diſpoſition, mais que nous les accommodons aux temps, aux perſonnes, & à la nature des affaires; on doit ſuivre une pareille méthode, quand on à quelqu'un à conſoler. Il faut conſidérer quel eſt le remède qui lui eſt propre.

Mais je ne ſais comment je me ſuis écarté du ſujet que vous m'aviez propoſé. Car il n'y étoit queſtion que du Sage. Or, dans ce qui n'a rien de honteux, le Sage n'y peut trouver nul chagrin; ou du moins il y en trouve ſi peu, que la ſageſſe prend bien-tôt le deſſus, & en fait diſparoître l'amertume. Il n'eſt point ſéduit par la prévention, & ne ſe forge point d'idées affligeantes. Enfin il ne s'aviſe pas de mettre au rang des bienſéances la choſe du monde la plus extravagante, qui eſt de ſe

Digitized by Google

tourmenter ſoi-même, & de s'abandonner à la douleur. Nous n'avons pourtant pas laiſſé de nous convaincre de deux grandes vérités. L'une, qu'on ne doit regarder comme un vrai mal, que ce qui eſt honteux : quoique ce ne fût point là proprement le ſujet de cet entretien. L'autre, que le chagrin eſt moins un ſentiment naturel, que l'effet d'un jugement volontaire, & la ſuite de nos préjugés.

J'ai crû, au reſte, devoir m'attacher à cette eſpèce de maladie, qui me paroît la plus grande de toutes; perſuadé que ſi j'en pouvois une fois guérir les eſprits, je n'aurois pas beaucoup de peine à trouver des remèdes pour les autres. En effet il y a de certaines choſes, qu'on a coûtume de dire au ſujet de la pauvreté? & d'autres au ſujet de la vie oiſive & privée. Nous avons d'excellens ouvrages ſur l'exil, ſur la deſtruction de la patrie, ſur l'eſclavage. Nous en avons pour conſoler ceux qui ont eu le malheur de devenir perclus, ou aveugles; & pour tout ce qui s'appelle calamité. Les Grecs en ont fait des Traités ſéparés:

car ils aiment à ſe tailler de la beſogne ; & il eſt vrai qu'on a du plaiſir à voir ainſi les matières diſcutées à fond. Comme les Médecins, après la guériſon du corps entier, ne laiſſent pas de s'appliquer à la cure des moindres parties qui deviennent malades ; il en eſt de même de la Philoſophie. Après qu'elle a travaillé à purger l'ame de toutes paſſions, s'il en ſurvient néanmoins quelque nouvelle ; ſi l'homme eſt humilié par la pauvreté ; s'il eſt conſterné par l'ignominie ; s'il eſt troublé par les horreurs de l'exil ; s'il a enfin de ces ſortes d'afflictions, dont je viens de parler ; la Philoſophie a pour chacune des remèdes propres, que je vous apprendrai quand il vous plaira.

Mais il en faut toujours revenir à ce principe, que le Sage ne ſe livre point à la triſteſſe, parce qu'elle eſt ſans fondement ; parce qu'elle n'eſt d'aucun ſecours ; parce qu'elle ne vient point de la nature, mais du choix de l'homme, & de ſa prévention, qui l'invite en quelque manière à s'affliger, quand il s'eſt mis dans la tête que cela doit être ainſi. Revenez de cette erreur, qui eſt

toute volontaire, & vous ne laiſſerez plus éclater votre douleur. Vous aurez tout au plus l'ame émûe ; le cœur ſerré. Qu'on diſe, ſi l'on veut que cette émotion eſt naturelle ; à la bonne heure ; pourvû qu'on banniſſe à jamais cette ſenſibilité outrée, horrible, de mauvais augure & qui ne peut compatir, ni, pour ainſi dire, habiter avec la ſageſſe. Juſqu'où n'étend-elle point ſes racines ? Qu'elles ſont multipliées ! Qu'elles ſont amères ? Je prétens bien, après en avoir renverſé le tronc, les arracher une à une, &, s'il le faut, par autant de diſſertations particulières, puiſqu'auſſi-bien le malheur (6) des temps m'en donne le loiſir.

Sous des noms différens, le chagrin eſt toujours la même choſe. Jalouſie, envie, peine qu'on reſſent du bonheur d'autrui, pitié, affliction, triſteſſe, abattement, douleur, gémiſſemens, inquiétudes, ſoucis, ennuis, conſternation,

(6) Céſar s'étant rendu maître de la République, Cicéron s'étoit éloigné des affaires, & demeuroit preſque toujours à la campagne.

déſeſpoir : les Stoïciens diſtinguent tous ces mouvement de l'ame, & les définiſſent chacun à part ; comme je ferai peut-être auſſi (7) dans une autre occaſion. Quoi qu'il en ſoit, les voilà ces racines, que je dis qu'il faut extirper, de manière qu'il n'en reſte aucune. Je conviens que l'entrepriſe eſt difficile : mais parvient-on à rien de grand, qu'il n'en coûte beaucoup ? pourvû que nous ſoyons dociles aux leçons de la Philoſophie, elle nous répond du ſuccès. Voilà ce que j'avois à dire pour aujourd'hui. Toutes les fois qu'il vous plaira vous m'entendrez ſur le reſte, ſoit dans ce même lieu, ſoit ailleurs.

(7) Voyez Tuſculane IV. chap. 8.

Digitized by Google

M. TULLII CICERONIS

TUSCULANARUM QUÆSTIONUM

Liber III. *De ægritudine lenienda.*

I. QUIDNAM esse, Brute, causæ putem, cur, cum constemus ex animo & corpore, corporis curandi tuendique causâ quæsita sit ars, ejusque utilitas deorum immortalium inventioni consecrata: animi autem 8
medicina nec tam desiderata sit, antequàm inventa, nec tam culta, posteaquàm cognita est, nec tam multis grata & probata, pluribus etiam suspecta & invisa? An quòd corporis gravitatem & dolorem animo judicamus, animi morbum corpore non sentimus? Ita fit, ut animus de se ipse tum judicet, cum id ipsum, quo judicatur, ægrotet. Quòd si tales nos natura genuisset, ut eam ipsam intueri, & perspicere, eâdemque optimâ duce cursum vitæ conficere possemus: haud erat sanè, quod quisquam rationem ac doctrinam requireret. Nunc parvulos nobis de- 9

Digitized by Google

dit igniculos, quos celeriter malis moribus, opinionibuſque depravatis ſic reſtinguimus, ut nuſquam naturæ lumen appareat. Sunt enim ingeniis noſtris ſemina innata virtutum: quæ ſi adoleſcere liceret, ipſa nos ad beatam vitam natura perduceret. Nunc autem, ſimul atque editi in lucem, & ſuſcepti ſumus, in omni continuò pravitate. & in ſumma opinionum perverſitate verſamur: ut pene cum lacte nutricis errorem ſuxiſſe videamur. Cum verò parentibus redditi, demum magiſtris traditi ſumus, tum ita variis imbuimur erroribus, ut vanitati veritas, & opinioni confirmatæ natura ipſa cedat.

II. Accedunt etiam poëtæ: qui cum magnam ſpeciem doctrinæ, ſapientiæque præ ſe tulerunt, audiuntur, leguntur, ediſcuntur, & inhæreſcunt penitus in mentibus. Cum verò accedit eòdem, quaſi maximus quidam magiſter, populus, atque omnis undique ad vitia conſentiens multitudo, tum planè inficimur opinionum pravitate, a natura ipſa deſciſcimus: ut nobis optimam naturam invidiſſe videantur, qui nihil melius homini, nihil magis expetendum, nihil præſtantius honoribus, imperiis, popularigloriâ judicaverunt. Ad quam fertur optimus quiſque, veramque illam honeſtatem expetens, quam unam natura maximè inquirit, in ſumma inanitate verſatur, conſectaturque nullam eminentem effigiem virtutis, ſed adumbratam imaginem gloriæ. Eſt enim gloria, ſolida quædam res, & ex-

preſſa, non adumbrata. Ea eſt conſentiens laus bonorum, incorrupta vox bene judicantium de excellente virtute. Ea virtuti reſonat, tamquam imago. Quæ quia rectè factorum plerumque comes eſt, non eſt bonis viris repudianda. Illa autem, quæ ſé 11
ejus imitatricem eſſe vult, temeraria, atque inconſiderata, & plerumque peccatorum vitiorumque laudatrix, fama popularis, ſimulatione honeſtatis formam ejus, pulchritudinemque corrumpit. Qua cæcitate homines, cum quædam etiam præclara cuperent, eaque neſcirent nec ubi, nec qualia eſſent, funditus alii everterunt ſuas civitates, alii ipſi occiderunt. Atque hi quidem optima petentes, non tam voluntate, quàm cursûs errore falluntur. Quid, qui pecuniæ cupiditate, qui voluptatum libidine feruntur: quorumque ita perturbantur animi, ut non multùm abſint ab inſania, quod inſipientibus contingit omnibus: his nullane eſt adhibenda curatio? Utrùm, quòd minùs noceant animi ægrotationes, quàm corporis? an quòd corpora curari poſſint, animorum medicina nulla ſit?

III. At & morbi perniciosiores, pluresque 12
ſunt animi, quàm corporis: hi enim ipſi odioſi ſunt, quòd ad animum pertinent, eumque ſollicitant; animuſque æger, ut ait Ennius, *ſemper errat, neque pati, neque perpeti poteſt: cupere nunquam deſinit.* Quibus duobus morbis (ut omittam alios) ægritudine & cupiditate, qui tandem poſ-

Digitized by Google

ſunt in corpore eſſe graviores? Quî verò probari poteſt, ut ſibi mederi animus non poſſit, cum ipſam medicinam corporis animus invenerit: cumque ad corporum ſanationem multùm ipſa corpora, & natura valeant: nec omnes, qui curari ſe paſſi ſunt, continuò etiam convaleſcant: animi autem, qui ſanari voluerint, præceptiſque ſapientium paruerint, ſine ulla dubitatione
13 ſanentur? Eſt profectò animi medicina philoſophia: cujus auxilium non, ut in corporis morbis, petendum eſt foris: omnibuſque opibus, viribuſque, ut noſmetipſi nobis mederi poſſimus, elaborandum eſt. Quanquam de universâ philoſophiâ, quantopere & expetenda eſſet, & colenda, ſatis, ut arbitror, dictum eſt in Hortenſio. De maximis autem rebus nihil fere intermiſimus poſtea nec diſputare, nec ſcribere. His autem libris expoſita ſunt ea, quæ a nobis cum familiaribus noſtris in Tuſculano erant diſputata. Sed quoniam duobus ſuperioribus de morte, & de dolore dictum eſt, tertius dies diſputationis hoc tertium volumen efficiet. Ut enim in Academiam noſtram deſcendimus, inclinato jam in poſtmeridianum tempus die, popoſci eorum aliquem, qui aderant, cauſam differendi. Tum res acta ſic eſt.

IV. *A.* Videtur mihi cadere in ſapientem ægritudo. *M.* Num reliquæ quoque per-
14 turbationes animi, formidines, libidines, iracundiæ? Hæc enim fere ſunt ejuſmodi;

quæ Græci *πάθη* appellant, ego poteram morbos, & id verbum eſſet e verbo, ſed in conſuetudinem noſtram non caderet. Nam miſereri, invidere, geſtire, lætari, hæc omnia *morbos* Græci appellant, motus animi rationi non obtemperantes: nos autem hos eoſdem motus concitati animi, rectè, ut opinor, perturbationes dixerimus, *morbos* autem non ſatis uſitatè: niſi quid aliud tibi videtur. *A.* Mihi verò iſto modo. *M.* Hæccine igitur cadere in ſapientem putas? *A.* Prorſus exiſtimo. *M.* Næ iſta glorioſa ſapientia non magno æſtimanda eſt, ſi quidem non multùm differt ab inſania. *A.* Quid? tibi omniſne animi commotio videtur inſania? *M.* Non mihi quidem ſoli: ſed id, quod admirari ſæpe ſoleo, majoribus quoque noſtris hoc ita viſum intelligo multis ſeculis ante Socratem: a quo hæc omnis, quæ eſt de vita & de moribus, philoſophia manavit. *A.* Quonam tandem modo? *M.* Quia nomen inſaniæ ſignificat mentis ægrotationem, & morbum, id eſt, inſanitatem, & ægritudinem animi, quam appellarunt inſaniam. Omnes autem perturbationes animi, morbos philoſophi appellant: negantque ſtultum quemquam his morbis vacare. Qui autem in morbo ſunt, ſani non ſunt: & omnium inſipientium animi in morbo ſunt: omnes inſipientes igitur inſaniunt. Sanitatem enim animorum, poſitam in tranquillitate quadam, conſtantiaque cenſebant; his rebus mentem vacuam

Digitized by Google

appellarunt *insaniam*, propterea quòd in perturbato animo, sicut in corpore, sanitas esse non possit.

V. Nec minùs illud acutè, quòd animi affectionem, lumine mentis carentem, nominaverunt *amentiam*, eandemque *dementiam*. Ex quo intelligendum est, eos, qui hæc rebus nomina posuerunt, sensisse hoc idem, quod a Socrate acceptum diligenter Stoici retinuerunt, omnes *insipientes* esse *non sanos*. Qui enim animus est in aliquo morbo (morbos autem hos perturbatos motus, ut modò dixi, philosophi appellant) non magis est sanus, quàm id corpus, quod in morbo est. Ita fit, ut sapientia sanitas sit animi, insipientia autem quasi insanitas quædam, quæ est insania, eademque dementia: multòque meliùs hæc notata sunt verbis Latinis, quàm Græcis: quod aliis quoque multis locis reperietur. Sed id aliàs: nunc, quod instat. Totum igitur id, quod quærimus, quid & quale sit, verbi vis ipsa declarat. Eos enim sanos intelligi necesse est, quorum mens motu, quasi morbo, perturbata nullo sit. Qui contra affecti sunt, hos insanos appellari necesse est. Itaque nihil melius, quàm quod est in consuetudine sermonis Latini, cum *exisse ex potestate* dicimus eos, qui effrenati feruntur aut libidine, aut iracundiâ. Quanquam ipsa iracundia libidinis est pars: sic enim definitur iracundia, *Ulciscendi libido*. Qui igitur exisse ex potestate dicuntur, idcircò dicun-

tur, quia non ſunt in poteſtate mentis, cui regnum totius animi a natura tributum eſt. Græci autem μανιαν unde appellant, non facilè dixerim. Eam tamen ipſam diſtinguimus nos melius, quàm illi. Hanc enim inſaniam, quæ juncta ſtultitiæ patet latiùs, a furore disjungimus. Græci volunt illi quidem, ſed parum valent verbo: quem nos furorem, μελαγχολίαν illi vocant: quaſi verò atrâ bili ſolùm mens, ac non ſæpe vel iracundiâ graviore, vel timore, vel dolore moveatur: quo genere Athamantem, Alcmæonem, Ajacem, Oreſtem furere dicimus. Qui ita ſit affectus, eum dominum eſſe rerum ſuarum vetant duodecim tabulæ. Itaque non eſt ſcriptum, *Si inſanus*, ſed, *Si furioſus eſſe incipit.* Inſaniam enim cenſuerunt (id eſt, inconſtantiam ſanitate vacantem) poſſe tamen tueri mediocritatem officiorum, & vitæ communem cultum, atque uſitatum: furorem autem eſſe rati ſunt, mentis ad omnia cæcitatem. Quod cum majus eſſe videatur, quàm inſania: tamen ejuſmodi eſt, ut furor in ſapientem cadere poſſit, non poſſit inſania. Sed hæc alia quæſtio eſt: nos ad propoſitum revertamur.

VI. Cadere, opinor, in ſapientem ægritudinem tibi dixiſti videri. *A.* Et verò ita exiſtimo. *M.* Humanum id quidem, quòd ita exiſtimas: non enim ſilice nati ſumus: ſed eſt naturale in animis tenerum quiddam, atque molle, quod ægritudine, quaſi

tempeſtate, quatiatur. Nec abſurdè Crantor ille, qui in noſtra Academia vel in primis fuit nobilis: » Minimè, inquit, aſſentior iis, qui iſtam neſcio quam indolentiam magnopere laudant: quæ nec poteſt
15 » ulla eſſe, nec debet. Ne ægrotus ſim, inquit: ſed ſi fuerim, ſenſus adſit, ſive ſecetur quid, ſive avellatur a corpore. Nam » iſtuc nihil dolere non ſine magna mercede contingit, immanitatis in animo, » ſtuporis in corpore. » Sed videamus, ne hæc oratio ſit hominum aſſentantium noſtræ imbecillitati, & indulgentium mollitudini. Nos autem audeamus non ſolùm ramos amputare miſeriarum, ſed omnes radicum fibras evellere. Tamen aliquid relinquetur fortaſſe: ita ſunt altæ ſtirpes ſtultitiæ; ſed relinquetur id ſolum, quod erit neceſſarium. Illud quidem ſic habeto, niſi ſanatus animus ſit, quod ſine philoſophia fieri non poteſt, finem miſeriarum nullum fore. Quamobrem, quoniam cœpimus, tradamus nos ei curandos: ſanabimur, ſi volemus. Et progrediar quidem longiùs: non enim de ægritudine ſolùm, quanquam id quidem primùm: ſed de omni animi, ut ego poſui, perturbatione, (morbo, ut Græci volunt) explicabo. Et primò, ſi placet,
16 Stoicorum more agamus, qui breviter aſtringere ſolent argumenta: deinde noſtro inſtituto vagabimur.

VII. Qui fortis eſt, idem eſt fidens: quoniam confidens malâ conſuetudine loquendi

in vitio ponitur, ductum verbum a confidendo, quod laudis est. Qui autem est fidens, is profectò non extimescit: discrepat enim a timendo, confidere. Atque in quem cadit ægritudo, in eundem timor: quarum enim rerum præsentiâ sumus in ægritudine, easdem impendentes, & venientes timemus. Ita fit: ut fortitudini ægritudo repugnet. Verisimile est igitur, in quem cadat ægritudo, in eundem cadere timorem, & infractionem quandam animi, & demissionem: quæ in quem cadunt, in eundem cadit ut serviat, ut victum se quandoque esse fateatur. Quæ qui recipit, recipiat idem necesse est timiditatem, & ignaviam. Non cadunt autem hæc in virum fortem: igitur ne ægritudo quidem: at nemo sapiens, nisi fortis: non cadet ergo in sapientem ægritudo. Præterea necesse est, qui 17
fortis sit, eundem esse magni animi; qui magni animi sit, invictum: qui invictus sit, eum res humanas despicere, atque infra se positas arbitrari. Despicere autem nemo potest eas res, propter quas ægritudine affici potest. Ex quo efficitur, fortem virum ægritudine nunquam affici. Omnes autem sapientes, fortes: non cadit igitur in sapientem ægritudo. Et quemadmodum oculus conturbatus non est probè affectus ad suum munus fungendum: & reliquæ partes, totumve corpus, statu cum est motum, deest officio suo, & muneri: sic conturbatus animus non est aptus ad exe-

quendum munus ſuum. Munus autem animi eſt, ratione bene uti: & ſapientis animus ita ſemper affectus eſt, ut ratione optimè utatur: nunquam igitur eſt perturbatus. At ægritudo, perturbatio eſt animi: ſemper igitur eâ ſapiens vacabit.

VIII. Veri etiam ſimile illud eſt, qui ſit
18 temperans, quem Græci σώφρονα appellant, eamque virtutem σωφροσύνην vocant, quam ſoleo equidem tum temperantiam, tum moderationem, appellare, nonnunquam etiam modeſtiam: ſed haud ſcio, an rectè ea virtus frugalitas appellari poſſit, quod anguſtiùs apud Græcos valet: qui frugi homines χρησίμους appellant, id eſt, tantummodò utiles: at illud latius. Eſt enim omnis abſtinentia, omnis innocentia, quæ apud Græcos uſitatum nomen nullum habet, ſed habere poteſt ἀβλάβειαν: nam eſt innocentia, affectio talis animi, quæ noceat nemini. Reliquas etiam virtutes frugalitas continet. Quæ niſi tanta eſſet, & ſi iis anguſtiis, quibus plerique putant, teneretur, nunquam eſſet L. Piſonis cognomen tantopere laudatum. Sed quia nec qui, propter metum, præſidium reliquit, quod eſt ignaviæ: nec qui propter avaritiam, clam depoſitum non reddidit, quod eſt injuſtitiæ: nec qui, propter temeritatem, malè rem geſſit, quod eſt ſtultitia, frugi appellari ſolet: eò tres virtutes, fortitudinem, juſtitiam, pru-
19 dentiam, frugalitas eſt complexa: etſi hoc quidem commune eſt virtutum: omnes enim

inter ſe nexæ, & conjugatæ ſunt. Reliqua igitur, & quarta virtus ut ſit ipſa frugalitas, neceſſe eſt. Ejus enim videtur proprium, motus animi appetentis regere, & ſedare; ſemperque adverſantem libidini, moderatam in omni re ſervare conſtantiam. Cui contrarium vitium nequitia dicitur. *Frugalitas*, ut opinor, *a fruge*: qua nihil melius e terra. *Nequitia* ab eo (etſi hoc erit fortaſſe durius: ſed tentemus, & luſiſſe putemur, ſi nil ſit) ab eo, quod *ne quidquam* eſt in tali homine: ex quo idem, nihili dicitur. Qui ſit frugi igitur, vel, ſi mavis, moderatus, & temperans, eum neceſſe eſt eſſe conſtantem: qui autem conſtans, quietum: qui quietus, perturbatione omni vacuum: ergo etiam ægritudine. Et ſunt illa ſapientis: aberit igitur a ſapiente ægritudo.

IX. Itaque non inſcitè Heracleotes Dionyſius ad ea diſputat, quæ apud Homerum Achilles queritur, hoc, ut opinor, modo:

Corque meum penitus turgeſcit triſtibus iris,
Cùm decore, atque omni me orbatum laude recordor.

Num manus affecta rectè eſt, cum in tumore eſt? aut num aliud quodpiam membrum tumidum, ac turgidum non vitiosè ſe habet? Sic igitur inflatus, & tumens animus in vitio eſt. Sapientis autem animus ſemper vacat vitio, numquam turgeſcit, nunquam tumet. At iratus animus ejuſmodi eſt: nunquam igitur ſapiens iraſcitur: nam

ſi iraſcitur, etiam concupiſcit. Proprium eſt enim irati, cupere, a quo læſus videatur, ei quàm maximum dolorem inurere. Qui autem id concupierit, eum neceſſe eſt, ſi id conſecutus ſit, magnopere lætari. Ex quo fit, ut alieno malo gaudeat. Quod quoniam non cadit in ſapientem, ne ut iraſcatur quidem cadit. Si autem caderet in ſapientem ægritudo, caderet etiam iracundia. Quâ quoniam vacat, ægritudine etiam vacabit. Etenim ſi ſapiens in ægritudinem incidere poſſet, poſſet etiam in miſericordiam, poſſet in invidentiam: non dixi in invidiam, quæ tum eſt, cum invidetur: ab invidendo autem invidentia rectè dici poteſt, ut effugiamus ambiguum nomen invidiæ: quod verbum ductum eſt a nimis intuendo fortunam alterius, ut eſt in Menalippo,

21 *Quiſnam florem liberum invidit meûm?*

Malè latinè videtur; ſed præclarè Accius: ut eum videre, ſic invidere florem rectiùs: quam flori dicitur. Nos conſuetudine prohibemur: poëta jus ſuum tenuit, & dixit audaciùs.

X. Cadit igitur in eundem, & miſereri, & invidere. Nam qui dolet rebus alicujus adverſis, idem alicujus etiam ſecundis dolet: ut Theophraſtus interitum deplorans Calliſthenis ſodalis ſui, rebus Alexandri proſperis angitur: itaque dicit Calliſthenem incidiſſe in hominem ſummâ potentiâ, ſummâ

mâque fortunâ, ſed ignarum quemadmodum rebus ſecundis uti conveniret. Atqui quemadmodum miſericordia ægritudo eſt ex alterius rebus adverſis; ſic invidentia ægritudo eſt ex alterius rebus ſecundis: in quem igitur cadit miſereri, in eundem etiam invidere. Non cadit autem invidere in ſapientem: ergo ne miſereri quidem. Quòd ſi hoc ægrè ferre ſapiens ſoleret, miſereri etiam ſoleret: abeſt ergo a ſapiente ægritudo. Hæc ſic dicuntur a Stoicis, concluduntur que contortiùs. Sed latiùs aliquantò dicenda ſunt, & diffuſiùs: ſententiis tamen utendum eorum potiſſimùm, qui maximè forti, &, ut ita dicam, virili utuntur ratione atque ſententiâ. Nam Peripatetici, familiares noſtri, quibus nihil eſt uberius, nihil eruditius, nihil gravius, mediocritates vel perturbationum, vel morborum animi mihi non ſanè probant. Omne enim malum, etiam mediocre, magnum eſt. Nos autem id agimus, ut id in ſapiente nullum ſit omnino. Nam ut corpus, etiamſi mediocriter ægrum eſt, ſanum non eſt: ſic in animo, ſi eſt iſta mediocritas, caret ſanitate. Itaque præclarè noſtri, ut alia multa, moleſtiam, ſollicitudinem, angorem, propter ſimilitudinem corporum ægrorum, ægritudinem nominaverunt. Hoc propemodum verbo Græci omnem animi perturbationem appellant: vocant enim πάθος, id eſt morbum, quicumque eſt motus in animo turbidus. Nos meliùs: ægris enim corporibus 22

ſimillima eſt animi ægritudo. At non ſimilis ægrotationis eſt libido, non immoderata lætitia, quæ eſt voluptas animi elata, & geſtiens. Ipſe etiam metus non eſt morbi admodum ſimilis, quanquam ægritudini eſt finitimus: ſed propriè, ut ægrotatio in corpore, ſic ægritudo in animo, nomen habet non ſejunctum a dolore. Doloris igitur hujus origo nobis explicanda eſt, id eſt, cauſa efficiens ægritudinem in animo, tan-
23 quam ægrotationem in corpore. Nam ut medici causâ morbi inventâ, curationem eſſe inventam putant: ſic nos, causâ ægritudinis repertâ, medendæ facultatem reperiemus.

XI. Eſt igitur cauſa omnis in opinione, nec verò ægritudinis ſolùm, ſed etiam reliquarum omnium perturbationum: quæ ſunt genere quatuor, partibus plures. Nam cum omnis perturbatio ſit animi motus vel rationis expers, vel rationem aſpernans, vel rationi non obediens: iſque motus aut boni, aut mali opinione citetur: bifariam quatuor perturbationes æqualiter diſtributæ ſunt. Nam duæ ſunt ex opinione boni: quarum altera, voluptas geſtiens, id eſt, prætermodum elata lætitia, opinione præſentis magni alicujus boni: altera, vel cupiditas rectè, vel libido dici poteſt, quæ eſt immoderata appetitio opinati magni boni, rationi non obtemperans. Ergo hæc duo genera, voluptas geſtiens, & libido bonorum opinione turbantur: ut duo reliqua, metus & ægritudo, malorum. Nam & metus opinio eſt

magni mali impendentis: & ægritudo est opinio magni mali præsentis: & quidem recens opinio talis mali, ut in eo rectum videatur esse angi: id autem est, ut is qui doleat, oportere opinetur se dolere. His 24
autem perturbationibus, quas in vita hominum stultitia quasi quasdam furias immittit, atque incitat, omnibus viribus, atque opibus repugnandum est, si volumus hoc, quod datum est vitæ, tranquillè, placidéque traducere. Sed cætera aliàs: nunc ægritudinem, si possumus, depellamus. Id enim sit propositum: quandoquidem eam tu videri tibi in sapientem cadere dixisti. Quod ego nullo modo existimo. Tetra enim res est, misera, detestabilis, omni contentione, velis, ut ita dicam, remisque fugienda.

XII. Qualis enim tibi ille videtur Tantalo prognatus, Pelope natus, qui quondam a socero Œnomao rege Hippodamiam *raptis nactus est nuptiis?* Jovis iste quidem pronepos. Tamne ergo abjectus, tamque fractus? 25

Nolite (inquit) *hospites ad me adire illico istic,*
Ne contagio mea bonis, umbrave obsit:
Tanta vis sceleris in corpore hæret.

Tu te, Thyesta, damnabis, orbabisque luce propter vim sceleris alieni? Quid? illum filium Solis nonne patris ipsius luce indignum putes? 26

Refugêre oculi: corpus macie extabuit:

Lacrymæ peredêre humore exangues genas;
Situ nidoris barba pedore horrida,
Atque intonſa infuſcat pectus illuvie ſcabrum

Hæc mala, ô ſtultiſſime Æeta, ipſe tibi ad-
27 didiſti. Non inerant in iis, quæ tibi caſus invexerat, & quidem inveterato malo, cum tumor animi reſediſſet. Eſt autem ægritudo, ut docebo, in opinione mali recentis. Sed mœres videlicet regni deſiderio, non filiæ: illam enim oderas, & jure fortaſſe; regno non æquo animo carebas. Eſt autem impudens luctus mœrore ſe conficientis, quòd imperare non liceat liberis. Dionyſius quidem tyrannus Syracuſis expulſus, Corinthi pueros docebat, uſque eò imperio carere non poterat. Tarquinio verò quid impudentius, qui bellum gereret cum iis, qui ejus non tulerant ſuperbiam? Is, cum reſtitui in regnum nec Veientium, nec Latino-
28 rum armis potuiſſet, Cumas ſe contuliſſe dicitur, inque ea urbe ſenio, & ægritudine eſſe confectus.

XIII. Hoc tu igitur cenſes ſapienti accidere poſſe, ut ægritudine opprimatur, id eſt miſeriâ? Nam cum omnis perturbatio miſeria eſt, tum carnificina eſt ægritudo. Habet ardorem libido, levitatem lætitia geſtiens, humilitatem metus: ſed ægritudo majora quædam, tabem, cruciatum, afflictationem, fœditatem: lacerat, exeſt animum, planéque conficit. Hanc niſi exuimus ſic, ut abjiciamus, miſeriâ carere non poſſu-

mus. Atque hoc quidem perſpicuum eſt, tum ægritudinem exiſtere, cum quid ita viſum ſit, ut magnum quoddam malum adeſſe, & urgere videatur. Epicuro autem placet opinionem mali ægritudinem eſſe maturâ, ut quicunque intueatur in aliquod majus malum, ſi id ſibi accidiſſe opinetur, ſit continuo in ægritudine. Cyrenaici non 29
omni malo ægritudinem effici cenſent, ſed inſperato, & nec-opinato malo. Eſt id quidem non mediocre ad ægritudinem augendam: videntur enim omnia repentina graviora. Ex hoc & illa jure laudantur:

Ego, cum genui, tum moriturum ſcivi, & ei rei ſuſtuli.

Præterea ad Trojam cum miſi ob defendendam Græciam,

Sciebam me in mortiferum bellum, non in epulas mittere.

XIV. Hæc igitur præmeditatio futurorum malorum lenit eorum adventum, quæ venientia longè ante videris. Itaque apud Euripidem a Theſeo dicta laudantur: licet enim, ut ſæpe facimus, in Latinum illa convertere:

Nam, qui hæc audita a docto meminiſſem 30
viro,

Futuras mecum commentabar miſerias:

Aut mortem acerbam, aut exilii mœſtam fugam,

Aut ſemper aliquam molem meditabar mali:
Ut, ſi qua inveſta diritas caſu foret,
Ne me imparatum cura laceraret repens.

Quod autem Theſeus a docto ſe audiſſe dicit, id de ſe ipſo loquitur Euripides. Fuerat enim auditor Anaxagoræ: quem ferunt nunciatâ morte filii dixiſſe: *Sciebam me genuiſſe mortalem*; quæ vox declarat iis eſſe hæc acerba, a quibus non fuerint cogitata. Ergo id quidem non eſt dubium, quin omnia, quæ mala putantur, ſint improviſa graviora. Itaque quanquam non hæc una res efficit maximam ægritudinem: tamen, quoniam multùm poteſt proviſio animi, & præparatio ad minuendum dolorem, ſint ſemper omnia homini humana meditata: Et
31 nimirum hæc eſt illa præſtans & divina ſapientia, perceptas penitus, & pertractatas humanas res habere; nihil admirari, cum acciderit; nihil, antequam evenerit, non evenire poſſe arbitrari.

Quamobrem omnes, cum ſecundæ res ſunt maximè, tum maximè

Meditari ſecum oportet, quo pacto adverſam ærumnam ferant,

Pericla, damna, exilia. Peregrè rediens ſemper cogitet,

Aut filii peccatum, aut uxoris mortem, aut morbum filiæ:

Communia eſſe hæc; fieri poſſe; ut ne quid animo ſit novum:

Quidquid præter ſpem eveniat, omne id deputare eſſe in lucro,

XV. Ergo hoc Terentius a philoſophia ſumptum cum tam commodè dixerit, nos e quorum fontibus id hauſtum eſt, non & dicemus hoc melius, & conſtantius ſentiemus? Hinc eſt enim ille vultus ſemper idem, 32
quem dicitur Xantippe prædicare ſolita in viro ſuo fuiſſe Socrate: eodem ſemper ſe vidiſſe exeuntem illum domo, & revertentem. Nec verò ea frons erat, quæ M. Craſſi illius veteris, quem ſemel ait in omni vita riſiſſe Lucilius: ſed tranquilla, & ſerena: ſic enim accepimus: jure autem erat ſemper idem vultus, cum mentis a qua is fingitur, nulla fieret mutatio. Quare accipio equidem a Cyrenaicis hæc arma contra caſus, & eventus, quibus eorum adventes impetus diuturnâ præmeditatione frangantur: ſimulque judico, malum illud opinionis eſſe, non naturæ. Si enim in re eſſent, cur fierent proviſa leviora? Sed eſt, 33
iiſdem de rebus quod dici poſſit ſubtiliùs, ſi priùs Epicuri ſententiam viderimus, qui cenſet neceſſe eſſe omnes in ægritudine eſſe, qui ſe in malis eſſe arbitrentur, ſive illa ante proviſa, & expectata ſint, ſive inveteraverint. Nam neque vetuſtate minui mala, nec fieri præmeditata leviora, ſtultamque etiam eſſe meditationem futuri mali, aut fortaſſe ne futuri quidem; ſatis eſſe odioſum malum omne, cum veniſſet: qui au-

tem ſemper cogitaviſſet, accidere poſſe aliquid adverſi, ei fieri illud ſempiternum malum: ſi verò ne futurum quidem ſit, fruſtra ſuſcipi miſeriam voluntariam: ita ſemper angi, aut accipiendo, aut cogitando malo. Levationem autem ægritudinis in duabus rebus ponit, avocatione à cogitanda moleſtia, & revocatione ad contemplandas voluptates. Parere enim cenſet animum rationi poſſe, & quò illa ducat, ſequi. Vetat igitur ratio intueri moleſtias: abſtrahit ab acerbis cogitationibus hebetem aciem ad miſerias contemplandas: a quibus cum cecinit receptui, impellit rurſum, & incitat ad conſpiciendas, totâque mente contre-
34 ſtandas varias voluptates: quibus ille & præteritarum memoriâ, & ſpe conſequentium ſapientis vitam refertam putat. Hæc noſtro more nos diximus. Epicurei dicunt ſuo. Sed, quæ dicant, videamus: quo modo, negligamus.

XVI. Principio malè reprehendunt præmeditationem rerum futurarum. Nihil eſt enim, quod tam obtundat, enervetque ægritudinem, quàm perpetua in omni vita cogitatio, nihil eſſe quod accidere non poſſit: quàm meditatio conditionis humanæ, quàm vitæ lex, commentatioque parendi: quæ non hoc affert, ut ſemper mœreamus, ſed ut nunquam. Neque enim qui rerum naturam, qui vitæ varietatem, qui imbecillitatem generis humani cogitat, mœret cum hæc cogitat, ſed tum vel maximè ſapientiæ

Digitized by Google

fungitur munere. Utrumque enim conſequitur, ut & conſiderandis rebus humanis proprio philoſophiæ fruatur officio, & adverſis caſibus triplici conſolatione ſanetur; 35
primùm, quòd poſſe accidere diu cogitaverit, quæ cogitatio una maximè moleſtias omnes extenuat, & diluit: deinde, quòd humanè ferenda intelligit: poſtremò, quòd videt nullum malum eſſe, niſi culpam; culpam autem nullam eſſe, cum id, quod ab homine non potuerit præſtari, evenerit. Nam revocatio illa quam affert, cum a contuendis nos malis avocat, nulla eſt. Non eſt enim in noſtra poteſtate, fodicantibus iis rebus, quas malas eſſe opinemur, diſſimulatio, vel oblivio. Lacerant, vexant, ſtimulos admovent, ignes adhibent, reſpirare non ſinunt. Et tu obliviſci jubes, quod contra naturam eſt? Quod a natura datum eſt, auxilium extorques inveterati doloris? Eſt enim tarda illa quidem medici- 36
na, ſed tamen magna, quam affert longinquitas, & dies. Jubes me bona cogitare, obliviſci malorum. Diceres aliquid, & magno quidem philoſopho dignum, ſi ea bona ſentires eſſe, quæ eſſent homine digniſſima.

XVII. Pythagoras mihi ſi diceret, aut Socrates, aut Plato: Quid jaces? aut quid mœres? aut cur ſuccumbis, cediſque fortunæ, quæ pervellere te forſitan potuerit, & pungere, non poterit certè vires frangere? Magna vis eſt in virtutibus: eas excita, ſi forte dormiunt. Jam tibi aderit princeps

fortitudo: quæ te animo tanto esse coget-
ut omnia, quæ possint homini evenire,
contemnas, & pro nihilo putes. Aderit tem-
perantia: quæ est eadem moderatio, a me
quidem paulò ante appellata frugalitas, quæ
te turpiter, & nequiter facere nihil patia-
tur. Quid est autem nequius, aut turpius
effœminato viro? Ne justitia quidem sinet
te ista facere: cui minimum esse videtur
in hac causa loci. Quæ tamen ita dicet,
dupliciter esse te injustum: cum & alienum
37 appetas, qui mortalis natus, conditionem
postules immortalium: & graviter feras, te,
quod utendum acceperis, reddidisse. Pru-
dentiæ verò quid respondebis, dicenti vir-
tutem sese esse contentam, quo modo ad
benè vivendum, sic & ad beatè? quæ si
extrinsecus religata pendeat, & non oria-
tur a se, & rursus ad se revertatur, & omnia
sua complexa nihil quærat aliunde: non in-
telligo, cur aut verbis tam vehementer or-
nanda, aut re tantopere expetenda videa-
tur. Ad hæc bona me si revocas, Epicure,
pareo, sequor, utor te ipso duce, obliviscor
etiam malorum, ut jubes: eòque faciliùs,
quòd ea ne in malis quidem ponenda cen-
seo. Sed traducis cogitationes meas ad vo-
luptates, quas? corporis, credo, aut quæ
propter corpus vel recordatione, vel spe
cogitentur. Numquid est aliud? recténe in-
38 terpretor sententiam tuam? Solent enim
isti negare nos intelligere, quid dicat Epi-
curus. Hoc dicit, & hoc ille acriculus, me

audiente, Athenis ſenex Zeno, iſtorum acutiſſimus, contendere, & magnâ voce dicere ſolebat: eum eſſe beatum, qui præſentibus voluptatibus frueretur, confideretque ſe fruiturum aut in omni, aut in magna parte vitæ, dolore non interveniente: aut ſi interveniret, ſi ſummus foret, futurum brevem: ſi productior, plus habiturum jucundi quàm mali: hæc cogitantem fore beatum, præſertim ſi & ante præceptis bonis contentus eſſet, nec mortem, nec deos extimeſceret.

XVIII. Habes formam Epicuri vitæ beatæ, verbis Zenonis expreſſam, nihil ut poſſit negari. Quid ergo? hujuſne vitæ propoſitio & cogitatio aut Thyeſtem levare poterit, aut Æetam, de quo paulò ante dixi, aut Telamonem, pulſum patriâ, exulantem atque egentem? in quo hæc admiratio fiebat: 39

Hiccine eſt Telamo ille, modò quem gloria
ad cælum extulit,
Quem adſpectabant, cujus ob os Græii ora
obvertebant ſua?

Quòd ſi cui: ut ait idem, *ſimul animus cum re concidit*, a gravibus illis antiquis philoſophis petenda medicina eſt, non ab his voluptariis. Quam enim iſti bonorum copiam dicunt? Fac ſanè ſummum bonum eſſe non dolere: quanquam id non vocatur voluptas; ſed non neceſſe eſt nunc omnia: idne eſt, quò traducti luctum levemus? Sic 40

ſanè ſummum malum dolere : in eo igitur qui non eſt , ſi malo careat : continuòne fruitur ſummo bono ? Quid tergiverſamus , Epicure , nec fatemur eam nos dicere voluptatem , quam tu idem , cum os perfricuiſti , ſoles dicere ? Sunt hæc tua verba , necne ? In eo quidem libro , qui continet omnem diſciplinam tuam (fungar enim jam interpretis munere , ne quis me putet fin-
41 gere) dicis hæc : *Ne equidem habeo quid intelligam bonum illud , detrahens eas voluptates , quæ ſapore percipiuntur ; detrahens eas quæ auditu , cantibus ; detrahens eas etiam , quæ ex formis percipiuntur oculis , ſuaves motiones , ſive quæ aliæ voluptates in toto homine gignuntur quolibet ſenſu. Nec verò ita dici poteſt , mentis lætitiam ſolam eſſe in bonis. Lætantem enim mentem ita novi , ſpe eorum omnium , quæ ſupra dixi , fore ut naturæ iis potiens dolore careat.* Atque hæc quidem his verbis ; quivis ut intelligat quam voluptatem norit Epicurus : deinde paulò infra : *Sæpe quæſivi* (inquit) *ex iis , qui appellantur ſapientes , quid haberent , quod in bonis relinquerent , ſi illa detraxiſſent , niſi ſi vellent voces inanes fundere : nihil ab his potui cognoſcere : qui ſi virtutes ebullire volent , & ſapientias , nihil aliud dicent , niſi eam viam , quâ efficiantur eæ voluptates , quas ſupra dixi.* Quæ ſequuntur , in eadem ſententia ſunt :
42 totuſque liber , qui eſt de ſummo bono , refertus & verbis , & ſententiis talibus. Ad hanccine igitur vitam Telamonem illum

revocabis, ut leves ægritudinem? & si quem tuorum afflictum mœrore videris, huic acipenserem. potiùs, quàm aliquem Socraticum libellum dabis? ὑδραύλεως hortabere ut audiat voces potiùs, quàm Platonis? expones, quæ spectet florida, & varia? fascículum ad nares admovebis? incendes odores? & sertis redimiri jubebis, & rosâ? si verò aliquid etiam: tum planè luctum omnem absterseris?

XIX. Hæc Epicuro confitenda sunt, aut ea, quæ modò expressa ad verbum dixi, tollenda de libro, vel totus liber potiùs abjiciendus. Est enim confertus voluptatibus. Quærendum igitur, quemadmodum ægritudine privemus eum, qui ita dicat: 43

Pol mihi fortuna magis nunc desit, quàm genus:
Namque regnum suppetebat mihi: ut scias quanto e loco,
Quantis opibus, quibus de rebus lapsa fortuna occidat.

Quid? huic calix mulsi impingendus est, ut plorare desinat, aut aliquid ejusmodi? Ecce tibi, ex altera parte ab eodem poëta:

Ex opibus summis opis egens Hector tuæ.

Huic subvenire debemus: quærit enim auxilium.

Quid petam præsidî, aut exequar? quove 44
nunc auxilio, aut fugâ
Freta sim? arce, & urbe orba sum: quò accedam? quò applicem?

Cui nec aræ patriæ domi ſtant: fractæ, & disjectæ jacent:
Fana flammâ deflagrata: tpſti alti ſtant parietes
Deformati, atque abiete criſpa.

Scis, quæ ſequantur: & illud in primis:

O pater, ô patria, ô Priami domus,
Septum altiſono cardine templum:
Vidi ego te, adſtante ope barbarica,
Tectis cælatis, laqueatis,
Auro, ebore inſtructam regificè.

O poëtam egregium: quanquam ab his cantoribus Euphorionis contemnitur. Sentit omnia repentina, nec-opinata eſſe graviora. Exaggeratis igitur regis opibus, quæ videbantur ſempiternæ fore, quid adjungit?

Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam evitari,
Jovis aram ſanguine turpari.

Præclarum carmen. Eſt enim & rebus, & verbis, & modis lugubre. Eripiamus huic ægritudinem: quo modo? Collocemus in culcita plumea; pſaltriam adducamus; cedrum incendamus; demus ſcutellam dulciculæ potionis; aliquid provideamus & cibi. Hæc tandem bona ſunt, quibus ægritudines graviſſimæ detrahantur? Tu enim paulò ante ne intelligere te quidem alia bona dicebas. Revocari igitur oportere a mœrore ad cogitationem bonorum, conveniret mihi cum Epicuro, ſi, quid eſſet bonum, conveniret.

XX. Dicet aliquis: Quid ergo? tu Epicu-

Digitized by Google

tum existimas ita voluisse, aut libidinosas ejus fuisse sententias? Ego verò minimè: video enim ab eo dici multa severè, multa præclarè. Itaque, ut sæpe dixi, de acumine agitur ejus, non de moribus. Quamvis ad- 47
spernetur voluptates eas, quas modò laudavit: ego tamen meminero, quod videatur ei summum bonum. Non enim verbo solùm posuit voluptatem, sed etiam explanavit quid diceret: *Saporem*, inquit, *& corporum complexum, & ludos, atque cantus, & formas eas, quibus oculi jucundè moveantur.* Num fingo? num mentior? cupio refelli. Quid enim laboro, nisi ut veritas in omni quæstione explicetur? At idem ait non crescere voluptatem dolore detracto; summamque voluptatem, nihil dolere. Paucis verbis tria magna peccata: unum, quòd secum ipse pugnat; modò enim, ne suspicari quidem se quidquam bonum, nisi sensus quasi titillarentur voluptate: nunc autem, summam voluptatem esse, dolore carere. Potestne magis secum ipse pugnare? Alterum peccatum, quòd, cum in natura tria sint, unum gaudere; alterum dolere; tertium nec gaudere, nec dolere; hic primum & tertium 48
putat idem esse, nec distinguit a non dolendo voluptatem. Tertium peccatum commune cum quibusdam, quòd, cum virtus maximè expetatur, ejusque adipiscendæ causâ philosophia quæsita sit, ille a virtute summum bonum separavit. At laudat, & sæpe, virtutem. Et quidem C. Gracchus, cum lar-

Digitized by Google

gitiones maximas feciſſet, & effudiſſet ærarium, verbis tamen defendebat ærarium. Quid verba audiam, cum facta videam? Piſo ille Frugi ſemper contra legem frumentariam dixerat. Is lege latâ conſularis ad frumentum accipiendum venerat. Animadvertit Gracchus in concione Piſonem ſtan-
49 tem. Quærit, audiente populo Romano, quî ſibi conſtet, cùm eâ lege frumentum petat, quam diſſuaſerat? *Nolim*, inquit, *mea bona, Gracche, tibi viritim dividere liceat: ſed ſi facias, partem petam.* Parùmne declaravit vir gravis, & ſapiens, lege Semproniâ patrimonium publicum diſpenſari? Lege orationes Gracchi: patronum ærarii eſſe dices. Negat Epicurus jucundè poſſe vivi, niſi cum virtute vivatur: negat ullam in ſapientem vim eſſe fortunæ: tenuem victum antefert co-
piоſo: negat ullum eſſe tempus, quo ſa-
piens non beatus ſit. Omnia philoſopho
50 digna, ſed cum voluptate pugnantia. Non iſtam dicit voluptatem. Dicat quamlibet: nempe eam dicit, in qua virtutis nulla pars inſit. Age, ſi voluptatem non intelligimus, ne dolorem quidem? Nego igitur ejus eſſe, qui dolore ſummum malum metiatur, mentionem facere virtutis.

XXI. Et conqueruntur quidem Epicurei, viri optimi (nam nullum genus eſt minùs malitioſum) me ſtudiosè dicere contra Epicurum. Ita credo, de honore, aut de dignitate contendimus. Mihi ſummum in animo bonum videtur, illi autem in corpore;

mihi in virtute, illi in voluptate. Et illi pugnant: & quidem vicinorum fidem implorant. Multi autem ſunt, qui ſtatim convolent. Ego ſum is, qui dicam me non laborare, actum habiturum quod egerint? Quid enim? de bello Punico agitur? de quo 51
ipſo cum aliud M. Catoni, aliud L. Lentulo videretur, nulla inter eos concertatio unquam fuit. Hi nimis iracundè agunt: præſertim cum ab his non ſanè animoſa defendatur ſententia, pro qua non in Senatu, non in concione, non apud exercitum, neque ad Cenſores dicere audeant. Sed cum iſtis aliàs, & eo quidem animo, nullum ut certamen inſtituam; verum dicentibus facilè cedam. Tantùm admonebo: ſi maximè 52
verum ſit, ad corpus omnia referre ſapientem: ſive, ut honeſtiùs dicam, nihil facere, niſi quod expediat: ſive omnia referre ad utilitatem ſuam: quoniam hæc plauſibilia non ſunt, ut in ſinu gaudeant, gloriosè loqui deſinant.

XXII. Cyrenaicorum reſtat ſententia: qui tum ægritudinem cenſent exiſtere, ſi necopinatò quid evenerit. Eſt id quidem magnum, ut ſuprà dixi: etiam Chryſippo ita videri ſcio, quod proviſum ante non ſit, id ferire vehementiùs. Sed non ſunt in hoc omnia: quanquam hoſtium repens adventus magis aliquantò conturbat, quàm expectatus: & maris ſubita tempeſtas, quàm ante proviſa, terret navigantes vehementiùs: & ejuſmodi ſunt pleraque. Sed cum diligenter

nec-opinatorum naturam consideres, nihil aliud reperias, nisi omnia subita videri majora, & quidem ob duas causas? primùm,
53 quòd, quanta sint quæ accidunt, considerandi spatium non datur: deinde cum videtur præcaveri potuisse, si provisum esset, quasi culpâ contractum malum ægritudinem acriorem facit. Quod ita esse dies declarat: quæ procedens ita mitigat, ut iisdem malis manentibus non modò leniatur ægritudo, sed in plerisque tollatur. Carthaginienses multi Romæ servierunt, Macedones rege Perse capto. Vidi etiam in Peloponneso, cum essem adolescens, quosdam Corinthios. Hi poterant omnes eadem illa de Andromacha deplorare:

Hæc omnia vidi.....

Sed jam decantaverant fortasse. Eō enim erant vultu, oratione, omni reliquo motu, & statu, ut eos Argivos, aut Sicyonios diceres: magisque me moverant Corinthi subitò aspectæ parietinæ, quàm ipsos Corin-
54 thios; quorum animis diuturna cogitatio callum vetustatis obduxerat. Legimus librum Clitomachi, quem ille eversâ Carthagine misit consolandi causâ ad captivos cives suos. In eo est disputatio scripta Carneadis; quam se ait in commentarium retulisse. Cum ita positum esset, Videri fore in ægritudine sapientem, patriâ captâ; quæ Carneades contra dixerit, scripta sunt. Tanta igitur calamitatis præsentis adhibetur a philosopho medicina, quanta inveteratæ ne

Digitized by Google

deſiderantur quidem. Nec ſi aliquot annis pòſt idem ille liber captivis miſſus eſſet, vulneribus mederetur, ſed cicatricibus. Sensim enim & pedetentim progrediens extenuatur dolor: non quò ipſa res immutari ſoleat, aut poſſit: ſed id, quod ratio debuerat, uſus docet, minora eſſe ea, quæ ſint viſa majora.

XXIII. Quid ergo opus eſt, dicet aliquis, ratione, aut omnino conſolatione illâ, quâ ſolemus uti, cum levare dolorem mœrentium volumus? Hæc enim fere tum habemus in promptu, nihil oportere inopinatum videri. Aut quî tolerabiliùs feret incommodum, qui cognoverit, neceſſe eſſe homini tale aliquid accidere? Hæc enim oratio de ipſa ſumma mali nihil detrahit: tantummodò affert, nihil eveniſſe, quod non opinandum fuiſſet. Neque tamen genus id orationis in conſolando non placet: ſed id haud ſciam an plurimùm. Ergo iſta nec-opinata non habent tantam vim, ut ægritudo ex his omnis oriatur. Feriunt enim fortaſſe graviùs: non id efficiunt, ut ea, quæ accidant, majora videantur. Quia recentia ſunt, videntur, non quia repentina. Duplex eſt igitur ratio veri reperiendi, non in iis ſolùm, quæ mala, ſed in iis etiam, quæ bona videntur. Nam aut ipſius rei natura, qualis, & quanta ſit, quærimus, ut de paupertate nonnunquam: cujus onus diſputando levamus, docentes, quam parva, & quàm pauca ſint, quæ natura deſideret: aut 55

56 a disputandi subtilitate orationem ad exempla traducimus. Hîc Socrates commemoratur, hîc Diogenes, hîc Cæcilianum illud,

Sæpe est etiam sub pallioso sordido sapientia.

Cum enim paupertatis una eademque sit vis, quidnam dici potest quamobrem C. Fabricio tolerabilis ea fuerit, alii negent se ferre posse? Huic igitur alteri generi similis est ea ratio consolandi, quæ docet humana esse, quæ acciderint. Non enim solùm id continet ea disputatio, ut cognitionem afferat generis humani: sed significat tolerabilia esse, quæ & tulerint, & ferant cæteri.

XXIV. De paupertate agitur: multi patientes pauperes commemorantur. De con-
57 temnendo honore: multi inhonorati proferuntur, & quidem propter id ipsum beatiores: eorumque, qui privatum otium negotiis publicis antetulerunt, nominatim vita laudatur: nec siletur illud potentissimi regis anapæstum, qui laudat senem, & fortunatum esse dicit, quòd inglorius sit atque ignobilis ad supremum diem perventurus. Similiter commemorandis exemplis, orbitates quoque liberorum prædicantur: eorumque, qui graviùs ferunt, luctus aliorum exemplis leniuntur. Sic perpetuo cæterorum facit, ut ea, quæ acciderint, multò minora, quàm quanta sint existimata, videantur. Ita fit sensim cogitantibus, ut quantum sit ementita opinio, appareat. Atque hoc idem & Telamo ille declarat,

Ego cum genui, moriturum ſcivi:
Et Theſeus. 58
Futuras mecum commentabar miſerias:
Et Anaxagoras, *Sciebam me genuiſſe mortalem.* Hi enim omnes diu cogitantes de rebus humanis, intelligebant eas nequaquam pro opinione vulgi eſſe extimeſcendas. Et mihi quidem videtur idem fere accidere iis, qui ante meditantur, quod iis, quibus medetur dies: niſi quòd ratio quædam ſanat illos: hos ipſa natura; intellecto eo, quod remedium illud continet, malum, quod opinatum ſit eſſe maximum, nequaquam eſſe tantum, ut vitam beatam poſſit evertere. Hoc igitur efficitur, ut ex illo nec-opinato plaga major ſit: non, ut illi putant, ut cùm duobus pares caſus evenerint, is modò ægritudine afficiatur, cui ille nec-opinato caſus evenerit. Itaque dicuntur nonnulli in mœ- 59
rore, cum de hac communi hominum conditione audiviſſent, eâ lege nos eſſe natos, ut nemo in perpetuum eſſe poſſet expers mali, graviùs etiam tuliſſe.

XXV. Quocirca Carneades, ut video noſtrum ſcribere Anthiochum, reprehendere Chryſippum ſolebat, laudantem Euripideum carmen illud:

Mortalis nemo eſt, quem non attingat dolor,
Morbuſque. Multi ſunt humandi liberi,
Rurſum creandi: morſque eſt finita omnibus;

Quæ generi humano angorem nequicquam afferunt:

Reddenda eſt terræ terra; tum vita omnibus

Metenda: ut fruges. Sic jubet neceſſitas.

Negabat genus hoc rationis quidquam omnino ad levandam ægritudinem pertinere.
60 Id enim ipſum dolendum eſſe dicebat, quòd in tam crudelem neceſſitatem incidiſſemus. Nam illam quidem orationem ex commemoratione alienorum malorum ad malevolos conſolandos eſſe accommodatam. Mihi verò longè videtur ſecus: nam & neceſſitas ferendæ conditionis humanæ quaſi cum deo pugnare cohibet, admonetque eſſe hominem: quæ cogitatio magnopere luctum levat: & enumeratio exemplorum non, ut animum malevolorum oblectet, affertur, ſed ut ille, qui mœret, ferendum ſibi id cenſeat, quod videat multos moderatè, & tranquillè tuliſſe. Omnibus enim modis ſulciendi ſunt, qui ruunt, nec cohærere poſſunt propter magnitudinem ægritudinis. Ex quo ipſam ægritudinem λύπην Chryſippus, quaſi λύσιν, id eſt ſolutionem totius hominis, appellatam putat. Quæ tota poterat evelli, explicatâ, ut principio dixi, causâ ægritudinis. Eſt enim nulla alia, niſi opinio, judicium magni præſentis atque ur-
61 gentis mali. Itaque & dolor corporis, cujus eſt morſus acerrimus, perferetur ſpe propoſitâ boni: & acta ætas honeſtè ac ſplen-

Digitized by Google

didè tantam affert conſolationem, ut eos, qui ita vixerint, aut non attingat ægritudo, aut perleviter pungat animi dolor.

XXVI. Sed ad hanc opinionem mali cum illa etiam opinio acceſſit, oportere, rectum eſſe, ad officium pertinere, ferre illud ægrè, quod acciderit: tum denique efficitur illa gravis ægritudinis perturbatio. Ex hac opinione ſunt illa varia, & deteſtabilia genera lugendi, pædores, muliebres lacerationes genarum, pectoris, feminum, capitis percuſſiones. Hinc ille Agamemnon Homericus, & idem Accianus,

Scindens dolore identidem intonſam comam.

In quo facetum illud Bionis, perinde ſtul- 62
tiſſimum regem in luctu capillum ſibi evellere, quaſi calvitio mœror levaretur. Sed hæc omnia faciunt, opinantes ita fieri oportere. Itaque & Æſchines in Demoſthenem invehitur, quòd is ſeptimo die poſt filiæ mortem hoſtias immolaſſet. At quàm rhetoricè! quàm copiosè! quas ſententias colligit! quæ verba contorquet! ut licere quidvis rhetori intelligas. Quæ nemo probaret, niſi inſitum illud in animis haberemus, omnes bonos interitu ſuorum quàm graviſſimè mœrere oportere. Ex hoc evenit, ut 63
in animi doloribus alii ſolitudines captent, ut ait Homerus de Bellerophonte,

Qui miſer in campis mœrens errabat Aleis,
Ipſe ſuum cor edens, hominum veſtigia vitans.

Et Niobe fingitur lapidea, propter æternum, credo, in luctu silentium. Heautbam autem putant, propter animi acerbitatem quandam & rabiem, fingi in canem esse conversam. Sunt autem alii, quos in luctu cum ipsa solitudine loqui sæpe delectat, ut illa apud Ennium nutrix:

Cupido cepit miseram nunc me proloqui
Cœlo atque terræ Medeaï miserias.

64 XXVII. Hæc omnia recta, vera, debita putantes, faciunt in dolore: maximéque declaratur hoc quasi officii judicio fieri, quod si qui fortè, cum se in luctu esse vellent, aliquid fecerunt humanius, aut si hilarius locuti sunt, revocant se rursus ad mœstitiam, peccatique se insimulant, quòd dolere intermiserint. Pueros verò matres, & magistri castigare etiam solent, nec verbis solùm, sed etiam verberibus, si quid in domestico luctu hilarius ab iis factum est, aut dictum: plorare cogunt. Quid? ipsa remissio luctûs cum est consecuta, intellectumque est nihil profici mœrendo, nonne res declarat fuisse totum illud voluntarium? Quid ille Terentianus ipse se puniens, id est, ἑαυτὸν τιμωρέμενος;

65 *Decrevi tantisper me minùs injuriæ,*
Chremes, meo gnato facere, dum fiam miser.

Hic decernit, ut miser sit. Num quis igitur quidquam decernit invitus?

Malo

Malo quidem me quovis dignum deputem...
Malo ſe dignum deputat, niſi miſer ſit. Vides ergo opinionis eſſe, non naturæ malum. Quid, quos res ipſa lugere prohibet? ut apud Homerum quotidianæ neces, interituſque multorum ſedationem mœrendi afferunt: apud quem ita dicitur:

Namque nimis multos atque omni luce cadentes
Cernimus, ut nemo poſſit mœrore vacare.
Quò magis eſt æquum tumulis mandare peremptos
Firmo animo, & luctum lacrymis finire diurnis.

Ergo in poteſtate eſt abjicere dolorem, cum velis, tempori ſervientem. An eſt ullum 66
tempus, (quoniam quidem res in noſtra poteſtate eſt) cui non ponendæ ægritudinis causâ ſerviamus? Conſtabat eos, qui concidentem vulneribus Cn. Pompeium vidiſſent, cum in illo ipſo acerbiſſimo, miſerrimoque ſpectaculo ſibi timerent, quòd ſe claſſe hoſtium circumfuſos viderent, nihil tum aliud egiſſe, niſi ut remiges hortarentur, & ut ſalutem adipiſcerentur fugâ: poſteaquàm Tyrum veniſſent, tum afflictari, lamentarique cœpiſſe. Timor igitur ab iis ægritudinem potuit repellere: ratio ac ſapientia vera non poterit?

XXVIII. Quid eſt autem, quod plus valeat ad ponendum dolorem, quàm cum eſt

intellectum nihil profici, & frustra esse susceptum? Si igitur deponi potest, etiam non susci-
pi potest. Voluntate igitur, & judicio susci-
pi ægritudinem confitendum est. Idque
indicatur eorum patientiâ, qui cùm multa
sint sæpe perpessi, facilius ferunt quidquid
67 accidit, obduruisseque sese contrà fortunam
arbitrantur: ut ille apud Euripidem:

Si mihi nunc tristis primùm illuxisset dies,
Nec tam ærumnoso navigavissem salo,
Esset dolendi causa; ut injecto equulei
Freno, repentè tactu exagitantur novo.
Sed jam subactus miseriis obtorpui.

Defatigatio igitur miseriarum ægritudines cum faciat leniores, intelligi necesse est, non rem ipsam causam atque fontem esse mœroris. Philosophi summi, nequedum ta-
68 men sapientiam consecuti, nonne intelli-
gunt in summo se malo esse? Sunt enim in-
sipientes: neque insipientiâ ullum majus ma-
lum est: neque tamen lugent. Quid ita? quia huic generi malorum non affingitur illa opinio, rectum esse, & æquum, & ad offi-
cium pertinere, ægrè ferre, quòd sapiens non sis. Quod idem affingimus huic ægritu-
dini, in qua luctus inest: quæ omnium ma-
xima est. Itaque Aristoteles veteres philo-
sophos accusans, qui existimavissent philo-
sophiam suis ingeniis esse perfectam, ait eos aut stultissimos, aut gloriossissimos fuisse:
69 sed se videre, quòd paucis annis magna ac-

Digitized by Google

ceſſio facta eſſet, brevi tempore philoſophiam planè abſolutam fore. Theophraſtus autem moriens accuſaſſe naturam dicitur, quòd cervis, & cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil intereſſet: hominibus, quorum maximè interfuiſſet, tam exiguam vitam dediſſet: quorum ſi ætas potuiſſet eſſe longinquior, futurum fuiſſe, ut omnibus perfectis artibus, omni doctrinâ hominum vita erudiretur. Querebatur igitur ſe tum, cum illa videre cœpiſſet, extingui. Quid? ex ceteris philoſophis nonne optimus, & graviſſimus quiſque confiretur, multa ſe ignorare? & multa ſibi etiam atque etiam eſſe diſcenda? Neque tamen, cum ſe in media ſtultitia, quâ nihil eſt pejus, hærere intelligant, ægritudine premuntur. Nulla enim admiſcetur opinio 70
officioſi doloris. Quid, qui non putant lugendum viris? Qualis fuit Q. Maximus efferens filium conſularem: qualis L. Paulus, duobus paucis diebus amiſſis filiis, qualis M. Cato, prætore deſignato mortuo filio: quales reliqui, quos in Conſolatione collegimus. Quid hos aliud placavit, niſi quòd luctum, & mœrorem eſſe non putabant viri? Ergo id, quod alii rectum opinantes ægritudini ſe ſolent dedere, id ii turpe putantes ægritudinem repulerunt, ex quo intelligitur, non in natura, ſed in opinione eſſe ægritudinem.

XXIX. Contra dicuntur hæc. Quis tam demens, ut ſuâ voluntate mœreat? Natura

71 affert dolorem : cui quidem Crantor, inquiunt, veſter cedendum putat. Premit enim, atque inſtat, nec reſiſti poteſt. Itaque Oileus ille apud Sophoclem, qui Telamonem antea de Ajacis morte conſolatus eſſet, is cum audiſſet de ſuo, fractus eſt; de cujus commutatâ mente ſic dicitur:

Nec verò tantâ præditus ſapientiâ
Quiſquam eſt, qui aliorum ærumnam dictis allevans,
Non idem, cum fortuna mutata impetum
Convertat, clade ſubitâ frangatur ſuâ,
Ut illa ad alios dicta & præcepta excidant.

Hæc cum diſputant, hoc ſtudent efficere, naturæ obſiſti nullo modo poſſe. Ii tamen fatentur graviores ægritudines ſuſcipi, quàm natura cogat. Quæ eſt igitur amentia, ut nos quoque idem ab aliis requiramus? Sed
72 plures ſunt cauſæ ſuſcipiendi doloris. Primùm illa opinio mali, quo viſo atque perſuaſo ægritudo inſequitur neceſſariò. Deinde etiam gratum mortuis ſe facere, ſi graviter eos lugeant, arbitrantur. Accedit ſuperſtitio muliebris quædam: exiſtimant enim diis immortalibus ſe faciliùs ſatisfacturos, ſi eorum plagâ perculſi, afflictos ſe & ſtratos eſſe fateantur. Sed hæc inter ſe quàm repugnent, plerique non vident. Laudant enim eos, qui æquo animo moriantur: qui alterius mortem æquo animo ferant, eos

putant vituperandos. Quaſi fieri ullo modo poſſit, quod in amatorio ſermone dici ſolet, ut quiſquam plus alterum diligat, quàm ſe. Præclarum illud eſt, &, ſi quæris, rectum quoque, & verum, ut eos, qui nobis chariſſimi eſſe debeant, æquè ac noſmetipſos amemus: ut verò plus, fieri nullo pacto poteſt. Ne optandum quidem eſt in amicitia, ut me ille plus quàm ſemet, ego illum plus quàm me. Perturbatio vitæ, ſi ita ſit, atque officiorum omnium conſequatur.

XXX. Sed de hoc aliàs: nunc illud ſatis eſt, non attribuere ad amiſſionem amico- 73
rum miſeriam noſtram ne illos plus, quàm ipſi velint, ſi ſentiant, plus certè quàm noſmetipſos diligamus. Nam quod aiunt, pleroſque conſolationibus nihil levari, adjunguntque conſolatores ipſos confiteri ſe miſeros, cum ad eos impetum ſuum fortuna converterit, utrumque diſſolvitur: ſunt enim iſta non naturæ vitia, ſed culpæ: ſtultitiam autem accuſare quamvis copiosè licet. Nam & qui non levantur, ipſi ad ſe miſeriam invitant: & qui ſuos caſus aliter ferunt, atque ut aliis auctores ipſi fuerunt, non ſunt vitioſiores, quàm fere plerique, qui avari avaros, gloriæ cupidos glorioſi reprehendunt: eſt enim proprium ſtultitiæ aliorum vitia cernere, obliviſci ſuorum. Sed nimirum hoc maximum eſt experimentum, cum conſtet ægritudinem vetuſtate tolli, hanc vim non eſſe in die poſitam, ſed in cogitatione diuturna. Nam ſi & eadem res eſt, & idem 74

eſt homo : quî poteſt quidquam de dolore mutari, ſi neque de eo, propter quod dolet, quidquam eſt mutatum, neque de eo, qui dolet ? Cogitatio igitur diuturna nihil eſſe in re mali, dolori medetur, non ipſa diuturnitas.

XXXI. Hîc mihi afferunt mediocritates : quæ ſi naturales ſunt, quid opus eſt conſolatione ? natura enim ipſa terminabit modum. Sin opinabiles, opinio tota tollatur. Satis dictum eſſe arbitror, ægritudinem eſſe opinionem mali præſentis: in qua opinione illud inſit, ut ægritudinem ſuſcipere oporteat. Additur ad hanc definitionem a Zenone rectè, ut illa opinio præſentis mali ſit recens : hoc autem verbum ſic interpretatur, ut non tantùm illud recens eſſe velit, quod paulò ante acciderit ; ſed quàm diu in illo opinato malo vis quædam inſit, &
75 vigeat, & habeat quandam viriditatem, tam diu appelletur recens : ut Artemiſia illa Mauſoli Cariæ regis uxor, quæ nobile illud Halicarnaſſi fecit ſepulchrum : quàm diu vixit, vixit in luctu, eodemque etiam confecta contabuit. Huic erat illa opinio quotidie recens : quæ tum denique non appellabatur recens, cùm vetuſtate exaruit. Hæc igitur officia ſunt conſolantium, tollere ægritudinem funditus, aut ſedare, aut detrahere quàm plurimum, aut ſupprimere, nec pati manare longiùs, aut ad alia traducere. Sunt, qui unum officium conſolantis putent, docere malum illud omnino

non esse, ut Cleanthi placet. Sunt qui non magnum malum, ut Peripatetici. Sunt, qui abducunt a malis ad bona, ut Epicurus. 76
Sunt, qui satis putant ostendere, nihil inopinati accidisse, nihil novi. Chrysippus autem caput esse censet in consolando, detrahere illam opinionem mœrenti, si se officio fungi putet justo, atque debito. Sunt etiam, qui hæc omnia genera consolandi colligunt: alius enim alio modo movetur: ut fere nos omnia in Consolationem unam conjecimus: erat enim in tumore animus, & omnis in eo tentabatur curatio. Sed sumendum tempus est non minùs in animorum morbis, quàm in corporum: ut Prometheus ille Æschyli: cui cum dictum esset,

Atqui, Prometheu, te hoc tenere existimo, 77
Mederi posse orationem iracundiæ;
respondit,
Si quidem qui tempestivam medecinam admovens,
Non ad gravescens vulnus illidat manus.

XXXII. Erit igitur in consolationibus prima medicina, docere aut nullum malum esse, aut admodum parvum: altera, & de communi conditione vitæ, & propriæ, si quid sit de ipsius qui mœreat, disputandum: tertia, summam esse stultitiam frustra confici mœrore, cum intelligas nihil posse profici. Nam Cleanthes quidem sapientem consolatur, qui consolatione non eget: nihil 78

enim esse malum, quod turpe non sit, si lugenti persuaseris, non tu illi luctum, sed stultitiam detraxeris. Alienum autem tempus docendi. Et tamen non satis mihi videtur vidisse hoc Cleanthes, suscipi aliquando ægritudinem posse ex eo ipso, quod esse summum malum Cleanthes ipse fateatur. Quid enim dicemus? cum Socrates Alcibiadi persuasisset, ut accepimus, eum nihil hominis esse, nec quidquam inter Alcibiadem summo loco natum, & quemvis bajulum interesse: cum se Alcibiades affligeret, lacrymansque Socrati supplex esset, ut sibi virtutem traderet, turpitudinemque
79 depelleret: quid dicemus, Cleanthe? num in illa re, quæ ægritudine Alcibiadem afficiebat, mali nihil fuisse? Quid illa Lyconis, qualia sunt? qui ægritudinem extenuans, parvis ait eam rebus moveri, fortunæ, & corporis incommodis, non animi malis. Quid ergo; illud, quod Alcibiades dolebat, non ex animi malis vitiisque constabat? Ad Epicuri consolationem satis est ante dictum.

XXXIII. Ne illa quidem consolatio firmissima est, quanquam & usitata est, & sæpe prodest: Non tibi hoc soli. Prodest hæc quidem, ut dixi, sed nec semper, nec omnibus: sunt enim, qui respuant: sed re-
80 fert, quo modo adhibeatur; ut enim tulerit quisque eorum, qui sapienter tulerunt, non quo quisque incommodo affectus sit, prædicandum est. Chrysippi ratio ad veritatem firmissima est, ad tempus ægritudinis diffi-

Digitized by Google

cilis. Magnum opus eſt probare mœrenti, illum ſuo judicio, & quòd ſe ita putet oportere facere, mœrere. Nimirum igitur, ut in cauſis non ſemper utimur eodem ſtatu (ſic enim appellamus controverſiarum genera) ſed ad tempus, ad controverſiæ naturam, ad perſonam accommodamus: ſic in ægritudine lenienda, quam quiſque curationem recipere poſſit, videndum eſt. Sed neſcio quo pacto ab eo, quod erat a te propoſitum, aberravit oratio. Tu enim de ſapiente quæſieras: cui aut malum videri nullum poteſt, quod vacet turpitudine: aut ita parvum malum, ut id obruatur ſapientiâ, vix- 81
que appareat: qui nihil opinione affingat, aſſumatque ad ægritudinem: nec id putet eſſe rectum, ſe quàm maximè excruciari, luctuque confici, quo pravius nihil eſſe poſſit. Edocuit tamen ratio, ut mihi quidem videtur, cum hoc ipſum propriè non quæreretur hoc tempore, num quod eſſet malum, niſi quod idem dici turpe poſſet: tamen ut videretur, quidquid eſſet in ægritudine mali, id non naturale eſſe, ſed voluntario judicio & opinionis errore contractum.

XXXIV. Tractatum eſt autem a nobis id genus ægritudinis, quod unum eſt omnium maximum, ut, eo ſublato, reliquorum remedia ne magnopere quærenda arbitremur. Sunt enim certa, quæ de paupertate, certa quæ de vitâ inhonoratâ & ingloriâ dici ſoleant. Separatim certæ ſcholæ

ſunt de exilio, de interitu patriæ, de ſervi-
82 tute, de debilitate, de cæcitate, & de omni casu, in quo nomen poni ſolet calamitatis. Hæc Græci in ſingulas ſcholas, & in ſingulos libros diſpertiunt; opus enim quærunt: quanquam plenæ diſputationes ſunt delectationis. Et tamen, ut medici, toto corpore curando, minimæ etiam parti, ſi condoluit, medentur: ſic philoſophia, cum univerſam ægritudinem ſuſtulit, tamen ſi quis error aliunde extitit, ſi paupertas momordit, ſi ignominia pupugit, ſi quid tenebrarum offudit exilium, aut eorum, quæ modò dixi, ſi quid extitit: ſingularum rerum ſunt propriæ conſolationes: de quibus audies tu quidem, cum voles. Sed ad eundem fontem revertendum eſt, ægritudinem omnem procul abeſſe a ſapiente, quòd inanis ſit, quòd fruſtra ſuſcipiatur, quòd non naturâ exoriatur, ſed judicio, ſed opinione, ſed
83 quadam invitatione ad dolendum, cum id decreverimus ita fieri oportere. Hoc detracto, quod totum eſt voluntarium, ægritudo erit ſublata illa mœrens: morſus tamen, & contractiunculæ quædam animi relinquentur. Hanc dicant ſanè naturalem, dum ægritudinis nomen abſit, grave, tetrum, funeſtum: quod cum ſapientia eſſe atque, ut ita dicam, habitare nullo modo poſſit. Atqui ſtirpes ſunt ægritudinis, quàm multæ, quàm amaræ! quæ ipſo trunco everſo, omnes elidendæ ſunt, &, ſi neceſſe erit, ſingulis diſputationibus; ſupereſt enim no-

bis hoc, cuicuimodi eſt, otium. Sed ratio una omnium eſt ægritudinum, plura nomina: nam & invidere ægritudinis eſt, & æmulari & obtrectare & miſereri, angi, lugere, mœrere, ærumnâ affici, lamentari, ſollicitari, dolere, in moleſtiâ eſſe, afflictari, deſperare. Hæc omnia definiunt Stoi- 84
ci: eaque verba, quæ dixi, ſingularum rerum ſunt, non, ut videntur, eaſdem res ſignificant, ſed aliquid differunt: quod alio loco fortaſſe tractabimus. Hæ ſunt illæ fibræ ſtirpium, quas initio dixi, perſequendæ, & omnes elidendæ, ne ulla unquam poſſit exiſtere. Magnum opus, & difficile: quis negat? Quid autem præclarum, non idem arduum? Sed tamen id ſe effecturam philoſophia profitetur: nos modò curationem ejus recipiamus. Verùm quidem hæc hactenus: cætera, quotieſcumque voletis, & hoc loco, & aliis, parata vobis erunt.

Digitized by Google

QUATRIÈME TUSCULANE,

TRADUITE

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

DES PASSIONS.

Qu'il faut les vaincre.

JE ne puis, BRUTUS, qu'admirer l'eſprit & les vertus de nos peres, quand je penſe à ce qu'ils ont fait, & comment ils tranſportèrent chez eux, quoique bien tard, ces ſortes de ſciences, qui étoient particulières aux Grecs.

Tout ce qui regarde les Auſpices, les Cérémonies, les Comices, les

Appels, le Sénat, la Cavalerie, l'Infanterie, l'Art militaire; tout cela, dès la naiſſance de Rome, fut divinement réglé, tant par nos Rois, que par nos Loix. Pour tout le reſte, du moment que la République eut ſecoué le joug de la Royauté, on ſe hâta d'arriver à la perfection; & les progrès furent d'une rapidité, qui n'eſt pas croyable. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de m'étendre ſur la diſcipline établie par nos ancêtres, ſur notre police, ſur notre gouvernement. J'en ai parlé ailleurs aſſez au long, ſur-tout dans mon Traité (1) *De la République*, diviſé en ſix livres.

Quant aux ſciences donc, je trouve qu'il y a tout ſujet de croire que nos peres les ayant tirées d'ailleurs, les ont goutées, maintenues, & cultivées. Ils avoient preſque ſous leurs yeux le grand, le ſage Pythagore; car il vivoit en Italie, du temps que ce Brutus, par qui votre nom a été ſi dignement illu-

(1) Il ne reſte aujourd'hui de ce traité, qu'un ſeul fragment de quelque étendue, qui eſt le *Songe de Scipion*.

ſtré, mit fin à l'eſclavage (2) de ſa patrie. Or je ſuis perſuadé, que comme la doctrine de Pythagore ſe répandoit de tous côtés, elle parvint juſqu'à Rome : & outre que cela eſt de ſoi-même aſſez probable, d'ailleurs il en reſte des veſtiges, qui ne permettent guère d'en douter. Peut-on, en effet, ſe figurer que, pendant tout le temps que les Grecs eurent des établiſſemens ſi conſidérables dans cette partie de l'Italie, qui fut appelée (3) la grande Grèce, nos Romains n'entendirent parler, ni de Pythagore lui-même, ni de ſes diſciples, dont les doctes leçons firent tant de bruit ? Je crois bien plutôt, que c'eſt là ce qui depuis a fait mettre au rang des Pythagoriciens, le Roi (4) Numa. On ſavoit quels étoient

---

(2) Rome, l'an 244 de ſa fondation ceſſa d'être gouvernée par des Rois, & le fut par deux Conſuls.

(3) On ne ſait pas au juſte les limites de la *grande Grèce* : mais on convient qu'elle contenoit au moins tout ce qui fait aujourd'hui le Royaume de Naples.

(4) Numa fut le premier ſucceſſeur de Romulus, & ſon règne commença l'an 40,

les préceptes de Pythagore : la Tradition apprenoit quelle avoit été la ſageſſe, l'équité de Numa : & là-deſſus, comme on étoit peu verſé dans la chronologie de ces temps reculés, on s'eſt imaginé qu'un Roi, dans qui la ſageſſe fut portée à un ſi haut point, avoit été à l'école du Philoſophe.

Je ne donne cela que pour une con-

---

de ſorte qu'il précéda de deux ſiècles l'arrivée de Pythagore en Italie. Cependant, malgré l'anachroniſme, il eſt clair que la plupart des Romains le croyoient diſciple de Pythagore, puiſqu'Ovide ne fait nulle difficulté de le dire dans ſes Méthamorphoſes, liv. XV. Et apparemment ils regardoient auſſi Enée & Didon, comme contemporains. Cela ſuppoſé, Virgile n'eſt point en faute, puiſqu'un Poëte a droit d'employer comme vérité, les fables reçues.

Un de mes amis, dont je pleure la perte tous les jours excuſoit autrement l'anachroniſme de Virgile. Comme il étoit indigne de la fierté Romaine d'épouſer une étrangère, fût-elle Reine, *nefas Ægyptia conjux*; il y a par conſéquent de la nobleſſe, diſoit M. l'Abbé Fraguier, il y a de la grandeur dans cette imagination, que la Fondatrice de Carthage ſe fût baſſement livrée au Fondateur de Rome.

jecture. Mais à l'égard des veſtiges, qui nous reſtent des Pythagoriciens, il ſeroit aiſé d'en produire quantité, ſi c'étoit ici notre objet. Je me renferme dans un petit nombre. Telle étoit, dit-on, leur méthode, qu'ils mettoient en vers les articles ſecrets de leur doctrine, & qu'après de longues méditations, ils avoient recours au chant, & aux inſtrumens, pour ſe tranquilliſer l'eſprit. Or Caton, auteur de grand poids, rapporte dans ſes Origines, que parmi nos ancêtres c'étoit auſſi l'uſage dans les feſtins, de chanter, avec l'accompagnement d'une flûte, les exploits & les vertus des grands hommes. On voit par-là, que dès-lors nous avions une Poèſie, & une Muſique. On voit encore plus formellement par nos douze Tables, que dès-lors les vers étoient connus, puiſque la loi défend (5) d'en

(5) Sous quelle peine ? Sous peine de mort. C'eſt ce que nous apprend un beau paſſage de Cicéron, qui nous a été conſervé par ſaint Auguſtin, *De Civit. Dei*, liv. II. ch. 9. *Noſtræ XII Tabulæ cum perpaucas res capite ſanxiſſent, in his hanc quoque ſanciendam putaverunt*, Si quis occentaviſſet, ſive

faire d'injurieux. Alors, de même qu'aujourd'hui dans certaines ſolennités de nos Temples, & dans les repas publics des Magiſtrats, il y avoit des concerts d'inſtrumens, à l'imitation de ce qui ſe pratiquoit dans l'école de Pythagore. Un ſiècle, qui avoit pris cette ſavante école pour ſon modèle, étoit-il un ſiècle d'ignorance ? Je crois même, que le Poëme d'Appius l'aveugle, dont Panétius fait de grands éloges dans ſa lettre à Tubéron, eſt l'ouvrage d'un Pythagoricien. Je pourrois enfin montrer, que pluſieurs de nos ſages coutumes nous ſont venues de là ; s'il n'étoit plus à propos de ne point laiſſer voir, que des choſes qui paſſent pour venir de nous originairement, nous les avons empruntées.

Revenons au progrès que les ſciences ont fait parmi nous. Combien nous

---

carmen condidiſſet, quod infamiam faceret flagitiumve alteri. *Præclarè : judiciis enim ac Magiſtratuum diſceptationibus legitimis propoſitam vitam, non poëtarum ingeniis habere debemus ; nec probrum audire, niſi eâ lege ut reſpondere liceat, & judicio defendere.*

avons eu de grands Poëtes ! Combien d'Orateurs ! Et dans combien peu de temps ! Preuve évidente, que rien n'a été difficile à nos Romains, du moment qu'ils ont voulu s'y appliquer. J'ai parlé ailleurs, & ſouvent, de toutes les autres études : j'en parlerai encore, quand il faudra : mais pour la Philoſophie, qui eſt l'étude de la Sageſſe, quoiqu'elle ne ſoit pas nouvelle parmi nous, j'aurois peine cependant à vous trouver dans Rome le nom d'un Philoſophe, avant le temps de Scipion & de Lélius. Ils étoient fort jeunes, lorſqu'Athènes députa vers notre Sénat Diogène, & Carnéade, celui-ci Académicien, né à Cyrène ; celui-là Stoïcien, né à Babylone. Or quelle apparence qu'on les eût tirés de leurs écoles pour une telle Ambaſſade ; eux qui n'avoient jamais eu de part au gouvernement d'Athènes, ſi dès-lors quelques-uns de nos principaux Sénateurs n'avoient pas été dans le gout de la Philoſophie ? Mais, plus curieux d'inſtruire par les exemples que par leurs écrits, nos peres n'ont rien laiſſé ſur le plus important de tous les Arts, qui

eſt celui de bien vivre ; quoiqu'il nous reſte d'eux beaucoup d'ouvrages en tout autre genre, Droit Civil, Eloquence, Hiſtoire. Juſqu'à préſent donc notre langue ne nous fournit point, ou preſque point de lumières ſur cette véritable, ſur cette belle Philoſophie, que Socrate mit au jour, & qui s'eſt perpétuée, tant parmi les Péripatéticiens, que parmi les Stoïciens, dont les controverſes, nées de ce qu'ils s'expriment différemment, ſont diſcutées par les Académiciens. Juſquà préſent, dis-je, nos Romains ont peu écrit ſur cette partie de la Philoſophie, ſoit qu'ils aient été trop occupés d'ailleurs, ſoit qu'ils n'aient pas crû quelle pût être bien reçue d'un peuple ignorant.

Pendant qu'ils ont gardé le ſilence ſur ce ſujet, il s'eſt élevé un certain Amafinius, qui a débité la doctrine d'Epicure. Tout le monde l'a embraſſée avec vivacité : ou parce qu'il étoit bien facile de l'apprendre ; ou parce que les charmes de la volupté y portoient ; ou peut-être auſſi parce qu'on n'avoit rien encore publié de meilleur en matière de Philoſophie. Une foule d'écrivains

a marché ſur les traces d'Amafinius ; ils ont inondé de leurs ouvrages toute l'Italie ; & au lieu de conclure que leur doctrine étant ainſi à la portée, & au gout de l'ignorance, elle n'a donc rien de bien recherché, ils prétendent que c'eſt, au contraire, ce qui en fait le mérite.

Permis à chacun de penſer comme il veut, & de tenir bon pour ſon parti. Quant à moi, ſelon ma coutume ; ne m'attachant ſervilement au ſyſtême d'aucune ſecte particulière, je chercherai toujours à voir ſur quelle matière que ce ſoit, de quel côté ſe trouve le vrai-ſemblable. Je l'ai cherché pluſieurs fois avec ſoin, & ſur-tout depuis peu dans mes Conférences de Tuſculum. Vous ſavez ce qui fut dit les trois premiers jours ; il s'agit préſentement du quatrième. Quand nous fûmes deſcendus (6) dans mon Académie, comme nous avions fait les jours précédens, j'ouvris le diſcours.

CICÉRON.

Quelqu'un veut-il dire ſur quoi il

(6) Voyez Tome I, pag. 248. Rem. 7.

ſouhaite que la diſpute roule aujourd'hui ?

L'AUDITEUR.

Je ne penſe pas que le Sage puiſſe être exempt de paſſions.

CICÉRON.

Vous avouâtes cependant hier, qu'il pouvoit ſe mettre au-deſſus du chagrin. Peut-être fut-ce complaiſance de votre part.

L'AUDITEUR.

Point du tout ; je me rendis à la force de vos raiſons.

CICÉRON.

Vous croyez donc vraîment, que le chagrin ne peut rien ſur le Sage ?

L'AUDITEUR.

J'en ſuis convaincu.

CICÉRON.

Si le chagrin ne peut le troubler, nulle autre paſſion ne le pourra. Car enfin, ſeroit-ce la crainte ? Mais le mal abſent, qui fait la crainte, auroit-il plus

de pouvoir que le mal préſent, qui fait le chagrin ? En ſupprimant le chagrin, vous ſupprimez la crainte. Il ne reſte donc plus que deux paſſions, qui ſont la joie folle, & la cupidité. Donc ; ſi celles-ci n'ont point d'empire ſur le Sage, rien ne trouble la tranquillité de ſon ame.

L'AUDITEUR.

Je l'avoue.

CICÉRON.

Hé bien, choiſiſſez. Voguerons-nous d'abord à pleines voiles ; ou commencerons-nous par ramer ? comme on fait en ſortant du port ?

L'AUDITEUR.

Je ne conçois pas bien ce que vous entendez par-là.

CICÉRON.

Je veux dire, que Chryſippe & les Stoïciens ; en traitant des paſſions, ſont très-longs à les définir, à les diviſer ; mais très-courts, ſur les moyens de s'en garantir. Que les Péripatéti-

ciens, au contraire, s'étendent fort ſur les moyens de calmer les paſſions; mais ne touchent point à toutes ces diviſions, à toutes ces définitions, qui n'ont rien que d'épineux. Je vous demandois donc ſi j'entrerois en matière à voiles déployées; ou ſi d'abord, avec les rames de la Dialectique, je tâcherois d'avancer peu à peu.

L'AUDITEUR.

Je crois que pour mettre la matière dans un plus grand jour, il ſera bon de réunir ces deux méthodes, en commençant par la dernière.

CICÉRON.

C'eſt auſſi mon ſentiment. Et au cas que vous trouviez quelque choſe d'obſcur, vous y reviendrez.

L'AUDITEUR.

D'accord. Je ſuis pourtant bien sûr, que dans ces ſortes d'obſcurités, vous ſerez, à votre ordinaire, plus clair que ne le ſont les Grecs.

CICÉRON.

J'y tâcherai. Mais appliquez-vous : car vous riſquez de tout perdre, ſi vous perdez un mot.

Pour expliquer (7) ce qu'on appelle *Paſſion*, je commence par ſuppoſer avec Pythagore, & avec Platon, que notre ame ſe diviſe en deux parties, l'une raiſonnable, & l'autre qui ne l'eſt point. Il rêgne dans la première, ſelon eux, un calme parfait, une paiſible & douce égalité : dans l'autre il s'élève d'impétueux mouvements, ou de colère, ou de cupidité, qui attaquent la Raiſon. Je pars de ce principe. Mais,

---

(7) Quand Cicéron rapporte, comme ici, des termes Grecs, ou qu'il inſiſte ſur une étymologie, ſur une alluſion, ſur la propriété d'un mot latin, je crois n'en devoir pas faire mention. Puiſque j'écris pour des François, je dois leur parler leur langue, & ſuppoſer qu'ils n'en ſavent point d'autre. Voilà ma régle. Mais en même temps, pour porter l'exactitude juſqu'où les Savans peuvent l'exiger d'un Traducteur, toutes les fois que je ferai une omiſſion un peu conſidérable, j'en avertirai,

pour

Digitized by Google

pour définir les paſſions, & pour en marquer les différentes eſpèces, je ſuivrai les Stoïciens, qui ſont, de tous les Philoſophes, ceux qui ont ici montré le plus de pénétration.

Zénon définit toute paſſion, *Un mouvement de l'ame, oppoſé à la droite Raiſon, & contraire à la Nature.* D'autres, en moins de mots, *Un appétit trop violent*, c'eſt-à-dire, qui éloigne trop notre ame, de cette égalité où la Nature la voudroit toujours. Et comme il y a, dans l'opinion des hommes, deux ſortes de biens, & deux ſortes de maux, les Stoïciens diviſent les paſſions en quatre genres; deux, qui regardent les biens: deux, qui regardent les maux. Par rapport aux biens, la CUPIDITÉ, & la JOIE: la cupidité, qui a pour objet le bien futur; la joie, qui a pour objet le bien préſent. Par rapport aux maux, la TRISTESSE, & la CRAINTE: la triſteſſe, qui a pour objet les maux préſens; la crainte, qui a pour objet les maux futurs.

Premièrement donc la cupidité & la joie regardent des biens préſumés

tels. L'une, à l'aſpect de ces faux biens allume en nous de violens déſirs: l'autre ſe développe dans la poſſeſſion. Car naturellement tous les hommes courent après ce qui paroît bon, & ils fuient le contraire. Ainſi, dès que nous croyons voir le bien, d'abord la Nature nous pouſſe d'elle-même à le rechercher. Et quand on s'y porte modérément, & d'une manière ſubordonnée à la prudence; c'eſt ce qui s'appelle une (8) *volonté raiſonnable*, *un déſir honnête*, & qui par conſéquent ne ſe trouve que dans le Sage. Mais ſi l'on s'y porte avec violence, & ſans écouter la Raiſon, alors c'eſt une *cupidité effrénée*, qui ſe voit dans tous les fous.

La jouiſſance du bien remue auſſi l'ame de deux différentes manières. Ou c'eſt un mouvement raiſonnable, &

---

(8) Il y a dans le Texte, Βούλησις, terme oppoſé à πάθος, & que notre mot, *Volonté*, rendroit tout ſeul imparfaitement. Mais, encore une fois, il eſt aſſez inutile d'inſiſter ſur de ſimples expreſſions. Il s'agit de ne rien perdre des idées.

Digitized by Google

qui ne fait que mettre une *douce ſatiſfaction* dans l'eſprit. Ou ce ſont des tranſports de joie, que les Stoïciens appellent un *épanouiſſement de cœur, incompatible avec la Raiſon.*

D'un autre côté, comme la Nature nous fait rechercher le bien, auſſi nous éloigne-t-elle du mal. Uſer de moyens raiſonnables pour détourner le mal, c'eſt ce qui s'appelle *précaution*, & cela entre dans le caractère du Sage. Mais ce qui s'appelle *crainte*, c'eſt ſe laiſſer indignement abattre le cœur à l'approche du mal, ſans faire ce que la Raiſon dicte pour s'en garantir. Ainſi la crainte eſt proprement, *une précaution inſenſée.*

Le mal préſent ne fait nulle impreſſion ſur le Sage : mais il produit dans les fous un ſentiment douloureux, qui conſterne leur ame, & la reſſerre. Cette eſpèce de ſentiment, en quoi conſiſte la triſteſſe, peut donc ſe définir en général, *un reſſerrement de l'ame, oppoſé à la Raiſon.*

Voilà toutes les paſſions réduites à quatre ; trois deſquelles ſeulement ont des objets, qui occaſionnent des ſituations contraires dans l'eſprit du Sage :

car le contraire de la triſteſſe n'y met rien (9) de nouveau.

Mais l'opinion étant, ſelon les Stoïciens, ce qui fait toutes les paſſions; ils les ont définies d'une manière encore plus préciſe, afin que nous concevions, non-ſeulement combien elles ſont mauvaiſes, mais combien nous en ſommes les maîtres. Ainſi, ſelon eux, la *triſteſſe* eſt l'opinion que l'on a d'un mal préſent, jugé tel, qu'il mérite que l'ame s'abatte, & ſe reſſerre : la *joie*, l'opinion que l'on a d'un bien préſent, jugé tel, qu'on ne ſauroit être trop charmé de le poſſéder : la *crainte*, l'opinion que l'on a d'un mal futur, qui paroît inſupportable : & la *cupidité*, enfin, l'opinion que l'on a d'un bien

(9) On a oppoſé à la *Cupidité*, un déſir modéré du bien : à la *Joie folle*, une ſatisfaction douce & raiſonnable : à la *Crainte*, la précaution. Mais pour la *Triſteſſe*, que pourroit-on lui oppoſer de *poſitif*? Il ne reſte où elle n'eſt pas, qu'une pure négation de ce qu'elle eſt : c'eſt-à-dire, l'état d'*apathie*, qui ne fait que conſerver l'ame dans la ſituation où elle étoit naturellement.

futur qui ſemble promettre de grands avantages.

Puiſque les paſſions ne ſont toutes qu'opinion, les effets qu'elles produiſent, ſont donc auſſi l'ouvrage de l'opinion. Et c'eſt donc l'opinion qui cauſe cette eſpèce de morſure intérieure, dont la triſteſſe eſt accompagnée, ce rétréciſſement de l'ame, dans la crainte; ces vivacités outrées, dans la joie; ces déſirs ſans bornes, dans la cupidité.

Au reſte, dans toutes ces définitions, les Stoïciens n'entendent par *opinion*, qu'un foible acquieſcement de l'eſprit à quelque idée, dont il a été frappé.

On ſubdiviſe enſuite chaque genre en ſes eſpèces. A la *triſteſſe* répondent, envie, jalouſie, peine qu'on ſe fait du bonheur d'autrui, pitié, angoiſſe, deuil, déſolation, chagrin, douleur, lamentation, ſouci, ennui, ſouffrance, déſeſpoir. On range ſous la *crainte*, la pareſſe, la honte, l'épouvante, la peur, l'effroi, le ſaiſiſſement, le trouble, la timidité. Avec la *joie*, on met la malignité, la ſenſualité, la vanité, & ainſi du reſte. Avec la *cupidité*, la colere, l'emportement, la haine, l'ini-

Digitized by Google

mitié, la diſcorde, l'avidité, le déſir, & les autres mouvemens de cette nature.

Toutes ces différentes eſpèces ont chacune leur définition propre.

On appelle *Envie*, la triſteſſe que nous cauſe le bonheur d'autrui, & un bonheur qui ne nous nuit en rien : car, s'il nous nuiſoit, ce ne ſeroit plus envié. Agamemnon, lorſqu'il ſouffroit avec peine la proſpérité d'Hector, n'étoit point envieux. Mais l'homme vraiment envieux, c'eſt celui qui ſans trouver ſon préjudice dans le bonheur d'autrui, ne laiſſe pas de s'en affliger. On appelle *baſſe Jalouſie*, la triſteſſe qui naît en nous, ou de ce qu'un autre poſſède un bien, après lequel nous avons inutilement ſoupiré ; ou de ce qu'il jouit (1) comme nous d'un bien ; dont nous voudrions jouir ſeuls. Il y a une *noble Jalouſie*, qui nous rend les émulateurs de la vertu, que nous admirons dans autrui : mais ce n'eſt pas

(1) Je ne fais qu'un article d'*æmulatio* ; & d'*obtrectatio*, parce que ces deux idées rentrent dans celle de *Jalouſie*.

Digitized by Google

de quoi il s'agit à préſent. On appelle *Pitié*, la triſteſſe que nous inſpire le malheur d'une perſonne qui ſouffre, mais ſans l'avoir mérité : car le ſupplice d'un traître ou d'un parricide, n'émeut point la pitié. On appelle *Angoiſſe*, une triſteſſe qui nous ſuffoque : *Deuil*, une triſteſſe cauſée par la cruelle mort d'une perſonne, qui nous étoit chère : *Déſolation*, une triſteſſe accompagnée de larmes : *Chagrin* une triſteſſe accablante : *Douleur*, une triſteſſe qui nous déchire : *Lamentation*, une triſteſſe qui éclatte par des gémiſſemens : *Souci*, une triſteſſe qui rend morne & rêveur : *Ennui*, une triſteſſe continue : *Souffrance*, une triſteſſe cauſée par des maux corporels : *Déſeſpoir*, une triſteſſe avec laquelle il ne ſubſiſte aucune eſpérance d'un meilleur ſort.

Paſſons aux eſpèces, dont la *Crainte* eſt le genre. On définit la *Pareſſe*, une crainte du travail qui nous attend. On définit la *Honte*, & l'*Epouvante*, une crainte qui frappe avec violence : & en effet, comme la honte fait qu'on rougit, l'épouvante fait qu'on pâlit, qu'on friſſonne, que les dents craquent. On

définit la *Peur*, une crainte de quelque mal qui menace de près : l'*Effroi*, une crainte qui fait (2) ſortir l'ame de ſon aſſiette : le *Saiſiſſement*, une crainte qui ſuit, ou qui accompagne l'effroi : le *Trouble*, une crainte qui fait oublier ce qu'on avoit dans l'eſprit : la *Timidité*, une crainte habituelle.

A l'égard de la folle *Joie*, elle renferme la malignité, la ſenſualité, & la vanité. Par *Malignité*, les Stoïciens entendent le plaiſir qui réſulte du mal d'autrui, ſans qu'il en revienne aucune utilité à celui qui s'en réjouit. Par *Senſualité*, ils entendent les plaiſirs de l'ouïe, de la vûe, du goût, du toucher, de l'odorat : tous plaiſirs de même nature, & qui ſont comme des liqueurs délicieuſes, dont l'ame eſt abreuvée. Par *Vanité*, ils entendent le plaiſir que l'on ſent à ſe montrer par de beaux dehors, & à ſe donner pour plus qu'on ne vaut.

Pour les différentes eſpéces de la *Cupidité*, ils les définiſſent ainſi : la

(2) Je paſſe ici un vers d'Ennius, qui n'ajoute rien à ce qui eſt dit en proſe.

Digitized by Google

Colère, une envie de punir la perſonne par qui nous nous croyons offenſés : l'*Emportement*, une colère ſoudaine, & qui ne fait que de s'allumer : la *Haine*, une colère invétérée : l'*Inimitié*, une colère qui épie l'occaſion de ſe venger : la *Diſcorde*, une colère aigre, & qui ſéjourne au fond du cœur : l'*Avidité*, une cupidité inſatiable : & le *Déſir*, une forte envie de voir quelqu'un, dont on (3) attend l'arrivée.

Toutes les paſſions, ajoûtent les Stoïciens, ont leur ſource dans l'Intempérance, qui eſt une révolte générale contre la Raiſon, & un tel mépris de ſes conſeils, que l'homme intempérant ne connoît ni régle ni borne dans ce qu'il veut. Au lieu que la Tempérance calme nos mouvemens intérieurs, les ſoumet à l'empire de la Raiſon, & nous laiſſe maîtres de réfléchir mûrement ; l'Intempérance ſon ennemie renverſe, agite, enflamme notre ame, & y donne entrée aux

(3) Voyez pag. 144, Rem. 7, pourquoi je ne rends pas la phraſe ſuivante.

chagrins, à la terreur, à toutes les autres paſſions.

Quand le ſang eſt corrompu, quand la bile ou la pituite dominent, le corps devient malade : & de même, lorſqu'on ſe livre à des idées fauſſes, lorſqu'on n'a point de principes conſtans, la ſanté de l'ame eſt ruinée par des maladies, qui ſont, ou des inclinations vicieuſes, ou des averſions blâmables.

Ici les Stoïciens, & ſur-tout Chryſippe, ſont trop longs à expliquer les rapports qu'il y a entre les infirmités de l'ame, & celles du corps. Je n'entrerai point dans un détail ſuperflu. Allons au but, & ſouvenons-nous bien de ce principe, qu'un amas de fauſſes idées, qui s'entre-choquent dans nos eſprits, y met tout en déſordre, tout en feu ; qu'inſenſiblement ce tourbillon de flammes vient en quelque façon à pénétrer juſque dans nos veines, juſque dans la moëlle de nos os ; & que c'eſt là ce qui engendre ces diverſes maladies, qui ſont, comme j'ai dit ou de mauvaiſes inclinations, ou de mauvaiſes averſions.

On peut métaphyſiquement les diſtinguer : mais réellement, non. Car d'un côté, ſi nous examinons ce qui forme les inclinations vicieuſes, nous trouverons que c'eſt la cupidité, & la joie. Vous déſirez de l'argent ; c'eſt une cupidité, qui bientôt aura fait de grands ravages dans vous, à moins que vous ne vous hâtiez de conſulter la Raiſon, & de vous guérir avec une recette Socratique. Autrement ce devient une maladie incurable, que l'on nomme avarice. Raiſonnons ainſi, & de l'ambition, & de l'amour déréglé des femmes, & abſolument de tout autre penchant, qui eſt une maladie de l'ame ; car la ſource eſt toujours la même. D'un autre côté, c'eſt la crainte qui fait naître en nous les averſions oppoſées à ces penchans. Par exemple, la haine des femmes, telle qu'on la voit dans le Miſogyne (4) d'Attilius ; la haine du genre humain, telle qu'on l'attribue à Timon le *Miſanthrope* ; l'éloignement

(4) *Miſogyne*, Qui hait les femmes. C'étoit le titre d'une ancienne Pièce de Théâtre, que nous n'avons point.

pour les devoirs de l'hoſpitalité. Toutes ces averſions, qui ſont auſſi des maladies de l'ame, viennent d'une certaine crainte qu'on a des choſes qui en ſont les objets.

Qu'eſt-ce que ces mauvaiſes inclinations ? Une manière de penſer, bien décidée, & tout-à-fait enracinée dans l'eſprit, par laquelle on regarde comme très-avantageux, ce qui ne l'eſt nullement. Qu'eſt-ce que ces mauvaiſes averſions ? Une manière de penſer, bien décidée, & tout-à-fait enracinée dans l'eſprit, par laquelle on regarde comme nuiſible, ce qui ne l'eſt pas. Or, dans l'un & dans l'autre cas, cette manière de penſer eſt d'un homme perſuadé qu'il fait ce qu'en effet il ne fait point.

On compte, entre les inclinations mauvaiſes, l'avarice, l'ambition, l'amour déréglé des femmes, l'opiniâtreté, la gourmandiſe, l'ivrognerie, la friandiſe, & beaucoup d'autres. Ainſi l'avarice eſt, Une manière de penſer, bien décidée, & tout-à-fait enracinée dans l'eſprit, par laquelle on regarde l'argent comme quelque choſe de très-avantageux. Appliquez la même défini-

Digitized by Google

tion à tous les autres vices de même nature. Pour ce qui eſt des averſions, prenez le contraire. Vous définirez l'éloignement pour l'hoſpitalité, Une manière de penſer, décidée, & tout-à-fait enracinée dans l'eſprit, par laquelle on regarde un homme qu'on loge chez ſoi, comme quelque choſe de nuiſible. Ainſi de la haine pour les femmes, dans Hippolyte; & de la haine pour le genre humain, dans Timon.

Pour comparer donc enfin les infirmités ſpirituelles avec les corporelles, mais plus ſobrement que les Stoïciens: remarquons que tel homme eſt plus ſujet qu'un autre, à telle maladie; ce qui fait quon appelle les uns (5) goutteux, les autres catarreux; non qu'ils le ſoient actuellement, mais parce qu'il leur arrive ſouvent de l'être. Qu'ainſi l'un eſt ſujet à la crainte, l'autre à quelque autre paſſion; ce qui fait dire que l'un eſt chagrin, que l'autre eſt colère; mais ce qui ne ſignifie

(5) Il y a dans le Texte, *ſujets à la dyſſenterie*, mais j'avois beſoin d'un équivalent, qui ne fit qu'un ſeul mot.

pas que l'un ait du chagrin actuellement, ni que l'autre ſoit en colère. Avoir du chagrin quelquefois, ce n'eſt pas être un homme chagrin : & ceux qui ſont chagrins, n'ont pas du chagrin en tout temps. Diſtinguons entre ivrognerie & ivreſſe ; entre un homme porté à l'amour, & un homme qui a de l'amour. Il y auroit la même diſtinction à faire par rapport à toutes les paſſions, & à la plupart des vices : mais nous n'avons pas toujours (6) un mot propre, qui marque préciſément ce qui eſt acte, habitude, ou ſimple diſpoſition.

Pourſuivons. Comme dans le corps

(6) Aucune langue ne peut avoir autant de mots propres, qu'il y a de combinaiſons d'idées. Cela ſe ſent encore mieux dans une Traduction. Nous avons beaucoup de mots, qui manquent en Latin ; & il y en a beaucoup en Latin, qui nous manquent. J'entens des mots ſimples: car toutes les langues ont le ſecours de la périphraſe. Mais ce n'eſt pas encore là ce qui m'engage à ſupprimer ici deux ou trois lignes de mon Texte. Ma plus forte raiſon eſt qu'il n'y a proprement que du grammatical, qui n'intéreſſe en rien la ſuite du raiſonnement.

il y a des maladies, des infirmités, & des vices, tous les trois peuvent être auſſi dans l'ame. Par *maladie*, on entend une altération de tout le corps. Par *infirmité*, l'affoibliſſement de quelque partie. Par *vice*, quelque irrégularité dans la conformation. Toute maladie, toute infirmité vient de ce que la ſanté eſt attaquée : au lieu que le vice de conformation eſt viſible, ſans que la ſanté en ſouffre. Quand on applique ceci à l'ame, on ne peut diſtinguer autrement que par la penſée, les *maladies* d'avec les *infirmités*. Mais le *vice*, ou la mauvaiſe conformation de l'ame eſt une qualité, une habitude, qui conſiſte en ce qu'on n'a point de régle dans l'eſprit, & qu'on n'eſt jamais d'accord avec ſoi-même. Ainſi l'ame infirme ou malade, eſt celle qui s'eſt laiſſée prévenir de quelque opinion fauſſe, comme nous l'avons expliqué ci-deſſus. Et l'ame mal conformée, eſt celle qui n'a point de conſiſtance, point de principes uniformes & ſtables, mais une perpetuelle (7) contrariété de ſentimens.

(7) Je ſupprime les deux phraſes ſuivan-

Ajoutons que c'eſt auſſi dans les biens & non dans les maux ſeulement, qu'il ſe trouve de la reſſemblance entre l'ame & le corps. L'ame a ſa *beauté*, ſa *force*, ſa *ſanté*, ſa *vigueur*, ſon *agilité*, ni plus ni moins que le corps. Ce qui fait qu'un corps eſt ſain, c'eſt un juſte mêlange de ſes humeurs; & ce qui fait la *ſanté* de l'ame, c'eſt le parfait accord de ſes mouvemens & de ſes opinions avec le bon ſens. Voilà en quoi conſiſte ſa vertu, que les uns confondent avec la modération; & que d'autres diſent être un effet de la modération, une conformité à ſes préceptes qui n'a ſous elle aucune eſpèce. Quoi qu'il en ſoit, tout le monde con-

---

tes, c'eſt-à-dire depuis *Non enim omne vitium*, &c. juſqu'à *Atque ut in malis*, &c. On ne perd à cela que du Scolaſtique peu intéreſſant, ſuppoſé que le mot *partes*, répété ici juſques à quatre fois, doive ſe prendre comme en pluſieurs endroits des chapitres précédens, pour ce que la Dialectique appelle *Eſpèce*, par rapport à *Genre*. Quoi qu'il en ſoit, je renvoie au Cicéron de M. le Dauphin, où l'on verra que je n'ai pas cherché à éluder la difficulté.

vient qu'elle n'appartient qu'au ſage. On ne laiſſe pourtant pas de dire qu'un fou a recouvré la *ſanté*, mais ſanté qui n'eſt telle qu'à certains égards, lorſque d'habiles Médecins l'ont guéri d'une paſſion. Et comme une exacte proportion des membres, jointe à un beau coloris, eſt ce qui fait la beauté du corps : de même ce qui fait la *beauté* de l'ame, c'eſt la juſteſſe de ſes jugemens, mais une juſteſſe éclairée, qui porte ſur des principes inébranlables, & qui marche toujours à la ſuite de la vertu ſi elle n'eſt l'eſſence même de la vertu. *Force* & *vigueur* ſe diſent de l'ame comme du corps, & dans le même ſens. On dit auſſi l'*agilité* de l'ame, comme celle du corps, pour marquer la facilité qu'elle a de parcourir en un inſtant une infinité d'objets.

Mais en quoi l'ame & le corps ne ſe reſſemblent pas, c'eſt qu'il peut nous arriver des maladies corporelles, ſans qu'il y ait de notre faute ; au lieu que nous ſommes toujours coupables de nos maladies ſpirituelles. Car les paſſions, qui ſont les maladies de l'a-

Digitized by Google

me, ne viennent que de notre révolte contre la Raiſon. Et cela eſt ſi vrai, que l'homme ſeul y eſt ſujet. Car les brutes n'en ſont point ſuſceptibles, quoiqu'il y ait quelque reſſemblance entre paſſion, & ce quelles ſont.

Il y a d'ailleurs une grande différence entre les ames groſſières, & celles qui ne le ſont pas. Celles-ci, ſemblables à l'airain de Corinthe, qui a de la peine à ſe rouiller, ne deviennent que difficilement malades, & ſe rétabliſſent fort vîte. Il n'en eſt pas de même des ames groſſières. Et de plus, celles qui ſont d'un caractère excellent, ne tombent pas en toute ſorte de maladies. Rien de ce qui eſt férocité, cruauté, ne les attaquera. Il faut, pour trouver priſe ſur elles, que ce ſoit de ces paſſions, qui paroiſſent tenir à l'humanité; telles que la triſteſſe, la crainte, la pitié.

Une autre réflexion encore, c'eſt qu'il eſt moins aiſé de guérir radicalement une paſſion, que d'extirper ces vices du premier ordre, qni combattent de front la vertu. Il faut plus de temps pour l'un que pour l'autre. On

Digitized by Google

peut s'être défait de ſes vices, & conſerver des paſſions.

Tel eſt le détail, où les Stoïciens entrent (8) ſur ce ſujet. Puiſqu'heureuſement nous voilà échappés de ces écueils, continuons notre courſe : pourvû, cependant, que je me ſois rendu intelligible, autant que la matière pouvoit le permettre.

L'AUDITEUR.

Rien de mieux débrouillé. Une autrefois, ſi j'ai beſoin d'un plus ample éclairciſſement ſur quelque article, nous y reviendrons. Voguez donc maintenant à pleines voiles, comme vous diſiez tantôt.

CICÉRON.

J'ai déja parlé de la Vertu en beaucoup d'occaſions, & j'aurai encore

---

(8) Cicéron ajoûte: *quæ logica appellant, quia diſſeruntur ſubtiliùs*; Que les Stoïciens appellent ce qu'on vient de lire, *Des raiſonnements de logique*, parce qu'ils ſont tournés à la manière des Logiciens, qui procèdent avec préciſion, & sèchement, par définitions, diviſions, &c.

Digitized by Google

ſouvent à en parler. Toutes les queſtions de Morale nous y ramènent néceſſairement. Je la définis, Une qualité de l'ame, mais qualité permanente, invariable, qui indépendamment de toute utilité, eſt louable par elle-même, & rend dignes de louange ceux qui la poſſèdent. Par elle nous penſons, nous voulons, nous agiſſons conformément à l'honnêteté, & à la droite Raiſon. Pour tout dire en un mot, la Vertu eſt la Raiſon même.

A la Vertu, priſe en ce ſens, il faut oppoſer la corruption de l'ame. J'entens par-là, non quelque vice en particulier, mais un mauvais fonds, qui renferme tous les vices; & d'où procédent les paſſions, c'eſt-à-dire comme nous l'avons expliqué, d'impétueux mouvemens, contraires à la Raiſon, & funeſtes à la tranquilité de la vie. Car tantôt elles nous livrent à une *triſteſſe* cruelle : tantôt elles nous affoibliſſent & nous abattent par la *crainte* : tantôt elles allument en nous une *cupidité*, qui franchit toutes les bornes de la modération : & lorſqu'enfin nous nous croyons parvenus à jouir de no-

Digitized by

tre objet, la violence de nos déſirs fait place à des tranſports de *joie*, qui nous mettent hors de nous, & dont quelqu'un a très-bien dit, que ce qui fait le comble de la joie, c'eſt le comble de la folie.

Remède unique pour tous ces divers maux, la Vertu. Je les appelle des maux. Car qu'elle plus grande miſère pour l'homme, & rien le défigure-t-il plus honteuſement, que d'être affoibli, exténué, terraſſé par la triſteſſe ? L'état où l'on eſt réduit par la crainte, n'a rien de moins douloureux : & c'eſt de ce ſupplice que les Poëtes ont voulu nous tracer l'image, en nous peignant Tantale dans les enfers, avec un rocher au-deſſus de ſa tête, toujours prêt à tomber pour le punir (9) de ſes

---

(9) Je pourrois dire, comme dans le Texte:

Pour punir ſes forfaits, ſa fureur, ſon orgueil.

Mais quelle grace a un vers françois, qui eſt tout ſeul, & qui ne préſente qu'une idée vague ? Au reſte, les Poëtes ne ſont pas trop d'accord ſur la nature du crime que Tantale avoit commis, ni même ſur celle du

crimes. Jamais la folie ne marche qu'accompagnée de la crainte, ou de la triſteſſe. Car quiconque s'écarte de la Raiſon, ou dès-lors il en porte la peine, ou il ſent qu'elle n'eſt pas loin. Et comme le propre de ces deux paſſions eſt de nous deſſécher l'ame, de nous conſumer; auſſi les deux autres, qui ſont une inſatiable cupidité, & une joie exceſſive, quoiqu'elles aient quelque choſe de plus gai, ne laiſſent pas d'être l'extravagance même, peu s'en faut.

Préſentement il eſt aiſé de juger quel eſt l'homme vertueux, l'homme raiſonnable, toujours égal, toujours exactement renfermé dans les limites de la modération, ou, pour tout dire enfin,

---

châtiment. Homère, dans l'onzième livre de l'Odiſſée, dépeint Tantale mourant de ſoif & de faim au milieu des eaux & des fruits, qui lui échappent toujours à l'inſtant qu'il veut goûter: & Cicéron, *Tuſcul. I, ch.* 5, avoit ſuivi Homère. Mais il adopte ici la Tradition d'Euripide, de Pindare, & de Platon, qui repréſentent Tantale ayant la tête au-deſſous d'un rocher, dont la chûte le menace à tout moment.

Digitized by Google

le ſeul qui mérite le nom (1) d'*homme de bien.* Tel eſt le Sage des Stoïciens, à les en croire. Peut-être donnent-ils un peu trop dans le merveilleux. Quoi qu'il en ſoit, l'homme toujours modéré, toujours égal, toujours en paix avec lui-même, juſqu'au point de ne ſe laiſſer jamais, ni accabler par le chagrin, ni abattre par la crainte, ni enflammer par de vains déſirs, ni amollir par une folle joie, c'eſt là cet homme ſage, cet homme heureux que je cherche. Rien ſur la terre, ni d'aſſez formidable, pour l'intimider; ni d'aſſez eſtimable, pour lui enfler le cœur. Que verroit-il dans tout ce qui fait le partage des humains, qu'y verroit-il de grand, lorſqu'il ſe met l'éternité devant les yeux, & qu'il conçoit l'immenſité de l'univers? A quoi ſe bornent les objets, qui ſont à notre portée! A quoi ſe bornent nos jours!

(1) Je rends ainſi *hominem frugi*, & je ſuis obligé de laiſſer tout ce qui porte uniquement ſur la force du mot Latin: car notre mot, *frugalité*, ne regarde que le boire & le manger.

Et d'ailleurs un homme ſage fait continuellement autour de lui une garde ſi exacte, qu'il ne lui peut rien arriver d'imprévû, rien d'inopiné, rien qui lui paroiſſe nouveau. Par-tout il jette des regards ſi perçans, qu'il découvre toujours une retraite aſſûrée, où il puiſſe, quelque injure que lui faſſe la fortune, ſe rendre inacceſſible aux chagrins, & trouver la paix dans ſa conſtance. Ainſi ſupérieur, & à la triſteſſe, & à toute autre paſſion. Ainſi heureux, & parfaitement heureux de les avoir toutes domptées. Un reſte de paſſion ſuffiroit toujours, non-ſeulement pour priver l'ame de ſon repos, mais pour la rendre vraîment malade.

Je ne vois donc rien que de mou & d'énervé dans le ſentiment des Péripatéticiens, qui regardent les paſſions comme néceſſaires : pourvû, diſent-ils, qu'on leur preſcrive des bornes, au-delà deſquelles ils ne les approuvent point. Mais preſcrit-on des bornes au vice ? Ou direz-vous, que de ne pas obéir à la Raiſon, ce ne ſoit pas quelque choſe de vicieux ? Or la Raiſon ne vous dit-elle pas aſſez, que tous ces

Digitized by Google

ces objets, qui excitent dans votre ame, ou de fougueux défirs, ou de vains tranſports de joie, ne ſont pas de vrai biens; & que ceux qui vous conſternent, ou qui vous épouvantent, ne ſont pas de vrais maux; mais que ces divers excès, ou de triſteſſe, ou de joie, ſont également l'effet des préjugés, qui vous aveuglent? Préjugés, dont le temps a bien la force lui ſeul d'arrêter l'impreſſion: car, quoiqu'il n'arrive nul changement réel dans l'objet, cependant, à meſure que le temps l'éloigne, l'impreſſion s'affoiblit dans les perſonnes les moins ſenſées: & par conſéquent, à l'égard du Sage, cette impreſſion ne doit pas même commencer.

Mais encore, quelles bornes preſcrire aux paſſions? Prenons, par exemple, la triſteſſe, qui eſt une des plus difficiles à guérir. Rupilius, comme l'Hiſtoire nous l'apprend, fut vivement touché de ce qu'on avoit refuſé le Conſulat à ſon frère; mais touché ſi vivement, qu'il en mourut. Ainſi c'étoit pouſſer le chagrin aux dernières extrémités. Or ſuppoſons qu'il l'ait d'abord

renfermé dans les bornes des Péripatéticiens ; mais qu'après cette première disgrace, il ait perdu ses enfans. Quelques bornes qu'il se prescrivît dans ce nouvel accident, c'étoit un grand surcroît de tristesse. Je suppose qu'ensuite soient venues des maladies douloureuses, la perte des biens, celle de la vûe, l'exil. A la fin, si chacun de ces maux, pris en détail, apporte son chagrin : le tout ensemble vient à faire une masse, dont il n'est plus possible de soutenir le poids.

Vouloir donc qu'on marque des bornes à ce qui est mal, c'est prétendre qu'un fou qui se précipite du rocher (2) de Leucade, pourra, s'il le veut, se retenir au milieu de sa chûte. Autant que cela est impossible, autant l'est-il qu'un homme emporté par quel-

(2) Près de Leucade, ville d'Epire, il y avoit un rocher fort haut, & dont la pointe avançoit sur la mer. Voyez les Commentateurs d'Ovide sur le dernier vers de l'Epître de Sapho à Phaon, qui est la XV des Héroïdes, où l'on apprend que le saut de Leucade étoit la ressource des amans infortunés.

que paſſion, ſe retienne, & s'arrête où il le voudra.

Tout ce qui eſt pernicieux dans ſon progrès, eſt mauvais en commençant. Or la triſteſſe & toutes les autres paſſions, lorſqu'elles arrivent à un certain degré, ſont peſtilentielles. Donc, à les prendre dès leur naiſſance, elles ne valent rien. Car, du moment qu'on a quitté le ſentier de la Raiſon, elles ſe pouſſent, elles s'avancent d'elles-mêmes : la foibleſſe humaine trouve du plaiſir à ne point réſiſter : & inſenſiblement on ſe voit, ſi j'oſe ainſi parler, en pleine mer, le jouet des flots.

Approuver des paſſions modérées, c'eſt approuver une injuſtice modérée, une lâcheté modérée, une intempérance modérée. Car preſcrire des bornes au vice, c'eſt en admettre une partie. Et outre que cela ſeul eſt blâmable, rien n'eſt d'ailleurs plus dangereux. Car le vice ne demande qu'à faire du chemin ; & pour peu qu'on l'aide, il gliſſe avec tant de rapidité, qu'il n'y a plus moyen de le retenir.

Mais ces paſſions que nous voulons totalement extirper, les Péripaté-

Digitized by Google

ticiens ne ſe contentent pas de les croire naturelles ; ils ajoûtent que la Nature nous les a données pour notre bien. Car, diſent-ils : la colère n'a-t-elle pas ſon utilité ? Elle aiguiſe le courage. Elle fait qu'on attaque un ennemi, un mauvais citoyen, avec une ardeur qu'on n'auroit point ſans elle. Car, qu'on ſe diſe froidement à ſoi-même : *Voilà un combat qui eſt juſte ; c'eſt un devoir de ſe battre pour les Loix, pour la Liberté, pour la Patrie ;* ces ſortes de raiſons n'échaufferont guère le courage, à moins que le feu de la colère ne vienne au ſecours. Et ce n'eſt pas ſeulement à la guerre, que la colère eſt bonne : mais il faut que le commandement tienne de ſon aigreur, ſi l'on veut ſe faire obéir dans les occaſions un peu difficiles. L'Orateur même, ſoit qu'il attaque, ſoit qu'il défende, a beſoin d'être armé de ſes aiguillons : & ne fût-il pas en colère, il doit feindre d'y être, pour venir à bout d'inſpirer les mêmes ſentimens à ſes auditeurs par la véhémence de ſon action. Enfin, ſelon ces Philoſophes, c'eſt ne pas être homme, que de ne ſavoir

Digitized by Go

pas ſe fâcher : & ce que nous appelons *douceur*, ils le traitent d'*indolence*.

Ils ne louent pas la colère ſeulement ; ils regardent auſſi toutes les autres eſpèces de cupidité, comme un don avantageux de la Nature, & comme le germe de toutes nos belles actions. Thémiſtocle, ne pouvant dormir, ſe promenoit toute la nuit dans les rues ; on lui demanda ce qui le tenoit ſi éveillé : *Ce ſont*, dit-il, *les trophées de Miltiade*. A qui les veilles de Démoſthène ſont-elles inconnues ? Il étoit de fort mauvaiſe humeur, lorſqu'il arrivoit qu'un artiſan ſe fût mis à l'ouvrage plus matin que lui. Et les plus grands Philoſophes eux-mêmes, ſi l'étude n'avoit pas été pour eux une paſſion, auroient-ils fait de ſi grands progrès ? Pythagore, Démocrite, Platon, allèrent juſqu'aux extrémités du monde. Par-tout où ils eſpéroient apprendre, ils y couroient. Tout cela ſe fait-il ſans qu'il il y entre de la paſſion, & une paſſion infinie ?

Juſqu'à la triſteſſe même, que nous avons recommandé de fuir comme une bête féroce, les Péripatéticiens veulent que ce ſoit un préſent très-utile de la

Nature : pour faire que les hommes, lorſqu'ils oublient leur devoir, ne ſoient pas inſenſibles à la correction, aux réprimandes, à l'ignominie. Une parfaite inſenſibilité, en pareil cas, ſeroit une ſorte d'impunité. Il vaut mieux que la conſcience ſoit bourrelée. Afranius, dans une de ſes Comédies, a très-bien ſaiſi cette idée, lorſqu'un jeune débauché ayant dit :

Jamais fut-il mortel plus malheureux que moi !

le pere qui étoit homme ſévère, lui répond :

S'il eſt vrai qu'au chagrin ton ame ſoit en proie,
Quel qu'en ſoit le ſujet, je m'en fais une joie.

Toutes les eſpèces particulières, dont la Triſteſſe eſt le genre, ont auſſi leur utilité, ſelon ces mêmes Philoſophes. Car ils prétendent que la pitié ſert à nous faire ſecourir ceux qui ſont dans le beſoin, & qui ſouffrent ſans l'avoir mérité : Que la jalouſie eſt avantageuſe, ſoit qu'elle vienne de ce qu'un autre

Digitized by Google

jouit comme nous d'un bien que nous poſſédons, ſoit qu'elle vienne de ce que nous ne poſſédons pas un bien dont un autre jouit : Que d'ôter la crainte aux hommes, ce ſeroit leur ôter toute vigilance, puiſque dès-lors ils ne ſe mettroient en peine, ni des loix, ni des Magiſtrats, ni de la pauvreté, ni de l'ignominie, ni de la mort.

Telle eſt l'opinion des Péripatéticiens. A la vérité : ils veulent qu'on élague les paſſions, ſi j'oſe ainſi parler : mais ils trouvent qu'il ne ſeroit, ni poſſible, ni même avantageux, de les extirper totalement ; parce qu'en toutes choſes, ou peu s'en faut, le parfait conſiſte dans une juſte milieu. Or cette opinion vous paroît-elle tout-à-fait digne de mépris, ou croyez-vous quelle mérite un peu d'examen ?

L'AUDITEUR.

Je le crois aſſurément ; & j'ai fort envie de voir comment on peut les réfuter.

CICÉRON.

J'en viendrai peut-être à bout. Mais

d'abord, remarquez je vous prie, quelle a été la retenue (3) des Académiciens; car ils vont préciſément juſqu'où il faut aller. Ici grande altercation entre les Péripatéticiens & les Stoïciens. Qu'ils ſe battent les uns les autres tant qu'ils voudront. Peu m'importe à moi, qui ne cherche que le vrai-ſemblable.

Par où donc, dans la queſtion préſente, m'aſſûrer de cette vrai-ſemblance, qui eſt la borne de l'eſprit humain? Par la définition de ce qu'on appelle *paſſion*. Or je trouve excellente, celle de Zénon : *Un mouvement de l'ame, oppoſé à la Raiſon, & contraire à la Nature*; ou en moins de mots, *Un appétit trop violent*, c'eſt-à-dire, qui fait

(3) On accuſoit les Académiciens de ſe révolter contre toutes les opinions reçues. Mais, dit Cicéron, la preuve qu'ils n'attaquent parmi ces opinions, que celles qui méritent véritablement d'être attaquées, c'eſt qu'ici par exemple, ils ſe déclarent contre les Péripatéticiens en faveur des Stoïciens: avec cette ſeule différence, que les Stoïciens regardoient leur doctrine ſur les paſſions, comme abſolument vraie; au lieu que les Académiciens la regardent ſeulement comme la plus vrai-ſemblable.

perdre à notre ame cetre égalité, où la Nature la voudroit toujours.

Que reprendre dans ces définitions ? Il y paroît une grande pénétration, une grande juſteſſe d'eſprit. Mais ces phraſes des Péripatéticiens, *enflammer les cœurs*, *aiguiſer la vertu*, doivent être renvoyées au ſtyle pompeux des Rhéteurs. Hé quoi, un homme courageux ne pourra montrer de la valeur, à moins qu'il ne ſe mette en colère ? Je veux que cela ſoit vrai des Gladiateurs : quoiqu'il ne le ſoit pas de tous ; car il y en a d'aſſez tranquilles avant le combat ; ils s'accoſtent, ils ſe parlent, ils font leurs conventions ; nous leur voyons plus de ſang froid que de colère. Je veux bien, dis-je, qu'il y en ait de tels que ce Pacidien, qui parle ainſi dans Lucilius :

Veut-on le voir mourir ? Qu'il prenne ſon épée.

La mienne de ſon ſang ſera bien-tôt trempée.

C'eſt fait de lui. Je ſais qu'il pourra bien d'abord

Me porter quelques coups dans ſon premier effort :
Mais bientôt, triomphant de ſa rage mutine,
Je plongerai ce fer au fond de ſa poitrine.
Le faquin me déplaît. Seuls guides de mon bras,
Ma colère & ma haine aſſûrent ſon trépas.

Mais ce n'eſt (4) pas ainſi qu'Ajax, dans Homère, ſe préſente au combat. Il marche gaîment à l'ennemi. Auſſitôt l'allégreſſe eſt répandue parmi les Grecs, la terreur parmi les Troyens. Hector lui-même, comme le raconte Homère, en eſt ému, & ſe repent du défi qu'il a fait aux Grecs. On voit ces deux Guerriers, avant que d'en venir aux mains, ſe parler de ſang froid; & dans la chaleur même du combat, il ne ſe paſſe rien de part ni d'autre, qui tienne de l'emportement. Auſſi ne crois-je point que Torquatus (5) fût en

(4) Voyez l'Iliade, VII, 211, &c.
(5) Titus Manlius, dont l'hiſtoire eſt trop

colère, lorſqu'il arracha le collier du Gaulois ; ni Marcellus, lorſqu'il montra (6) tant de bravoure à Claſtidie. Pour Scipion (7) l'Africain, que nous connoiſſons mieux, parce qu'il eſt moins éloigné de notre temps, je jurerois que la colère ne le tranſportoit nullement, lorſqu'il couvrit Alliénus de ſon bouclier, & enfonça ſon épée dans le ſein de l'ennemi. Je ne l'aſſûrerois pas ſi hardiment de Brutus : car la haine qu'il portoit au Tyran, étoit ſi violente, que, lorſqu'il ſe jeta ſur (8) Aruns, l'emportement put bien y avoir part : & ce qui le rend vraiſemblable, c'eſt qu'ils ſe percèrent l'un

---

connue, pour que je m'y arrête. Voyez Tite-Live, livre. VII, ch. 10.

(6) A Claſtidie ſur le Pô, l'armée des Gaulois & celle des Romains étant en préſence, Marcellus tua de ſa main le Roi des Gaulois, que Plutarque appelle *Britomarus*, & d'autres, *Viridomarus*.

(7) Il s'agit ici du Scipion, qui étoit fils de Paul-Emile. Mais l'Hiſtoire ne nous apprend rien ſur celle de ſes actions, qui avoit rapport à cet Alliénus.

(8) Aruns, fils de Tarquin le Superbe. Voyez Tite-Live, liv. II, ch. 6.

l'autre de leurs lances dans le même instant.

A quel propos voulez-vous donc ici de la colère ? Quoi, la valeur n'est capable de rien, à moins qu'elle n'entre en furie ? Hercule, que cette valeur, qu'il vous plaît de confondre avec la colère, a mis au rang des Dieux, étoit-il en courroux, quand il combattit le sanglier (9) d'Erymanthe, ou le lion de Némée ? Thésée y étoit-il, quand il saisit par les cornes le taureau (1) de Marathon ? Prenez-y bien garde, la colère bannit la réflexion, & cependant le courage la suppose : car, dès que la Raison n'y est pas, ce n'est plus vrai courage. Ayez un profond mépris pour tout ce qui peut arriver ; n'appréhendez point la mort ; regardez la peine

(9) Que ceux qui ne connoissent pas les travaux d'Hercule, ouvrent un livre pour s'en instruire : mais qu'ils ne comptent pas qu'un homme qui veut bien prendre la peine de traduire, parce que c'est une occupation utile, & qui exerce l'esprit, veuille aussi faire le métier de Copiste, où il n'y a d'exercice que pour les doigts.

(1) Voyez Plutarque, Vie de Thésée.

Digitized by Google

& la douleur comme aiſées à ſupporter. Avec de tels principes, bien médités, & bien gravés dans le cœur, votre courage ſera ferme, ſera inébranlable; & tout ce que vous ferez de hardi, de grand, de vigoureux, ne craignez pas que nous l'imputions à la colère.

Je n'accuſerai point (2) Scipion, ce ſouverain Pontife, qui a ſi bien vérifié la maxime des Stoïciens, *Que jamais le Sage n'eſt homme privé*; je ne l'accuſerai point d'avoir agi par un mouvement de colère contre Gracchus, lorſque s'étant ſéparé du Conſul, qui ne montroit pas aſſez de vigueur, & oubliant qu'il n'étoit qu'homme privé, il commanda, comme s'il avoit été Conſul, que tous ceux qui s'intéreſſoient à la République, eûſſent à le ſuivre.

Pour ce qui me regarde (3) per-

---

(2) *P. Corn. Scipio Naſica.* Quoique ſouverain pontife, il eſt appelé ici *homme privé*, parce que le Sacerdoce n'étoit pas une Magiſtrature chez les Romains.

(3) Dans la conjuration de Catilina, Cicéron étant Conſul, l'an de Rome 690.

ſonnellement, je ne ſais ſi j'ai montré du courage pendant que j'ai été à la tête de la République : mais, ſi j'en ai montré, aſſûrément la colère n'y a point eu de part.

Y a-t-il rien qui reſſemble plus à la folie, que la colère ? Ennius a très-bien dit, que c'en étoit du moins un commencement. Voyez les yeux, la voix, la couleur, la reſpiration d'un homme en colère. Voyez quel déſordre dans ſes diſcours, dans ſes actions. Qu'y a-t-il de plus indécent, que la colère d'Achille & d'Agamemnon, dans Homère ? A l'égard (4) d'Ajax, on ſait que l'emportement le conduiſit à la fureur ; & de la fureur à la mort.

Il n'eſt donc point néceſſaire que le courage appelle la colère au ſecours. La valeur n'a beſoin que d'elle-même. Autrement il faudroit dire que l'yvreſſe, & même la démence, lui ſont utiles :

---

(4) Ajax voyant que les armes d'Achille étoient données à Ulyſſe, en devint furieux, & il ſe tua lui-même de dépit, à ce que diſent pluſieurs Auteurs cités par le ſavant Méziriac, ſur le vers 4 de l'Epître de Briſeïde à Achille.

Digitized by Google

puiſque la démence & l'yvreſſe portent ſouvent à des actions, où il paroît du courage. Ajax fut toujours brave, mais il ne le fut jamais tant, ſi l'on en croit (5) un Poëte, que dans ſes accès de fureur. En conclura-t-on, qu'il eſt utile d'être furieux?

Examinez comment on définit le courage; vous comprendrez que la colère ne lui eſt bonne à rien. On le définit, *Une telle diſpoſition d'eſprit, qu'on accepte tout ce qu'il plaît à la loi ſuprême de nous faire ſouffrir.* Ou, *La conſervation d'un jugement ſain & ferme, lorſqu'il s'agit de ſupporter, ou de repouſſer quelque choſe, qui nous paroit formidable.* Ou, *La ſcience de mépriſer*

(5) On ne ſait d'où ſont tirés les deux vers, qui ſont cités ici dans le Texte, ni à quelle action d'Ajax ils ont rapport: & par conſéquent on ne peut aujourd'hui les traduire, qu'en riſquant de ne ſavoir ce qu'on dit.

Quelques Commentateurs, de l'avis deſquels eſt l'Abbé Guyet dans ſes notes manuſcrites, prétendent que ces vers ne ſont point du Texte, mais y ont été inſérés par une main étrangère.

Digitized by Google

les évènemens fâcheux, en ſe formant une juſte idée de ce qu'ils ſont, & conſervant toujours cette idée. Ou en moins de mots, comme Chryſippe, *La ſcience de ce qui eſt à ſouffrir.* Ou enfin, *Une telle diſpoſition d'eſprit, qu'on enviſage ſans frayeur, & qu'on ſupporte conſtamment tout ce que la loi ſuprême nous envoie de fâcheux.* Cette dernière définition eſt encore de Chryſippe. Les trois premières ſont de Sphérus, que les Stoïciens croient l'homme du monde le plus habile dans l'art de bien définir. Elles ſe reſſemblent fort, & ne font toutes que développer, plus ou moins, ce que chacun penſe. Pour moi, quoique ſouvent je tombe ſur les Stoïciens, comme faiſoit Carnéade, j'ai bien peur qu'il n'y ait qu'eux de Philoſophes. Car de toutes ces définitions, y en a-t-il une ſeule, qui ne rende parfaitement l'idée confuſe que nous avons en nous-mêmes du courage ? Et lorſque cette idée eſt bien débrouillée, la colère paroît-elle néceſſaire au Guerrier, au Général, à l'Orateur ? Les croira-t-on incapables d'agir comme il faut, ſi la rage ne les anime ?

Digitized by Google

Quand les Stoïciens prétendent que tout homme qui n'eſt pas ſage, eſt malade, ne raiſonnent-ils pas conſéquemment ? Jamais de paſſion, & ſurtout point de colère. On voudroit prendre cela pour un étrange paradoxe. Voici comment ils l'entendent : Nous diſons qu'il n'y a point de fou, qui ne ſoit malade, comme on dit qu'il n'y a point de boue, qui n'exhale une mauvaiſe odeur. Quelquefois la boue ne ſent point : remuez-la, vous le ſaurez. Et de même, un homme colère paroît tranquille dans certains momens : heurtez-le, vous allez le voir en fureur.

Hé quoi ? cette colère qu'on approuve dans un Guerrier, lui eſt-elle auſſi de quelque utilité hors du combat, & lorſqu'il ſe trouve chez lui, avec ſa femme, ſes enfans, ſes domeſtiques ? Pour cela, il faudroit que l'eſprit troublé fût quelquefois préférable au ſens raſſis. Car ſe met-on en colère, ſans que l'eſprit ſe trouble ? Mais (6) bien loin que l'emportement ſoit utile dans

(6) Je me tire ici d'affaire comme je puis : mon Texte ne préſentant rien de clair, ſoit

le commerce ordinaire de la vie, il n'y a rien, au contraire, de ſi odieux, ni qui rende plus inſociable, que d'avoir l'eſprit hargneux, & d'être toujours prêt à ſe fâcher.

Quant à l'Orateur, il ne lui ſied nullement de ſe mettre en colère; il lui ſied quelquefois de le feindre. Penſez-vous que je ſois en courroux toutes les fois qu'il m'arrive de hauſſer le ton, & de m'échauffer ? Penſez-vous, que l'affaire étant jugée, & abſolument finie, s'il m'arrive de mettre mon diſcours par écrit, je ſois en courroux la plume à la main ? Accius y étoit-il en compoſant ſes Tragédies ? Y croyez-vous (7) Eſope, dans les endroits qu'il déclame avec le plus de feu ? Un Orateur, qui ſera vraiment Orateur, aura encore plus de véhémence qu'un Comédien; mais ſans paſſion, & toujours de ſang froid.

---

qu'on liſe *morboſos*, qui eſt dans toutes les éditions, ou *moroſos*, que les Critiques y ſubſtituent.

(7) Eſope, le plus grand Acteur qu'il y eût à Rome pour le Tragique, comme Roſcius l'étoit pour le Comique.

Digitized by Google

Pour louer la cupidité, comme font les Péripatéticiens, ne faut-il pas qu'elle les aveugle ? Prennent-ils donc pour des branches de la cupidité, ces nobles inclinations, qui ont donné lieu aux travaux des grands hommes qu'ils nous citent, Thémiſtocle, Démoſthène, Pythagore, Démocrite, Platon ? Mais les inclinations même les plus eſtimables, telles que celles-là, ne doivent rien prendre ſur la tranquillité de l'eſprit.

A l'égard de la triſteſſe, qui eſt la choſe du monde la plus déteſtable, comment des Philoſophes en font-ils l'éloge ? Qu'on approuve le mot (8) d'Afranius, à la bonne heure : cela eſt dit d'un jeune homme plongé dans la débauche : mais ici nous examinons ce qui peut convenir à un homme ſage. Car mon deſſein, en décriant la colère, n'a pas été non plus de la blâmer ſans quelque reſtriction. Elle pourra ſervir dans les Troupes, à des Officiers ſubalternes. Elle pourra ſervir en d'autres occaſions, ſur leſquelles je ne

(8) Rapporté ci-deſſus, pag. 174. *S'il eſt vrai qu'au chagrin*, &c.

m'explique pas plus clairement, pour ne pas découvrir les myſtères (9) de la Rhétorique. Un mouvement de colère ſera utilement inſpiré à des gens incapables d'écouter la Raiſon. Mais ici, encore une fois, il s'agit de ſavoir ce qu'un homme ſage doit ſe permettre.

On nous vante l'utilité de la pitié, & de la jalouſie. Au lieu d'avoir pitié d'un malheureux, que ne l'aſſiſtez-vous, ſi vous pouvez ? A-t-on beſoin d'être touché, pour être libéral ? Votre devoir, quand vous voyez quelqu'un dans la peine, ce n'eſt pas de la partager avec lui ; c'eſt de l'en délivrer, ſi vous pouvez.

Que ſert la jalouſie ? A quoi bon ſe chagriner, ou de ce qu'un autre jouit d'un bien, qui nous manque ; ou de ce qu'il jouit d'un bien égal au nôtre ? Pour celui qui nous manque, ne vaut-il

---

(9) Une des parties de l'Eloquence, & celle qui eſt même la plus recommandée, c'eſt d'émouvoir les paſſions. Quelquefois donc il eſt utile à l'Orateur d'inſpirer de la colère à ſes Auditeurs.

Digitized by Google

pas mieux travailler à l'acquérir nous-mêmes, que de l'envier triſtement ? Pour celui qui nous eſt commun avec d'autres, il y a une extravagance outrée à être fâchés de n'en pas jouir nous ſeuls.

Peut-on amener ce qui eſt mauvais, à une médiocrité, qui le rende bon ? Quelque brèche que faſſent dans notre cœur la volupté, la cupidité, la colère, la triſteſſe, la crainte, n'en diſpoſeront-elles pas à leur gré ? Un homme donc, qui ſera voluptueux, avide, emporté, chagrin, puſillanime, vous le croirez un homme ſage ? Qu'on doit bien ſe faire une autre idée de la ſageſſe ! Pour me renfermer dans ce peu de mots ? je dirai qu'elle conſiſte à connoître les choſes divines, & les humaines, avec leurs cauſes, afin d'imiter la Divinité, & de mettre bien au-deſſous de la vertu, tout ce qu'il y a d'humain. Voilà ce que fait le Sage ; & comment donc l'avez-vous ſoupçonné de pouvoir être le jouet des paſſions, ainſi que la mer l'eſt des vents ? Qu'y auroit-il, qui pût l'ébranler, le déranger ? Un événement ſubit & im-

prévû ? Mais, quand on connoît tout ce qui peut arriver à l'homme, n'eſt-on pas préparé à tout ?

Ceux qui diſent qu'il faut retrancher ce qu'il y a d'exceſſif dans les paſſions, & en conſerver ce qu'il y a de naturel, ne conſidèrent pas que la Nature n'eſt l'auteur de rien qui puiſſe être pouſſé à l'excès. Auſſi toutes les paſſions ſont-elles des productions de l'erreur : & ce n'eſt pas aſſez de les élaguer, ni de les étêter ; il faut en arracher juſqu'à la racine.

Mais peut-être qu'en m'engageant à traiter cette queſtion, vous avez moins ſongé au ſage, qu'à vous même. Perſuadé qu'il eſt exempt de paſſions, vous deſireriez lui reſſembler. Pour cela, voyons de quels puiſſans remèdes la Philoſophie vous ordonne de faire uſage. Car il y en a certainement : & la Nature qui a tant créé de choſes ſalutaires au corps, n'a point été aſſez cruelle, aſſez ennemie de l'homme, pour que ſon ame fût privée de tout ſecours. Elle l'a même d'autant plus favoriſée, que les ſecours qui regardent le corps, ſont hors de lui : au lieu

que tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſalut de l'ame, eſt renfermé dans l'ame même. Mais plus elle eſt d'un ordre ſupérieur, plus elle demande d'attention. Que la Raiſon ſoit bien conſultée ; ſes lumières nous découvrent en quoi conſiſte le parfait. Qu'on ne la conſulte pas, on embraſſe beaucoup d'erreurs. C'eſt donc à vous perſonnellement, que s'adreſſe la ſuite de mon diſcours. Auſſi-bien pourriez-vous, dans la thèſe que vous m'avez propoſée, n'avoir eu que vos propres intérêts en vûe.

Les paſſions étant différentes, comme je l'ai montré, il y a différentes manières de les combattre. Un ſeul & même remède ne ſeroit pas efficace contre la pitié, contre l'envie ; contre la douleur que cauſe la mort d'un ami. Et d'ailleurs, de quelque eſpèce que ſoit une paſſion, il faut examiner lequel ſera le plus avantageux, ou de l'attaquer en général, comme étant un mépris de la Raiſon, & un appetit déréglé, ou de l'attaquer en particulier, comme étant telle ou telle paſſion, la crainte, la volupté, ainſi du reſte.

Digitized by Google

On jugera, dis-je s'il eſt plus à propos, ou de faire voir que telle choſe qui donne du chagrin, ne mérite pas d'en donner; ou de faire voir qu'abſolument il n'y a rien au monde qui le mérite.

Voilà quelqu'un de triſte, parce qu'il eſt pauvre: faut-il chercher à lui faire entendre, ou que la pauvreté n'eſt point un mal; ou qu'il n'y a rien, dont il ſoit permis de s'attriſter? Je croirois ce dernier parti le plus sûr: parce que ſi vous ne perſuadez pas votre homme ſur l'article de la pauvreté, vous lui laiſſez toute ſa triſteſſe; & qu'au contraire, ſi vous lui prouvez, comme je fis hier, qu'il ne faut s'affliger de rien, ſa pauvreté ceſſe de lui paroître un ſi grand mal.

Toute paſſion, il eſt vrai, ſera fort ſoulagée par cette réflexion, que les biens qui ſont l'objet de la joie ou de la cupidité, ne ſont pas de vrais biens; & que les maux qui ſont l'objet de la triſteſſe ou de la crainte, ne ſont pas de vrais maux. Il y a cependant un ſpécifique encore plus certain; c'eſt de faire bien comprendre qu'il n'y a point de

de paſſion qui ne ſoit eſſentiellement mauvaiſe, ni qu'on puiſſe croire inſpirée par la Nature, ou commandée par une ſorte de néceſſité. Car ne voyons-nous pas qu'en effet, pour rappeler le calme dans le cœur d'une perſonne affligée, ſouvent il ſuffit de lui repréſenter ſon peu de courage, ou de faire en ſa préſence l'éloge de ceux qui conſervent dans les plus triſtes ſituations, une fermeté inébranlable? Les exemples n'en ſont pas rares, même parmi les perſonnes qui croient que ces ſortes d'accidens ſont de vrais maux, mais qu'il faut les ſouffrir patiemment. Un homme eſt voluptueux, l'autre eſt avare. Or la preuve que ce n'eſt ni la Nature, ni aucune ſorte de néceſſité, qui les engage à être tels, c'eſt qu'on peut retirer celui-ci de ſon avarice, & celui-là, de ſes voluptés.

Cette autre manière d'attaquer les paſſions, en déduiſant les préjugés d'où elles partent, eſt bien la plus ingénieuſe : mais rarement elle réuſſit ; & il ne faudroit pas l'employer avec le vulgaire. Il y a même des cas, où elle porteroit à faux. Car ſi j'étois

(1) chagrin, par exemple, de ne voir en moi ni vertu, ni courage, ni honneur, ni probité, on ne pourroit pas me dire que ce qui me chagrine, n'eſt pas un mal réel. Il faudroit donc, pour me guérir, avoir recours à un autre remède, qui fût de nature à être approuvé par tous les Philoſophes, de quelque ſecte qu'ils ſoient. Or ils doivent tous convenir, que toute émotion de l'ame, qui s'écarte de la Raiſon, eſt vicieuſe. Quand donc il ſeroit vrai, que l'objet de la cupidité ou de la joie fût un bien réel : & que l'objet de la crainte ou de la triſteſſe fût un mal réel ; il n'en ſeroit pas moins vrai, que l'émotion cauſée par ces objets, ſeroit vicieuſe. Car l'homme que nous tenons pour magnanime & pour courageux, doit être tranquille, inébranlable, ſupérieur à tous événements. Or c'eſt ce qui eſt incompatible avec la triſteſſe, la crainte, la cupidité, la joie folle : puiſqu'un cœur où elles trouvent à ſe gliſſer, fait bien voir qu'il n'eſt pas le plus fort.

(1) Voyez ce qui eſt rapporté d'Alcibiades, dans la Tuſc. III, pag. 78.

Digitized by Google

Voilà pourquoi les Philoſophes, comme je l'ai déja dit, ont tous à cet égard une ſeule & même méthode, qui eſt, non d'examiner la qualité de ce qui trouble l'ame, mais d'attaquer le trouble même. Il s'agit uniquement d'éteindre la cupidité dans mon cœur : ne vous arrêtez donc point à me prouver que ce qui l'allume, n'eſt pas un bien véritable ; mais allez droit à ma cupidité, & ôtez-la moi. Que le ſouverain bien conſiſte dans la vertu, ou dans la volupté, ou dans un mêlange de l'un & de l'autre, ou dans l'Honnête, l'Agréable, & l'Utile joints enſemble, peu nous importe ici, puiſque la cupidité, eût-elle pour objet la vertu même, ne laiſſe pas d'être un mouvement déréglé, qui ne mérite pas moins d'être réprimé, que s'il avoit un autre objet.

Pour nous calmer l'ame, il ſuffit de nous mettre devant les yeux ce que nous ſommes, quelle eſt la loi univerſelle du genre humain, à quelles conditions la vie nous a été donnée. Auſſi Socrate, lorſqu'il entendit l'Oreſte d'Euripide, ſe fit répéter les vers

ſuivans, par où commence (2) cette Tragédie.

A quelques maux que nous ſoyons en proie,
Quelque revers que le Ciel nous envoie,
C'eſt notre ſort d'en ſouffrir la rigueur,
Et rien ne doit effrayer un grand cœur.

Un autre moyen encore de perſuader aux hommes qu'ils peuvent & doivent ſouffrir patiemment, c'eſt de leur faire l'énumération de ceux qui ont paſſé ſans foibleſſe par de ſemblables épreuves. Mais pour ne pas m'étendre là-deſſus, je renvoie au diſcours que vous entendîtes hier, & à mon livre (3)

---

(2) Muret, *Var. Lect. VIII*, 16. reproche à Cicéron d'avoir mal traduit ces vers d'Euripide. Mais la Critique de Muret quoique juſte dans le fond, ne porte point ſur Cicéron, puiſqu'il n'eſt pas l'auteur des vers latins. Ils ſont de Pacuve, qui ne ſe piquoit pas de traduire fidellement. Voyez *Obſerv. A. Schotti, lib. V. cap. 6.*

(3) Voyez Tom. I, pag. 113.

Digitized by

de la *Conſolation*. J'écrivis ce livre dans le fort de ma douleur ; & par conſéquent, dans un temps où je n'étois pas ſage. Je fis ce que défend Chryſippe ; je voulus fermer une plaie encore trop récente, & je forçai la nature, pour venir à bout de vaincre, par la violence du remède, la violence du mal.

Sans revenir donc à la triſteſſe, puiſque j'en ai ſuffiſamment parlé, diſons un mot de la crainte. Il y a un grand rapport entre les deux : l'un étant l'effet du mal préſent ; & l'autre, du mal futur. Auſſi quelques-uns ne regardent-ils la crainte que comme une branche de la triſteſſe, & ils l'appellent ſon avant-courière, ou une triſteſſe anticipée. Or les mêmes raiſons qui nous donnent de la patience dans les maux préſens, nous donnent du mépris pour les maux futurs. Gardons-nous, dans l'un & dans l'autre cas, de nous permettre rien d'efféminé, rien d'indécent. Songeons que la crainte eſt un effet de notre inconſtance, de notre puſillanimité, de notre légéreté. Et ſur-tout, conſidérons que ce qui paroît formidable, eſt vraîment digne de mépris.

Ainſi, ſoit haſard, ſoit deſſein, c'eſt toujours fort à propos, que nous avons parlé dans nos deux premières conférences, des deux choſes qu'on appréhende le plus, la mort, & la douleur. Si ce que je vous en ai dit, vous a convaincu, la guériſon de la crainte eſt bien avancée.

Je viens de traiter des paſſions, qui ſont excitées par des maux apparens. Paſſons à la cupidité, & à la joie folle, qui ont pour objet des biens d'opinion.

Selon moi, de quelque paſſion que l'on entreprenne de ſe guérir, l'eſſentiel conſiſte à bien comprendre qu'elles ſont toutes l'ouvrage de notre imagination, & de notre volonté. Revenons de nos préjugés, penſons plus ſenſément : & nos prétendus maux, de même que nos prétendus biens, feront ſur nous une impreſſion moins vive. Cela eſt vrai pour l'un, comme pour l'autre. Si cependant il arrive qu'on ait affaire à un eſprit trop prévenu, il faut tenter d'autres remèdes, qui conviennent au genre de ſa maladie. Le chagrin, la timidité, l'amour, le penchant à nuire, ſe traitent différemment.

Dans l'opinion que j'ai ſuivie, comme la plus raiſonnable, ſur la nature des biens & des maux, il eſt aiſé de faire voir qu'un fou, n'ayant point de véritable bien, ne peut avoir de véritable joie. Mais préſentement je conforme mon langage aux idées communes. Je vous laiſſe prendre pour des biens, les honneurs, les richeſſes, les plaiſirs, & le reſte. De-là il ne s'enſuit point que celui qui en jouit, puiſſe honnêtement ſe livrer à une joie ſans bornes. Il eſt permis de rire : mais de grands éclats de rire ſont indécens. Un cœur dilaté par un excès de joie, n'eſt pas moins hors de ſon état naturel, que s'il étoit reſſerré par le chagrin. Les déſirs ardens, & la joie exceſſive dans la poſſeſſion de ce qu'on a déſiré, ſont oppoſés l'un comme l'autre, à cette égalité d'ame, où la Nature nous veut. Il y a foibleſſe dans le chagrin, & légéreté dans la joie. C'eſt une eſpèce de chagrin, que l'envie : c'eſt une joie déteſtable, que le plaiſir qu'on a du mal d'autrui. Pour vous préſerver de tous les deux, il ne faut que ſonger à quel point ils ſont barbares, & contre l'humanité.

Mais, comme en condamnant la crainte, on loue la précaution; de même, en blâmant une joie outrée, on approuve une joie douce & tranquille. Car, comme je l'ai (4) déja dit, le ſerrement du cœur n'eſt jamais bon; mais l'épanouïſſement n'eſt mauvais, que lorſqu'il va trop loin.

Une joie douce & raiſonnable, c'eſt par exemple, celle (5) d'Hector: *Que je ſuis aiſe, mon Pere, de m'entendre louer par vous, qui êtes un homme ſi digne de louange!* Une joie bien différente, c'eſt celle du jeune fou, que Trabéa fait parler ainſi:

J'ai ſéduit par mon or la vieille gouvernante:
D'un geſte, d'un coup d'œil, je lui commanderai:
La porte s'ouvrira dès que je paroîtrai:

---

(4) Voyez ci-deſſus, Chap. 6.

(5) Ceci fait un vers dans le Texte: mais il ne ſauroit être rendu en françois, que d'une manière ſi proſaïque, qu'il vaut mieux le laiſſer en proſe.

Digitized by Google

Et cette beauté qui m'enchante,
Pleine d'un doux tranſport, prévenant mes déſirs,
Va me faire expirer dans le ſein des plaiſirs.

Que cela lui paroit beau ? Auſſi ſe croit-il

Au comble du bonheur ſuprême,
Plus fortuné cent fois que la Fortune même.

Un peu de réflexion ne fait que trop voir la honte d'une ſemblable joie : & par conſéquent, puiſqu'il eſt honteux de la témoigner, il y a du crime à la déſirer.

Pour ce qui s'appelle communément *Amour* (& c'eſt en effet le terme propre) tout cela s'accorde ſi peu avec la gravité, que je n'y vois rien de plus oppoſé. Un de nos Poëtes dit cependant :

Amour, ſur tout ce qui reſpire,
Etend ſon redoutable empire ;
Nos deſtins ſont entre ſes mains,
Il donne la mort ou la vie.

C'eſt ce Dieu, qui fait des humains
Ou la ſageſſe, ou la folie.

O l'excellente école pour les mœurs, que la Poéſie, qui nous place ainſi au nombre des Dieux l'Amour, auteur de tant d'extravagances, & de crimes! Cela regarde ſur-tout la Comédie, qui deviendroit abſolument nulle, ſi ces extravagances, ſi ces crimes n'avoient point d'approbateurs. Et la Tragédie, comment fait-elle parler le Chef des Argonautes?

Quand, pour ſauver mes jours, ton
art a combattu,
Ton amour te guidoit, & non pas
la vertu,

dit-il à Médée. Quel amour que celui de cette femme! Qu'il a cauſé de funeſtes incendies! Elle oſe bien pourtant, dans un autre de nos Poëtes, dire à ſon propre pere, en lui parlant de Jaſon:

Pour ſauver (6) un époux, que
n'oſai-je point faire?

---

(6) J'aide un peu à la lettre, en ſuppoſant que c'eſt ici ce que Médée répondoit

J'immolai tout à ma fureur.
L'amour me le donnoit : l'amour eſt dans mon cœur
Plus fort que tous les droits d'un pere.

Mais laiſſons les Poëtes s'égayer : ils n'ont pas épargné Jupiter lui-même dans leurs fables, qui ſont pleines de ſes infâmes paſſions. Venons aux Philoſophes, aux maîtres de la vertu. Ils nient que l'amour ait la jouiſſance pour objet : en quoi Epicure n'eſt pas de leur avis ; & je crois qu'Epicure a raiſon. Car enfin, qu'eſt-ce que cet amour, qu'ils veulent confondre avec l'amitié ? Pourquoi ne s'attache-t-il, ni à un jeune homme laid, ni à un beau vieillard ? Je m'imagine que ce gout a pris naiſſance dans les Gymnaſes (7) des Grecs, où il eſt toléré. Auſſi notre Ennius dit-il très-bien, que la nudité eſt un *commencement de proſtitution*. Quand même ces ſortes d'attachemens n'auroient rien de groſ-

---

à ſon pere, qui lui reprochoit les horreurs qu'elle avoit commiſes, lorſqu'elle prit la fuite avec Jaſon.

(7) Lieux où s'exerçoient les Athlètes.

ſier (ce que je ne crois pas impoſſible) du moins eſt-il certain qu'ils prennent ſur la tranquillité du cœur : & d'autant plus, qu'ils ſe réduiſent à de purs ſentimens. Mais rarement s'y réduiſent-ils. Car, pour ne point parler ici de l'amour des femmes, qui eſt bien plus autoriſé de la Nature, ne voit-on pas aiſément ce que les Poëtes veulent dire par l'enlèvement de Ganymède ? y a-t-il rien de plus clair que le langage de Laïus dans Euripide ? Avec quelle licence, de très-ſavans hommes & de grands Poëtes n'ont-ils pas chanté leurs galanteries ? Alcée, ce fameux Guerrier de Mytilène, que n'a-t-il pas écrit de ces inclinations à la Grecque ? Anacréon reſpire-t-il autre choſe que l'amour ? On voit la paſſion encore pouſſée bien plus loin dans les Poéſies d'Ibycus. Or les amours de ces gens-là ne ſe bornoient pas à de purs ſentimens.

Parlerai-je de nous autres Philoſophes, qui avons nous-mêmes (8) autoriſé l'amour ? & cela, d'après notre

---

(8) On voit aſſez par la ſuite du diſcours, que Cicéron, quoiqu'il diſe *Nous autres Phi-*

Platon, à qui là-deſſus Dicéarque fait des reproches, que je trouve bien fondés. Il n'y a pas juſqu'aux Stoiciens, qui n'avouent que le Sage peut (9) aimer; ils veulent qu'on entende ſimplement par *amour*, l'envie d'obtenir l'amitié d'une perſonne, qui nous attire par ſa beauté. Pour moi puiſqu'il ne s'agit ici que de ce qui peut troubler l'ame, ſuppoſé, qu'il y ait dans le monde un amour qui ne donne point de ſouci, point d'inquiétude, & qui ne cauſe ni déſirs, ni ſoupirs, je ne le blâmerai pas. Mais l'amour, tel que nous le voyons, qui eſt la folie même, ou approche fort de la folie, comment ne pas le blâmer? Par exemple, dans

---

loſophes, ne ſe met nullement au nombre de ceux qui penſoient ainſi.

(9) Panétius, célèbre Stoïcien, fit une jolie réponſe à un jeune homme, qui lui demandoit s'il n'étoit pas permis au Sage d'aimer? *A l'égard du Sage, c'eſt une queſtion*, lui dit-il, *que nous pourrons examiner une autre fois. Mais pour vous, & pour moi, qui ſommes encore bien éloignés de la ſageſſe, nous ferons parfaitement bien de nous défendre l'amour.* Voyez Sénèque, *Epiſt.* CXVI.

là (1) Leucadienne, un des perſonnages dit :

Hélas ! ſi quelque Dieu s'intéreſſoit pour moi !

Oui vraîment, les Dieux ont tort de ne pas s'empreſſer tous à lui procurer la jouiſſance de l'objet qui l'enchante.

Que je ſuis malheureux !

ajoute-t-il. Rien de plus vrai.

Malheureux ! Et de quoi ? Quel malheur fut jamais plus léger, plus frivole ?

lui répond ſenſément un de ſes amis qui ne peut s'empêcher de le regarder comme un fou. Après quoi, l'autre le prend ſur le ton le plus tragique :

Phébus, à mon ſecours ! Et vous, Neptune, Eole !

Il croit que tout l'univers va ſe remuer, pour attendrir ſa cruelle maîtreſſe. Il n'excepte que Vénus, qui ne lui eſt pas favorable :

---

(1) Comédie de Turpilius, traduite du Grec d'Alexis, comme l'a remarqué Caſaubon ſur Athénée, liv. III, chap. 15.

Car pourquoi t'invoquer, Déeſſe de Paphos ?

Il dit que cette Déeſſe, trop occupée de ſes propres amours, ne s'embarraſſe point du reſte. Comme s'il n'étoit pas lui-même tout occupé de ſa paſſion, qui le porte à dire & à faire tant de ſottiſes.

Quand donc vous trouvez un fou de cette eſpèce, il faut pour travailler à ſa guériſon, lui repréſenter le ridicule & le néant de ce qui allume ſi fort ſes déſirs ; avec quelle facilité il peut, ou y ſuppléer d'ailleurs, ou s'en paſſer tout-à-fait. Il faut chercher à lui donner quelque autre goût, lui ſuſciter des affaires, lui procurer du travail. Il faut enfin lui faire changer de ſéjour, comme on change d'air un malade, dont la convaleſcence tire en longueur. Quelques-uns auſſi diſent que comme un clou chaſſe l'autre, il faut, pour détruire une inclination, en inſpirer une nouvelle. Mais le principal, c'eſt de bien faire ſentir à un homme amoureux, dans quel abyme il ſe précipite. Car, de toutes les paſſions, celle-ci eſt la plus orageuſe. Quand même nous mettrions à part les débauches, les intrigues, les adul-

tères, les inceſtes, toute autre turpitude reconnue pour telle; & ſans toucher ici aux excès où l'amour ſe porte dans ſa fureur; n'y a-t-il pas, dans ſes effets les plus ordinaires, & qu'on regarde comme des riens, une agitation d'eſprit, qui eſt quelque choſe de pitoyable & de honteux?

Rebuts, ſoupçons, débats, trêve, guerre nouvelle,
Et puis nouvelle paix. Par ce portrait fidelle,
Voyez que la Raiſon aſpireroit en vain
A fixer de l'amour le manège incertain.
Quiconque entreprendroit cette pénible cure,
Voudroit (2) *extravaguer avec poids & meſure.*

Puiſque l'amour dérange ſi fort l'eſprit, comment lui donne-t-on entrée dans ſon cœur? Car enfin c'eſt une paſſion, qui, comme toutes les autres, vient abſolument de nous, de nos idées, de

(2) Térence, dans l'Eunuque, Scéne I.

notre volonté. Et la preuve que l'amour n'eſt point une loi de la Nature, c'eſt que, ſi cela étoit, tous les hommes aimeroient, ils aimeroient toujours ; l'objet de leur paſſion ne varieroit point, & l'on ne verroit point l'un ſe guérir par la honte, l'autre par la réflexion, un autre par la ſatiété.

Quant à la colère, pour peu qu'elle ſoit de quelque durée, il eſt certain qu'elle ne diffère pas de la folie. Jugeons-en par la querelle de ces (3) deux freres.

Quelle impudence à la tienne eſt ſemblable ?

dit l'un d'eux.

Quel crime au tien fut jamais comparable ?

reprend l'autre. Vous ſavez les vers ſuivans, où ils vomiſſent tour à tour les injures les plus atroces : dignes enfans de cet (4) Atrée, qui pour ſe venger de

---

(3) Agamemnon, & Ménélas, fils d'Atrée, dont nous allons parler.

(4) Atrée, Roi d'Argos. Thyeſte ſon frère voulut le détrôner, & dans cette vûe il tâcha d'inſpirer de l'amour à la Reine femme d'Atrée. Il y réuſſit, & en eut deux

ſon frere, médite un chatiment, dont il n'y eût point d'exemple.

Aujourd'hui par un trait inoui, plein d'horreur,
Je cherche à lui porter la rage dans le cœur.

Quel fut ce trait inoui ? Vous l'allez apprendre de Thyeſte.

As-tu pu m'inviter frere impie, inhumain,
A manger mes enfans égorgés de ta main ?

Juſqu'où, en effet, la colère ne va-t-elle pas ? elle devient fureur. Auſſi dit-on d'un homme en colère, qu'il ne ſe poſſède plus : ce qui ſignifie qu'il n'écoute plus la Raiſon ; car la Raiſon nous rend maîtres de nous, & c'eſt par elle qu'on ſe poſſède. On eſt obligé d'ôter de devant les yeux d'un homme irrité, les perſonnes à qui il en veut ; & on attend

---

enfans. Atrée vivement offenſé de cette injure, le chaſſa de ſa Cour. Mais après il le rappella, pour ſe venger d'une manière plus cruelle, en lui faiſant ſervir à table la chair des deux enfans, qui étoient les fruits de ſon inceſte avec la Reine.

Digitized by

qu'il ſe ſoit remis. Or, qu'eſt-ce que *ſe remettre*, ſi ce n'eſt faire que les parties de l'ame, qui venoient d'être dérangées ſe retrouvent dans leur état naturel? On prie, on conjure cet homme irrité, de ſuſpendre un peu ſa vengeance, & de n'agir point dans les premiers bouillons de ſa colère. Or ces bouillons, qu'eſt-ce autre choſe qu'un feu violent, qui s'eſt allumé dans le cœur, au mépris de la Raiſon? Vous ſavez, à ce ſujet, le bon mot (5) d'Archytas, qui étant irrité contre ſon Fermier, *Comme je te traiterois*, lui dit-il, *ſi je n'étois pas en colère!*

Où ſont-ils maintenant ces Philoſophes, qui nous donnent la colère pour un préſent de la Nature, & préſent uti-

---

(5) Archytas étant allé de Tarente ſa patrie à Métapont, où Pythagore enſeignoit, il y fit un long ſéjour, pendant lequel il ne ſongea qu'à bien profiter ſous ce Philoſophe. A ſon retour, il trouva ſes terres dans un pitoyable état, par la négligence de ſon fermier: & ce fut à cette occaſion, qu'il tint le diſcours que Cicéron rapporte ici. On peut voir là-deſſus Valère-Maxime, *lib. IV, cap.* 1, *Ext.* 1.

le ? Peut-il être utile à l'homme d'être hors de ſon bon ſens ? Un mouvement, que la Raiſon déſavoue, peut-il venir de la Nature ? Mais d'ailleurs, ſi la colère eſt naturelle, pourquoi un homme y eſt-il plus enclin qu'un autre ? Pourquoi ce déſir de ſe venger ceſſe-t-il avant que de s'être ſatisfait ? Pourquoi ſe repent-on d'avoir agi par colère ? Témoin Alexandre, qui eut tant de regret d'avoir tué ſon ami Clitus, que peu s'en fallut qu'il ne ſe tuât lui-même.

Héſiterons-nous, cela étant, à mettre cette paſſion au rang de toutes lès autres ; & par conſéquent à la regarder comme un mouvement déréglé, qui vient abſolument de nous, & de nos fauſſes opinions : ni plus ni moins que l'ambition & l'avarice ; dont l'unique ſource eſt dans le préjugé, qui nous en fait eſtimer mal à propos les objets.

Un homme vraîment éclairé, & qui jamais ne juge légèrement, ſe conſerve une fermeté, une aſſûrance, que rien n'ébranle. Mais, où cette aſſûrance n'eſt pas, il s'y trouve au contraire une incertitude affreuſe, qui perpétuellement nous promène de l'eſpérance à la

Digitized by Google

crainte, & de la crainte à l'eſpérance. Penſer (6) juſte, c'eſt ce qui fait l'égalité de l'ame. Penſer faux, c'eſt ce qui la trouble.

Quand on dit qu'il y a des gens portés naturellement, ou à la colère, ou à la pitié, ou à l'envie, ou à quelque autre paſſion; cela ſignifie que la conſtitution de leur ame, ſi j'oſe ainſi parler n'eſt pas bien ſaine : mais l'exemple de Socrate nous prouve, quelle n'eſt pas incurable. Zopyre, qui ſe donnoit pour un habile Phyſionomiſte, l'ayant examiné devant une nombreuſe compagnie, fit le dénombrement des vices qu'il découvroit en lui : & chacun ſe prit à rire ; car on ne voyoit rien de tout cela dans Socrate. Il ſauva l'honneur de Zopyre, en déclarant que véritablement il étoit porté à tous ces vices, mais qu'il s'en étoit guéri avec le ſecours de la Raiſon. Quelque penchant qu'on ait donc pour tel ou tel

---

(6) Quoiqu'il ſemble que dans ces ſix dernières lignes j'abandonne un peu la lettre, il eſt aiſé de voir que c'eſt en faveur de la clarté, & ſans altérer le ſens.

vice, on eſt cependant maître de s'en garantir : de même qu'on peut, quoique né avec des diſpoſitions à certaines maladies, jouir d'une bonne ſanté.

A l'égard des vices qui viennent purement de notre faute, & non d'un penchant naturel, ne les imputons qu'à nos préjugés, qui nous font prendre pour des biens ou pour des maux, ce qui n'en eſt pas. La différence des préjugés fait la diverſité des paſſions. Quelles qu'elles ſoient, ne les laiſſons point vieillir : car il en eſt des maladies de l'ame comme de celles du corps ; une tumeur qui vient ſeulement de ſe former à l'œil eſt bien plus tôt guérie, qu'une fluxion invétérée.

Puiſqu'il eſt donc bien prouvé, que nos paſſions viennent toutes de nos préjugés, & n'ont d'empire ſur nous qu'autant que nous le voulons, il eſt temps de finir cette diſpute.

Après (7) avoir vu, auſſi évidem-

---

(7) Tout ce qui eſt traité dans les Tuſculanes, ſuppoſe une queſtion préliminaire, qui eſt approfondie dans les cinq Livres *De finibus bonorum, & malorum.*

ment que l'homme eſt capable de le voir, en quoi conſiſtent les vrais biens, & les vrais maux; nous ne pouvions rien examiner de plus important, ni de plus utile, que ce qui nous a occupés depuis quatre jours. J'ai commencé par montrer qu'il falloit mépriſer la mort, & ſouffrir patiemment la douleur. J'ai cherché enſuite à vous armer contre le chagrin, qui eſt de tous nos maux le plus affreux. Car, quoique toute paſſion ſoit redoutable, & ne s'éloigne pas fort de la folie; il y a pourtant cette différence entre la crainte, la joie, la cupidité, & la triſteſſe, que les trois premières nous troublent, & nous dérangent, mais que la dernière nous conſterne, nous tourmente, nous rend miſérables. Ainſi ce n'eſt point par hazard, c'eſt avec raiſon, que vous attachant d'abord à la triſteſſe, comme au plus grand de nos maux, vous m'avez propoſé d'en traiter ſéparément, & avant que de toucher au reſte des paſſions.

Pour les guérir toutes, de quelque nature qu'elles ſoient, reſſouvenons-nous qu'elles ſont l'ouvrage de nos préjugés, qu'elles dépendent de notre vo-

lonté, & qu'on ne les reçoit dans ſon cœur, que parce qu'on croît bien faire. Tout notre mal vient d'un aveuglement, dont la Philoſophie nous promet le remède ſouverain. Adreſſons-nous donc à elle pour être inſtruits, & ſouffrons qu'elle opère notre guériſon; puiſque les paſſions, tant qu'elles dominent en nous, non-ſeulement mettent obſtacle à notre bonheur, mais ſont de vraies maladies. Ou la Raiſon, qui eſt le principe de tout bien, nous paroît inutile: ou la Philoſophie étant l'aſſemblage de tout ce que la Raiſon enſeigne de plus parfait, nous devons attendre d'elle tous les ſecours, dont nous avons beſoin pour bien vivre, & pour être heureux.

M. TULLII

M. TULLII CICERONIS

TUSCULANARUM QUÆSTIONUM

Liber IV. *De reliquis animi perturbationibus.*

I. CUM multis locis noſtrorum homi-
num ingenia virtuteſque, Brute, ſoleo mi-
rari; tum maximè in his ſtudiis, quæ ſerò
admodum expetita in hanc civitatem e Græ-
cia tranſtulerunt. Nam cum a primo urbis
ortu, regiis inſtitutis, partim etiam legi-
bus, auſpicia, cæremoniæ, comitia, pro-
vocationes, patrum conſilium, equìtum pe-
ditumque deſcriptio, tota res militaris, di- 133
vinitus eſſet conſtituta; tum progreſſio ad-
mirabilis incredibiliſque curſus ad omnem
excellentiam factus eſt, dominatu regio
Republicâ liberatâ. Nec verò hic locus eſt,
ut de moribus inſtitutiſque majorum, &
diſciplinâ ac temperatione civitatis loqua-
mur; aliis hæc locis ſatis accuratè a nobis
dicta ſunt, maximéque in iis ſex libris quos

Digitized by Google

de Republica ſcripſimus. Hoc autem loco conſideranti mihi ſtudia doctrinæ, multa ſanè occurrunt, cur ea quoque arceſſita aliunde, neque ſolùm expetita, ſed etiam conſervata & culta videantur. Erat enim illis pene in conſpectu præſtanti ſapientiâ & nobilitate Pythagoras, qui fuit in Italia temporibus iiſdem, quibus L. Brutus patriam liberavit, præclarus auctor nobilitatis tuæ. Pythagoræ autem doctrina, cum longè la-
134 téque flueret, permanaviſſe mihi videtur in hanc civitatem: idque cum conjecturâ probabile eſt, tum quibuſdam etiam veſtigiis indicatur. Quis eſt enim qui putet cum floreret in Italia Græcia potentiſſimis & maximis urbibus, ea quæ Magna dicta eſt; in hiſque primùm ipſius Pythagoræ, deinde poſtea Pythagoreorum tantum nomen eſſet; noſtrorum hominum ad eorum doctiſſimas voces aures clauſas fuiſſe? Quin etiam arbitror, propter Pythagoreorum admirationem, Numam quoque regem Pythagoreum a poſterioribus exiſtimatum: nam cum Py-
135 thagoræ diſciplinam & inſtituta cognoſcerent, regiſque ejus æquitatem & ſapientiam a majoribus ſuis accepiſſent; ætates autem & tempora ignorarent propter vetuſtatem; eum, qui ſapientiâ excelleret, Pythagoræ auditorem fuiſſe crediderunt.

II. Et de conjecturâ quidem hactenus.
136 Veſtigia autem Pythagoreorum quanquam multa colligi poſſunt, paucis tamen utemur; quoniam non id agitur hoc tempore. Nam

tum carminibus ſoliti illi eſſe dicantur & præcepta quædam occultiùs tradere ; & mentes ſuas, a cogitationum intentione, cantu fidibuſque ad tranquillitatem traducere ; graviſſimus auctor in Originibus dixit Cato, morem apud majores hunc epularum fuiſſe, ut deinceps, qui accubarent, canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes : ex quo perſpicuum eſt, & cantus tum fuiſſe reſcriptos vocum ſonis, & carmina. Quanquam id quidem etiam duodecim tabulæ declarant, condi jam tum ſolitum eſſe carmen : quod ne liceret fieri ad alterius injuriam, lege ſanxerunt. Nec verò illud non eruditorum temporum argumentum eſt, quòd & deorum pulvinaribus, & epulis magiſtratuum fides 137
præcinunt : quod proprium ejus fuit, de qua loquor, diſciplinæ. Mihi quidem etiam Appii Cæci carmen, quod valde Panætius laudat epiſtolâ quâdam, quæ eſt ad Q. Tuberonem, Pythagoreorum videtur. Multa etiam ſunt in noſtris inſtitutis ducta ab illis : quæ prætereo, ne ea, quæ peperiſſe ipſi putamur, aliunde didiciſſe videamur. Sed, ut ad propoſitum redeat oratio ; quàm brevi tempore, quot & quanti poëtæ, qui autem 138
oratores extiterunt ? facilè ut appareat, noſtros omnia conſequi potuiſſe, ſimul ut velle cœpiſſent. Sed de cæteris ſtudiis alio loco, & dicemus, ſi uſus fuerit, & ſæpe diximus.

III. Sapientiæ ſtudium vetus id quidem

in noſtris: ſed tamen ante Lælii ætatem & Scipionis non reperio quos appellare poſſim nominatim: quibus adoleſcentibus Stoicum Diogenem & Academicum Carneadem video ad Senatum ab Athenienſibus miſſos eſſe legatos. Qui cum reipublicæ nullam unquam partem attigiſſent; eſſetque eorum alter Cyrenæus, alter Babilonius; nunquàm profectò ſcholis eſſent excitati, neque ad illud munus electi; niſi in quibusdam principibus, temporibus illis, fuiſſent ſtudia doctrinæ: qui, cum cætera literis mandarent, alii jus civile, alii orationes ſuas, alii monumenta majorum; hanc ampliſſimam omnium artium bene vivendi diſci-
139 plinam vitâ magis, quàm literis, perſecuti ſunt. Itaque illius veræ elegantiſque philoſophiæ (quæ ducta a Socrate in Peripateticis adhuc permanſit, & idem alio modo dicentibus Stoicis, cum Academici eorum controverſias diſceptarent) nulla fere ſunt, aut pauca admodum Latina monumenta: ſive propter magnitudinem rerum, occupationemque hominum, ſive etiam quòd imperitis ea probari poſſe non arbitrabantur. Cum interim, illis ſilentibus, C. Amafinius extitit docens; cujus libris editis commota multitudo contulit ſe ad eandem potiſſimùm diſciplinam: ſive quòd erat cognitu perfacilis, ſive quòd invitabatur illecebris blandæ voluptatis; ſive etiam quia nihil prolatum erat melius, illud quod erat,
140 tenebant. Poſt Amafinium autem, multi

ejuſdem æmuli rationis multa cum ſcripſiſſent, Italiam totam occupaverunt: quodque maximum argumentum eſt non dici illa ſubtiliter, quòd & facilè ediſcantur, & ab indoctis probentur, id illi firmamentum eſſe diſciplinæ putant.

IV. Sed defendat quod quiſque ſentit: ſunt enim judicia libera: nos inſtitutum tenebimus; nulliſque unius diſciplinæ legibus adſtricti, quibus in philoſophiâ neceſſariò pareamus, quid ſit in quaque re maximè probabile, ſemper requiremus. Quod cum ſæpe aliàs, tum nuper in Tuſculano ſtudiosè egimus. Itaque expoſitis tridui diſputationibus, quartus dies hoc libro concluditur. Ut enim in inferiorem ambulationem deſcendimus, quod feceramus idem ſuperioribus diebus, ſic acta res eſt. *M.* Dicat, ſi quis vult, quâ de re diſputari velit. *A.* Non 141
mihi videtur omni animi perturbatione poſſe ſapiens vacare. *M.* Ægritudine quidem, heſternâ diſputatione, videbatur: niſi fortè temporis causâ aſſentiebare. *A.* Minimè verò: nam mihi egregiè probata eſt oratio tua. *M.* Non igitur exiſtimas cadere in ſapientem ægritudinem? *A.* Prorſus non arbitror. *M.* Atqui, ſi iſta perturbare animum ſapientis non poteſt, nulla poterit. Quid enim? metuſne conturbet? At earum 142
rerum eſt abſentium metus, quarum præſentium eſt ægritudo: ſublatâ igitur ægritudine, ſublatus eſt metus. Reſtant duæ perturbationes: lætitia geſtiens, & libido: quæ

Digitized by Google

ſi non cadent in ſapientem, ſemper mens erit tranquilla ſapientis. *A.* Sic prorſus intelligo. *M.* Utrum igitur mavis? ſtatimne nos vela facere? an quaſi e portu egredientes paululum remigare? *A.* Quidnam eſt iſtuc? non enim intelligo.

V. *M.* Quia Chryſippus & Stoici, cum de animi perturbationibus diſputant, magnam partem in his partiendis & definiendis oc-
143 cupati ſunt: illa eorum perexigua oratio eſt, quâ medeantur animis, nec eos turbulentos eſſe patiantur. Peripatetici autem ad placandos animos multa afferunt: ſpinas partiendi, & definiendi prætermittunt. Quærebam igitur, utrùm panderem vela orationis ſtatim, an eam ante paululum dialecticorum remis propellerem. *A.* Iſto modo verò: erit enim hoc totum, quod quæro, ex utroque perfectius. *M.* Eſt id quidem rectius: ſed pòſt requires, ſi quid fuerit obſcurius. *A.* Faciam equidem: tu tamen, ut ſoles, dices iſta ipſa obſcura planiùs, quàm dicuntur a Græcis. *M.* Enitar
144 equidem: ſed intento opus eſt animo, ne omnia dilabantur, ſi unum aliquod effugerit. Quoniam, quæ Græci πάθη vocant, nobis *perturbationes* appellari magis placet, quàm *morbos*; in his explicandis veterem illam equidem Pythagoræ primùm, dein Platonis, deſcriptionem ſequar: qui animum in duas partes dividunt; alteram rationis participem faciunt, alteram expertem: in participe rationis ponunt tranquil-

litatem, id eſt, placidam quietamque conſtantiam: in illa altera motus turbidos tum iræ, tum cupiditatis, contrarios inimicoſque rationi. Sit igitur hic fons. Utamur tamen, in his perturbationibus deſcribendis, Stoicorum definitionibus & partitionibus; qui mihi videntur in hac quæſtione verſari acutiſſimè. 145

VI. Eſt igitur Zenonis hæc definitio: ut perturbatio ſit, quod πάθος ille dicit, averſa a recta ratione, contra naturam, animi commotio. Quidam brevius, perturbationem eſſe appetitum vehementiorem; ſed vehementiorem eum volunt eſſe, qui longiùs diſceſſerit a naturæ conſtantia. Partes autem perturbationum volunt ex duobus opinatis bonis naſci, & ex duobus opinatis malis; ita eſſe quatuor. Ex bonis libidinem & lætitiam; ut ſit lætitia, præſentium bonorum; libido, futurorum. Ex malis metum & ægritudinem naſci cenſent: metum futuris, ægritudinem præſentibus: quæ enim venientia metuuntur, eadem efficiunt ægritudinem inſtantia. Lætitia autem & libido in bonorum opinione verſantur: cum libido ad id, quod videtur bonum, illecta & inflammata rapiatur; lætitia, ut adepta jam 146
aliquid concupitum, efferatur & geſtiat. Naturâ enim omnes ea, quæ bona videntur, ſequuntur; fugiuntque contraria. Quamobrem: ſimul objecta ſpecies eſt cujuſpiam, quod bonum videatur, ad id adipiſcendum impellit ipſa natura: id cum conſtanter pru-

denterque fit, ejuſmodi appetitionem Stoici βούλησιν appellant, nos appellamus *voluntatem*: eam illi putant in ſolo eſſe ſapiente: quam ſic definiunt, Voluntas eſt, quæ quid cum ratione deſiderat. Quæ autem rationi adverſa, incitata eſt vehementiùs, ea libido eſt vel cupiditas effrenata; quæ in omnibus ſtultis invenitur. Itemque, cum ita movemur, ut in bono ſimus aliquo, dupliciter id contingit: nam cum ratione animus movetur placidè atque con-
347 ſtanter, tum illud *gaudium* dicitur. Cum autem inaniter & effusè animus exſultat, tum illa lætitia geſtiens vel nimia dici poteſt: quam ita definiunt, Sine ratione, animi elationem. Quoniamque ut bona naturâ appetimus, ſic a malis naturâ declinamus; quæ declinatio, ſi cum ratione fiet, *cautio* appelletur; eaque intelligatur in ſolo eſſe ſapiente: quæ autem ſine ratione, & cum exanimatione humili atque fracta, nominetur *metus*. Eſt igitur metus rationi adverſa cautio. Præſentis autem mali, ſapientis affectio nulla eſt: ſtulti autem ægritudo eſt ea, quâ afficiuntur in malis opinatis, animoſque demittunt & contrahunt, rationi non obtemperantes. Itaque hæc prima definitio eſt, ut ægritudo ſit animi, adverſante ratione, contractio. Sic quatuor perturbationes ſunt, tres conſtantiæ; quoniam ægri-
148 tudini nulla conſtantia opponitur.

VII. Sed omnes perturbationes judicio cenſent fieri & opinione. Itaque eas defi-

niunt preſſiùs ; ut intelligatur, non modò quàm vitioſæ, ſed etiam quàm in noſtra ſint poteſtate. Eſt igitur ægritudo, opinio recens mali præſentis, in quo demitti contrahique animo rectum eſſe videatur. Lætitia, opinio recens boni præſentis, in quo efferri rectum eſſe videatur. Metus, opinio impendentis mali, quod intolerabile eſſe videatur. Libido, opinio venturi boni, quod ſit ex uſu jam præſens eſſe atque adeſſe. Sed quæ judicia, quaſque opiniones perturbationum eſſe dixi, non in eis perturbationes ſolùm poſitas eſſe dicunt; verùm illa etiam, quæ efficiuntur perturbationibus: ut ægritudo quaſi morſum aliquem doloris efficiat; metus, receſſum quemdam animi & fugam; lætitia, profuſam hilaritatem; libido, effrenatam appetentiam. Opinationem autem, quam in omnes definitiones ſuperiores incluſimus, volunt eſſe imbecillam aſſentionem. Sed ſingulis perturbationibus partes ejuſdem generis plures ſubjiciuntur; ut ægritudini invidentia, (utendum eſt enim, docendi causâ, verbo minùs uſitato; quoniam invidia non in eo qui invidet ſolùm dicitur, ſed etiam in eo cui invidetur) æmulatio, obtrectatio, miſericordia, angor, luctus, mœror, ærumna, dolor, lamentatio, ſollicitudo, moleſtia, afflictatio, deſperatio, & ſi quæ ſunt de genere eodem. Metui autem ſubjecta ſunt pigritia, pudor, terror, timor, pavor, exanimatio, conturbatio, formido. Volup- 149

tati malevolentia lætans malo alieno, de-
150 lectatio, jactatio, & similia. Libidini ira, excandescentia, odium, inimicitia, discordia, indigentia, desiderium, & cætera ejusmodi.

VIII. Hæc autem definiunt hoc modo. Invidentiam esse dicunt ægritudinem susceptam propter alterius res secundas, quæ nihil noceant invidenti: nam si quis doleat ejus rebus secundis, a quo ipse lædatur, non rectè dicitur invidere; ut si Hectori Agamemnon. Qui autem, cui alterius commoda nihil noceant, tamen eum doleat his frui, is invidet profectò. Æmulatio autem dupliciter illa quidem dicitur, ut & in laude & in vitio nomen hoc sit: nam & imitatio virtutis æmulatio dicitur: sed eâ ni-
151 hil hoc loco utimur; est enim laudis: & est æmulatio ægritudo, si eo quod concupierit, alius potiatur, ipse careat. Obtrectatio autem est, ea quam intelligi zelotypiam volo, ægritudo ex eo, quòd alter quoque potiatur eo, quod ipse concupiverit. Misericordia est ægritudo ex miseria alterius, injuriâ laborantis: nemo enim parricidæ aut proditoris supplicio misericordiâ commovetur. Angor est ægritudo premens. Luctus, ægritudo ex ejus, qui carus fuerit, interitu acerbo. Mœror, ægritudo flebilis. Ærumna, ægritudo laboriosa. Dolor, ægritudo crucians. Lamentatio, ægritudo cum ejulatu. Sollicitudo, ægritudo cum cogitatione. Molestia, ægritudo permanens. Af-

flictatio, ægritudo cum vexatione corporis. Deſperatio, ægritudo ſine ulla rerum expectatione meliorum. Quæ autem ſubjecta ſunt ſub metu, ea ſic definiunt: Pigritiam, metum conſequentis laboris: Terrorem, metum concutientem: ex quo fit ut pudorem rubor, terrorem pallor, & tremor, & dentium crepitus conſequatur: Timorem, metum mali appropinquantis: Pavorem, 152
metum mentem loco moventem, ex quo illud Ennii,

Tùm pavor ſapientiam omnem mihi exanimato expectorat:

Exanimationem, metum ſubſequentem, & quaſi comitem pavoris: Conturbationem, metum excutientem cogitata: Formidinem, metum permanentem.

IX. Voluptatis autem partes hoc modo deſcribunt, ut Malevolentia ſit voluptas ex malo alterius ſine emolumento ſuo. Delectatio, voluptas ſuavitate auditûs animum deleniens; & qualis eſt hæc aurium, tales ſunt oculorum, & tactionum, & odorationum, & ſaporum: quæ ſunt omnes unius generis ad perfundendum animum tanquam illiquefactæ voluptates. Jactatio eſt voluptas geſtiens, & ſe efferens inſolentiùs. Quæ autem libidini ſubjecta ſunt, ea ſic definiuntur; ut Ira ſit libido pœnien- 153
di ejus, qui videatur læſiſſe injuriâ: Excandeſcentia autem ſit ira naſcens, & modò exſiſtens; quæ *θύμωσις* Græcè dicitur: Odium, ira inveterata: Inimicitia, ira ul-

ciſcendi tempus obſervans : Diſcordia, ira acerbior, intimo odio & corde concepta : Indigentia, libido inexplebilis : Deſiderium, libido ejus, qui nondum adſit, videndi. Diſtinguunt illud etiam, ut ſit libido earum rerum, quæ dicuntur de quodam, aut quibuſdam, quæ κατηγορήματα dialectici appellant; ut habere divitias, capere honores : indigentia, rerum ipſarum ſit, ut honorum, ut pecuniæ. Omnium autem perturbationum fontem eſſe dicunt Intemperantiam ; quæ eſt a tota mente & a recta ratione defectio, ſic averſa a præſcriptione rationis, ut nullo modo appetitiones animi nec regi, nec contineri queant. Quemadmodum igitur temperantia ſedat appetitiones, & efficit, ut hæ rectæ rationi pareant, conſervatque conſiderata judicia mentis : ſic huic inimica intemperantia, omnem animi ſtatum inflammat, conturbat, incitat. Itaque & ægritudines, & metus, & reliquæ perturbationes omnes gignuntur ex ea.

154 X. Quemadmodum cum ſanguis corruptus eſt, aut pituita redundat, aut bilis; in corpore morbi ægrotationeſque naſcuntur : ſic pravarum opinionum conturbatio, & ipſarum inter ſe repugnantia, ſanitate ſpoliat animum, morbiſque perturbat. Ex perturbationibus autem primùm morbi conficiuntur, quæ vocant illi νοσήματα ; eaque quæ ſunt eis morbis contraria, quæ habent ad res certas vitioſam offenſionem atque faſtidium : deinde ægrotationes, quæ appel-

lantur a Stoicis ἐρρώσηματα, hiſque item oppoſitæ contrariæ offenſiones. Hoc loco nimium operæ conſumitur a Stoicis, maximè a Chryſippo; dum morbis corporum comparatur morborum animi ſimilitudo: quâ oratione prætermiſſâ minimè neceſſariâ, ea, quæ rem continent, pertractemus. Intelligatur igitur, perturbationem, jactantibus ſe opinionibus inconſtanter & turbidè, in motu eſſe ſemper: cum autem hic fervor concitatioque animi inveteraverit, & tanquam in venis medulliſque inſederit, tum exiſtit & morbus, & ægrotatio, & offenſiones eæ, quæ ſunt eis morbis ægrotationibuſque contrariæ.

XI. Hæc quæ dico, cogitatione inter ſe 155
differunt, re quidem copulata ſunt; eaque oriuntur ex libidine, & ex lætitia. Nam cum eſt concupita pecunia; nec adhibita continuò ratio, quaſi quædam Socratica medicina, quæ ſanaret eam cupiditatem; permanat in venas, & inhæret in viſceribus illud malum, exiſtitque morbus & ægrotatio, quæ avelli inveterata non poſſunt: eique morbo nomen eſt avaritia. Similiterque cæteri morbi; ut gloriæ cupiditas, ut mulierоſitas, ut ita appellem eam quæ Græcè φιλογυνέια dicitur: cæterique ſimiliter morbi ægrotationeſque naſcuntur. Quæ autem ſunt his contraria, ea naſci putantur a metu, ut odium mulierum, quale in μισογύνῳ eſt; ut in hominum univerſum genus, quod accepimus de Timone, qui μισάνθρω-

156 πάθος appellatur; ut inhoſpitalitas eſt: quæ omnes ægrotationes animi ex quodam metu naſcuntur earum rerum, quas fugiunt & oderunt. Definiunt autem animi ægrotationem, opinationem vehementem de re non expetenda, tanquam valde expetenda ſit, inhærentem & penitus inſitam. Quod autem naſcitur ex offenſione, ita definiunt: opinionem vehementem de re non fugienda, inhærentem & penitus inſitam, tanquam fugienda. Hæc autem opinatio, eſt judicare ſe ſcire, quod neſciat. Ægrotationi autem talia quædam ſubjecta ſunt, avaritia, ambitio, mulieroſitas, pervicacia, liguritio, vinolentia, cupedia, & ſi qua ſimilia. Eſt autem avaritia, opinatio vehemens de pecunia, quaſi valdè expetenda ſit, inhæ-
157 rens & penitus inſita: ſimiliſque eſt ejuſdem generis definitio reliquarum. Offenſionum autem definitiones ſunt ejuſmodi, ut inhoſpitalitas ſit opinio vehemens, valde fugiendum eſſe hoſpitem, eaque inhærens & penitus inſita: ſimiliterque definitur & mulierum odium, ut Hippolyti: &, ut Timonis, generis humani.

XII. Atque ut ad valetudinis ſimilitudinem veniam, eâque collatione utamur aliquando, ſed parciùs quàm ſolent Stoici: ut ſunt alii ad alios morbos procliviores; (itaque dicimus gravedinoſos quoſdam, quoſdam torminoſos, non quia jam ſint, ſed quia ſæpè ſint) alii ad metum, alii ad aliam perturbationem, ex quo in aliis anxietas,

unde anxii; in aliis iracundia dicitur, quæ ab ira differt: eſtque aliud iracundum eſſe, aliud iratum: ut differt anxietas ab angore; neque enim omnes anxii, qui anguntur ali- 158
quando; nec qui anxii, ſemper anguntur; ut inter ebrietatem, & ebrioſitatem intereſt; aliudque eſt amatorem eſſe, aliud amantem. Atque hæc aliorum ad alios morbos proclivitas latè patet: nam pertinet ad omnes perturbationes. In multis etiam vitiis apparet, ſed nomen res non habet. Ergo & invidi, & malevoli, & lividi, & timidi, & miſericordes, quia proclives ad eas perturbationes, non quia ſemper feruntur. Hæc igitur proclivitas ad ſuum quodque genus, a ſimilitudine corporis, ægrotatio dicitur; dum ea intelligatur ad ægrotandum proclivitas. Sed hæc in bonis rebus, quòd alii ad alia bona ſunt aptiores, *facilitas* nominetur: in malis *proclivitas*, ut ſignificet lapſionem: in neutris habeat ſuperius nomen.

XIII. Quo modo autem in corpore eſt morbus, eſt ægrotatio, eſt vitium; ſic in animo. Morbum appellant totius corporis 159
corruptionem: ægrotationem, morbum cum imbecillitate: vitium, cum partes corporis inter ſe diſſident, ex quo pravitas membrorum, diſtortio, deformitas. Itaque duo illa, morbus & ægrotatio, ex totius valetudinis corporis conquaſſatione & perturbatione gignuntur; vitium autem, integrâ valetudine, ipſum ex ſe cernitur. Sed in animo

Digitized by Google

tantummodò cogitatione possumus morbum ab ægrotatione sejungere. Vitiositas autem est habitus, aut affectio, in tota vita inconstans & a se ipsa dissentiens. Ita fit, ut in altera corruptione opinionum morbus efficiatur & ægrotatio; in altera, inconstantia & repugnantia. Non enim omne vitium partes habet dissentientes; ut eorum qui non longè a sapientia absunt, affectio est illa quidem discrepans sibi ipsa, dum est insipiens, sed non distorta, nec prava. Morbi autem & ægrotationes, partes sunt vitiositatis: sed perturbationes sintne ejusdem partes, quæstio est: vitia enim affectiones sunt manentes, perturbationes autem moventes: ut non possint affectionum ma-
160 nentium partes esse. Atque ut in malis attingit animi naturam corporis similitudo, sic & in bonis: sunt enim in corpore præcipua, pulchritudo, vires, valetudo, firmitas, velocitas: sunt item in animo. Ut corporis est temperatio, cum ea congruunt inter se, e quibus constamus: sanitas sic animi dicitur, cum ejus judicia opinionesque concordant: eaque animi est virtus; quam alii ipsam temperantiam dicunt esse, alii obtemperantem temperantiæ præceptis, & eam subsequentem, nec habentem ullam speciem suam: sed sive hoc, sive illud sit,
161 in solo esse sapiente. Est autem quædam animi sanitas, quæ in insipientem etiam cadat, cum, curatione medicorum, conturbatio mentis aufertur. Et, ut corporis est

quædam apta figura membrorum cum coloris quadam ſuavitate, eaque dicitur pulchritudo: ſic in animo, opinionum judiciorumque æquabilitas & conſtantia, cum firmitate quadam & ſtabilitate, virtutem ſubſequens, aut virtutis vim ipſa continens, pulchritudo vocatur. Itemque viribus corporis, & nervis, & efficacitati ſimiles, ſimilibus quoque verbis animi vires nominantur. Velocitas autem corporis, celeritas appellatur: quæ eadem ingenii etiam laus habetur, propter animi multarum rerum brevi tempore percurſionem.

XIV. Illud animorum corporumque diſſimile, quòd animi valentes morbo tentari non poſſunt; corpora poſſunt. Sed corporum offenſiones ſine culpa accidere poſſunt; animorum non item: quorum omnes morbi & perturbationes ex aſpernatione rationis eveniunt: itaque in hominibus ſolùm 162
exiſtunt: nam beſtiæ ſimile quiddam faciunt, ſed in perturbationes non incidunt. Inter acutos autem & hebetes intereſt, quòd ingenioſi, ut æs Corinthium in æruginem, ſic illi in morbum & incidunt tardiùs, & recreantur ocyùs: hebetes non item. Nec verò in omnem morbum ac perturbationem animus ingenioſi cadit; non enim in ullam efferatam, & immanem; quædam autem humanitatis quoque habent primam ſpeciem, ut miſericordia, ægritudo, metus. Ægrotationes autem morbique animorum difficiliùs evelli poſſe putantur, quàm ſum-

Digitized by Google

ma illa vitia, quæ virtutibus ſunt contraria: morbis enim manentibus, vitia ſublata eſſe poſſunt, quia non tam celeriter ſanan-
163 tur, quàm illa tolluntur. Habes ea, quæ de perturbationibus enucleatè diſputant Stoici: quæ Logica appellant, quia diſſeruntur ſubtiliùs: ex quibus quoniam tanquam ex ſcrupoſis cotibus enavigavit oratio, reliquæ diſputationis curſum teneamus, modò ſatis illa dilucidè dixerimus pro rerum obſcuritate. *A.* Prorſus ſatis: ſed ſi quæ diligentiùs erunt cognoſcenda, quæremus aliàs: nunc vela, quæ modo dicebas, expectamus, & curſum.

XV. *M.* Quando & aliis locis de virtute diximus, & ſæpe dicendum erit (pleræque
164 enim quæſtiones, quæ ad vitam moreſque pertinent, a virtutis fonte ducuntur) quando igitur virtus eſt affectio animi conſtans convenienſque, laudabiles efficiens eos, in quibus eſt; & ipſa per ſe, ſua ſponte, ſeparatâ etiam utilitate, laudabilis: ex ea proficiſcuntur honeſtæ voluntates, ſententiæ, actiones, omnisque recta ratio; quanquam ipſa virtus breviſſimè recta ratio dici poteſt. Hujus igitur virtutis contraria eſt *vitioſitas* (ſic enim malo, quàm malitiam appellare, eam quam Græci κακίαν appellant: nam malitia, certi cujuſdam vitii nomen eſt; vitioſitas, omnium) ex qua concitantur perturbationes, quæ ſunt, ut paulò ante diximus, turbidi animorum concitatique motus, averſi a ratione, & inimiciſſi-

Digitized by Google

mi mentis, vitæque tranquillæ: important enim ægritudines anxias atque acerbas, animoſque affligunt & debilitant metu: iidem inflammant appetitione nimiâ; quam tum cupiditatem, tum libidinem dicimus, impotentiam quandam animi, a temperantia & moderatione plurimùm diſſidentem. Quæ ſi quando adepta eſt id, quod ei fuerit concupitum, tum effertur alacritate, ut nihil 165
ei conſtet, quod agat: ut ille qui voluptatem animi nimiam, ſummum eſſe errorem arbitratur. Eorum igitur malorum in una virtute poſita ſanatio eſt.

XVI. Quid autem eſt non miſerius ſolùm, ſed fœdius etiam & deformius, quàm ægritudine quis afflictus, debilitatus, jacens? cui miſeriæ proximus eſt is, qui appropinquans aliquod malum metuit, exanimatuſque pendet animi. Quam vim mali ſignificantes poëtæ, impendere apud inferos ſaxum Tantalo faciunt,

Ob ſcelera, animique impotentiam, & ſuperbiloquentiam.

Ea communis pœna ſtultitiæ eſt: omnibus 166
enim, quorum mens abhorret a ratione, ſemper aliquis terror impendet. Atque ut hæc tabificæ mentis perturbationes ſunt, ægritudinem dico & metum: ſic hilariores illæ, cupiditas avidè ſemper aliquid expetens, & inanis alacritas, id eſt, lætitia geſtiens, non multum differunt ab amentia. Ex quo intelligitur: qualis ille ſit, quem tum moderatum, aliàs modeſtum & tempe-

Digitized by Google

rantem, aliàs conſtantem, continentemque dicimus: nonnunquam hæc eadem vocabula ad *frugalitatis* nomen, tanquam ad caput, referre volumus. Quod niſi eo nomine virtutes continerentur, nunquam ita
167 pervulgatum illud eſſet, ut jam proverbii locum obtineret, *hominem frugi omnia rectè facere*: quod idem cùm Stoici de ſapiente dicunt, nimis admirabiliter nimisque magnificè dicere videntur.

XVII. Ergo is, quiſquis eſt, qui moderatione & conſtantiâ quietus animo eſt, ſibique ipſe placatus; ut nec tabeſcat moleſtiis, nec frangatur timore, nec ſitienter quid expetens ardeat deſiderio, nec alacritate futili geſtiens deliqueſcat; is eſt ſapiens, quem quærimus: is eſt beatus, cui nihil humanarum rerum aut intolerabile ad demittendum animum, aut nimis lætabile ad eferendum videri poteſt. Quid enim videatur ei magnum in rebus humanis? cui æternitas omnis totiuſque mundi nota ſit magnitudo. Nam quid aut in ſtudiis humanis, aut in tam exigua brevitate vitæ magnum
168 ſapienti videri poteſt; qui ſemper animo ſic excubat, ut ei nihil improviſum accidere poſſit, nihil inopinatum, nihil omnino novum. Atque idem ita acrem in omnes partes aciem intendit, ut ſemper videat ſedem ſibi ac locum, ſine moleſtia atque angore vivendi; ut quemcumque caſum fortuna invexerit; hunc aptè & quietè ferat: quod qui faciet, non ægritudine ſolùm

Digitized by Google

vacabit, ſed etiam perturbationibus reliquis omnibus. His autem vacuus animus perfectè atque abſolutè beatos efficit; idemque concitatus, & abſtractus ab integra certaque ratione, non conſtantiam ſolùm amittit, verùm etiam ſanitatem. Quocirca mollis & enervata putanda eſt Peripateticorum ratio & oratio, qui perturbari animos neceſſe eſſe dicunt; ſed adhibent modum quemdam, quem ultra progredi non oporteat. Modum tu adhibes vitio? an vitium nullum eſt, non parere rationi? an ratio parùm præcipit, nec bonum illud eſſe, 169
quod aut cupias ardenter, aut adeptus efferas te inſolenter? nec porro malum, quo aut oppreſſus jaceas, aut, ne opprimare, mente vix conſtes? eaque omnia aut nimis triſtia, aut nimis læta errore fieri? Qui ſi error ſtultis extenuetur die, ut, cum res eadem maneat, aliter ferant inveterata, aliter recentia: ſapientes ne attingat quidem omnino.

XVIII. Etenim quis erit tandem modus iſte? Quæramus enim modum ægritudinis, in quo operæ plurimum ponitur. Ægrè tuliſſe P. Rutilium fratris repulſam conſulatûs, ſcriptum apud Fannium eſt: ſed tamen tranſiſſe videtur modum; quippe qui ob eam cauſam a vita receſſerit. Moderatiùs igitur ferre debuit. Quid ſi, cum id ferret modicè, mors liberorum acceſſiſſet? Nata eſſet ægritudo nova. Sit ea modica: magna tamen facta eſſet acceſſio. Quid, ſi dein- 170

de dolores graves corporis ; ſi bonorum amiſſio, ſi cæcitas, ſi exilium? Si pro ſingulis malis ægritudines accederent; ſumma ea fieret, quæ non ſuſtineretur. Qui modum igitur vitio quærit; ſimiliter facit, ut ſi poſſe putet eum, qui ſe e Leucade præcipitavit, ſuſtinere ſe cum velit. Ut enim id non poteſt: ſic animus perturbatus & incitatus nec cohibere ſe poteſt, nec, quo loco vult, inſiſtere; omninoque quæ creſ-
171 centia pernicioſa ſunt, eadem ſunt vitioſa naſcentia: ægritudo autem, cæteræque perturbationes, amplificatæ certè peſtiferæ ſunt: igitur etiam ſuſpectæ, continuò in magnâ peſtis parte verſantur. Etenim ipſæ ſe impellunt, ubi ſemel a ratione diſceſſum eſt: ipſaque ſibi imbecillitas indulget, in altumque provehitur imprudens, nec reperit locum conſiſtendi. Quamobrem nihil intereſt, utrùm moderatas perturbationes approbent, an moderatam injuſtitiam, moderatam ignaviam, moderatam intemperantiam. Qui enim vitiis modum apponit, is partem ſuſcipit vitiorum: quod cum ipſum per ſe odioſum eſt, tum eò moleſtius, quia ſunt in lubrico, incitataque ſemel proclivè labuntur, ſuſtinerique nullo modo poſſunt.

XIX. Quid? quòd iidem Peripatetici perturbationes iſtas, quas nos extirpandas pu-
172 tamus, non modò naturales eſſe dicunt, ſed etiam utiliter a natura datas? quorum eſt talis oratio. Primùm multis verbis iracun-

diam laudant : cotem fortitudinis esse dicunt, multóque & in hostem & in improbum civem vehementiores iratorum impetus esse : leves autem ratiunculas eorum, qui ita cogitarent, *Prælium rectum est hoc fieri ; convenit dimicare pro legibus, pro libertate, pro patria* : hæc nullam habere vim, nisi irâ excanduit fortitudo. Nec verò de bellatoribus solùm disputant : imperia severiora nulla esse putant sine aliqua acerbitate iracundiæ. Oratorem denique non modò accusantem, sed ne defendentem quidem probant sine aculeis iracundiæ : quæ etiam si non adsit, tamen verbis atque motu simulandam arbitrantur ; ut auditoris iram oratoris incendat actio. Virum denique vi- 173
deri negant, qui irasci nesciat : eamque, quam *lenitatem* nos dicimus, vitioso *lenitudinis* nomine appellant. Nec verò solùm hanc libidinem laudant (est enim ira, ut modò definivi, ulciscendi libido) sed ipsum illud genus vel libidinis vel cupiditatis ad summam utilitatem esse dicunt a natura datum : nihil enim quemquam, nisi quod libeat, præclarè facere posse. Noctu ambulabat in publico Themistocles, quòd somnum capere non posset : quærentibusque respondebat, *Miltiadis tropæis se e somno suscitari.* Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ ? qui dolere se aiebat, si quando opificum antelucanâ victus esset industriâ, Philosophiæ denique ipsius principes nunquam in suis studiis tantos progressus sine

flagranti cupiditate facere potuiſſent. Ultimas terras luſtraſſe Pythagoram, Democritum, Platonem accepimus: ubi enim quid eſſet, quod diſci poſſet, eo veniendum judicaverunt. Num putamus hæc fieri ſine ſummo cupiditatis ardore potuiſſe?

XX. Ipſam ægritudinem, quam nos ut tetram & immanem belluam fugiendam eſſe diximus, non ſine magna utilitate a natura
174 dicunt conſtitutam; ut homines caſtigationibus, reprehenſionibus, ignominiis affici ſe in delicto dolerent. Impunitas enim peccatorum data videtur eis, qui & ignominiam & infamiam ferunt ſine dolore: morderi eſt melius conſcientiâ. Ex quo eſt illud e vita ductum ab Afranio: nam cum diſſolutus filius,

Heu me miſerum!

tum ſeverus pater:

Dummodo doleat aliquid, doleat quod lubet.

Reliquas quoque partes ægritudinis utiles eſſe dicunt: miſericordiam ad opem ferendam, & calamitates hominum indignorum ſublevandas: ipſum illud æmulari, obtrectare, non eſſe inutile; cum aut ſe non
175 idem videat conſecutum quod alium, aut alium idem quod ſe: metum verò ſi quis ſuſtuliſſet, omnem vitæ diligentiam ſublatam fore; quæ ſumma eſſet in eis, qui leges, qui magiſtratus, qui paupertatem, qui ignominiam, qui mortem, qui dolorem timerent. Hæc tamen ita diſputant, ut reſe-

cand a

canda esse fateatur ; evelli penitus dicant nec posse, nec opus esse : ut in omnibus fere rebus mediocritatem esse optimam existiment. Quæ cum exponunt, nihilne tibi videntur, an aliquid dicere? *A.* Mihi verò dicere aliquid : itaque expecto, quid ad ista. *M.* Reperiam fortasse : sed illud ante.

XXI. Videsne, quanta fuerit apud Aca- 176
demicos verecundia? planè enim dicunt quod ad rem pertineat. Peripateticis respondetur a Stoicis : digladientur illi, per me licet ; cui nihil est necesse, nisi ubi sit illud, quod veri simillimum videatur, anquirere. Quid est igitur, quod occurrat in hac quæstione, e quo possit attingi aliquid verisimile? quo longiùs mens humana progredi non potest. Definitio perturbationis : quâ rectè Zenonem usum puto. Ita enim definit ; ut *Perturbatio sit aversa a ratione, contra naturam, animi commotio* ; vel breviùs, ut *Perturbatio sit appetitus vehementior* : vehementior autem intelligatur is, 177
qui procul absit a naturæ constantia. Quid ad has definitiones possim dicere? Atqui hæc pleraque sunt prudenter acutéque differentium, illa quidem ex rhetorum pompa, *ardores animorum, cotesque virtutum.* An verò vir fortis, nisi stomachari cœperit, non potest fortis esse? Gladiatorum id quidem : quanquam in eis ipsis videmus sæpe constantiam : colloquuntur, congrediuntur, queruntur, aliquid postulant, ut magis placati quàm irati esse videantur. Sed in illo

genere ſit ſanè Pacidianus aliquis hoc animo, ut narrat Lucilius :

Occidam illum equidem & vincam, ſi id quæritis, inquit :
Verùm illud credo fore, in os priùs accipiam ipſe,
178 *Quàm gladium in ſtomacho, ſurâ, ac pulmonibu' ſiſto.*
Odi hominem : iratus pugno : nec longiu' quidquam
Nobis, quàm dextræ gladium dum accommodet alter.
Uſque adeò ſtudio, atque odio illius, efferor irâ.

XXII. At ſine hac gladiatoria iracundia, videmus progredientem apud Homerum Ajacem multa cum hilaritate, cum depugnaturus eſſet cum Hectore : cujus, ut arma ſumpſit, ingreſſio lætitiam attulit ſociis, terrorem autem hoſtibus : ut ipſum Hectorem, quemadmodum eſt apud Homerum, toto pectore trementem provocaſſe ad pugnam pœniteret. Atqui hi collocuti inter ſe, priuſquàm manum conſererent, leniter & quietè ; nihil ne in ipſa quidem pugna iracundè rabioſève fecerunt. Ego ne Tor-
179 quatum quidem illum, qui hoc cognomen invenit, iratum exiſtimo Gallo torquem detraxiſſe : nec Marcellum apud Claſtidium ideò fortem fuiſſe, quia fuerit iratus. De Africano quidem, quia notior eſt nobis propter recentem memoriam, vel jurare poſſum, non illum iracundiâ tum inflam-

matum fuiſſe, cum in acie M. Alienum Peligmum ſcuto protexit, gladiumque hoſti in pectus infixit. De L. Bruto fortaſſe dubitarim, an propter infinitum odium tyranni effrenatiùs, in Aruntem invaſerit: video enim utrumque cominus ictu cecidiſſe contrario. Quid igitur huc adhibetis iram? an fortitudo, niſi inſanire cæperit, impetus ſuos non habet? Quid? Herculem, quem in cœlum iſta ipſa, quam vos iracundiam eſſe vultis, ſuſtulit fortitudo; iratumne cenſes conflixiſſe cum Erymanthio apro, aut leone Nemeæo? An etiam Theſeus Marathonii tauri cornua comprehendit iratus? Vide ne fortitudo minimè ſit rabioſa; ſitque iracundia tota levitatis: neque enim eſt illa fortitudo, quæ rationis eſt expers. 180

XXIII. Contemnendæ res ſunt humanæ: negligenda mors eſt: patibiles & dolores & labores putandi. Hæc cum conſtituta ſint judicio atque ſententiâ; tum eſt robuſta illa & ſtabilis fortitudo niſi fortè quæ vehementer, acriter, animosè fiunt, iracundè fieri ſuſpicamur. Mihi ne Scipio quidem ille Pontifex maximus, qui hoc Stoicorum verum eſſe declaravit, *Nunquam privatum eſſe Sapientem*, iratus videtur fuiſſe Tib. Graccho: tum cum conſulem languentem reliquit; atque ipſe privatus, ut ſi conſul eſſet, *Qui rempublicam ſalvam eſſe vellet*, ſe ſequi juſſit. Neſcio ecquid ipſi nos fortiter in republica fecerimus: ſi quid fecimus, certè irati non fecimus. An eſt quid- 181 182

quam ſimilius inſaniæ, quàm ira? quam bene Ennius *initium* dixit *inſaniæ*. Color, vox, oculi, ſpiritus, impotentia dictorum atque factorum, quam partem habent ſanitatis? Quid Achille Homerico fœdius, quid Agamemnone in jurgio? nam Ajacem quidem ira ad furorem mortemque perduxit. Non igitur deſiderat fortitudo advocatam iracundiam: ſatis eſt inſtructa, parata, armata per ſeſe. Nam iſto modo quidem licet dicere, utilem vinolentiam ad fortitudinem, utilem etiam dementiam,
183 quòd inſani & ebrii multa faciunt ſæpe vehementiùs. Semper Ajax fortis; fortiſſimus tamen in furore:

Nam facinus fecit maximum, cum, Danais inclinantibus,
Summam rem perfecit manu, prælium reſtituit inſaniens.

XXIV. Dicamus igitur utilem inſaniam? Tracta definitiones fortitudinis; intelliges eam ſtomacho non egere. Fortitudo eſt igitur Affectio animi, legi ſummæ in perpetiendis rebus obtemperans; vel Conſervatio ſtabilis judicii in eis rebus, quæ formidoloſæ videntur, ſubeundis & repellendis: vel
184 Scientia rerum formidoloſarum, contrariarumque perferendarum, aut omnino negligendarum, conſervans earum rerum ſtabile judicium: vel breviùs, ut Chryſippus; nam ſuperiores definitiones erant Sphæri, hominis in primis bene definientis, ut putant Stoici; ſunt enim omnino omnes fere

ſimiles; ſed declarant communes notiones, alia magis aliâ. Quomodo igitur Chryſippus? Fortitudo eſt, inquit, ſcientia perferendarum rerum: vel affectio animi in patiendo ac perferendo ſummæ legi parens ſine timore. Quamvis licet inſectemur iſtos, ut Carneades ſolebat, metuo ne ſoli philoſophi ſint: quæ enim iſtarum definitionum non aperit notionem noſtram, quam habemus omnes de fortitudine tectam atque involutam? quâ apertâ, quis eſt, qui aut bellatori, aut imperatori, aut oratori quærat aliquid; neque eos exiſtimet ſine rabie quidquam fortiter facere poſſe? Quid? Stoici, qui omnes inſipientes inſanos eſſe 185
dicunt: nonne iſta colligunt? Remove perturbationes, maximéque iracundiam: jam videbuntur monſtra dicere. Nunc autem ita differunt, ſic ſe dicere omnes ſtultos inſanire, ut malè olere omne cœnum. At non ſemper. Commove; ſenties. Sic iracundus non ſemper iratus eſt: laceſſe; jam videbis furentem. Quid? iſta bellatrix iracundia, cum domum rediit, qualis eſt cum uxore, cum liberis, cum familia? an tum quoque eſt utilis? Eſt igitur aliquid, quod perturbata mens meliùs poſſit facere, quàm conſtans? An quiſquam poteſt ſine perturbatione mentis iraſci? Bene igitur noſtri, cum omnia eſſent in moribus vitia; quód 186
nullum erat iracundiâ fœdius, iracundos ſolos, moroſos nominaverunt.

XXV. Oratorem verò iraſci minimè de-

cet, ſimulare non dedecet. An tibi iraſci tum videmur, cum quid in cauſis acriùs & vehementiùs dicimus? quid? cum jam rebus tranſactis & præteritis orationes ſcribimus? *Ecquis hoc animadvertit? Vincite....* num aut egiſſe unquam iratum Æſopum, aut ſcripſiſſe exiſtimamus iratum Accium? Aguntur iſta præclarè; & ab oratore quidem meliùs, ſi modò eſt orator, quàm ab ullo hiſtrione: ſed aguntur leniter, & men-
187 te tranquillâ. Libidinem verò laudare, cujus eſt libidinis? Themiſtoclem mihi & Demoſthenem profertis: additis Pythagoram, Democritum, Platonem. Quid? vos ſtudia, libidinem vocatis? quæ vel optimarum rerum, ut ea ſunt quæ profertis, ſedata tamen & tranquilla eſſe debent. Jam ægritudinem laudare, unam rem maximè deteſtabilem, quorum eſt tandem philoſophorum? At commodè dixit Afranius:

Dummodo doleat aliquid, doleat quod lubet.

Dixit enim de adoleſcente perdito ac diſſoluto: nos autem de conſtanti viro ac ſapienti quærimus. Et quidem ipſam illam iram centurio habeat aut ſignifer, vel cæteri, de quibus dici non neceſſe eſt, ne
188 rhetorum aperiamus myſteria. Utile* eſt enim uti motu animi, qui uti ratione non poteſt: nos autem, ut teſtificor ſæpe, de ſapiente quærimus.

XXVI. At etiam æmulari utile eſt, obtrectare, miſereri. Cur miſereare potiùs,

quàm feras opem, ſi id facere poſſis? an ſine miſericordia liberales eſſe non poſſumus? non enim ſuſcipere ipſi ægritudines propter alios debemus; ſed alios, ſi poſſumus, levare ægritudine. Obtrectare verò alteri, aut illâ vitioſâ æmulatione, quæ rivalitati ſimilis eſt, æmulari, quid habet utilitatis? cum ſit æmulantis, angi alieno bono, quod ipſe non habeat: obtrectantis autem, angi alieno bono, quod id etiam alius habeat. Quis id approbare poſſit, ægritudinem ſuſcipere pro experientia, ſi quid habere velis? nam ſolum habere velle, ſumma dementia eſt. Mediocritates autem malorum quis laudare rectè poſſit? Quis enim poteſt, in quo libido cupiditaſve ſit, non libidinoſus aut cupidus eſſe? in quo ira, non iracundus? in quo angor, non anxius? in quo timor, non timidus? Libidinoſum igitur, & cupidum, & iracundum, & anxium & timidum cenſemus eſſe ſapientem? de cujus excellentia multa quidem dici quamvis fusè latéque poſſint, ſed breviſſimè illo modo, Sapientiam eſſe rerum divinarum & humanarum ſcientiam, cognitionemque quæ cujusque rei cauſa ſit. Ex quo efficitur, ut divina imitetur, humana omnia inferiora virtute ducat. In hanc tu igitur, tanquam in mare quod eſt ventis ſubjectum, perturbationem cadere tibi dixiſti videri? Quid eſt, quod tantam gravitatem conſtantiamque perturbet? An improviſum aliquid, atque repentinum? 189

190 Quid poteſt accidere tale ei, cui nihil ſubitum eſt quod homini evenire poſſit? Nam quod aiunt nimia reſecari oportere, naturalia relinqui: quid tandem poteſt eſſe naturale, quod idem nimium eſſe poſſit? Sunt enim omnia iſta ex errorum orta radicibus: quæ evellenda & extrahenda penitus, non circumcidenda nec amputanda ſunt.

XXVII. Sed quoniam ſuſpicor te non tam de ſapiente, quàm de te ipſo quærere, (illum enim putas omni perturbatione eſſe liberum, te vis;) videamus quanta ſint quæ a philoſophia remedia morbis animorum adhibeantur. Eſt enim quædam medicina certè: nec tam fuit hominum generi infenſa atque inimica natura, ut corporibus tot res ſalutares, animis nullam invenerit: de quibus hoc etiam eſt merita meliùs, quòd corporum adjumenta adhibentur
191 extrinſecus, animorum ſalus incluſa in his ipſis eſt. Sed quò major eſt in eis præſtantia & divinior, eò majore indigent diligentiâ: itaque bene adhibita ratio cernit quid optimum ſit; neglecta, multis implicatur erroribus. Ad te igitur mihi jam convertenda omnis oratio eſt: ſimulas enim quærere te de ſapiente, quæris autem fortaſſe de te. Earum igitur perturbationum, quas expoſui, variæ ſunt curationes: nam neque omnis ægritudo unâ ratione ſedatur: alia eſt enim lugenti, alia miſeranti, alia invidenti adhibenda medicina. Eſt etiam in omnibus quatuor perturbationibus illa diſtin-

Digitized by Google

ctio, utrùm ad universam perturbationem, quæ est aspernatio rationis, aut appetitus vehementior; an ad singulas, ut ad metum, libidinem, reliquasque, meliùs adhibeatur oratio: & utrùm illudne non videa- 192
tur ægrè ferendum, ex quo suscepta sit ægritudo: an omnium rerum tollenda omnino ægritudo: ut si quis ægrè ferat, se pauperem esse, idne disputes, paupertatem malum non esse, an hominem ægrè ferre nihil oportere. Nimirum hoc melius: ne, si fortè de paupertate non persuaseris, sit ægritudini concedendum: ægritudine autem sublatâ propriis rationibus, quibus heri usi sumus, quodam modo etiam paupertatis malum tollitur.

XXVIII. Sed omnis ejusmodi perturbatio animi placatione abluatur illa quidem, cum doceas, nec bonum illud esse, ex quo lætitia aut libido oriatur: nec malum, ex quo aut metus, aut ægritudo. Verumtamen hæc est certa & propria sanatio, si doceas, ipsas perturbationes per se esse vitiosas, nec habere quidquam aut naturale, aut ne- 193
cessarium: ut ipsam ægritudinem leniri videmus, cum objicimus mœrentibus imbecillitatem animi effeminati, cumque eorum gravitatem constantiamque laudamus, qui non turbulentè humana patiantur. Quod quidem solet eis etiam accidere, qui illa mala esse censent, ferenda tamen æquo animo arbitrantur. Putat aliquis esse voluptatem bonum, alius autem pecuniam: ta-

men & ille ab intemperantia, & hic ab avaritia avocari poteſt. Illa autem altera ratio & oratio, quæ ſimul & opinionem falſam tollit, & ægritudinem detrahit, eſt ea quidem ſubtilior; ſed rarò proficit, neque eſt ad vulgus adhibenda. Quædam autem ſunt ægritudines, quas levare illa medicina
194 nullo modo poſſit. Ut ſi quis ægrè ferat nihil in ſe eſſe virtutis, nihil animi, nihil officii, nihil honeſtatis: propter mala is quidem angatur, ſed alia quædam ſit ad eum admovenda curatio; & talis quidem, quæ poſſit eſſe omnium, etiam de cæteris rebus diſcrepantium, philoſophorum. Inter omnes enim convenire oportet, commotiones animorum, a recta ratione averſas, eſſe vitioſas: ut, etiam ſi nec mala ſint illa, quæ metum ægritúdinemve; nec bona, quæ cupiditatem lætitiamve moveant, tamen ſit vitioſa ipſa commotio: conſtantem enim quemdam volumus, ſedatum, gravem, humana omnia prementem, illum eſſe, quem magnanimum & fortem virum dicimus: talis autem nec mœrens, nec timens, nec cupiens, nec geſtiens eſſe quiſquam poteſt: eorum enim hæc ſunt, qui eventus humanos ſuperiores, quàm ſuos animos, eſſe ducunt.

195 XXIX. Quare omnium philoſophorum, ut ante dixi, una ratio eſt medendi; ut nihil, quale ſit illud quod perturbet animum, ſed de ipſa ſit perturbatione dicendum. Itaque primùm in ipſa cupiditate, cum id ſo-

lum agitur ut ea tollatur, non eſt quærendum, bonum illud necne ſit, quod libidinem moveat; ſed libido ipſa tollenda eſt: ut ſive quod honeſtum eſt, id ſit ſummum bonum, ſive voluptas, ſive horum utrumque conjunctum, ſive tria genera bonorum; tamen, etiam ſi virtutis ipſius vehementior appetitus ſit, eadem ſit omnibus ad deterrendum adhibenda oratio. Continet autem omnem ſedationem animi, humana in conſpectu poſita natura: quæ quò faciliùs expreſſa cernatur, explicanda eſt oratione communis conditio, lexque vitæ. Itaque non ſine cauſa, cum Oreſtem fabulam doceret Euripides, primos tres verſus revo- 196
caſſe dicitur Socrates:

Neque tam terribilis ulla fando ratio eſt,
Nec ſors, nec irâ cœlitum invectum malum,
Quod non natura humana patiendo efferat.

Eſt autem utilis ad perſuadendum, ea, quæ acciderunt, ferri & poſſe & oportere, enumeratio eorum qui tulerunt: etſi ægritudinis ſedatio & heſternâ diſputatione explicata eſt, & in Conſolationis libro, quem in medio (non enim ſapientes eramus) 197
mœrore & dolore conſcripſimus: quodque vetat Chryſippus, ad recentes quaſi tumores animi remedium adhibere, id nos fecimus, naturæque vim attulimus, ut magnitudini medicinæ doloris magnitudo concederet.

XXX. Sed ægritudini, de qua ſatis eſt diſputatum, finitimus eſt metus; de quo pauca dicenda ſunt. Eſt enim metus, ut ægritudo præſentis, ſic ille futuri mali: itaque nonnulli ægritudinis partem quandam metum eſſe dicebant: alii autem metum, *præmoleſtiam* appellabant, quod eſt quaſi dux conſequentis moleſtiæ. Quibus igitur rationibus inſtantia feruntur, eiſdem contemnuntur ſequentia: nam videndum eſſe in utriſque, ne quid humile, ſummiſſum, molle, effeminatum, fractum, abjectumque faciamus. Sed quanquam de ipſius metûs inconſtantia, imbecillitate, levitate dicendum eſt; tamen multum prodeſt, ea, quæ metuuntur, ipſa contemnere:
198 Itaque, ſive caſu accidit, ſive conſilio, percommodè factum eſt, quòd eis de rebus, quæ maximè metuuntur, de morte & de dolore, primo & proximo die diſputatum eſt: quæ ſi probata ſunt, metu magnâ ex parte liberati ſumus. Ac de malorum opinione, hactenus.

XXXI. Videamus nunc de bonorum, id eſt, de lætitia & de cupiditate. Mihi quidem in tota ratione ea, quæ pertinet ad animi perturbationem, una res videtur cauſam continere, omnes eas eſſe in noſtra poteſtate, omnes judicio ſuſceptas, omnes voluntarias. Hic igitur error eſt eripiendus, hæc detrahenda opinio: atque ut in malis opinatis, tolerabiliora: ſic in bonis, ſedatiora ſunt efficienda ea, quæ magna &

lætabilia dicuntur. Atque hoc quidem commune malorum & bonorum: ut, ſi jam difficile ſit perſuadere, earum rerum, quæ perturbent animum, aut in bonis aut in malis eſſe habendum, tamen alia ad alium motum curatio ſit adhibenda: aliâque ratione malevolus, aliâ amator, aliâ rurſus anxius, aliâ timidus corrigendus. 199
Atque erat facile, ſequentem eam rationem, quæ maximè probatur de bonis & malis negare unquam lætitiâ affici poſſe inſipientem, quòd nihil unquam haberet boni. Sed loquimur nunc more communi. Sint ſanè iſta bona, quæ putantur, honores, divitiæ, voluptates, cætera: tamen in eis ipſis potiundis exſultans geſtiensque lætitia turpis eſt; ut, ſi ridere conceſſum ſit, vituperetur tamen cachinnatio: eodem enim vitio eſt effuſio animi in lætitia, quo in dolore contractio: eâdemque levitate cupiditas eſt in appetendo, quâ lætitia in fruendo; & ut nimis afflicti mollitiâ, ſic animi elati lætitiâ jure judicantur leves: & cum invidere, ægritudinis ſit; malis autem alienis voluptatem capere, lætitiæ; utrumque immanitate & feritate quadam proponenda caſtigari ſolet. 200
Atque ut cavere decet, timere non decet; ſic gaudere decet, lætari non decet; quoniam docendi cauſâ a gaudio lætitiam diſtinguimus. Illud jam ſupra diximus, fieri contractionem animi rectè nunquam poſſe, elationem poſſe: aliter enim Nævianus ille gaudet Hector,

Lætus ſum laudari me abs te, pater, a laudato viro;

Aliter ille apud Trabeam,

Læna delimita argento nutum obſervabit meum,
Quid velim, quid ſtudeam: adveniens digito impellam januam:
Fores patebunt; de improviſo Chryſis ubi me aſpexerit,
Alacris obviam mihi veniet, complexum exoptans meum,
Mihi ſe dedet.

Quàm hæc pulchra putet, ipſe jam dicet: *Fortunam ipſam anteibo fortunis meis.*

XXXII. Hæc lætitia quàm turpis ſit, ſatis eſt diligenter attendentem penitus videre. Et ut turpes ſunt, qui efferunt ſe lætitiâ, tum cum fruuntur venereis voluptatibus: ſic flagitioſi, qui eas inflammato animo concupiſcunt. Totus verò iſte, qui vulgò appellatur Amor (nec hercule invenio, quo nomine alio poſſit appellari) tantæ levitatis eſt, ut nihil videam, quod putem conferendum: quem Cæcilius,

....Deum qui non ſummum putet,
Aut ſtultum, aut rerum eſſe imperitum exiſtimet:
Cui in manu ſit, quem eſſe dementem velit,
Quem ſapere, quem ſanari, quem in morbum injici,
Quem contra amari, quem arceſſiri, quem expeti.

O præclaram emendatricem vitæ, Poëticam! quæ Amorem, flagitii & levitatis auctorem, in concilio deorum collocandum putet. De comœdia loquor: quæ si hæc flagitia non probaremus, nulla esset omnino. Quid ait ex tragœdia princeps ille Argonautarum?

Tu me amoris, magis quàm honoris, servavisti gratiâ.

Quid ergo? hic amor Medeæ quanta miseriarum excitavit incendia? atque ea tamen apud alium poëtam patri dicere audet, se conjugem habuisse

Illum amor quem dederat, qui plus pollet, potiorque est patre. 203

XXXIII. Sed poëtas ludere sinamus; quorum fabulis in hoc flagitio versari ipsum videmus Jovem: ad magistros virtutis, philosophos veniamus: qui amorem negant stupri esse; & in eo litigant cum Epicuro, non multùm, ut opinio mea fert, mentiente. Quis est enim iste amor amicitiæ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem? Mihi quidem hæc in Græcorum gymnasiis nata consuetudo videtur; in quibus isti liberi, & concessi sunt amores. Bene ergo Ennius,

Flagitii principium est nudare inter cives corpora.

Qui ut sint, quod fieri posse video, pudici; 204
sollíciti tamen & anxii sunt: eòque magis, quòd se ipsi continent & coercent. Atque ut muliebres amores omittam, quibus ma-

Digitized by Google

jorem licentiam natura conceſſit; quis aut de Ganymedis raptu dubitat quid poëtæ velint? aut non intelligit, quid apud Euripidem & loquatur & cupiat Laïus? quid denique homines doctiſſimi & ſummi Poëtæ de ſe ipſi & carminibus edant & cantibus? Fortis vir in ſua republica cognitus, quæ de juvenum amore ſcribit Alcæus? Nam Anacreontis quidem tota poëſis eſt amatoria. Maximè verò omnium flagraſſe amore Rheginum Ibycum, apparet ex ſcriptis.

XXXIV. Atque horum omnium libidinoſos eſſe amores videmus. Philoſophi ſumus exorti (& auctore quidem noſtro Pla-
205 tone: quem non injuriâ Dicæarchus accuſat) qui amori auctoritatem tribueremus. Stoici verò & ſapientem amaturum eſſe dicunt; & amorem ipſum, conatum amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis ſpecie, definiunt. Qui, ſi quis eſt in rerum natura ſine ſollicitudine, ſine deſiderio, ſine cura, ſine ſuſpirio; ſit ſanè: vacat enim omni libidine: hæc autem de libidine oratio eſt. Sin autem eſt aliquis amor, ut eſt certè, qui nihil abſit, aut non multùm, ab inſania,
206 qualis in Leucadia eſt:

Si quidem ſit quiſquam deus, cui ego ſim curæ.

At id erat deis omnibus curandum, quemadmodum hic frueretur voluptate amatoriâ.

Heu me infelicem!

Nihil verius. Probè & ille,

Sanuſne es, qui temerè lamentare?

Sic insanus videtur etiam suis. At quas tragœdias efficit?

Te Apollo sancte, fer opem, teque omnipotens Neptune invoco;
Vosque adeò Venti.

Mundum totum se ad amorem suum sublevandum conversurum putat: Venerem unam excludit, ut iniquam:

Nam quid ego te appellem, Venus? 207

Eam præ libidine negat curare quidquam: quasi verò ipse non propter libidinem tanta flagitia & faciat, & dicat.

XXXV. Sic igitur affecto hæc adhibenda curatio est, ut ei illud, quod cupiat ostendat quàm leve, quàm contemnendum, quàm nihil sit omnino; quàm facilè, vel aliunde, vel alio modo perfici, vel omnino negligi possit. Abducendus etiam est nonnunquam ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia: loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes, sæpe curandus est: etiam novo quodam amore veterem amorem, tanquam clavo clavum, ejiciendum putant: maximè autem admonendus, quantus sit furor amoris. Omnibus enim ex animi perturbationibus est profectò nulla vehementior: ut, si jam ipsa illa accusare nolis, stupra dico, & corruptelas, & adulteria, incesta denique, quorum 208
omnium accusabilis est turpitudo: sed ut hæc omittas, perturbatio ipsa mentis in amore fœda per se est. Nam ut illa præteream, quæ sunt furoris; hæc ipsa per sese

quam habent levitatem, quæ videntur esse mediocria?

injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursum. Incerta hæc si postules
Ratione certa facere; nihilo plus agas,
Quàm si des operam, ut cum ratione insanias.

Hæc inconstantia mutabilitasque mentis, quem non ipsâ pravitate deterreat? Est enim illud, quod in omni perturbatione dicitur, demonstrandum, nullam esse nisi opinabilem, nisi judicio susceptam, nisi voluntariam. Etenim si naturalis amor esset; & amarent omnes, & semper amarent, & idem amarent: neque alium pudor, alium cogitatio, alium satietas deterreret.

XXXVI. Ira verò? quæ, quamdiu perturbat animum, dubitationem insaniæ non habet: cujus impulsu existit etiam inter fratres tale jurgium:

Quis homo te exsuperavit usquam gentium impudentiâ?

Quis autem malitiâ te?

Nosti quæ sequuntur: alternis enim versibus intorquentur inter fratres gravissimæ contumeliæ: ut facilè appareat Atrei filios esse, ejus qui meditatur pœnam in fratrem novam:

Major mihi moles, majus miscendum malum,

Quí illius acerbum cor contundam & eom-
primam.

Quæ igitur hæ erunt moles ? audi Thyeſtem ipſum :

Impiùs hortatur me frater, ut meos malis
miſer
Manderem natos.

Eorum viſcera apponit. Quid enim eſt, quò non progrediatur ira ? eò demum, quò furor. Itaque iratos propriè dicimus exiſſe de poteſtate, id eſt, de conſilio, de ratione, de mente : horum enim poteſtas in totum animum eſſe debet. His aut ſubtrahendi ſunt ei, in quos impetum conantur facere, dum ſe ipſi colligant (quid eſt au- 211
tem ſe ipſum *colligere*, niſi diſſipatas animi partes rurſum in ſuum locum cogere ?) aut rogandi orandique ſunt, ut, ſi quam habent ulciſcendi vim, differant in tempus aliud, dum deferveſcat ira. *Deferveſcere* autem certè ſignificat ardorem animi invitâ ratione excitatum : ex quo illud laudatur Archytæ : qui cum villico factus eſſet iratior ; *Quo te modo*, inquit, *accepiſſem, niſi iratus eſſem ?*

XXXVII. Ubi ſunt ergo iſti, qui ira- 212
cundiam utilem dicunt ? poteſt utilis eſſe inſania ? Aut naturalem ? an quidquam eſſe poteſt ſecundùm naturam, quod ſit repugnante ratione ? Quo modo autem, ſi naturalis eſſet ira ; aut alius alio magis iracundus eſſet ? aut finem haberet, priùs quàm eſſet ulta, ulciſcendi libido ? aut quem-

quam pœniteret, quod feciſſet per iram? ut Alexandrum regem videmus, qui cum interemiſſet Clitum familiarem ſuum, vix a ſe manus abſtinuit: tanta vis fuit pœnitendi. Quibus cognitis, quis eſt qui dubitet, quin hic quoque motus animi ſit totus opinabilis, ac voluntarius? Quis enim dubitârit, quin ægrotationes animi, qualis eſt avaritia, gloriæ cupiditas, ex eo quòd magni æſtimetur ea res ex qua animus ægrotat, oriantur. Unde intelligi debet, perturbationem quoque omnem eſſe in opinione. Et, ſi fidentia, id eſt, firma animi confiſio: ſcientia quædam eſt opinio gravis, non temerè aſſentiens: diffidentia quoque eſt metus expectati & impendentis mali. Et, ſi ſpes eſt expectatio boni, mali expectationem eſſe neceſſe eſt metum. Ut igitur me-
213 tus, ſic reliquæ perturbationes ſunt in malo. Ergo ut conſtantia, ſcientiæ; ſic perturbatio, erroris eſt. Qui autem naturâ dicuntur iracundi, aut miſericordes, aut invidi, aut tale quid, ii ſunt ejuſmodi conſtituti quaſi malâ valetudine animi; ſanabiles tamen: ut de Socrate dicitur. Cum multa in conventu vitia collegiſſet in eum Zopyrus, qui ſe naturam cujuſque ex forma perſpicere profitebatur; deriſus eſt a cæteris, qui illa in Socrate vitia non agnoſcerent: ab ipſo autem Socrate ſublevatus: cum illa ſibi ſigna, ſed ratione a ſe dejecta diceret. Ergo ut optimâ quis valetudine affectus poteſt videri; at naturâ ad aliquem morbum

proclivior : ſic animus alius ad alia vitia propenſior. Qui autem non naturâ ſed culpâ vitioſi eſſe dicuntur, eorum vitia conſtant e falſis opinionibus rerum bonarum ac malarum, ut ſit alius ad alios motus perturbationeſque proclivior. Inveteratio autem, ut in corporibus, ægriùs depellitur quàm perturbatio; citiùſque repentinus oculorum tumor ſanatur, quàm diuturna lippitudo depellitur. 214

XXXVIII. Sed cognitâ jam causâ perturbationum, quæ omnes oriuntur ex judiciis opinionum & voluntatibus; ſit jam hujus diſputationis modus. Scire autem nos oportet, cognitis, quoad poſſunt ab homine cognoſci, bonorum & malorum finibus, nihil a philoſophia poſſe aut majus aut utilius optari, quàm hæc quæ a nobis hoc quatriduo diſputata ſunt. Morte enim contemptâ, & dolore ad patiendum levato; adjunximus ſedationem ægritudinis; quâ nullum homini malum majus eſt. Etſi enim omnis animi perturbatio gravis eſt, nec multùm differt ab amentia: tamen ita cæteros, cum ſint in aliqua perturbatione aut metûs, aut lætitiæ, aut cupiditatis, commotos modò & perturbatos dicere ſolemus: at eos, qui ſe ægritudini dediderunt, miſeros, afflictos, ærumnoſos, calamitoſos. Itaque non fortuitò factum videtur, ſed a te ratione propoſitum, ut ſeparatim de ægritudine, & de cæteris perturbationibus diſputaremus: in ea eſt enim fons miſeriarum 215

& caput. Sed & ægritudinis & reliquorum animi morborum una ſanatio eſt, omnes
216 opinabiles eſſe, & voluntarios; eâque re ſuſcipi, quod ita rectum eſſe videatur. Hunc errorem, quaſi radicem malorum omnium, ſtirpitus philoſophia ſe extracturam pollicetur: demus ergo nos huic excolendos, patiamurque nos ſanari: his enim malis inſidentibus, non modò beati, ſed ne ſani quidem eſſe poſſumus. Aut igitur negemus quidquam ratione confici, cum contra nihil ſine ratione rectè fieri poſſit; aut, cum philoſophia ex rationum collatione conſtet, ab ea, ſi & boni & beati volumus eſſe, omnia adjumenta & auxilia petamus bene beatéque vivendi.

CINQUIÈME TUSCULANE,

TRADUITE

Par M. le Préſident BOUHIER.

DE LA VERTU.

Qu'elle ſuffit pour vivre heureux.

VOICI, mon cher BRUTUS, notre cinquième & dernière conférence de Tuſculum. J'y ai ſoutenu cette propoſition, *Que la vertu ſeule ſuffit à l'homme pour le rendre heureux*, & je l'ai ſoutenue d'autant plus volontiers, que c'eſt votre thèſe favorite; car l'excellent Traité (1) *De la Vertu*, que

(1) Ce Traité de Brutus s'eſt malheureu-

vous m'avez adreſſé, & divers entretiens que nous avons eus enſemble ſur ce point, m'ont fait aſſez connoître combien vous étiez pénétré de cette belle maxime.

Quoiqu'il ſemble difficile de ſe la perſuader, à cauſe de la variété & de la multitude des traverſes de la fortune, elle eſt néanmoins de telle importance, qu'on doit faire toutes ſortes d'efforts pour en convaincre les eſprits; c'eſt ce que la Philoſophie nous enſeigne de plus grand, & de plus eſſentiel. Les premiers hommes, qui ſe ſont appliqués à cette ſcience, etudièrent préférablement à toute autre choſe l'art de vivre heureux: & il n'y a que l'eſpérance d'y parvenir, qui les ait portés à faire tant de recherches. Si c'eſt eux qui nous ont fait connoître la vertu; & ſi le ſecours de la vertu nous ſuffit pour vivre heureux; combien ſont-ils louables d'avoir philoſophé, & nous, de les imiter? Que ſi au

---

ſement perdu. Il ſubſiſtoit encore du temps de Sénèque, qui en cite un fragment, *Conſol. ad Helviam, cap. 9.*

contraire

contraire la vertu ſoumiſe aux divers accidens de la vie, eſt, pour ainſi dire, aux ordres du ſort, ſans avoir la force de ſe garantir de ſes coups; j'ai bien peur qu'au lieu de tout attendre d'elle, il ne nous reſte pour appui de notre bonheur que des vœux ſtériles & impuiſſans.

Pour moi, en repaſſant dans mon eſprit les revers, qui m'ont ſi violemment exercé, je ſerois d'abord tenté de me défier un peu de votre ſentiment, par la reconnoiſſance que j'ai de la foibleſſe & de la fragilité humaine. Puiſque la nature nous a donné un corps infirme, ſujet à des maladies incurables, & à d'inſupportables ſouffrances; n'eſt-il pas à craindre que notre ame, en participant aux infirmités de ſon aſſocié, n'ait de plus ſes propres maladies, & ſes douleurs particulières? Mais je reviens de cette idée, quand je conſidère que ce qui me fait juger mal des forces de la vertu, ce n'eſt point la vertu même, c'eſt la foibleſſe des hommes, & peut-être la mienne p opre. Car ſi la vertu eſt quelque cho e de réel, comme l'exemple du gran l Ca-

ton votre oncle ne permet pas d'en douter, je conçois que rien de ce qui eſt poſſible, & indépendant d'elle, n'eſt capable de la toucher, & qu'à l'exception de ce qui eſt faute, elle regarde tout le reſte comme nul. Au lieu que nous autres, qui par de folles alarmes prévenons les maux à venir, & aggravons les préſens par un lâche abattement, nous aimons mieux en accuſer la Nature, que de nous donner le tort.

Pour nous guérir de cette erreur, & de tant d'autres, recourons à la Philoſophie. Entrainé autrefois dans ſon ſein par mon inclination, mais ayant depuis abandonné ſon port tranquille, je m'y ſuis enfin venu refugier, après avoir eſſuyé la plus horrible tempête.

Philoſophie, ſeule capable de nous guider! ô toi, qui enſeignes la vertu, & qui domptes le vice! que ferions-nous, & que deviendroit le genre humain ſans ton ſecours? C'eſt toi, qui as enfanté les villes, pour faire vivre en ſociété les hommes, auparavant diſperſés. C'eſt toi, qui les as unis, premièrement par la proximité du domicile, enſuite par les liens du maria-

ge, & enfin par la conformité du langage & de l'écriture. Tu as inventé les loix, formé les mœurs, etabli une police. Tu ſeras notre aſyle; c'eſt à ton aide que nous recourons; & ſi dans d'autres temps nous nous ſommes contentés de ſuivre en partie tes leçons, nous nous y livrons aujourd'ui tout entiers, & ſans réſerve. Un ſeul jour, paſſé ſuivant tes préceptes, eſt préférable à l'immortalité de quiconque s'en écarte. Quelle autre puiſſance implorerions-nous plutôt que la tienne, qui nous a procuré la tranquillité de la vie, & qui nous a raſſurés ſur la crainte de la mort?

On eſt bien éloigné, cependant, de rendre à la Philoſophie l'hommage qui lui eſt dû. Preſque tous les hommes la négligent: pluſieurs l'attaquent même. Attaquer celle à qui l'on doit la vie, quelqu'un oſe-t-il donc ſe ſouiller de ce parricide? Porte-t-on l'ingratitude au point d'outrager un maître, qu'on devroit au moins reſpecter, quand même on n'auroit pas trop été capable de comprendre ſes leçons? J'attribue cette horreur à ce que les igno-

rans ne peuvent, au travers des ténèbres qui les aveuglent, pénétrer dans l'antiquité la plus reculée, pour y voir, que les premiers fondateurs des sociétés humaines ont été des *Philosophes*. Quant au nom, il est moderne; mais pour la chose même, nous voyons qu'elle est très-ancienne. Car qui peut nier que la Sagesse n'ait été connue anciennement, & déja nommée de ce beau nom, par où l'on entend la connoissance des choses soit divines, soit humaines; de leur origine, de leur nature. Voilà ce qui fit autrefois donner le nom de *Sages* à ces sept Grecs (2) si fameux. Plusieurs siècles auparavant, Rome n'étant pas encore, il avoit été donné à Lycurgue, contemporain d'Homère, & plus anciennement encore à Ulysse, & à Nestor, dans les temps héroïques. D'ailleurs, quand on a dit qu'Atlas (3) portoit le Ciel sur ses

---

(2) Solon d'Athènes, Thalès de Milet, Chilon de Lacédémone, Pittacus de Mytilène, Cléobule de Lindos, Bias de Priène, & Périandre de Corinthe.

(3) Comme les Fables d'Atlas, & de

épaules, que Prométhée avoit été attaché ſur le Caucaſe, & que, tant Céphée que ſa femme, ſon gendre & ſa fille, brilloient au nombre des Aſtres; quelle raiſon auroit pû donner cours à ces opinions, ſi la ſcience divine de l'Aſtronomie, qui avoit fait admirer ces grands perſonnages, n'eût ſervi de prétexte à ceux qui ont imaginé ces fables ? Par la même raiſon, ſans doute, tous ceux qui ſe ſont attachés depuis aux ſciences contemplatives, ont été tenus pour *Sages*, & ont été nommés tels, juſques au temps de Pythagore, qui mit le premier en vogue le nom de *Philoſophe*. Héraclide de Pont, diſciple de Platon, & très-habile homme lui-même, en raconte ainſi l'hiſtoire.

Prométhée ſont triviales, je m'arrête à celle de Céphée, & de ſa famille, qui eſt moins connue. Céphée fut, dit-on, un Roi d'Ethiopie, père de la célèbre Andromède, laquelle après avoir été délivrée d'un monſtre marin par Perſée qu'elle épouſa enſuite, fut enfin placée au rang des Aſtres avec ſon père, ſon mari, & ſa mère Caſſiopée. Cicéron développe ici le ſens allégorique de ces prétendues métamorphoſes.

Digitized by Google

Un jour, dit-il, Léon, Roi des (4) Phliaſiens, entendit Pythagore diſcourir ſur certains points avec tant de ſavoir & d'éloquence, que ce Prince, ſaiſi d'admiration, lui demanda quel étoit donc l'art, dont il faiſoit profeſſion ? A quoi Pythagore répondit, qu'il n'en ſavoit aucun ; mais qu'il étoit Philoſophe. Et ſur ce que le Roi, ſurpris de la nouveauté de ce nom, le pria de lui dire, qui étoient donc les Philoſophes, & en quoi ils différoient des autres hommes ; » Il en eſt, répondit » Pythagore, de ce monde, & du com- » merce de la vie, comme de ces gran- » des aſſemblées, qui ſe tiennent parmi » nous à l'occaſion des Jeux publics. On » fait que dans le concours de ceux qui » s'y rendent, il y a des gens, qui n'y » ſont attirés que par l'envie de ſe diſ- » tinguer dans les exercices du corps, » & d'y mériter la couronne ; d'autres, » qui n'y ſont conduits que par l'eſpoir » d'y faire quelque profit, en vendant, » ou en achetant des marchandiſes ;

(4) Ce ſont les habitans d'une Ville du Péloponnèſe, appellée *Phliunte*, ou *Phliaſie*.

» d'autres encore, qui, penſant plus
» noblement, n'y vont chercher ni
» profits, ni applaudiſſemens, mais ſon-
» gent uniquement à voir ce qui s'y
» paſſe, & à faire leurs réflexions ſur
» ce qui s'y préſente à leurs yeux. On
» en peut dire autant de tous les hom-
» mes, qui paſſant d'une autre vie en
» celle-ci, comme on paſſe d'une ville
» ou d'une aſſemblée dans une autre,
» y apportent tous des vûes différen-
» tes. Car tandis que les uns cherchent
» la gloire, & les autres les richeſſes,
» il y a une troiſième eſpèce d'hom-
» mes, mais peu nombreuſe, qui re-
» gardant tout le reſte comme rien,
» s'appliquent principalement à la con-
» templation des choſes naturelles. Ce
» ſont ces derniers qui ſe diſent *Phi-*
» *loſophes*, c'eſt-à-dire, amateurs de la
» Sageſſe. Et comme à l'égard des
» Jeux, il n'eſt rien de ſi honnête que
» d'y aſſiſter ſans aucune vûe intéreſ-
» ſée, de même en ce monde la pro-
» feſſion la plus noble eſt celle d'une
» étude, qui n'a d'autre but que de
» parvenir à la connoiſſance de toutes
» choſes.

Pythagore n'inventa pas ſeulement le nom de la *Philoſophie*; il contribua fort à la répandre, lorſqu'étant venu dans cette partie de l'Italie, qu'on appeloit la Grande Grèce, il y donna des leçons ſoit publiques, ſoit particulières, ſur ce que les ſciences & les arts ont de plus utile. J'aurai peut-être occaſion d'entrer là-deſſus une autre fois dans quelque détail. Il me ſuffit ici de dire, que juſqu'à Socrate, diſciple d'Archélaüs, qui l'avoit été d'Anaxagore, la Philoſophie ancienne ſe contentoit d'enſeigner la ſcience des nombres, les principes du mouvement, & les ſources de la génération, & de la corruption de tous les êtres. A quoi elle joignoit des obſervations exactes ſur la grandeur, les diſtances, & le cours des Aſtres, & ſur tout ce qui regarde les choſes céleſtes. Socrate fut le premier, qui fit, pour ainſi dire, deſcendre la vraie Philoſophie du Ciel, & l'introduiſit, non-ſeulement dans les villes, mais juſques dans les maiſons, en faiſant que tout le monde diſcourût ſur ce qui peut ſervir à régler la vie, à former les mœurs & à diſtinguer

Digitized by Google

ce qui eſt bien, ce qui eſt mal. Ses diverſes manieres de raiſonner, la variété des choſes qu'il a traitées, & l'étendue de ſon génie, ſi bien repréſentée dans les écrits de Platon, firent naître différentes ſectes. Dans celle que j'ai préférée, & qui me paroît la plus conforme au goût de Socrate, il ne s'agit point de s'ouvrir ſur ce qu'on croit, mais bien plutôt de montrer aux autres qu'ils ſe trompent, & de chercher ſur chaque matière à voir de quel côté eſt la vrai-ſemblance. Ainſi en uſoit Carnéade, avec tout l'eſprit & avec toute l'éloquence poſſible; je me ſuis exercé en ce genre plus d'une fois, & depuis peu encore dans mes Conférences de Tuſculum. Vous avez déja, mon cher Brutus, le réſultat des quatres premières. Quand le cinquième jour on ſe fut rendu au lieu de la diſpute, le ſujet me fut ainſi propoſé.

L'AUDITEUR.

J'ai peine à croire que la Vertu ſuffiſe pour rendre l'homme heureux.

CICÉRON.

Telle eſt pourtant l'opinion de Bru-

tus, dont vous me permettrez de préférer l'autorité à la vôtre.

L'AUDITEUR.

Cette préférence ne me ſurprend point. Mais il n'eſt pas queſtion ici de la préférence, que l'amitié vous fait avoir pour ſes ſentimens : il s'agit de ma thèſe, & de voir ſi vous êtes en état de la combattre.

CICÉRON.

Vous niez donc que la vertu ſuffiſe pour nous rendre heureux.

L'AUDITEUR.

Je le nie abſolument.

CICÉRON.

Quoi ! ne convenez-vous pas que tous les ſecours néceſſaires pour vivre en honnêtes-gens, la vertu nous les fournit ?

L'AUDITEUR.

J'en demeure d'accord.

CICÉRON.

Pouvez-vous donc ne pas regarder

Digitized by Google

comme malheureux, celui qui vit mal; & comme heureux, celui qui vit bien?

L'AUDITEUR.

J'avoue ſans doute, qu'au milieu même des tourmens on peut être honnête-homme, & par conſéquent bien vivre, c'eſt-à-dire, vivre avec conſtance, avec gravité, avec ſageſſe, avec courage. Tout cela peut bien ſe trouver au milieu des plus cruelles (5) ſouffrances: mais n'y cherchons point la félicité.

CICÉRON.

Quoi donc! Tandis que la conſtance, la gravité, le courage, la ſageſſe, & toutes les Vertus ſe livreront de bonne grace aux bourreaux, ſans redouter ni ſupplices, ni douleurs; n'y aura-t-il que la félicité, qui s'évanouira à l'approche ſeule de la priſon?

---

(5) Cicéron ſe ſert du terme, *Eculeus*, le chevalet, dont les Anciens ſe ſervoient pour donner la torture aux criminels, & qui eſt encore aujourd'hui en uſage pour punir les ſoldats.

L'AUDITEUR.

Trouvez d'autres raiſons, ſi vous me voulez convaincre. Celles-ci ne me touchent point ; non-ſeulement parce qu'elles ſont uſées, mais encore parce que ces vaines ſubtilités des Stoïciens reſſemblent aux petits vins, qui ne portent point l'eau, & qui ont bien quelque agrément quand on les goûte, mais qui le perdent quand on les avale. D'abord ce grouppe de Vertus raſſemblées, & miſes enſemble à la torture, nous frappe ſi fort l'imagination, que nous croyons voir courir après elles la félicité, qui ne peut conſentir à s'en ſéparer. Mais avez-vous détourné les yeux de deſſus ce magnifique tableau, pour n'enviſager que le vrai : à l'inſtant vous vous retrouvez auſſi peu diſpoſé qu'auparavant, à croire qu'on puiſſe être heureux dans les tourmens. C'eſt là ce qui eſt à prouver. Ne craignez pas, au reſte, que les Vertus ſe plaignent d'avoir été abandonnées par la félicité. Car il n'y a point de vertu ſans prudence. Or la prudence nous apprend que tous les gens de bien ne ſont pas

heureux. Elle nous rappelle les exemples (6) d'un Régulus, d'un (7) Cépion, d'un (8) Aquilius. Et ſi vous préférez les images à la vérité toute nue, je vous repréſenterai cette même

---

(6) Tout le monde ſait que M. Attilius Régulus, Général d'une armée Romaine contre les Carthaginois, ayant été pris priſonnier par eux, & relâché ſur ſa parole, pour aller à Rome traiter de l'échange des priſonniers, eut le courage d'en diſſuader le Sénat. Puis étant retourné à Carthage pour dégager ſa parole, on l'y fit mourir dans les plus rudes tourmens.

(7) Q. Servilius Cépion, après avoir paſſé par tous les honneurs de la République, juſque-là qu'on l'avoit décoré du titre de *Défenſeur du Sénat*, eut le malheur de perdre une grande bataille contre les Cimbres. Ses ennemis ayant ſaiſi cette occaſion, pour le perdre, l'accuſèrent de s'être attiré cette diſgrace, pour avoir pillé à Toulouſe le Temple d'Apollon, où il y avoit des trèſors immenſes. Sur cela le Peuple ſuperſtitieux le condamna. Les uns diſent qu'il mourut dans les priſons. D'autres, qu'il ſe retira à Smyrne, où il ſupporta très-conſtamment l'exil & la pauvreté.

(8) Manius Aquilius n'étoit que Lieutenant de Q. Oppius, Général de l'armée contre Mitridate, quand ce Roi l'ayant pris

Digitized by Google

Prudence, qui empêche la Félicité de courir à la torture, en lui remontrant qu'elle n'eſt point faite pour les tourmens, ni pour la douleur.

CICÉRON.

Prenons-nous-y autrement, je le veux bien : quoique le tour que je donne à mes raiſonnemens, ne doive point dépendre de vous. Je vous demande donc, ſi dans nos diſcours précédens nous ſommes convenus de quelques articles ?

L'AUDITEUR.

Oui, de quelques-uns, & qui ne ſont pas de petite conſéquence.

CICÉRON.

Voilà notre thèſe, cela étant, déja toute prouvée, ou peu s'en faut.

L'AUDITEUR.

Pourquoi, je vous prie ?

---

priſonnier, le fit ignominieuſement promener ſur un âne, fouetter, & enſuite mourir en lui faiſant verſer de l'or fondu dans la bouche.

CICÉRON.

Parce qu'une vie heureuſe eſt le partage d'une ame tranquille, où il ne s'élève aucun de ces mouvemens impétueux, qui dérangent la raiſon. Un homme qui craint la douleur ou la mort, peut-il n'être pas malheureux, puiſque ſouvent nous éprouvons l'un, & que nous ſommes continuellement menacés de l'autre ? Que ſera-ce, ſi le même homme, comme c'eſt choſe ordinaire, craint encore la pauvreté, le mépris, l'ignominie; s'il a peur de devenir perclus, ou aveugle; s'il craint la ſervitude, malheur qui ſouvent arrive, non ſeulement à des particuliers, mais même à des nations puiſſantes ? Que ſera-ce, ſi, non content de trembler pour l'avenir, il éprouve des malheurs préſens; s'il a les horreurs de l'exil à ſupporter; s'il perd ſes parens, ſes amis ? Un homme qui ſe voit en butte à tant d'infortunes, & qui ſe livre à ſon chagrin, peut-il n'être pas infiniment à plaindre ? Mais trouvez-vous plus heureux cet autre, que nous voyons en proie à ſes paſſions; qui

Digitized by Google

déſire tout avec fureur ; qui veut envahir tout, & que rien ne peut aſſouvir ; en ſorte que ſa ſoif, à meſure qu'il la ſatisfait, en devient plus ardente ? Que dirons-nous de ces eſprits légers qui s'abandonnent aux tranſports d'une joie frivole, & qui ſont toujours ſi contens d'eux-mêmes ? Plus on les voit infatués de leur bonheur, plus ils font pitié. Tous ces gens-là étant malheureux, il faut donc, au contraire, que ceux-là ſoient heureux, qu'aucune frayeur n'émeut, qu'aucun chagrin ne ronge, qu'aucune cupidité n'enflamme, qu'aucune folle joie ne tranſporte, qu'aucune volupté n'amollit. On juge que la mer eſt calme, quand ſa ſurface n'eſt pas même agitée du moindre vent ; & de même on juge que l'ame eſt tranquille, quand nul trouble ne l'agite. Quelqu'un, d'un courage à l'épreuve des plus cruelles injures du ſort, & par conſéquent inacceſſible à la crainte & à la triſteſſe ; ſi de plus il a foulé aux pieds la cupidité & la volupté ; par où ne ſeroit-il pas heureux ? Or, ſuppoſé que la vertu mette un homme dans cette ſituation, comment n'auroit-elle

pas tout ce qu'il faut pour nous procurer un bonheur parfait ?

L'AUDITEUR.

On ne peut nier que ce ne ſoit être heureux, que de vivre ſans crainte, ſans triſteſſe, ſans déſir, ſans folle joie. Ainſi ſur ce point-là, nous ſommes d'accord.

CICÉRON.

Vous ne pouvez me conteſter l'autre : car dans nos diſputes précédentes il a été reconnu que l'ame du Sage fermoit l'entrée à toute paſſion. Voilà donc ma thèſe prouvée.

L'AUDITEUR.

Peu s'en faut, à la vérité.

CICÉRON.

Je m'en tiendrois là, ſi je diſputois ici en Mathématicien, plutôt qu'en Philoſophe. Quand les Géomètres veulent démontrer quelque problème, leur méthode eſt de ſuppoſer comme accordé ce qu'ils ont prouvé précédemment, & de s'arrêter uniquement à la preuve

Digitized by Google

de la propoſition, qui n'a point encore été démontrée. Mais les Philoſophes, quand ils traitent quelque matière, ils raſſemblent toutes les preuves qui tendent à ſoutenir le point conteſté; quoiqu'il les aient déja établies ailleurs. Autrement, lorſqu'on demande aux Stoïciens, *ſi la vertu ſeule peut faire notre félicité*, ne ſe borneroient-ils pas à répondre qu'ils ont établi ailleurs ce principe, *Qu'il n'y a rien de bon, que ce qui eſt honnête*: d'où il ſuit que la vertu ſuffit pour rendre la vie heureuſe; l'un étant une conſéquence de l'autre? Ce n'eſt pourtant pas ainſi qu'ils en uſent. Ils ont des Traités ſéparés, & ſur l'honnête, & ſur le ſouverain bien; quoique le premier conduiſe naturellement à cette concluſion, *Que la vertu ſeule eſt ce qui peut nous rendre heureux.* Il y a pour chacune de ces propoſitions, des preuves qui lui ſont propres; & ſur-tout pour une propoſition auſſi importante que celle-ci, qui renferme (prenez-y bien garde) la plus ſublime doctrine, & la plus grande, la plus magnifique promeſſe de la Philoſophie. Car, grands Dieux;

que promet-elle ? Qu'en obéiſſant à ſes loix, on ſera toujours armé contre les atteintes de la fortune: on poſſédera en ſoi-même toutes les reſſources néceſſaires pour vivre content: en un mot, on ſera toujours heureux. Je verrai ſi elle tient parole. Je compte déja pour beaucoup, l'engagement qu'elle prend.

Xerxès, tout comblé qu'il étoit des faveurs de la fortune, non content de ces armées prodigieuſes, & de ces vaiſſeaux ſans nombre qui obéiſſoient à ſes ordres; non content de ſes tréſors inépuiſables, propoſa une récompenſe à qui pourroit lui enſeigner un nouveau genre de volupté; & après toutes ſes recherches, il ne put encore trouver le ſecret de ſe ſatisfaire, parce que la ſoif du plaiſir eſt inſatiable. Je voudrois, moi, donner un prix à qui trouveroit des raiſons encore plus fortes, pour mettre hors de doute la thèſe que je défends.

L'AUDITEUR.

Je le voudrois comme vous, quoiqu'il me reſte peu d'éclairciſſemens à

vous demander. Car je conviens que vous raiſonnez conſéquemment, & que s'il n'y a rien de bon que ce qui eſt honnête, notre bonheur conſiſte à être vertueux : d'où il s'enſuit que la vertu ſeule eſt notre ſouverain bien. Mais ce n'eſt pas là le ſentiment de votre ami Brutus ; car il croit, comme ſes maîtres, Ariſte (9) & Antiochus, que la vertu n'exclud pas tout autre bien, quoiqu'elle ſuffiſe pour nous rendre heureux.

CICÉRON.

Hé quoi ! voudriez-vous me mettre aux mains avec Brutus ?

L'AUDITEUR.

Vous ferez ſur cela ce qu'il vous plaira. Je n'ai rien à vous preſcrire.

CICÉRON.

Une autre fois nous verrons lequel

(9) Ariſte, & Anthiochus étoient deux frères, de la ville d'Aſcalon, & qui s'établirent à Athènes, où ils enſeignoient la Philoſophie, ſuivant les dogmes des Académiciens, mais un peu mêlés de ceux des Stoïciens.

de nous deux eſt le plus fidelle à ſes principes. J'ai ſouvent diſputé là-deſſus, & contre Antiochus, & contre Ariſte, lorſque dernièrement je logeai chez lui à Athènes, en revenant (1) de mon Gouvernement. Je leur ſoutenois que quiconque éprouve de vrais maux, ne peut être heureux : & que par conſéquent, ſi les douleurs du corps ou les revers de la fortune ſont de vrais maux, le Sage n'en eſt pas à l'abri.

A cela ils me répondoient, ce qu'Antiochus a dit fort au long dans ſes écrits, que la vertu par elle-même ſuffit pour rendre l'homme heureux, mais non heureux au ſuprême degré. Que la plûpart des choſes reçoivent leur dénomination de ce qui en compoſe la plus grande partie, quoiqu'il y manque quel-

(1) Cicéron prend ici le titre d'*Impérator*, qui lui avoit été donné à l'occaſion de quelques avantages qu'il remporta ſur les Parthes, pendant qu'il étoit Proconſul de Cilicie. Cela arriva l'an de Rome 702. Il en partit l'année ſuivante pour revenir à Rome, & arriva à Athènes le 14 d'Octobre. Ce fut dans ce voyage qu'il logea chez Ariſte.

que point ; comme quand on parle des forces, de la ſanté, des richeſſes, des honneurs, de la gloire : toutes choſes dont on juge par le genre, & non par le plus, ou le moins. Qu'ainſi la félicité, pour manquer de quelques biens, lorſqu'elle en poſſéde les principaux, n'en eſt pas moins félicité.

Quant à préſent, il ſeroit aſſez inutile d'approfondir ce ſyſtême, où je trouve une contradiction manifeſte. Je n'entens pas bien, en effet, comment celui qui eſt heureux pourroit avoir quelque choſe de plus à déſirer. Car, ſi quelque choſe lui manque, il n'eſt pas heureux. Et quand on dit que les choſes reçoivent leur dénomination de ce qui en compoſe la meilleure partie, cela n'eſt vrai qu'en certains cas. Puiſque ces Philoſophes admettent trois ſortes de maux, ſuppoſons un homme dans qui les maux du corps, & ceux qui ſont des coups de la fortune, ſoient réunis au plus haut degré ; ſoutiendra-t-on qu'il lui manque peu de choſe pour être, je ne dis pas ſouverainement, mais même ſimplement heureux ?

Voilà où Théophraſte a échoué.

Après avoir reconnu que les ſupplices, les ſouffrances, la ruine de la patrie, l'exil, la perte des enfans, pouvoient faire le malheur de la vie; il n'a oſé, avec un ſentiment bas & rampant, allier un langage mâle & noble. Que ſes principes ſoient juſtes, c'eſt une autre queſtion: mais du moins il ne s'en écarte pas; & je n'aime point qu'on attaque les conſéquences, quand on a paſſé les principes. On n'arrête point le plus ſavant des Philoſophes, & celui qui écrit avec le plus d'élégance, ſur la diſtinction qu'il fait des trois ſortes de biens; & chacun tombe ſur lui pour avoir enſeigné dans ſon Livre *De la vie heureuſe*, que celui qui eſt dans les ſouffrances, & à la torture, ne peut être heureux. On l'accuſe même d'y avoir dit, au moins en termes équivalens, que la félicité n'étoit jamais montée ſur la roue. Comme ſi après lui avoir paſſé que les douleurs du corps, & les revers de la fortune doivent être mis au rang des maux, on pouvoit lui ſavoir mauvais gré de ſoutenir que l'on peut donc être vertueux, ſans être heureux; puiſque la

vertu ne met pas à l'abri des maux dont je viens de parler.

Toutes les écoles ſe ſont élevées contre lui, pour avoir loué dans ſon (2) Calliſthène cette ſentence :

Le ſort règle nos jours, plutôt que la ſageſſe.

Jamais rien de ſi lâche, dit-on, n'eſt ſorti de la bouche d'un Philoſophe. Je l'avoue ; mais rien auſſi de plus conſéquent. Car puiſqu'il y a tant de biens qui appartiennent au corps, & tant d'autres qui dépendent du hazard ; n'eſt-il pas évident que l'empire de la fortune, qui diſpoſe des uns & des autres, eſt plus étendu que celui de la ſageſſe ?

Aimons-nous mieux imiter Epicure, qui ſouvent dit de bonnes choſes, ſans trop s'embarraſſer ſi elles quadrent à ſes principes ? Par exemple, il loue la frugalité : & cela eſt vraiment d'un Philoſophe ; mais conviendroit à un Socrate, à un Antiſthéne ; non à un homme qui met le ſouverain bien dans la volupté. Il nie que la vie puiſſe

(2) Voyez ci-deſſus, pag. 21, Rem. 3.

être

être agréable, ſi elle n'eſt conforme à l'honneur, à la ſageſſe, à la juſtice. Rien de plus grave, rien de plus digne de la Philoſophie; ſi tout ce qu'il dit de l'honneur, de la ſageſſe, & de la juſtice, il ne le rapportoit pas au plaiſir. Qu'il diſe que la fortune a peu de part aux affaires du Sage; rien de mieux. Mais quelqu'un, qui regarde la douleur non-ſeulement comme le plus grand des maux, mais comme le ſeul que nous ayons à craindre, doit-il braver ainſi la fortune, tandis qu'elle peut l'accabler en un inſtant des plus vives douleurs? Que Métrodore s'écrie avec grace: *Fortune, tu as beau faire. Je ſuis inacceſſible à toutes tes attaques. J'ai fermé, j'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvois venir à moi:* cela ſeroit beau dans la bouche d'un Ariſton de Chio, ou du Stoïcien Zénon, qui ne regardent comme mal, que ce qui n'eſt pas honnête. Mais t'appartient-il de parler ainſi, Métrodore? Toi, qui renfermes le ſouverain bien dans tes entrailles, & qui le fais dépendre d'une ſanté ferme, dont tu peux être privé dans le moment par cette

même fortune, à qui tu te vantes d'avoir fermé toute entrée ? Voilà pourtant ce qui ſéduit les ignorans : & ce ſont ces belles ſentences qui attirent la multitude. Mais ceux qui ſavent raiſonner, ne s'attachent pas à ce qu'on dit; ils examinent ce qu'on doit dire.

Quand j'avance ici cette propoſition, *Que tous les gens de bien ſont heureux*, il faut peſer mes termes. Par celui de *gens de bien*, il eſt clair que j'entens ceux qui réuniſſent toutes les vertus. Par celui d'*heureux*, j'entens ceux qui poſſédent tous les biens, ſans aucun mêlange de maux. Car je ne crois pas que la félicité nous préſente d'autre notion, que l'aſſemblage de tous les biens, à l'excluſion de tous les maux. Or c'eſt vainement que la vertu y aſpireroit, ſi hors d'elle il y a quelqu'autre bien. Elle ſeroit aſſaillie par une foule de maux, ſi ce ſont des maux que la pauvreté, l'abjection, l'humiliation, l'abandon des amis, la perte des proches, les vives douleurs du corps, le dérangement total de la ſanté, la foibleſſe du tempérament, la privation de la vûe, la ruine de la

Digitized by Google

patrie, l'exil, & enfin la ſervitude. Tous ces maux-là, & beaucoup d'autres encore, peuvent accabler le Sage; car ils ſont l'effet du haſard, dont le Sage n'eſt pas exempt. Quand on eſt donc perſuadé que ce ſont là de vrais maux, peut-on répondre au Sage d'une félicité conſtante, puiſque ces prétendus maux peuvent l'aſſiéger tous à la fois?

J'aurois peine à me ranger, cela étant, à l'avis de mon ami Brutus; quoique ce ſoit celui de nos maîtres communs, & de ces anciens Philoſophes, Ariſtote, Speuſippe, Xénocrate, & Polémon, qui après avoir mis au rang des vrais maux les accidens dont je viens de parler, n'ont pas laiſſé de ſoutenir que le Sage eſt toujours heureux. S'ils ambitionnent ce beau nom, juſtement dû à un Pythagore, à un Socrate, à un Platon; qu'ils apprennent plutôt d'eux à mépriſer tout ce dont ils ſont éblouis, vigueur, ſanté, beauté, opulence, dignités. Qu'ils comptent le contraire pour rien. Alors ils pourront publier à haute voix, qu'ils ne craignent ni les traverſes de la for-

tune, ni les jugemens de la multitude; ni les douleurs, ni la pauvreté; & qu'ils ont en eux-mêmes de quoi ſe rendre heureux, en retranchant du nombre des biens tout ce qui eſt hors de leur pouvoir. Je ne permettrai point à quelqu'un qui penſe ſur les biens & ſur les maux avec le vulgaire, de tenir ſur la vertu le langage d'une ame grande & ſublime. Epicure, c'eſt tout dire, voulant partager la gloire de ceux qui tiennent un ſi noble langage, prononce hardiment que le Sage lui paroît toujours heureux. Parleroit-il de la ſorte, s'il s'entendoit lui-même? Car qu'y a-t-il de moins compatible, que de regarder la douleur comme le plus grand de nos maux, ou plutôt comme le ſeul, & de croire que le Sage, au milieu des plus rudes tourmens, pourra s'écrier : *Que cela* (3) *eſt doux!* Jugeons donc des Philoſophes, non par les termes qu'ils emploient, mais par la ſuite & par la cohérence de leurs principes.

(3) Voyez la Tuſculane II, chap. 7.

Digitized by Google

L'AUDITEUR.

Je me range à votre avis. Mais vous-même, ne feriez-vous pas tombé dans quelque contradiction ?

CICÉRON.

Voyons comment.

L'AUDITEUR.

Je liſois dernièrement votre quatrième (4) livre *Du bien & du mal*, où je remarquai qu'en diſputant contre Caton, vous lui ſouteniez, & avec raiſon, ſelon moi, qu'entre Zénon, & les Péripatéticiens, toute la différence conſiſte dans quelques termes nouveaux. Or, ſi cela eſt, pourquoi les Péripatéticiens ne pourront-ils dans leur ſyſtême, auſſi-bien que Zénon dans le ſien, dire que la vertu ſuffit pour nous rendre heureux ? Il faut, je crois, avoir égard aux choſes, plutôt qu'aux termes.

CICÉRON.

A ce que je vois, vous prétendez

(4) *De finibus bonorum, & malorum.*

me battre avec mes propres armes ; & me prendre par mes paroles, ou par mes écrits. Uſez-en de la ſorte avec ceux qui épouſent des ſyſtêmes : mais je ſuis d'une ſecte où l'on vit au jour la journée. Tout ce qui vient à nous paroître le plus probable, nous l'embraſſons dans le moment : & c'eſt ce qui fait que nous ſommes les ſeuls indépendans. Quoi qu'il en ſoit, comme nous diſions tout à l'heure qu'il faut toujours voir ſi l'on raiſonne conſéquemment, nous n'avons point ici à examiner ſi Zénon & Ariſton ſon diſciple ont dit vrai dans leur principe, *Qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête ;* mais ſi la conſéquence qu'on tire de-là, eſt juſte, *Qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu.* Ainſi, ſans nous embarraſſer ſi Brutus eſt bien d'accord avec lui-même, permettons-lui d'aſſûrer que le Sage eſt toujours heureux. Qui mérite mieux que lui, la gloire attachée à un tel ſentiment ? Pour nous, ne laiſſons pas de pouſſer les choſes encore plus loin, en montrant que le Sage n'eſt pas ſeulement heureux, mais qu'il l'eſt ſouverainement.

Un étranger, Zénon de Citie, vil artiſan de termes nouveaux, & vrai ſinge de l'ancienne Philoſophie, a voulu ſe faire honneur de cette admirable maxime, qui eſt dûe à notre grand Platon, dans les écrits duquel il eſt ſouvent répété que l'unique bien de l'homme, c'eſt la vertu. Par exemple, dans ſon Gorgias, où Socrate interrogé ſur ce qu'il penſoit du bonheur (5) d'Archélaüs, fils de Perdiccas, & qui paſſoit alors pour l'homme du monde le plus heureux, répond, *qu'il ne pouvoit en rien dire, n'ayant jamais eu d'entretien avec lui*; ajoutant, *qu'il ne pouvoit le connoître d'une autre manière.* Vous ne ſauriez donc, lui dit-on, aſſûrer que le grand Roi de Perſe ſoit heureux? *Comment le pourrois-je*, re-

(5) Perdiccas étoit un Roi de Macédoine, qui avoit eu ce fils d'une Eſclave de ſon frere Alcetas. On ne ſait pas comment Archélaüs s'empara du Royaume, au préjudice d'un fils légitime, que ſon pere avoit laiſſé âgé ſeulement de ſept ans, & qu'Archélaüs fit mourir dans la ſuite. Il fit encore d'autres crimes pour ſe maintenir ſur le trône, & régna glorieuſement, à cela près.

prend-il, *puiſque j'ignore s'il eſt ſavant, & homme de bien ?* On lui demande ſi c'eſt là en quoi il faiſoit conſiſter toute la félicité. *Oui, c'eſt bien là mon ſentiment, que les gens de bien ſont heureux ; & les méchans, malheureux.* Archélaüs eſt donc malheureux ? *Oui ſans doute, s'il eſt injuſte.*

Paroît-il clairement, que Socrate renfermoit tout le bonheur dans la vertu ? Vous allez encore l'entendre dans (6) l'Epitaphe. » Celui-là, dit-il, » me paroît prendre la route la plus » sûre pour être heureux, qui tâche » de trouver dans ſon propre fonds » tout ce qui peut le rendre tel ; ſans » dépendre ni de la fortune, ni du ca- » price d'autrui. Un homme qui penſe » ainſi, eſt modéré ; il eſt courageux ; » il eſt ſage, & dans l'adverſité comme » dans la proſpérité, à la mort comme » à la naiſſance de ſes enfans, il obéit » à l'ancien précepte, qui nous défend » de nous livrer jamais trop, ni à la » joie ni au chagrin, parce que nos

(6) Dialogue de Platon, dont les Interlocuteurs ſont Ménéxène & Socrate.

» eſpérances doivent porter toutes ſur
» ce qui dépend abſolument de nous.

Telle eſt la doctrine de Platon ; & de là comme d'une ſource auguſte & divine, coulera tout mon diſcours. Par où mieux commencer, que par notre commune mère la Nature ? Toutes ſes productions ſont parfaites en leur genre ; non ſeulement celles qui ſont animées, mais même celles qui ſont faites pour tenir à la terre par leurs racines. Ainſi les arbres, les vignes, & juſqu'aux plus petites plantes, ou conſervent une perpétuelle verdure, ou après s'être dépouillées de leurs feuilles pendant l'hiver, s'en revêtent tout de nouveau au printemps ; & il n'y en a aucune, qui par un mouvement intérieur, & par la force des ſemences qu'elles renferment, ne produiſe des fleurs, ou des fruits : de ſorte qu'à moins de quelque obſtacle, elles parviennent toutes au dégré de perfection, qui leur eſt propre. Les animaux étant doués de ſentiment, manifeſtent encore mieux la puiſſance de la nature. Car elle a placé dans les eaux, ceux qui ſont propres à nager ; dans les airs,

ceux qui ſont diſpoſés à voler ; & parmi les terreſtres, elle a fait ramper les uns, marcher les autres ; elle a voulu que ceux-ci vécuſſent ſeuls, & ceux-là en troupeaux ; elle a rendu les uns féroces, les autres doux ; il y en a qui vivent cachés ſous terre. Chaque animal, fidelle à ſon inſtinct, ſans pouvoir changer ſa façon de vivre, ſuit inviolablement la loi de la nature. Et comme toute eſpèce a quelque propriété, qui la diſtingue eſſentiellement, auſſi l'homme en a-t-il une, mais bien plus excellente : ſi c'eſt parler convenablement, que de parler ainſi de notre ame, qui eſt d'un ordre tout-à-fait ſupérieur, & qui étant un écoulement de la Divinité, ne peut être comparée, l'oſerons-nous dire, qu'avec Dieu même. Cette ame donc, lorſqu'on la cultive, & qu'on la guérit des illuſions capables de l'aveugler, parvient à ce haut dégré d'intelligence, qui eſt la raiſon parfaite, à laquelle nous donnons le nom de vertu. Or, ſi le bonheur de chaque eſpèce conſiſte dans la forte de perfection, qui lui eſt propre : le bonheur de l'homme con-

ſiſte dans la vertu, puiſque la vertu eſt ſa perfection.

Juſque-là Brutus eſt d'accord avec moi, auſſi-bien qu'Ariſtote, Xénocrate, Speuſippe, & Polémon. Mais je vais plus loin, & je ſoutiens que la vertu nous rend ſouverainement heureux. Que manque-t-il, en effet, à l'homme content de ce qu'il a, & qui ſait qu'on ne peut l'en dépouiller ? Au contraire, celui qui craint d'être dépouillé, comment ſeroit-il heureux ? Or, ſi vous admettez trois ſortes de biens, vous n'êtes jamais ſûr de pouvoir les conſerver. Peut-on ſe répondre d'une ſanté, ou d'une fortune durable ? Point de vrai bonheur, à moins qu'il ne ſoit bâti ſur d'inébranlables fondemens: & par conſéquent, ſi vous y faites entrer ces trois ſortes de biens. Je me ſouviens, à ce ſujet, du Spartiate, qui ayant entendu un Négociant ſe glorifier d'avoir fait partir pluſieurs vaiſſeaux : *Je ne fais pas grand cas*, dit-il, *d'un bonheur qui ne tient qu'à quelques cordages.*

Rien donc de ce qui peut nous échapper, ne doit être mis au rang

des choſes néceſſaires pour être heureux ; car il n'eſt pas poſſible d'être heureux, tant qu'on craint de perdre ce qui ſert à nous rendre tels. Auſſi voulons-nous que pour l'être, on ſoit à l'épreuve de tout, muni & fortifié contre tout, & dès-lors inacceſſible non-ſeulement à quelques petites craintes, mais à toutes. On ne peut ſe dire innocent, ſi l'on eſt coupable de la moindre faute : & de même on ne peut ſe dire exempt de crainte, pour peu qu'il en reſte. Qu'eſt-ce que le courage, ſi ce n'eſt une diſpoſition de l'ame, qui nous empêche de ſuccomber au travail, ou à la douleur, & qui nous raſſûre contre tout danger ? Or cette diſpoſition ne ſe rencontre que dans un homme qui ne connoît pour tout bien que la vertu. Tant qu'on aura divers maux à ſouffrir ou à craindre, ſera-t-on exempt de chagrin, & jouira-t-on de cette aimable tranquillité, l'objet de nos déſirs ? Quel autre que celui qui n'établit ſon bonheur qu'en lui-même, aura cette élévation de ſentimens, & cette fermeté que nous exigeons du Sage, pour ſe mettre au-deſſus des accidens ?

On raconte que le Roi Philippe ayant écrit aux Lacédémoniens d'un ton menaçant, qu'il ſauroit bien déconcerter tous leurs deſſeins, *Hé quoi!* répondirent-ils, *nous empêchera-t-il donc de mourir quand nous le voudrons?* Une ville entière a pû penſer ſi noblement : ne ſe trouvera-t-il pas une ame de cette trempe?

Au courage, dont je parle, ſi vous joignez une tempérance, qui tienne en bride vos paſſions, que manquera-t-il à votre félicité? D'une part, le courage vous fait dompter le chagrin & la crainte : de l'autre, la tempérance amortit la cupidité, & retient les ſaillies d'une folle joie. C'eſt là ce qu'opère la vertu. Je m'arrêterois à le prouver, ſi ce n'étoit choſe déja faite dans mes diſcours précédens.

Puiſque les paſſions nous rendent donc malheureux, & que la paix de l'ame fait un effet contraire : les paſſions étant un égarement de notre raiſon, doublement ſéduite, tantôt par de prétendus maux, qui nous jettent dans la triſteſſe, ou dans la crainte ; tantôt par de faux biens, qui excitent

de violens déſirs, ou de vains tranſports de joie : quand vous verrez un homme libre & dégagé de toutes ces ſortes d'agitations, ſi oppoſées les unes aux autres, héſiterez-vous à le croire heureux ? Or telle eſt toujours la ſituation du Sage. Donc le Sage eſt toujours heureux.

Ajoutons que tout bien eſt agréable. Tout ce qui eſt agréable mérite de l'eſtime. Tout ce qui mérite de l'eſtime, eſt glorieux, eſt louable, & par conſéquent honnête. Tout bien eſt donc honnête. Or ceux mêmes qui admettent trois ſortes de biens, ne diſent pas de tous les trois qu'ils ſoient honnêtes. Ainſi l'honnête eſt le ſeul bien. Ainſi l'honnête ſeul eſt ce qui nous rendra heureux. On ne doit donc pas donner le nom de bien à des choſes dont l'affluence n'empêche pas d'être malheureux.

Repréſentez-vous un homme, qui poſſéde au ſuprême degré la ſanté, la vigueur, la beauté, la vivacité des ſens. Ajoutez-y, ſi vous voulez, la ſoupleſſe & la légéreté du corps. Comblez cet homme de richeſſes, d'hon-

neurs, de royaumes, de puiſſance & de tout ce qu'il y a de plus éclatant. Si en même temps il ſe trouve injuſte, intempérant, timide, avec peu ou point d'eſprit, ferez-vous difficulté de le tenir pour malheureux ? Quelle ſorte de biens eſt-ce donc là, que des biens qui n'empêchent pas qu'on ne puiſſe être infiniment à plaindre ? Comme un tas de bled n'eſt compoſé que de grains d'une même eſpèce, auſſi le bonheur eſt-il un tout, dont les parties doivent ſe reſſembler. Or il n'y a que l'honnête, qui faſſe le bonheur. Quand vous y mêlerez quelque choſe d'un genre différent, il n'en ſauroit réſulter un tout, qui ſoit honnête ; ni par conſéquent, qui puiſſe ſervir à nous rendre heureux.

Tout bien eſt déſirable. Tout ce qui eſt déſirable, doit être approuvé. Tout ce que vous aurez jugé digne d'approbation, doit vous plaire. Tout ce qui peut vous plaire, doit avoir un mérite réel. Donc il eſt digne de louange. Or il n'y a que l'honnête, qui ſoit digne de louange. Donc il n'y a de bien, que ce qui eſt honnête. Autre-

ment vous appellerez *biens* une infinité de choſes, au nombre deſquelles je ne mets pas les richeſſes, puiſque tout homme, même le moins digne, peut en acquérir, & que le vrai bien n'eſt pas indifféremment pour toute ſorte de gens. Je n'y mets pas non plus la célébrité, & les applaudiſſemens qu'on peut obtenir du peuple, c'eſt-à-dire, d'une multitude compoſée de fous & de ſcélérats. On y mettroit auſſi de bien moindres agrémens : de belles dents, de beaux yeux, un teint frais, & ce que louoit dans Ulyſſe ſa nourrice Euryclée, en lui lavant les pieds,

La voix douce & touchante, & le corps potelé.

Par où le Philoſophe, s'il compte cela pour des biens, fera-t-il croire qu'il ne donne pas dans les viſions d'un vulgaire inſenſé ?

Mais, me direz-vous, quoique les Stoïciens n'accordent pas le nom de biens à ces ſortes de choſes, ils les regardent comme des avantages. D'accord : mais ils nient que ces avantages contribuent au bonheur de l'homme ;

Digitized by Google

au lieu que les Péripatéticiens les y croient néceſſaires, du moins pour le rendre parfait. Et nous, au contraire, nous le croyons parfait ſans cela; fondés ſur ce raiſonnement de Socrate, le chef des Philoſophes. » Tel, dit-il, » qu'eſt le cœur de l'homme, tel eſt » l'homme. Tel eſt l'homme, tels ſont » ſes diſcours. Tels ſont ſes diſcours, » telles ſont ſes actions, telle eſt ſa » vie. Or le cœur de l'homme de bien » eſt louable : ſa vie l'eſt donc auſſi : » elle eſt donc honnête, puiſqu'elle » eſt louable : & de-là il s'enſuit que » l'homme de bien eſt heureux.

Que je ſache de vous, au nom des Dieux, ſi vous prenez pour un ſimple amuſement nos derniers entretiens; ou ſi vous regardez comme un principe bien établi, que le Sage n'écoute point les paſſions, & qu'il regne une éternelle paix dans ſon ame? Or l'homme qui eſt modéré, conſtant, exempt de crainte, de chagrin, de folle joie, & de toute cupidité, c'eſt-à-dire, l'homme qui eſt ſage, peut-il n'être pas heureux?

Un homme de bien ne rapporte-

t-il pas à une fin digne de louange, toutes ſes actions, toutes ſes penſées ? Que prétend-il ? être heureux. Or il n'y a que la vertu, qui ſoit digne de louange. Ainſi c'eſt la vertu ſeule, qui conduit au bonheur.

On le prouve encore de cette autre manière. Une vie malheureuſe, ou qui n'eſt ni heureuſe, ni malheureuſe, n'offre rien dont il ſoit beau de ſe glorifier. Quelquefois pourtant il y a des perſonnes qui ſe glorifient, & avec raiſon, comme Epaminondas, lorſqu'il diſoit :

Thèbes (7) *par mes conſeils a triomphé de Sparte,*

Ou l'Africain, de qui l'on a dit :

De l'Aurore (8) *au couchant, il n'eſt point de guerriers*

---

(7) Ce vers eſt le premier des quatre Elégiaques, qui furent gravés dans la ville de Thèbes au bas de la ſtatue d'Epaminondas.

(8) Ce ſont les deux premiers vers de l'Epitaphe que fit Ennius pour le grand Scipion.

Dont le front ſoit couvert de ſi nobles lauriers.

On doit, cela étant, regarder (9) la vertu comme une choſe dont il eſt permis, dont il eſt juſte de ſe glorifier: & c'eſt même la ſeule dont l'honnête-homme faſſe gloire. Vous voyez ce qui s'enſuit de-là.

Que la vertu ne ſoit point la ſource du bonheur; il y aura donc quelque choſe de préférable au bonheur, puiſque la vertu méritera, ſans doute, la préférence; & de l'aveu même de nos adverſaires. Or n'eſt-ce pas la dernière des abſurdités, de vouloir que l'homme préfère quelque choſe à ſon bonheur?

Puiſqu'ils avouent que le vice ſeul ſuffit pour nous rendre malheureux, peuvent-ils nier que la vertu ait la même force pour nous rendre heureux? C'eſt ici la règle des contraires. J'en appelle à la ſameuſe balance de Cri-

---

(9) J'ai ſuivi ici une petite correction que j'ai faite au Texte latin, qui ſans cela ne m'a pas paru faire un ſens raiſonnable. On peut voir mes Remarques ſur ce paſſage.

Digitized by Google

tolaüs, où il prétendoit, que ſi d'un côté on mettoit les bonnes qualités de l'ame, & de l'autre non-ſeulement celles du corps, mais encore les autres biens étrangers, le premier côté emporteroit le ſecond, quand même on ajouteroit à ce dernier la terre & les mers. Quelle raiſon a donc pû empêcher le même Critolaüs, & cet autre grand Philoſophe Xénocrate, qui exalte ſi fort la vertu, & qui dépriſe tant tout le reſte, d'avouer qu'elle nous rend non-ſeulement heureux, mais même parfaitement heureux?

Toutes les vertus, ſi cela eſt faux, ſont anéanties. Car quiconque eſt ſuſceptible de chagrin, l'eſt auſſi de crainte: la crainte n'étant que l'attente inquiète d'un chagrin. Or l'homme ſuſceptible de crainte, l'eſt auſſi d'effroi, de timidité, de peur, de lâcheté; prêt à ſuccomber dans l'occaſion, & ne croyant point que ce précepte d'Atrée ſoit fait pour lui:

Qu'aux caprices du ſort préparés dès long-temps,
Leurs cœurs, ſans s'ébranler, éprouvent les plus grands.

Digitized by Google

Il ſuccombera, dis-je, & non-ſeulement il ſera vaincu, mais il acceptera l'eſclavage. Pour nous, nous demandons que la vertu ſoit toujours libre, toujours indomptable. Autrement la vertu n'eſt rien. Mais s'il eſt vrai qu'elle ſuffiſe pour bien vivre, elle ſuffit auſſi pour vivre heureux : car elle ſuffit, certainement, pour nous inſpirer du courage. Avec du courage, on a de la grandeur d'ame ; on ne ſe laiſſe ni effrayer, ni abattre ; on ne connoît ni repentir, ni beſoin, ni obſtacle ; on eſt toujours dans l'abondance, & dans la proſpérité. On eſt donc heureux, & il ne faut pour cela qu'avoir du courage. Donnez à la folie tout ce qu'elle déſire, elle croira n'avoir pas encore aſſez : la ſageſſe au contraire, toujours contente de ce qu'elle poſſede actuellement, ne murmure jamais de ſon ſort.

Vous ſavez que Lélius n'a été Conſul qu'une ſeule fois ; & ce ne fut même qu'après avoir eſſuyé un refus ; ſi cependant, lorſqu'un homme tel que lui n'a pas les ſuffrages, le contre-coup ne retombe pas uniquement ſur un

peuple qui ne ſait ce qu'il veut. Mais enfin, maître de choiſir entre l'unique Conſulat de Lélius, & les (1) quatre de Cinna, dites-moi, que feriez-vous? Je ſais à qui je parle, & ce que vous répondrez à ma queſtion. Je ne la ferois pas à tout le monde, car peut-être y a-t-il des gens qui ne rougiroient pas de préférer, je ne dis pas les quatre Conſulats de Cinna, mais un des jours de ſa tyrannie, à la vie entière

(1) L. Cornelius Cinna fut Conſul pour la première fois l'an de Rome 666. Mais ayant commis pluſieurs attentats contre les Lois, il fut chaſſé de Rome par Octavius ſon collégue, & le Sénat mit en ſa place L. Cornelius Merula. Cinna irrité ramaſſa promptement une armée, & ayant rappellé Marius, qui s'étoit réfugié en Afrique, ils rentrèrent victorieux dans Rome, & firent mourir Octavius, & les autres grands perſonnages dont parle ici Cicéron. Enſuite ils ſe nommèrent eux-mêmes tous deux Conſuls pour l'année ſuivante. Cinna prit la même voie les années 668 & 669, pour être continué dans cette dignité avec Carbon, qui ne valoit pas mieux que lui. Mais il porta cette dernière année la peine de ſes crimes, ayant été tué à Ancone par ſes propres ſoldats.

Digitized by Google

de pluſieurs grands hommes. Lélius auroit ſubi la peine des loix, s'il avoit traité un citoyen avec la moindre dureté. Cinna, au contraire, fit couper la tête non-ſeulement à Octavius ſon Collégue, mais encore (2) à Craſſus & à Céſar, deux hommes illuſtres, dont la vertu s'étoit ſignalée tant au ſénat que dans nos armées; à Marc-Antoine, l'homme le plus éloquent de notre ſiècle, & à Céſar, qui étoit la douceur, la bonté même, & un parfait modèle de politeſſe & d'enjouement. Vous paroît-il avoir été heureux, pour avoir fait de tels meurtres? Je le trouve malheureux, non-ſeulement en

(2) P. Licinius Craſſus avoit été Conſul l'an de Rome 656. L. Julius Céſar l'avoit été l'an 663. Il étoit frere de C. Julius Céſar, dont il ſera parlé peu après, & qui n'étoit encore parvenu qu'à la dignité d'Edile Curule. Mais c'étoit un homme, dont Cicéron vante extrêmement le mérite & l'agrément. Le Conſul fut père de Céſar le Dictateur, qui ne laiſſa pas d'épouſer la fille de Cinna. Pour Marc-Antoine, c'eſt ce grand Orateur qui eſt ſi fort exalté en toute occaſion par Cicéron, & qui fut l'aïeul du fameux Triumvir Marc-Antoine.

ce qu'il les a faits, mais encore en ce qu'il lui a été permis de les faire. Quand je dis permis, c'eſt une façon de parler impropre ; car il n'eſt jamais permis de faire le mal : mais j'appelle permis, ce qu'on peut faire impunément.

Jugez-vous que Marius (3) fût moins heureux, quand il partagea généreuſement la gloire de la défaite des Cim-

(3) Il y a peu de noms plus connus que celui de C. Marius, qui fut juſques à ſept fois Conſul. Ce fut dans ſon cinquième Conſulat, l'an de Rome 652, qu'ayant appris que les Cimbres avoient forcé le paſſage des Alpes du Trentin, & étoient entrés en Italie, malgré les efforts que le Proconſul Q. Lutatius Catulus avoit faits pour s'y oppoſer, il courut à ſon ſecours avec une armée, & remporta ſur ces Barbares la victoire la plus complette. Quoiqu'il en eût le principal honneur, il voulut bien le partager avec Catulus, qui d'ailleurs avoit bien fait ſon devoir ; en ſorte qu'à leur retour ils triomphèrent enſemble. Mais dans les différens qui s'élevèrent enſuite entre Marius & Sylla, Catulus ayant pris le parti du dernier, Marius ne put le lui pardonner ; & il pouſſa ſi loin le reſſentiment, que s'étant rendu maître de Rome l'an 666, comme il a été dit ci-deſſus, il fit mourir bres

bres avec Catulus ſon collégue, qui étoit preſque un autre Lélius, tant il lui reſſembloit; que quand fier de ſes ſuccès, après la guerre civile, & plein de reſſentiment contre le même Catulus, il répondit plus d'une fois à ceux qui intercédoient pour lui, *Qu'il meure.* Pour moi, je trouve plus heureux celui qui fut la victime d'un ordre ſi barbare, que le ſcélérat qui l'a donné. Car outre qu'il vaut mieux recevoir une injure, que la faire, n'eſt-il pas plus convenable d'aller, comme fit Catulus, un peu au-devant d'une mort qui n'étoit pas fort éloignée, que de flétrir, comme le fit Marius, par le meurtre d'un tel homme, la gloire de ſix Conſulats, & la fin d'une vie illuſtre?

Denys devint Tyran de Syracuſe à vingt-cinq ans; & pendant un regne de trente-huit, il fit cruellement ſentir le poids de la ſervitude à une ville ſi

---

inhumainement Catulus, qui étoit un homme d'un rare mérite. Il mourut lui-même l'année ſuivante, dans ſon ſeptième Conſulat, de chagrin d'apprendre les heureux ſuccès de Sylla.

belle & ſi opulente. De bons Auteurs nous apprennent qu'il avoit de grandes qualités : car il étoit ſobre, actif, capable de gouverner : mais d'un naturel malfaiſant, & injuſte ; & par conſéquent, ſi l'on en juge avec équité, le plus malheureux des hommes. En effet, quoiqu'il fût parvenu à la ſouveraine puiſſance, qu'il avoit ſi fort ambitionnée, il ne s'en croyoit pourtant pas encore bien aſſûré. En vain deſcendoit-il d'une famille noble & illuſtre ; quoique ce point ſoit conteſté par quelques Hiſtoriens. En vain avoit-il grand nombre de parens, & de courtiſans, & même de ces jeunes amis, dont l'attachement & la fidélité ſont ſi connus dans la Grèce. Il ne ſe fioit à aucun d'eux. Il avoit donné toute ſa confiance à de vils eſclaves, qu'il avoit enlevés aux plus riches citoyens, & à qui il avoit ôté le nom qui marquoit leur ſervitude, afin de ſe les attacher davantage. Pour la garde de ſa perſonne, il avoit choiſi des étrangers féroces & barbares. Enfin la crainte de perdre ſon injuſte domination l'avoit réduit à s'empriſonner, pour ainſi dire, dans ſon

Digitized by

palais. Il avoit même porté la défiance ſi loin, que n'oſant confier ſa tête à un Barbier, il avoit fait apprendre à raſer à ſes propres filles. Ainſi ces Princeſſes s'abaiſſant par ſes ordres à une fonction que nous regardons comme indigne d'une perſonne libre, faiſoient la barbe & les cheveux à ce malheureux pere. Encore, dit-on, que quand elles furent un peu grandes, craignant le raſoir juſque dans leurs mains, il imagina de ſe faire brûler par elles les cheveux & la barbe avec des écorces ardentes. On raconte de plus, que quand il vouloit aller paſſer la nuit avec l'une de ſes deux femmes, Ariſtomaché de Syracuſe, & Doris de Locres, il commençoit, en entrant dans leur appartement, par les perquiſitions les plus exactes, pour voir s'il n'y avoit rien à craindre; & comme il avoit fait entourer leurs chambres d'un large foſſé, ſur lequel il y avoit un petit pont de bois; il le levoit auſſi-tôt qu'il étoit avec elles, après avoir pris la précaution de fermer lui-même la porte en dedans. Falloit-il parler au peuple? Comme il n'eût oſé paroître dans la

Digitized by Google

tribune ordinaire, il ne haranguoit que du haut d'une tour. Etant obligé de ſe déshabiller pour jouer à la paume, qu'il aimoit beaucoup, il ne confioit ſon épée qu'à un jeune homme ſon favori. Sur quoi un de ſes amis lui ayant dit un jour en riant : *Voilà donc une perſonne à qui vous confiez votre vie*, & le Tyran s'étant apperçu que le jeune homme en ſoûrioit, il les fit mourir tous deux ; l'un pour avoir indiqué un moyen de l'aſſaſſiner ; l'autre, parce qu'il ſembloit avoir approuvé la choſe par un ſoûrire. La mort de ce jeune homme qu'il avoit tendrement aimé, lui cauſa la plus vive douleur. Tant il eſt vrai que ceux qui écoutent leurs paſſions, ne ſont jamais d'accord avec eux-mêmes. Vous avez obéi à l'une, il en renaît une autre différente. Mais pour juger s'il étoit heureux, il ne faut que s'en rapporter à lui-même. Un de ſes flatteurs, nommé Damoclès, ayant un jour voulu le féliciter ſur ſa puiſſance, ſur ſes troupes, ſur l'éclat de ſa Cour, ſur ſes tréſors immenſes, & ſur la magnificence de ſes palais, ajoutant que jamais Prince n'avoit été

Digitized by Google

ſi heureux que lui : *Damoclès*, lui dit-il, *puiſque mon ſort te paroit ſi doux, ſerois-tu tenté d'en goûter un peu, & de te mettre en ma place ?* Damoclès ayant témoigné qu'il en feroit volontiers l'épreuve, Denys le fit aſſeoir ſur un lit d'or, couvert de riches carreaux, & d'un tapis, dont l'ouvrage étoit magnifique. Il fit orner ſes buffets d'une ſuperbe vaiſſelle d'or, & d'argent. Enſuite ayant fait approcher la table, il ordonna que Damoclès y fut ſervi par de jeunes eſclaves, les plus beaux qu'il eût, & qui devoient exécuter ſes ordres au moindre ſignal. Parfums, couronnes, caſſolettes, mets exquis, rien n'y fut épargné. Ainſi Damoclès ſe croyoit le plus fortuné des hommes, lorſque tout d'un coup, au milieu du feſtin, il apperçut au deſſus de ſa tête une épée nue, que Denys y avoit fait attacher, & qui ne tenoit au plancher que par un ſimple crin de cheval. Auſſitôt les yeux de notre bienheureux ſe troublèrent : ils ne virent plus, ni ces beaux garçons qui le ſervoient, ni la magnifique vaiſſelle qui étoit devant lui : ſes mains n'oſèrent plus toucher aux

plats : ſa couronne tomba de ſa tête. Que dis-je ? il demanda en grace au Tyran la permiſſion de s'en aller, ne voulant plus être heureux à ce prix.

Pouvez-vous déſirer rien de plus fort, rien qui prouve mieux que Denys lui-même ſentoit qu'avec de continuelles alarmes, on ne goûte nul plaiſir. Mais il n'étoit plus le maître de rentrer dans la voie de la juſtice, en rendant à ſes citoyens leurs droits, & leur liberté : parce que dès ſa jeuneſſe, & à un âge où il n'examinoit pas quelles ſeroient les ſuites de ſes démarches, il s'étoit comporté de manière à ne pouvoir ceſſer d'être injuſte, ſans mettre ſa vie en danger. Cependant, lors même qu'il craignoit ſi fort l'infidélité de ſes amis, il n'eût rien tant ſouhaité que d'en avoir de véritables. Tèmoin ce qu'il dit ſur ces deux (4) Pythagoriciens, dont l'un s'étant donné pour caution de repréſenter ſon camarade, que Denys avoit condamné à mort, & le condamné s'étant mis en priſon au jour preſcrit, *Plût aux Dieux*, leur

(4) Damon, & Phintias. *Offic.* III, 10.

dit-il, *que je fûſſe en tiers avec de tels amis !* Qu'il étoit donc malheureux, de ſe voir privé du commerce de l'amitié, des charmes de la ſociété, & des douceurs d'une familiarité honnête ; lui ſur-tout, qui avoit de l'érudition, qui dès l'enfance avoit eu quelque teinture des beaux arts, qui aimoit la Muſique, & qui même avoit fait des Tragédies ? Ne me demandez pas ſi elles étoient bonnes. Peu importe : car les Poëtes ont cela, encore plus que tout autre eſpèces d'écrivains, qu'ils ſont toujours enchantés de ce qu'ils ont fait. Je n'en ai connu aucun, non pas même notre ami (5) Aquinus, qui ne trouvât ſes vers excellens, & qui ne crût pouvoir dire :

Ami, tu priſes tes écrits ;
Mais les miens ont auſſi leur prix.

Revenons à Denys. Il s'étoit comme interdit lui-même tous les agrémens d'une ſociété polie, & aimable ; il

(5) Ou, ſi l'on veut, Aquinius, mauvais Poëte, dont Catule s'eſt moqué, comme Cicéron.

paſſoit ſes jours avec des bandits, des ſcélérats, des Barbares; il ne croyoit pas pouvoir être ami d'aucun homme, qui fût digne d'être libre, ou qui voulût l'être. Peut-on imaginer une vie plus horrible, plus miſérable, plus déteſtable ? Je ne daigne donc pas la mettre en paralelle, avec celle d'un Platon, d'un Archytas, perſonnages illuſtres, & auſſi ſages que ſavans. Contentons-nous de la comparer avec celle d'un homme aſſez obſcur, & compatriote de Denys; mais qui a vécu longtems après. Je parle d'Archiméde, que je veux tout de nouveau tirer de la pouſſière, l'ayant déja en quelque manière reſſuſcité autrefois. Car pendant que j'étois Queſteur, en Sicile, je fus curieux de m'informer de ſon tombeau à Syracuſe, où je trouvai qu'on le connoiſſoit ſi peu, qu'on diſoit qu'il n'en reſtoit aucun veſtige; mais je le cherchai avec tant de ſoin, que je le déterrai enfin ſous des ronces & des épines. Je fis cette découverte à la faveur de quelques vers, que je ſavois avoir été gravés ſur ſon monument, & qui portoient qu'on avoit

placé au-deſſus une Sphère & un Cylindre. M'étant donc tranſporté hors de l'une des (6) portes de Syracuſe, dans une campagne couverte d'un grand nombre de tombeaux, & regardant de toutes parts avec attention, je découvris ſur une petite colonne qui s'élevoit par deſſus les buiſſons, le Cylindre & la Sphère que je cherchois. Je dis auſſi-tôt aux principaux Syracuſains qui m'accompagnoient, que c'étoit ſans doute le monument d'Archiméde. En effet, ſi-tôt qu'on eut fait venir des gens pour couper les buiſſons, & nous faire un paſſage, nous nous approchâmes de la colonne, & lûmes ſur la baſe l'Inſcription, dont les vers étoient encore à demi liſibles, le reſte ayant été effacé par le temps. Et c'eſt ainſi qu'une des plus illuſtres cités de la Gréce, & qui a autrefois produit tant de Savans, ignoreroit encore où eſt le tombeau du plus ingénieux de ſes ci-

---

(6) Cicéron en a dit le nom. Mais comme il eſt corrompu dans le Texte latin, je me réſerve a en dire mon ſentiment dans mes Remarques ſur ce Texte.

Digitized by Google

toyens, ſi un homme de la petite (7) ville d'Arpinum n'étoit allé le lui apprendre. Mais revenons à mon ſujet.

Quel eſt l'homme qui ait quelque commerce, je ne dis pas avec les Muſes, mais avec des hommes tant ſoit peu doués d'humanité & d'érudition, qui n'aimât mieux être à la place du Mathématicien, qu'à celle du Tyran? Si vous conſidérez quelle a été leur vie; Archiméde, continuellement appliqué à faire des obſervations & des recherches utiles, jouiſſoit tranquillement de la ſatisfaction que donnent d'heureuſes découvertes, la plus délicieuſe nourriture de l'eſprit: pendant que Denys, occupé ſans ceſſe de meurtres & de forfaits, paſſoit les jours & les nuits dans d'éternelles alarmes. Que feroit-ce, ſi nous lui comparions un Démocrite, un Pythagore, un Anaxagore? Quels royaumes, quelles richeſſes peuvent valoir les charmes de

(7) Cette patrie de Cicéron etoit une très-petite ville du pays des Volſques en Italie. Elle porte encore aujourd'hui le nom d'*Arpino*.

leurs études ? Tout ce qui peut le plus flatter l'homme, n'eſt-ce pas ce qui appartient à la plus noble portion de lui-même, & par conſéquent à ſon eſprit, à ſon intelligence ? Voilà donc l'eſpèce de bien, dont il faut chercher à jouir, pour être heureux. Or le bien ſpirituel, c'eſt la vertu. Ainſi c'eſt elle qui nous rendra heureux. Je l'ai déja dit : & on ne ſauroit trop le répéter, c'eſt la ſeule ſource du beau, de l'honnête, de l'excellent, & pour tout dire en un mot, du contentement parfait. Puiſque le bonheur conſiſte dans la perpétuité de ce contentement, ne le cherchons point ailleurs.

Mais ſans nous arrêter à de ſimples raiſonnemens, tâchons de rendre la choſe, pour ainſi dire, palpable. Imaginons-nous un homme qui excelle dans les beaux arts. Premièrement donnons-lui beaucoup d'eſprit: car la vertu n'eſt guère le partage des génies médiocres. Enſuite, ſuppoſons que ſon eſprit ſe porte avec ardeur à la recherche de la vérité. De-là naîtront ces trois (8)

(8) Phyſique, Morale, Logique.

avantages eſſentiels. L'un, la connoiſſance des myſtères de la nature. L'autre l'art de diſcerner ce que nous devons fuir ou rechercher. Et le troiſième, une méthode certaine pour juger ſi une conſéquence eſt bien ou mal tirée, & pour s'aſſûrer qu'on raiſonne juſte.

Qu'il eſt attrayant pour un Sage, de paſſer ainſi ſes jours & ſes nuits; de contempler les mouvemens & les converſions du Ciel; d'y appercevoir un nombre infini d'étoiles fixes, dont la marche (9) s'accorde avec celle de la voute céleſte; de les diſtinguer des ſept autres Aſtres toujours errans, & dont néanmoins la courſe eſt ſi réglée, & ſi certaine; de pouvoir enfin marquer les différences qui ſont entre ces Aſtres, & de ſupputer quelles ſont leurs diſtances, ſoit à leur égard, ſoit par rapport à nous.

Par ces découvertes, les Anciens furent excités à pouſſer leurs recherches encore plus loin. Ils ont exami-

(9) Les Anciens croyoient que les étoiles tenoient au Firmament, & tournoient avec lui.

né comment ſe forment & s'accroiſſent toutes choſes : quelle eſt l'origine, & quelles ſont les différentes eſpèces des êtres animés & inanimés, muets ou parlans ; quelles ſont les ſources tant de la vie & de la mort, que de la tranſmutation d'une choſe en une autre. Ils ont fait des obſervations ſur l'équilibre de la Terre ; ſur ce qui tient comme ſuſpendus les gouffres immenſes de la Mer ; ſur le centre de gravité où tendent toutes choſes, centre qui eſt au milieu de l'Univers, & au point le plus bas de notre ſphère.

Un eſprit qui s'occupe nuit & jour de ſemblables méditations, parvient à cette connoiſſance ſi recommandée par l'Oracle de Delphes ; je veux dire à la connoiſſance de ſoi-même, & de ſon affinité avec l'eſprit divin. De-là, une joie toujours renaiſſante. Cette ſeule idée, qu'il participe à l'excellence de la nature des Dieux, lui inſpire le déſir d'atteindre à leur éternité. De ſorte qu'il ne ſe croit point borné à ce peu de jours que nous vivons : conſidérant qu'à remonter de cauſe en cauſe, il ſe trouve que tout eſt lié néceſſaire-

ment l'un à l'autre, tout réglé par une intelligence, de tout temps & pour toujours.

Quand le Sage a fait ces réflexions, ou plutôt quand il a porté ſes regards ſur toutes les parties de l'Univers; avec quelle tranquilité d'ame ne ſe retourne-t-il pas ſur lui-même, & n'enviſage-t-il pas ce qui le touche de plus près? Alors il comprend ce que c'eſt que la vertu: il en diſtingue les genres, & les eſpèces: il reconnoit quels ſont les vrais biens, & les vrais maux: il fixe l'objet de nos devoirs, & donne des règles pour ſe conduire dans tous les âges. Tout cela étant bien développé, il en conclud infailliblement ce qui eſt le but de notre diſpute, que la vertu n'a beſoin que d'elle-même pour nous rendre heureux.

Vient, en troiſième lieu, l'art & la ſcience de raiſonner, qui définit les choſes, diſtingue les genres de chacune, joint celles qui ſont connexes, tire des concluſions juſtes, diſcerne le vrai du faux. A quelque autre ſcience qu'on s'applique, cette dernière y eſt néceſſaire; & outre l'utilité dont elle nous

eſt pour diriger nos jugemens, elle fournit au Sage un plaiſir honnête, & vraîment digne de lui; mais autant que ſon loiſir lui permet de s'en occuper.

Qu'il ſoit appelé à remplir les charges de la République: qu'y a-t-il au-deſſus d'un Magiſtrat, dont la prudence voit ce qu'il y a d'utile aux citoyens; dont la juſtice lui ferme les yeux ſur ſes intérêts propres, & qui fait ſervir généralement toutes ſes vertus au bien public? Joignez-y les doux fruits qu'il retire de l'amitié; ſoit pour avoir en toute occaſion, & des conſeils, & des reſſources? ſoit pour goûter les douceurs qu'une aimable ſociété procure dans un commerce journalier. Que peut-on vouloir de plus pour être heureux? Tous les dons de la fortune n'ont rien de comparable à une vie ſi délicieuſe; puiſqu'on la doit aux biens de l'ame, c'eſt-à-dire, aux vertus, vous êtes forcé de convenir que les Sages ſont heureux.

L'AUDITEUR.

Juſques dans les ſupplices, & même au milieu des tortures?

Digitized by Google

CICÉRON.

Avez-vous crû que je voulois dire, parmi les lis & les roſes? Hé quoi? Epicure qui n'a que le maſque d'un Philoſophe, & qui en uſurpe effrontément le nom, aura eu le courage de ſoutenir ce ſentiment, auquel je ne puis m'empêcher d'applaudir, qu'il n'eſt aucun temps où le Sage (fût-il tourmenté, brûlé, mis en pièces) ne puiſſe s'écrier: *Je compte tout cela pour rien!* Epicure dis-je, qui a mis le comble des maux dans la douleur, & le comble des biens dans la volupté: qui ſe moque de nos belles diſtinctions, entre ce qui eſt honnête ou honteux: qui publie que nous n'avons que des mots, & des ſons frivoles: qui donne pour maximes, que ce qui peut flatter le corps, ou le bleſſer, eſt la ſeule choſe qui nous intéreſſe: cet homme enfin, dont le jugement ne diffère guère de l'inſtinct des bêtes, aura pû s'oublier lui-même! Il aura osé mépriſer la fortune, quoiqu'elle ait en ſon pouvoir tout ce qu'il compte pour des biens ou des maux! Il ſe ſera vanté d'être

heureux dans les tourmens ; lui, qui donne la douleur pour le plus grand des maux, ou même pour le ſeul ? Encore s'il employoit les remèdes qui peuvent nous endurcir contre la douleur ; la fermeté d'ame, la crainte du deshonneur, les épreuves de patience, les leçons de courage, la vie dure & mâle. Mais non ; il ſe croit aſſez fortifié contre la rigueur des ſouffrances, par le ſouvenir des plaiſirs qu'il a goûtés ; ſemblable à quelqu'un qui dans les chaleurs de l'été croiroit trouver du ſoulagement, en ſe reſſouvenant d'avoir autrefois joui dans notre Arpinum de la fraicheur des eaux & des montagnes ; comme ſi la mémoire des plaiſirs paſſés pouvoit ſoulager les maux préſens.

Quoi qu'il en ſoit, un tel homme ayant oſé prononcer, contre ſes principes, que le Sage eſt toujours heureux ; quel ſera donc le langage de ceux qui ne connoiſſent nul autre bien, où la vertu n'eſt pas ? Pour moi, au lieu que les Péripatéticiens & l'ancienne Académie ne ſont ici que balbutier, Je ſuis d'avis qu'enfin ils déclarent net-

tement, & à haute voix, que la félicité peut deſcendre dans le Taureau de Phalaris. Car laiſſons-là toutes ces chicanes des Stoïciens, dont j'ai fait aujourd'hui plus d'uſage que je n'ai coûtume, & accordons qu'il y a trois ſortes de biens. Accordons-le, dis-je, pourvû que ceux qui regardent le corps, & ceux qui viennent de la fortune, rampent ſous nos pieds, & ne portent le nom de *biens* que parce qu'ils nous ſont de quelque commodité: qu'au contraire les autres, qui ſont divins, ſoient exaltés juſqu'au Ciel, comme étant d'une utilité ſans bornes; de manière que l'homme qui les poſſéde, eſt heureux, & ſouverainement heureux. Pourquoi non? Craindra-t-il la douleur? Voilà ce qu'on peut m'objecter de plus fort. A l'égard de la mort, enviſagée par rapport à nous, ou par rapport à nos proches, il me ſemble que nos diſcours précédens nous ont ſuffiſamment aguerris contre ſes menaces; auſſi-bien que contre le chagrin, & les paſſions. Mais la douleur, il faut l'avouer, eſt la plus dangereuſe ennemie de la vertu. Elle préſente à ſes

yeux des flambeaux ardens : elle fait de continuels efforts pour ébranler ſa fermeté, & pour laſſer ſa patience. La vertu ſuccombera-t-elle donc ? Quand le Sage ſouffre, ceſſera-t-il d'être heureux ? Quelle honte, ô Ciel ! Des enfans qu'on fouette à Sparte juſqu'à effuſion de ſang, ne jettent pas le moindre cri. J'y ai vû moi-même des troupes de jeunes gens acharnés à ſe battre les uns contre les autres à coups de poing & de pied, s'entre-déchirer des dents & des ongles avec une opiniâtreté incroyable, & mourir enfin plutôt que de s'avouer vaincus. Y a-t-il au monde un pays moins civiliſé, & plus barbare que les Indes ? Cependans leurs Sages y ſont perpétuellement nuds, ſans paroître ſenſibles aux rigueurs de l'hiver, ni même aux neiges du Caucaſe ; & ils ſe jettent volontairement dans les flammes, où ils ſe laiſſent conſumer, ſans pouſſer un ſoupir. Comme les Indiens ont communément plus d'une femme, lorſqu'un d'eux vient à mourir, ſes veuves vont auſſi-tôt pardevant le Juge ſe diſputer entre elles l'avantage d'avoir été la

plus chérie du défunt. Après quoi la victorieuſe, ſuivie de parens, court d'un air content joindre ſon époux ſur le bucher; tandis que l'autre ſe retire triſtement, avec la honte d'avoir été vaincue. Et il ne faut pas croire que l'uſage où ſont ces peuples, ait étouffé la nature parmi eux: car elle ne perd jamais ſes droits: mais parmi nous elle eſt corrompue par la moleſſe: par les délices, par l'oiſiveté, par l'indolence, par la fainéantiſe. On fuit les préjugés reçus, & les mauvaiſes coûtumes. C'eſt ainſi que les Egyptiens, imbus de vaines & de ridicules ſuperſtitions, s'expoſeroient plutôt aux ſupplices les plus rigoureux, que de bleſſer un ibis, un aſpic, un chat, un chien, un crocodile: juſque-là même que ſi quelque accident de cette eſpèce leur étoit arrivé par hazard, ils ſont prêts à expier leur faute par quelle peine on voudra.

Je parle des hommes: & que dirons-nous des bêtes? Ne ſupportent-elles pas le froid & la faim? Succombent-elles à la fatigue de leurs courſes dans les bois & ſur les montagnes? S'il

Digitized by Google

s'agit de défendre leurs petits, ne combattent-elles pas, ſans craindre ni coups ni bleſſures ?

Paſſons ſous ſilence tout ce que ſouffrent volontairement les ambitieux pour parvenir aux grandeurs ; ceux qui aiment la louange, pour acquérir de la gloire ; les amoureux, pour ſatisfaire leur paſſion. Voit-on autre choſe dans le monde ? Mais ne ſoyons pas trop longs, & revenons à notre ſujet

Je ſoutiens donc, oui je ſoutiens que la félicité peut ſe rencontrer dans les tourmens : que marchant à la ſuite de la juſtice, de la tempérance, & ſurtout de la fermeté, de la magnanimité, & de la patience, elle ne s'arrêtera pas à la vûe des bourreaux : & que toutes les vertus s'étant préſentées à la torture avec intrépidité, elle ne reſtera pas, comme j'ai déja dit, à la porte de la priſon. Quel opprobre, quelle horreur de l'y voir ſeule & ſéparée de ſes généreuſes compagnes ? Mais la choſe n'eſt pas poſſible. Car ni les vertus ne peuvent ſubſiſter ſans la félicité, ni la félicité ſans elles. Ainſi, à quelque ſupplice quelles ſoient menées, elles l'en-

traineront avec elles, ſans lui permettre d'héſiter un moment. Car le Sage a cela de propre, qu'il ne fait rien malgré lui, & dont il puiſſe avoir des remords; qu'il agit en tout avec dignité, avec fermeté, avec gravité, avec honneur; que ne s'attendant à rien de certain, il n'eſt ſurpris d'aucun événement; qu'il ne reçoit la loi de perſonne, & ne dépend que de lui-même. Or n'eſt-ce pas là le comble du bonheur? La conſéquence eſt aiſée pour les Stoïciens, qui mettent le ſouverain bien à vivre ſuivant les loix de la nature. Un homme ſage, non-ſeulement doit vivre ainſi, mais il le peut. Or, puiſqu'il eſt maître de poſſéder le ſouverain bien, il eſt auſſi en ſon pouvoir d'être heureux: & par conſéquent il l'eſt toujours.

Voilà, ſur cet article, tout ce que je puis vous dire de plus fort; & à moins que vous n'ayez quelque choſe de mieux à nous apprendre, je crois que c'eſt auſſi ce qu'il y a de plus vrai.

L'AUDITEUR.

Je n'ai certainement rien à dire de meilleur; mais j'ai une grace à vous

demander. Comme vous n'êtes lié à aucun ſiſtême, & que vous prenez de chacun ce qui vous paroît de plus vrai-ſemblable, enſeignez-moi, je vous prie, comment vous avez pû, après avoir employé contre les Péripatéticiens & contre l'ancienne Académie beaucoup d'argumens tournés à la manière des Stoïciens; comment, dis-je, vous avez pû cependant les exhorter à déclarer hardiment, ſans renoncer à leurs principes que le Sage eſt toujours ſouverainement heureux.

CICÉRON.

Je vais donc uſer de la liberté, qui, entre toutes les ſectes des Philoſophes, eſt réſervée à la nôtre ſeule, dans laquelle jamais on ne porte ſon jugement, mais on s'y contente d'expoſer le pour & le contre, afin que chacun prenne le vrai où il croit le voir, ſans ſe laiſſer entrainer par l'autorité.

Vous demandez, ce me ſemble, ſi quelque ſentiment qu'on embraſſe ſur le ſouverain bien, cette propoſition peut ſe ſoutenir, *Que la vertu ſuffit pour nous rendre heureux.* Carnéade

n'en convenoit pas, parce qu'il en vouloit aux Stoïciens, qu'il prenoit plaiſir à contredire en tout, & à tout propos. Pour moi je ne mettrai point ici de vivacité. Car ſi les Stoïciens ont penſé juſte ſur le ſouverain bien, il n'y a, par rapport à eux, nulle difficulté ſur l'article dont il s'agit, *Que le Sage eſt toujours heureux.* Reſte à examiner ſi ce beau dogme peut également quadrer avec tous les autres ſyſtêmes.

Parmi ceux qui ont été propoſés ſur le ſouverain bien, il s'en eſt conſervé quatre ſimples. Celui des Stoïciens, *Qu'il n'y a de bon, que ce qui eſt honnête.* celui des Epicuriens, *Qu'il n'y a de bon, que ce qui eſt agréable.* Celui d'Hiéronyme, *Qu'il n'y a de bon, que la privation de la douleur.* Et celui qu'a voulu établir Carnéade contre les Stoïciens., *Qu'il n'y a rien de bon, que la jouiſſance des premiers* (1) *dons de la Nature ſoit de tous*

(1) Carnéade entendoit par-là un bon eſprit, un corps ſain,, & des avantages de cette ſorte.

enſemble,

enſemble, ſoit du moins des principaux.

Voilà pour les ſyſtêmes ſimples. A l'égard des compoſés, ils s'accordent à diſtinguer trois eſpèces de biens; ceux de l'ame, qui ſont les premiers, & les plus grands; les ſeconds, ceux du corps; & les troiſièmes, ceux qui viennent du dehors. C'eſt le ſentiment des Péripatéticiens, duquel diffère peu celui des anciens Académiciens. Dinomaque & Calliphon joignent ſeulement la volupté à la vertu; & le Péripatéticien Diodore y joint la privation de la douleur. Voilà les ſeules opinions qui puiſſent avoir des partiſans. Car pour celles (2) d'Ariſton, de Pyrrhon, d'Hérille, & de quelques autres, elles me paroiſſent généralement proſcrites. Laiſſant donc à part le ſyſtême des Stoïciens, que je crois avoir aſſez bien défendu, voyons ce que nous pourrons faire des autres.

Quant aux Péripatéticiens, ſi l'on excepte Théophraſte, & ceux qui,

(2) On peut voir là-deſſus Cicéron, *Acad. II*, 42. *Fin.* II, 11.

comme lui, craignent & abhorrent la douleur avec trop de molleſſe & de lâcheté; les autres ont droit d'exalter, comme ils font, l'excellence & la dignité de la vertu. Car après l'avoir élevée juſqu'aux cieux avec leur éloquence ordinaire, il leur eſt aiſé de mépriſer tout le reſte, mis en comparaiſon. Ils croient que la gloire mérite d'être achetée par des ſouffrances: leur ſeroit-il permis de ne pas reconnoître pour heureux ceux qui l'ont acquiſe à ce prix? Il eſt vrai qu'elle leur coûte: mais on eſt heureux de plus d'une façon. Un marchand ſe loue de ſon commerce, quoiqu'il y eſſuie quelque infortune: l'agriculture ne ceſſe pas d'être utile, quoique des orages en diminuent les fruits: il ſuffit que dans l'un & dans l'autre cas, le gain excède la perte; & de même, ſans réunir toute ſorte de biens, il ſuffit, pour être heureux, qu'on jouïſſe des plus conſidérables. Ariſtote, Zénocrate, Speuſippe, & Polémon, ſans s'écarter de leurs principes, peuvent donc, en ce ſens-là, dire que la félicité ſuivra la vertu juſques dans les ſupplices, & deſcen-

dra même dans le Taureau de Phalaris, ſans crainte d'être corrompue, ni par les menaces, ni par les careſſes.

Raiſonnons de même à l'égard de Calliphon, & de Diodore, qui font un tel état de la vertu, qu'ils rejettent hautement tout ce qui s'en écarte. Les autres, à la vérité, ſe ſont mis plus à l'étroit. Cependant Epicure, Hiéronyme, & les partiſans de Carnéade, s'il lui en reſte, ſe tirent encore d'affaire, puiſqu'ils reconnoiſſent l'ame pour juge des vrais biens, & qu'ils enſeignent tous à mépriſer ce qui n'en a que l'apparence. Car y a-t-il quelqu'un d'entre eux, qui ne paroiſſe ſuffiſamment raſſuré contre la douleur, & contre la mort même? Ainſi mettons-les tous enſemble, & commençons par celui que nous traitons d'efféminé, & de voluptueux.

Pouvez-vous ſoupçonner Epicure d'avoir ſi fort redouté la mort & la douleur; lui, qui ſe voyant prêt à mourir, diſoit qu'il étoit au plus heureux jour de ſa vie, & que dans les ſouffrances les plus aiguës il ſe ſentoit ſoulagé, diſoit-il, par le ſouvenir de ſes décou-

vertes philoſophiques ? Quand il parloit ainſi, ce n'étoit pas pour s'accommoder au temps ; car il a toujours ſoutenu, en parlant de la mort, que par la diſſolution de notre machine toute ſenſation eſt éteinte, & que dès-lors il n'y a plus rien qui nous intéreſſe. A l'égard de la douleur, ſa grande maxime a toujours été, qu'on doit s'en conſoler par cette réflexion, que les vives ſouffrances ſont courtes, & que les longues ſont légères. Trouvez-vous que tous ces autres Philoſophes, qui font tant les merveilleux, nous donnent ſur ces deux points de meilleures leçons ?

Pour ce qui eſt des autres événemens, qu'on met d'ordinaire au rang des maux, nos Docteurs me paroiſſent tous aſſez préparés à les ſupporter. Vous ſavez que la plûpart des gens redoutent la pauvreté : mais je ne vois pas qu'aucun Philoſophe en ſoit effrayé ; non pas même Epicure. Car qui s'eſt contenté de moins que lui ? Qui a mieux prêché la ſobriété ? On veut de l'argent pour avoir de quoi fournir à ſon ambition, à ſes amours, aux dépenſes journalières ; mais l'homme qui ne con-

noît rien de tout cela, quel cas feroit-il de l'argent ? Pourquoi nos Philoſophes ne le regarderoient-ils pas de même œil, que le Scythe Anacharſis, dont voici la lettre à un illuſtre Carthaginois, qui lui avoit envoyé des préſens : *ANACHARSIS à HANNON, ſalut. Il ne me faut qu'un habit de peau, à la mode de mon pays. La plante de mes pieds me ſert de ſouliers, & la terre de lit. Mes mêts ſont du lait, du fromage, & de* (3) *la viande. Mon aſſaiſonnement eſt la faim. Si tu aimes la tranquilité, tu peux la venir chercher chez moi. Pour ce qui eſt des choſes dont il t'a plû de me régaler, & dont tu fais tant de cas, garde-les pour tes concitoyens, ou pour les Dieux immortels.*

Preſqu'aucun Philoſophe, de quelque ſecte que ce ſoit, n'a penſé autrement ſur les richeſſes, à moins qu'un naturel vicieux ne l'empêchât de ſuivre la raiſon. Socrate aſſiſtant à une cé-

(3) Cette énumération des choſes qu'ils mangeoient, eſt pour exclure le pain, qui n'étoit point en uſage chez les Scythes.

rémonie, où l'on avoit étalé beaucoup d'or & d'argent : *Que voilà de choſes*, s'écria-t-il, *que je ne déſire point !* Alexandre avoit ordonné qu'on préſentât de ſa part à Xénocrate (4) cinquante talens ; ſomme alors très-conſidérable, & ſur-tout à Athènes. Xénocrate invita ſes Ambaſſadeurs à ſouper dans l'Académie & leur fit ſervir un repas où il n'y avoit que le pur néceſſaire, ſans aucun appareil ; & quand le lendemain ils voulurent lui faire compter les cinquante talens : *Hé quoi !* leur dit-il, *ne vous apperçutes-vous pas hier à la frugalité de ma table, que l'argent m'étoit inutile ?* Cependant, comme il les vit contriſtés de cette réponſe ; il voulut bien accepter (5) trente mines, pour ne pas paroître dédaigner les préſens d'un Roi. Diogène, en qualité de Cynique, répondit encore avec plus

---

(4) Le Talent d'Athènes peſoit cinquante-quatre livres onze onces d'argent, poids de Paris, ſuivant l'évaluation rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. 8, p. 399.

(5) La moitié d'un Talent.

Digitized by Google

de liberté à ce grand Prince, qui lui demandoit, s'il n'avoit beſoin de rien : *Je ſouhaite ſeulement*, lui dit-il, *que tu te détournes un peu de mon ſoleil ;* lui donnant à entendre qu'il l'empêchoit d'en ſentir les rayons. Auſſi ce Philoſophe pour montrer combien il avoit raiſon de s'eſtimer plus que le Roi de Perſe, faiſoit-il quelquefois ce raiſonnement : *Je ne manque de rien ; & il n'a jamais aſſez. Je ne me ſoucie pas de ſes voluptés ; & il ne ſauroit s'en raſſaſier. Enfin j'ai des plaiſirs, auxquels il ne peut jamais atteindre.*

Vous n'ignorez pas ſans doute, en combien de claſſes Epicure a diſtingué les cupidités de l'homme. Sa diviſion peut n'être pas fort juſte, mais elle a ſon utilité. Il en reconnoît de naturelles, & qui ſont néceſſaires en même temps ; d'autres naturelles, & non néceſſaires ; d'autres encore, qui ne ſont ni l'un ni l'autre. Quant aux néceſſaires, il ne faut preſque rien, ſelon lui, pour les contenter ; les tréſors de la nature ſe trouvant par-tout en abondance. Pour celles de la ſeconde claſſe, il croit également facile, ou de les ſa-

tisfaire, ou de s'en paſſer. A l'égard des dernières, qu'il regarde comme frivoles, il les rejette abſolument, par cette conſidération, quelles ne ſont ni commandées par la néceſſité, ni demandées par la nature. Et c'eſt ici que ſes diſciples font de grands raiſonnemens, qui tendent à rabaiſſer en détail chacune des voluptés, dont ils ne mépriſent pas le genre, & qu'ils recherchent en gros. Touchant les obſcènes, dont ils diſcourent fort au long, ils obſervent qu'il eſt aiſé de ſe ſatisfaire à cet égard; que ſi la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naiſſance & au rang, qu'à l'âge & à la figure; qu'il n'eſt pas difficile de s'en abſtenir, ſi la ſanté, le devoir, ou la réputation l'exigent: & qu'enfin on peut bien ſe livrer à cette eſpèce de plaiſir, ſi rien ne s'y oppoſe; mais que l'uſage n'en eſt jamais utile.

Toute la doctrine d'Epicure ſur ce point, eſt que le plaiſir mérite d'être toujours recherché pour lui-même, parce qu'il eſt plaiſir; & qu'on doit pareillement fuir toujours la douleur, parce qu'elle eſt douleur. Qu'ainſi le

Sage, mettant l'un & l'autre dans la balance, renoncera au plaiſir, s'il en doit attendre une plus grande douleur; & recherchera la douleur, ſi elle doit lui procurer un plus grand plaiſir. Il ajoute que tout plaiſir, quoique dérivé des ſens, doit ſe rapporter à l'ame. Le corps dit-il, n'eſt ſenſible qu'au plaiſir préſent: mais l'ame partage avec le corps un plaiſir préſent, jouït d'avance du plaiſir qu'elle ſe promet, & retient en quelque ſorte le plaiſir paſſé par le ſouvenir qu'elle en conſerve. Tellement qu'un homme ſage ſe fait un tiſſu de plaiſirs, qui eſt ſans fin.

Pour les beſoins ordinaires de la vie, Epicure, conformément aux mêmes principes, ſupprime le luxe & la magnificence de la table, parce que la nature ſe contente de peu. Et qui n'éprouve pas en effet que l'appétit eſt le meilleur de tous les aſſaiſonnemens? Darius dans ſa déroute, ayant bû d'une eau bourbeuſe & infectée par des corps morts, il avoua qu'il n'avoit jamais gouté de boiſſon plus agréable: c'eſt que pour boire il n'avoit jamais attendu qu'il fût preſſé de la ſoif. On

Digitized by Google

peut croire que Ptolémée, Roi d'Egypte, en avoit fait de même pour le manger, puiſque dans un voyage ſe voyant contraint par l'éloignement de ſes gens de manger dans une cabane du pain le plus groſſier, il dit n'en avoir jamais trouvé de plus ſavoureux. Un jour que Socrate ſe promenoit ſur le ſoir à grands pas, quelqu'un lui en ayant demandé la raiſon : *Je prépare*, lui dit-il, *pour mon ſouper le meilleur de tous les ragoûts, un bon appétit.* Vous ſavez ce qu'on ſervoit aux Lacédémoniens dans leurs repas publics. Denys le Tyran s'y étant trouvé, & ayant voulu goûter d'un ragoût fort noir, qui en faiſoit le mêts principal, il le trouva déteſtable. *Je ne m'en étonne pas*, lui dit le Cuiſinier, *puiſque le meilleur aſſaiſonnement y manque.* Quoi donc ? *La fatigue de la chaſſe*, répond le Cuiſinier, *l'exercice de la courſe aux bords de l'Eurotas, la faim & la ſoif. Voilà ce qui fait trouver nos ſauſſes ſi bonnes.*

Vous avez, outre l'exemple des hommes, celui des animaux ; car ſi on leur préſente à manger quelque choſe qui

ne répugne pas à leur goût, ils s'en contentent ſans rien chercher de plus. Vous avez des villes entières, qui, comme je le diſois de Lacédémone, ſe plaiſent à une extrême ſobriété. Xénophon raconte que les Perſes ne mangent que du creſſon avec leur pain. Mais enfin, ſi la nature cherche à ſe ragouter par quelques mêts plus agréables, combien les arbres ne lui en fourniſſent-ils pas d'excellens, & de faciles à recouvrer ?

Ajoutons que la ſobriété rend le corps diſpos, & l'entretient dans une ſanté vigoureuſe. Comparez, je vous prie, les gens ſobres avec ces hommes ſuans, haletans, & boufis d'embonpoint, que vous prendriez pour des taureaux deſtinés aux ſacrifices. Vous verrez que ceux qui courent après le plaiſir, ſont ceux qui l'attrapent le moins; & que ce qui rend la table délicieuſe, ce n'eſt pas de s'y raſſaſier, c'eſt d'y apporter de l'appétit. On raconte que Timothée, homme illuſtre, & l'un des principaux d'Athènes, ayant fait chez Platon un ſouper, où il avoit pris beaucoup de plaiſir, & l'ayant

rencontré le jour ſuivant, *Vos repas*, lui dit-il, *ont cela de bon, qu'on s'en trouve bien, même encore le lendemain.* Qui ne ſait qu'avec un eſtomac farci de vin & de viande, l'eſprit n'eſt plus capable de faire ſes fonctions ? Vous entendrez volontiers le fragment d'une belle lettre de Platon aux parens de Dion : *Je vous avoue*, leur écrivoit-il, *que je n'ai nullement aimé cette vie qui vous paroit charmante, ſe gorger deux fois par jour à des tables où l'on trouve réunies toutes les délicateſſes de l'Italie & de Syracuſe, n'avoir pas une nuit qu'on puiſſe donner au ſommeil, & ſans que j'entre dans un plus grand détail, ne rien faire de propre à former un homme ſage & vertueux. Car une ſi étrange vie ne gâteroit-elle pas le plus beau naturel ?* Une vie incompatible avec la ſageſſe & avec la tempérance, peut-elle avoir des charmes ? On voit par là quel étoit l'aveuglement de Sardanapale, cet opulent Roi d'Aſſyrie, qui fit graver ſur ſon tombeau l'inſcription ſuivante :

Déchu de mes grandeurs par un tré-
pas funeſte,

Ce qu'Amour & Bacchus m'ont procuré de biens,

Sont les ſeuls déſormais que j'oſe appeler miens;

Un héritier a tout le reſte.

Inſcription, diſoit Ariſtote, plus digne d'être miſe ſur la foſſe d'un bœuf, que ſur le monument d'un Roi. Tout mort qu'eſt celui-ci, il appelle *ſien*, ce qu'il n'a poſſédé pendant ſa vie même, qu'autant de temps qu'en duroit la jouïſſance.

Pourquoi donc déſirer des richeſſes, & par où la pauvreté nous empêcheroit-elle d'être heureux? Parce qu'elle ne permet pas d'avoir des bronzes, des tableaux, des écoles de Gladiateurs? Si on les aime, n'eſt-il pas encore plus aiſé d'en jouïr au commun des hommes, qu'à ceux qui ont le plus ramaſſé? Car il y a dans Rome un infinité de ces choſes qui appartiennent au Public; de ſorte que les plus riches particuliers en ont beaucoup moins, & ne voient ce qu'ils en ont qu'à leur campagne, c'eſt-à-dire, aſſez rarement. Encore leur conſcience les trouble-

Digitized by Google

t-elle, quand ils ſongent d'où leur vient ce qu'ils en poſſèdent.

Je n'acheverai d'aujourd'hui, ſi je veux plaider la cauſe de la pauvreté. Elle ſe défend toute ſeule, & la nature elle-même nous apprend tous les jours qu'un petit nombre de choſes, & même des plus viles, ſuffit pour ſubvenir à nos beſoins.

Un état obſcur, ſe voir ſans conſidération, ou même être mal dans l'eſprit du peuple, n'eſt-ce point un obſtacle au bonheur? Peut-être qu'au fond cette eſtime du public, & cette gloire tant déſirée nous valent plus de peine que de plaiſir. Je trouve bien de la petiteſſe dans notre Démoſthène, de s'être ſenti chatouillé par ce diſcours d'une porteuſe d'eau, qui diſoit tout bas à une autre: *Voilà ce fameux Démoſthène.* Qu'y a-t-il de plus petit? Et cependant, le grand Orateur! Mais il avoit plus appris à parler aux autres, qu'à ſe parler intérieurement. On ne doit, à mon avis, ni rechercher la gloire pour elle-même, ni craindre l'obſcurité. *Je ſuis venu à Athènes*, dit un jour Démocrite, & *je*

n'y ai été connu de perſonne. Quelle grandeur d'ame, de mettre ſa gloire à mépriſer la vaine gloire! Un joueur d'inſtrumens n'a que ſon goût à conſulter dans tout ce qui regarde ſa profeſſion: & le Sage dont l'art eſt ſupérieur de beaucoup, ſe conformera, non à ſes propres ſentimens, mais aux idées du vulgaire? Quelle plus grande folie, que de reſpecter en gros la multitude, tandis qu'on mépriſe les particuliers en détail, comme des mercénaires & des gens ſans connoiſſance? Un homme ſage doit ſe moquer de nos brigues ambitieuſes, & il refuſera même les honneurs que le peuple ira lui offrir: au lieu que nous, pour nous détromper à cet égard, nous attendons qu'une funeſte expérience nous ait ouvert les yeux.

Héraclite le Philoſophe diſoit que tous les Ephéſiens méritoient la mort, parce qu'en exilant de leur ville Hermodore, le premier de leurs citoyens, ils avoient fait ce réglement: *Qu'aucun d'Ephèſe ne ſe diſtingue par-deſſus les autres. Si quelqu'un ſe trouve dans le cas, qu'il aille habiter d'autres terres.* Mais le même abus ne règne-t-il

Digitized by Google

pas chez tous les peuples ? Où ne hait-on pas la ſupériorité trop éclatante de la vertu ? Je ne veux pour preuve qu'Ariſtide, qui fut exilé de ſa patrie, parce qu'il étoit un Juge incorruptible. Car j'aime mieux prendre de pareils exemples chez les Grecs, que chez nous. C'eſt donc s'épargner d'étranges chagrins, que de n'avoir rien à démêler avec le peuple. Et qu'y a-t-il de plus doux qu'un loiſir conſacré aux Lettres, je veux dire qu'on emploie à ſonder les profondeurs infinies de la nature, & à bien connoître le ciel, la terre, les mers ?

Parvenus au mépris des honneurs, & des richeſſes, que nous reſtera-t-il à craindre ? Sera-ce l'exil, qu'on met au rang des plus grands maux ? Mais ſi ce n'eſt un mal que parce qu'il prouve qu'on à déplu au peuple, je viens de montrer le peu de cas qu'on doit faire de ſes bonnes graces. Et ſi le mal conſiſte à être hors de ſa patrie, nos provinces ſont pleines de malheureux ; car la plûpart de ceux qui s'y établiſſent, ne revoient guère le lieu de leur naiſſance.

Mais, direz-vous, les exilés ſont dépouillés de leurs biens. Qu'importe, ſi la pauvreté, comme nous l'avons vû, eſt facile à ſupporter ?

Que ſi l'on s'arrête maintenant à la choſe même, & non au terme, qui préſente l'idée d'une ſorte d'ignominie : l'exil différe-t-il fort d'un long voyage ? Les plus fameux Philoſophes, Xénocrate, Crantor, Arcéſilas, Lacyde, Ariſtote, Théophraſte, Zénon, Cléanthe, Chryſippe, Antipater, Carnéade, Panétius, Clitomaque, Philon, Antiochus, Poſidonius, une infinité d'autres ont paſſé leur vie à voyager, & une fois ſortis de leur patrie, n'y ſont jamais rentrés. D'ailleurs, de quelle ignominie peut être accompagné l'exil du Sage qui fait l'objet de ce diſcours ; puiſqu'il ne peut jamais être banni qu'injuſtement ? A l'égard de ceux qui le ſont avec juſtice, nous ne nous chargeons pas de les conſoler.

Enfin ce prétendu mal paroîtra encore plus léger pour ceux qui rapportent tout au plaiſir. Comme on peut en trouver par-tout, ils ne ſauroient

manquer d'être heureux, & ils diront avec (6) Teucer :

Par-tout où je ſuis bien, j'y trouve ma patrie.

On demandoit à Socrate, qu'elle étoit la ſienne ? *Toute la Terre*, dit-il, donnant à entendre qu'il ſe croyoit citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. On a vû (7) Albucius, pendant ſon exil, faire avec grand plaiſir

---

(6) Teucer étoit fils de Télamon, Roi de Salamine, & fut au ſiége de Troie avec ſon frère Ajax. A ſon retour ſon pere n'ayant pas voulu le recevoir, à cauſe qu'il n'avoit pas vengé la mort de ſon frère, il alla en l'île de Cypre, où il fonda la ville de Salamine. C'eſt en cette occaſion qu'on lui fait dire le mot dont il s'agit, & qui paroît tiré d'une Tragédie de Pacuvius.

(7) T. Albucius avoit été élevé dans ſa jeuneſſe à Athènes, où il embraſſa la ſecte d'Epicure. Depuis étant monté par degrés dans Rome juſques à la Préture, & ayant eu enſuite le Gouvernement de la Sardaigne, il s'y décerna lui-même les honneurs du Triomphe, pour avoir ſoumis quelques brigands. On le trouva fort mauvais à Rome ; en ſorte qu'à ſon retour, ayant été accuſé de quelques malverſations par les peuples

Digitized by Google

dans Athènes le métier de Philoſophe : ce qui ne lui ſeroit pourtant pas arrivé, s'il avoit vêcu à Rome dans l'oiſiveté qu'Epicure preſcrit à ſes diſciples. Penſez-vous qu'Epicure lui-même, & Platon, & Polémon, aient été plus heureux pour être demeurés dans Athènes leur patrie, que Métrodore, Xénocrate, & Arcéſilas, qui ont vêcu éloignés de la leur ? Quel cas, au reſte, doit-on faire d'une ville d'où l'on chaſſe les honnêtes gens ? Démarate, pere du vieux Tarquin l'un de nos Rois, ne pouvant ſouffrir l'oppreſſion où étoit alors Corinthe, lieu de ſa naiſſance, par la tyrannie de Cypſélus, s'en exila volontairement pour s'établir (8) en Etrurie, où il ſe maria, & eut des enfans. Avoit-il tort d'aimer mieux être libre chez l'étranger qu'eſclave dans ſa patrie ? On vient à oublier toutes ſes peines, tous ſes chagrins, lorſqu'on

---

de cette province, il fut condamné, & ſe retira à Athènes, où il s'amusa à philoſopher, comme le dit ici Cicéron.

(8) Il y a dans le Texte, *fugit Tarquinios*, qui eſt le nom du lieu où il ſe retira.

ſe retrouve dans une ſituation agréable. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Epicure a oſé dire qu'il y a toujous plus de bien que de mal pour les Sages, parce qu'ils ſavent, en quelque état que ce ſoit, avoir du plaiſir. D'où il croit pouvoir conclure, auſſi-bien que nous, que le Sage eſt toujours heureux.

Quoi ? direz-vous, fût-il ſourd & aveugle ? Oui, car le Sage ne s'en inquiète point. Et premièrement, de quels plaiſirs eſt donc privé l'aveugle, qu'on croit ſi fort à plaindre ? Car, ſelon quelques Phyſiciens, il n'en eſt pas de la vûe comme des autres ſens : ceux qui ſont deſtinés au goût, à l'ouïe, à l'odorat, au toucher, ſont le ſiége des plaiſirs qu'ils procurent : mais l'agrément qui eſt procuré par la vûe, ce n'eſt point à l'œil qu'il ſe fait ſentir, c'eſt à l'ame. Or l'ame jouït d'aſſez d'autres plaiſirs, pour ne pas tant regretter celui de la vûe. Je parle d'un homme lettré & ſavant, pour qui vivre c'eſt méditer. Quand il médite ; il n'a guère beſoin d'appeler ſes yeux au ſecours. Et puiſque la nuit n'empêche

pas qu'on ne ſoit heureux, pourquoi un jour ſemblable à la nuit nous empêcheroit-il de l'être ? Vous ſavez, à ce ſujet, le mot un peu libre, mais plaiſant, d'Antipater le Cyrénaïque, à qui des femmes témoignoient qu'elles le trouvoient à plaindre de ce qu'il étoit devenu aveugle : *Etes-vous folles*, leur dit-il, *& avez-vous oublié que les plaiſirs de la nuit valent bien ceux du jour ?*

Appius le vieux (9) exerçoit, quoiqu'aveugle depuis long-temps, les plus grandes Magiſtratures, ſans manquer en rien à ſes devoirs, ſoit publics, ou privés. Druſus, ce grand Juriſconſulte, étoit dans le même cas : & ſa maiſon ne déſempliſſoit pas de clients, qui ne voyant goutte en leurs affaires, y prenoient un aveugle pour guide. Dans mon enfance Aufidius, qui avoit été Préteur, non-ſeulement opinoit dans

(9) Appius Claudius Craſſus, qui avoit été deux fois Conſul, ayant ouï dire qu'on propoſoit au ſénat un Traité de paix peu honorable avec le Roi Pyrrhus, il s'y fit porter tout vieux & aveugle qu'il étoit, & empêcha par ſes remontrances qu'on n'acceptât ces conditions.

Digitized by Google

le Sénat, & assistoit ses amis de ses conseils; mais il écrivoit de plus l'Histoire Grecque, & sans cesse il étudioit.

J'ai eu long-temps chez moi Diodorus le Stoïcien. Depuis qu'il eut perdu la vûe, il s'appliqua plus que jamais à la Philosophie, sans autre relâche que celui de jouer quelquefois du luth, à la manière des Pythagoriciens. On lui faisoit nuit & jour quelque lecture: & ce qu'il paroît qu'on ne sauroit presque faire sans yeux, il continuoit à enseigner la Géométrie, faisant très-bien entendre à ses disciples quelle ligne il falloit tracer, & de quel point à quel point.

On dit d'Asclépiade, Philosophe assez distingué dans la secte Erétricienne, que lorsqu'il eut perdu la vûe, quelqu'un lui ayant demandé en quoi cet accident étoit le plus fâcheux pour lui: *C'est*, répondit-il, *qu'il me faut un valet pour m'accompagner.* En effet, si l'extrême pauvreté devient supportable à qui peut mendier, comme font les Grecs: aussi un aveugle trouve-t-il à se consoler, lorsqu'il a de quoi se faire servir.

Démocrite, après avoir perdu les yeux, ne pouvoit plus diſtinguer le blanc du noir : mais il diſtinguoit le bien du mal, le juſte de l'injuſte, l'honnête du honteux, l'utile de l'inutile, le grand du petit. On peut être heureux, ſans diſcerner la variété des couleurs ; on ne peut l'être ſans avoir des idées vraies. Ce grand homme croyoit même que la vûe étoit un obſtacle aux opérations de l'ame ; & en effet, tandis que les autres voyoient à peine ce qui étoit à leurs pieds, ſon eſprit parcouroit l'univers, ſans trouver de borne qui l'arrêtât.

On prétend qu'Homère étoit aveugle. Cependant ſes poëmes ſont de véritables tableaux. Quelle contrée, quel rivage, quel lieu de la Grèce, quel genre de combat, quelle ordonnance de bataille, quelle manœuvre ſur mer, quels mouvemens d'hommes & d'animaux, n'y ſont pas dépeints ſi au naturel, que l'Auteur ſemble nous mettre ſous les yeux ce qu'il n'avoit jamais vû lui-même ?

Qu'a-t-il donc manqué à Homère, ni à d'autres Savans, pour goûter tous

Digitized by Google

les plaiſirs dont l'ame eſt capable ? Anaxagore & Démocrite auroient-ils ſans cela quitté leurs pays & leurs biens, pour ſe livrer tout entiers à l'agrément divin qui eſt attaché à la recherche & à la découverte de la vérité ? Auſſi les Poëtes, qui nous donnent l'Augure Tiréſias pour un Sage, ne le repréſentent jamais comme ſe plaignant de ce qu'il eſt aveugle. Homère, au contraire, nous ayant donné Polyphème pour un homme barbare & féroce, il le repréſente qui s'entretient avec un bélier, & qui envie (1) le bonheur de cet animal, en ce qu'il peut aller où il veut, & brouter où il lui plaît. Homère n'avoit pas tort ; car le Cyclope n'étoit pas plus raiſonnable que le bélier.

Voyons maintenant ſi c'eſt un grand mal que la ſurdité. Craſſus (2) étoit

---

(1) La mémoire a trompé ici Cicéron. Car Homère, qui rapporte le diſcours de Polyphème en ſon Odyſſée, ſur la fin du Livre IX, ne lui fait pas tenir ce langage.

(2) M. Licinius Craſſus, qui périt dans la guerre contre les Parthes, & qui paſſoit pour le plus riche des Romains,

un

un peu ſourd: mais il avoit un malheur plus grand; c'eſt qu'il entendoit ſouvent parler mal de lui, quoiqu'à mon avis ce fût injuſtement. Parmi nos Epicuriens, il en eſt peu qui entendent le grec, & peu de Grecs entendent notre langue. Ils ſont donc comme ſourds les uns à l'égard des autres: & nous le ſommes tous à l'égard d'une infinité de langues, que nous n'entendons point.

Vous me direz qu'un ſourd eſt privé du plaiſir d'entendre une belle voix: mais auſſi n'entend-il pas le bruit inſupportable d'une ſcie qu'on aiguiſe, ou d'un pourceau qu'on égorge. Quand il veut dormir; les mugiſſements de la mer ne le réveillent pas. Que ceux qui aiment la Muſique, conſidèrent qu'avant qu'elle fût inventée, il y avoit des gens ſages qui vivoient heureux: & que d'ailleurs la théorie du chant, qu'on trouve dans les livres, fait encore plus de plaiſir que la pratique. Au reſte, comme nous conſolions tantôt l'aveugle par le plaiſir de l'ouïe, nous pouvons à préſent conſoler le ſourd par

le plaiſir de la vûe. Un homme qui ſait s'entretenir avec lui-même, ſe paſſe aiſément de converſation.

Raſſemblons tous ces prétendus maux dans une ſeule perſonne. Qu'elle ſoit & ſourde & aveugle. Qu'elle ſouffre les plus vives douleurs. Premièrement, une mort prompte l'en délivrera. Mais ſi elles ſont en même temps & ſi longues & ſi violentes, qu'on ne les trouve plus (3) ſupportables ; pourquoi tant ſouffrir ? Une mort volontaire nous offre un port, qui nous mettra pour toujours à l'abri de tous maux. Théodore, quand Lyſimaque le menaça de lui ôter la vie, *O le grand exploit*, dit-il à ce Prince, *quand vous ferez ce qu'une* (4) *cantharide peut faire auſſi aiſément que*

---

(3) C'eſt donc avouer que le Sage peut n'être pas toujours heureux, ou qu'il eſt une vie heureuſe, qu'il n'a pas la force de ſupporter, comme le remarque fort bien Saint Auguſtin, en ſe moquant des ſophiſmes des Philoſophes, *Epiſt.* 155.

(4) Du ſuc des Cantharides, on compoſoit un poiſon, aſſez en uſage chez les Anciens.

vous. Et quand Perſée (5) ſupplia inſtamment Paul-Emile de ne point le mener en triomphe, *C'eſt*, répondit le Conſul, *ce que vous pouvez obtenir de vous-même.* Dans notre première conférence nous avons parlé de la mort bien au long: nous en avons encore parlé dans la ſeconde, à propos de la douleur: ceux qui ſe rappelleront ce que nous en avons dit, ſeront certainement plus portés à la déſirer qu'à la craindre. Du moins je voudrois qu'à cet égard on ſuivît la loi reçue par les Grecs dans leurs feſtins: *Que tout convive boive, ou ſe retire.* Loi ſagement établie; car il eſt juſte que tous participent aux plaiſirs de la table, ou que le ſobre la quitte, de peur qu'il n'éprouve la violence des têtes échauffées par le vin: & de même, ſi vous ne vous ſentez point aſſez fort contre la fortune, dérobez-vous à ſes atteintes, en renonçant à vivre.

---

(5) Ce dernier Roi de Macedoine fut vaincu, & pris priſonnier par le Conſul L. Æmilius Paullus l'an 168 avant J. C.

Tel eſt le langage d'Epicure, ſuivi par Hiéronyme mot pour mot. Si des Philoſophes qui tiennent que la vertu n'a d'elle-même nul pouvoir, & que tout ce que nous appelons honnête & louable, n'eſt qu'une chimère, décorée d'un vain nom : ſi ces Philoſophes, dis-je, ne laiſſent pas de croire que le Sage eſt toujours heureux : quel parti jugez-vous que doivent prendre les ſectateurs de Socrate & de Platon ? Les uns élèvent tellement les biens de l'ame, que ceux du corps & de la fotune ſont preſque à compter pour rien. Les autres ne mettent pas même ceux-ci au rang des biens, & ne connoiſſent que ceux de l'ame. Carnéade, qui s'érigeoit de ſon chef en arbitre des Stoïciens & des Péripatéticiens, terminoit ainſi leur querelle. Puiſque les uns, diſoit-il, reconnoiſſent pour des *avantages*, ce que les autres nomment des *biens*; & qu'à cela près ils n'attachent que la même idée aux richeſſes, à la ſanté, & a tout le reſte ; leur différent ne roule que ſur des mots, en ſorte qu'ils ſont réellement d'ac-

cord. Qu'ici donc les partiſans des autres ſectes diſputent le terrein, comme ils pourront. Après tout ils diſent, que le Sage peut être toujours heureux, & je ſuis charmé qu'ils tiennent au moins un langage, qui fait honneur à des Philoſophes.

Mais, puiſque nous nous ſéparons demain, tâchons de ne point oublier ce qui a fait depuis cinq jours le ſuje de nos entretiens. Je me chargerai volontiers de les rédiger par écrit; car mon loiſir, quelle que ſoit la raiſon qui m'en procure, peut-il être mieux employé? & comme c'eſt notre ami Brutus, qui m'a non-ſeulement engagé, mais en quelque manière provoqué à écrire ſur des matières philoſophiques, il eſt juſte de lui dédier auſſi ces cinq Traités. Je ne ſaurois dire quel fruit en retireront les autres. Pour moi, dans les plus cruelles ſituations de ma vie, & dans les divers chagrins qui m'environnent de toutes parts, je n'ai trouvé que cette ſeule conſolation.

M. TULLII CICERONIS

TUSCULANARUM QUÆSTIONUM

Liber V. *Virtutem ad beatè vivendum se ipsâ esse contentam.*

I. QUINTUS hic dies, Brute, finem faciet Tusculanarum disputationum: quo die est a nobis ea de re, quam tu ex omnibus maximè probas, disputatum. Placere enim tibi admodum sensi & ex eo libro,
264 quem ad me accuratissimè scripsisti, & ex multis sermonibus tuis, virtutem ad beatè vivendum se ipsâ esse contentam. Quod etsi difficile est probatu, propter tam vâria & tam multa tormenta fortunæ: tale tamen est, ut elaborandum sit, quò facilius probetur. Nihil est enim omnium, quæ in philosophia tractantur, quod gravius, magnificentiusque dicatur. Nam cùm ea causa impulerit eos, qui primi se ad philosophiæ studium contulerunt, ut omnibus rebus posthabitis, totos se in optimo vitæ statu ex-

Digitized by Google

quirendo collocarent: profectò ſpe beatè vivendi tantam in eo ſtudio curam, operamque poſuerunt. Quòd ſi ab iis inventa & perfecta virtus eſt, & ſi præſidii ad beatè vivendum in virtute ſatis eſt: quis eſt, qui non præclarè & ab illis poſitam, & a nobis ſuſceptam operam philoſophandi arbitretur? Sin autem virtus ſubjecta ſub varios 265
incertoſque caſus famula fortunæ eſt, nec tantarum virium eſt, ut ſe ipſa tueatur, vereor ne non tam virtutis fiduciâ nitendum nobis ad ſpem beatè vivendi, quàm vota facienda videantur. Equidem eos caſus, in quibus me fortuna vehementer exercuit, mecum ipſe conſiderans, huic incipio ſententiæ diffidere; interdum & humani generis imbecillitatem, fragilitatemque extimeſcere. Vereor enim, ne natura cum corpora nobis infirma dediſſet, iiſque & morbos inſanabiles, & dolores intolerabiles adjunxiſſet, animos quoque dederit & corporum doloribus congruentes, & ſeparatim ſuis angoribus & moleſtiis implicatos. Sed in hoc me ipſe caſtigo, quòd, ex aliorum, & ex noſtra fortaſſe mollitia, non ex ipſa virtute de virtutis robore exiſtimo. Illa enim, ſi modò eſt ulla virtus, quam dubitatio- 266
nem avunculus tuus, Brute, ſuſtulit: omnia, quæ cadere in hominem poſſunt, ſubter ſe habet, eaque deſpiciens, caſus contemnit humanos, culpâque omni carens, præter ſe ipſam nihil cenſet ad ſe pertinere. Nos autem omnia adverſa tum venien-

tia metu augentes, tum mœrore præſentia; rerum naturam, quàm errorem noſtrum, damnare malumus.

II. Sed & hujus culpæ, & cæterorum vitiorum peccatorumque noſtrorum omnis a philoſophia petenda correctio eſt: cujus in ſinum cum a primis temporibus ætatis, noſtra voluntas ſtudiumque nos contuliſſet, his graviſſimis caſibus in eundem portum, ex quo eramus egreſſi magnâ jactati tempeſtate confugimus. O vitæ Philoſophia dux! o virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum! quid non modò nos, ſed omnino vita hominum ſine te eſſe potuiſſet? Tu urbes peperiſti: tu diſſipatos homines in ſocietatem vitæ convocaſti; tu eos inter ſe primò domiciliis, deinde conjugiis, tum
267 literarum, & vocum communione junxiſti: tu inventrix legum, tu magiſtra morum, & diſciplinæ fuiſti: ad te confugimus, a te opem petimus: tibi, nos, ut antea magna ex parte, ſic nunc penitùs, totoſque tradimus. Eſt autem unus dies bene, & ex præceptis tuis actus, peccanti immortalitati anteponendus. Cujus igitur potiùs opibus utamur, quàm tuis? quæ & vitæ tranquillitatem largita nobis es, & terrorem mortis ſuſtuliſti. At philoſophia quidem tantùm abeſt, ut, perinde ac de hominum eſt vitâ merita, laudetur, ut a pleriſque neglecta, a multis etiam vituperetur. Vituperare quiſquam vitæ parentem, & hoc parricidio ſe inquinare audet! & tam impiè ingratus eſſe,

ut eam accûſet, quam vereri deberet, etiam ſi minùs percipere potuiſſet? Sed, ut opinor, hic error, & hæc indoctorum animis
offuſa caligo eſt, quòd tam longè retro reſ- 268
picere non poſſunt, nec eos, a quibus vita hominum inſtructa primò ſit, fuiſſe philoſophos arbitrantur: quam rem antiquiſſimam cum videamus, nomen tamen eſſe confitemur recens.

III. Nam ſapientiam quidem ipſam quis negare poteſt, non modò re eſſe antiquam, verùm etiam nomine? quæ divinarum, humanarumque rerum, tum initiorum, cauſarumque cujuſque rei cognitione hoc pulcherrimum nomen apud antiquos aſſequebatur. Itaque & illos ſeptem, qui a Græcis σοφοὶ, ſapientes a noſtris & habebantur, & nominabantur, & multis ante ſeculis Lycurgum, cujus temporibus Homerus etiam fuiſſe ante hanc urbem conditam traditur, etiam heroïcis ætatibus Ulyſſem, & Neſtorem accepimus & fuiſſe, & habitos eſſe ſapientes. Nec verò Atlas ſuſtinere cœlum, 269
nec Prometheus affixus Caucaſo, nec ſtellatus Cepheus cum uxore, genero, filiâ traderetur, niſi cœleſtium divina cognitio nomen eorum ad errorem fabulæ traduxiſſet. A quibus ducti deinceps omnes, qui in rerum contemplatione ſtudia ponebant, ſapientes & habebantur, & nominabantur: idque eorum nomen uſque ad Pythagoræ manavit ætatem: quem, ut ſcribit auditor Platonis Ponticus Heraclides, vir doctus in

primis, Phliuntem ferunt veniſſe, eumque
270 cum Leonte principe Phliaſiorum doctè & copiosè diſſeruiſſe quædam: cujus ingenium, & eloquentiam cum admiratus eſſet Leon, quæſiviſſe ex eo quâ maximè arte confideret: at illum, artem quidem ſe ſcire nullam, ſed eſſe *philoſophum*: admiratum Leontem novitatem nominis, quæſiſſe, quinam eſſent philoſophi, & quid inter eos, & reliquos, intereſſet: Pythagoram autem reſpondiſſe, ſimile ſibi videri vitam hominum, & mercatum eum, qui haberetur maximo ludorum apparatu, totius Græciæ celebritate. Nam ut illic alii corporibus exercitatis gloriam, & nobilitatem coronæ peterent, alii emendi, aut vendendi quæſtu, & lucro ducerentur: eſſet autem quoddam
271 genus eorum, idque vel maximè ingenuum, qui nec plauſum, nec lucrum quærerent, ſed viſendi causâ venirent, ſtudiosèque perſpicerent, quid ageretur, & quo modo: item nos quaſi in mercatûs quandam celebritatem ex urbe aliquâ, ſic in hanc vitam ex aliâ vitâ & naturâ profectos: alios gloriæ ſervire, alios pecuniæ: raros eſſe quoſdam, qui cæteris omnibus pro nihilo habitis, rerum naturam ſtudiosè intuerentur: hos ſe appellare ſapientiæ ſtudioſos, id eſt enim *philoſophos*: & ut illic liberaliſſimum eſſet ſpectare, nihil ſibi acquirentem; ſic in vita longè omnibus ſtudiis contemplationem rerum, cognitionemque præſtare.

272 IV. Nec verò Pythagoras nominis ſolùm

inventor, ſed rerum etiam ipſarum amplificator fuit. Qui cum poſt hunc Phliaſium ſermonem in Italiam veniſſet, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta eſt, & privatim, & publicè, præſtantiſſimis & inſtitutis, & artibus: cujus de diſciplina aliud tempus fuerit fortaſſe dicendi. Sed ab antiqua philoſophia uſque ad Socratem, qui Archelaum Anaxagoræ diſcipulum audierat, numeri, motuſque tractabantur, & unde omnia orirentur, quòve reciderent: ſtudiosèque ab his ſiderum magnitudines, intervalla, curſus anquirebantur, & cuncta cœleſtia. Socrates autem primus philoſophiam devocavit e cælo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coëgit de vita, & moribus, rebuſque bonis, & malis quærere. Cujus multiplex ra- 273
tio diſputandi, rerumque varietas, & ingenii magnitudo, Platonis memoriâ & literis conſecrata, plura genera effecit diſſentientium philoſophorum: e quibus nos id potiſſimùm conſecuti ſumus, quo Socratem uſum arbitramur: ut noſtram ipſi ſententiam tegeremus, errore alios levaremus, & in omni diſputatione, quid eſſet ſimillimum veri, quæreremus. Quem morem cum Carneades acutiſſimè, copioſiſſiméque tenuiſſet, fecimus & aliàs ſæpe, & nuper in Tuſculano, ut ad eam conſuetudinem diſputaremus: & quatridui quidem ſermonem ſuperioribus ad te perſcriptum libris miſimus: quinto autem die cùm eodem in loco

conſediſſemus, ſic eſt propoſitum, de quo diſputaremus.

V. *A.* Non mihi videtur ad beatè vivendum ſatis poſſe virtutem. *M.* At hercule
274 Bruto meo videtur: cujus ego judicium, pace tuâ dixerim, longè antepono tuo. *A.* Non dubito, nec id nunc agitur, tu illum quantùm ames: ſed hoc, quod mihi dixi videri, quale ſit: de quo a te diſputari volo. *M.* Nempe negas ad beatè vivendum ſatis poſſe virtutem? *A.* Prorſus nego. *M.* Quid? ad rectè, honeſtè, laudabiliter, poſtremò ab bene vivendum ſatiſne eſt præſidii in virtute? *A.* Certè ſatis. *M.* Potes igitur, aut qui malè vivat, non eum miſerum di-
275 cere: aut, quem bene fateare, eum negare beatè vivere? *A.* Quidni poſſim? nam etiam in tormentis rectè, honeſtè, laudabiliter, & ob eam rem bene vivi poteſt, dummodo intelligas quid nunc dicam bene: dico enim, conſtanter, graviter, ſapienter, fortiter. Hæc etiam in equuleum conjiciuntur, quò vita non aſpirat beata. *M.* Quid igitur? ſolane beata vita, quæſo, relinquitur extra oſtium limenque carceris, cùm conſtantia, gravitas, fortitudo, ſapientia, reliquæque virtutes rapiantur ad tortorem, nullumque recuſent, nec ſupplicium, nec
276 dolorem? *A.* Tu, ſi quid es facturus, nova aliqua conquiras oportet. Iſta me minimè movent, non ſolùm quia pervulgata ſunt, ſed multò magis, quia, tanquam levia quædam vina nihil valent in aqua, ſic Stoi-

Digitized by Google

eorum iſta magis guſtata, quam potata, delectant. Velut i te chorus virtutum in equuleum impoſitus, imagines conſtituit ante oculos cum ampliſſima dignitate, ut ad eas curſim perrectura, nec eos beata vita a ſe deſertas paſſura videatur: cum autem animum ab iſta pictura, imaginibuſque virtutum ad rem, veritatemque traduxeris, hoc nudum relinquitur, poſſitne quis beatus eſſe quamdiu torqueatur. Quamobrem hoc nunc quæramus. Virtutes autem noli vereri ne expoſtulent & querantur ſe a beata vita eſſe relictas. Si enim nulla virtus prudentiâ vacat, prudentia ipſa hoc videt, non omnes bonos eſſe etiam beatos: multaque de M. 277
Attilio, Q, Cæpione, M. Aquilio recordatur: beatamque vitam, ſi imaginibus potiùs uti, quàm rebus ipſis placet, conantem ire in equuleum retinet ipſa prudentia, negatque ei cum dolore, & cruciatu quidquam eſſe commune.

VI. *M.* Facilè patior te iſto modo agere: 278
etſi iniquum eſt præſcribere mihi te, quemadmodum a me diſputari velis. Sed quæro, utrum aliquid actum ſuperioribus diebus, an nihil arbitremur? *A.* Actum verò, & aliquantum quidem. *M.* Atqui, ſi ita eſt, profligata jam hæc, & pene ad exitum adducta quæſtio eſt. *A.* Quo tandem modo? *M.* Quia motus turbulenti, jactationeſque animorum 279
incitatæ, & impetu inconſiderato elatæ, rationem omnem repellentes, vitæ beatæ nullam partem relinquunt. Quis enim poteſt

Digitized by Google

mortem aut dolorem metuens, quorum alterum ſæpe adeſt, alterum ſemper impendet eſſe non miſer? Quid, ſi idem (quod plerumque fit) paupertatem, ignominiam, infamiam timet; ſi debilitatem, cæcitatem; ſi denique, quod non ſingulis hominibus, ſed potentibus populis ſæpe contingit, ſervitutem: poteſt ea timens eſſe quiſquam beatus? Quid, qui non modò ea futura timet, verùm etiam fert, ſuſtinetque præſentia? Adde eodem exſilia, luctus, orbitates: qui rebus his fractus ægritudine eliditur, poteſt tandem eſſe non miſerrimus? Quid verò illum, quem libidinibus inflammatum, & furentem videbimus, omnia rabidè appetentem cum inexplebili cupiditate, quòque affluentiùs voluptates undique hauriat, eò graviùs ardentiùſque ſitientem, nonne rectè miſerrimum dixeris? Quid? elatus ille levitate, inanique lætitiâ exultans, & temerè geſtiens, nonne tantò miſerior, quantò ſibi videtur beatior? Ergo, ut hi miſeri, ſic contra illi beati, quos nulli metus terrent, nullæ ægritudines exedunt, nullæ libidines incitant, nullæ futiles lætitiæ exultantes languidis liquefaciunt voluptatibus. Ut maris igitur tranquillitas intelligitur, nullâ, ne minimâ quidem, aurâ fluctus commovente: ſic animi quietus, & placatus ſtatus cernitur, cum perturbatio nulla eſt, quâ moveri queat. Quòd ſi eſt, qui vim fortunæ, qui omnia humana, quæ cuique accidere poſſunt, tolerabilia ducat, ex quo

nec timor eum, nec angor attingat: idemque, si nihil concupiscat, nullâ efferatur animi inani voluptate, quis est, cur is non beatus sit? &, si hæc virtute efficiuntur, 281
quid est, cur virtus ipsa per se non efficiat beatos?

VII. *A.* Atqui alterum dici non potest, quin ii, qui nihil metuant, nihil angantur, nihil concupiscant, nullâ impotenti lætitiâ efferantur, beati sint: itaque id tibi concedo: alterum autem jam integrum non est: superioribus enim disputationibus effectum est, vacare omni animi perturbatione sapientem. *M.* Nimirum igitur confecta res est, videtur enim ad exitum venisse quæstio. *A.* Propemodum id quidem. *M.* Verumtamen mathematicorum iste mos est, non est philosophorum. Nam geometræ, cum aliquid docere volunt, si quid ad eam rem pertinet eorum, quæ antè docuerunt, id sumunt pro concesso & probato: illud modò explicant, de quo ante nihil scriptum est. Philosophi quamcumque rem habent in 282
manibus, in eam, quæ conveniunt, congerunt omnia: etsi alio loco disputata sunt. Quod ni ita esset, cur Stoicus, si esset quæsitum satisne ad beatè vivendum virtus posset, multa diceret? cui satis esset respondere, se ante docuisse nihil bonum esse, nisi quod honestum esset: hoc probato, consequens esse, beatam vitam virtute esse contentam: &, quo modo hoc sit consequens illi, sic illud huic, ut, si beata vita

Digitized by Google

virtute contenta ſit, niſi honeſtum quod ſit; nihil aliud ſit bonum. Sed tamen non agunt ſic: nam & de honeſto, & de ſummo bono ſeparatim libri ſunt: & cum ex eo efficiatur, ſatis magnam in virtute ad beatè vivendum eſſe vim, nihilominus hoc agunt ſeparatim: propriis enim, & ſuis argumentis, & admonitionibus tractanda quæque res eſt; tanta præſertim. Cave enim putes ullam in philoſophia vocem emiſſam clariorem, ullumve eſſe philoſophiæ promiſſum
283 uberius, aut majus: nam quid profitetur, o dii boni? perfecturam ſe, qui legibus ſuis paruiſſet; ut eſſet contra fortunam ſemper armatus, ut omnia præſidia haberet in ſe bene beatéque vivendi, ut eſſet ſemper denique beatus. Sed videro, quid efficiat. Tantiſper hoc ipſum magni æſtimo, quod pollicetur. Nam Xerxes quidem refertus omnibus præmiis, doniſque fortunæ, non equitatu, non pedeſtribus copiis, non navium multitudine, non infinito pondere auri contentus, præmium propoſuit, qui inveniſſet novam voluptatem: quâ ipsâ non fuit contentus: neque enim unquam finem inveniet libido: nos vellem præmio elicere poſſemus, qui nobis aliquid attuliſſet, quo hoc firmiùs crederemus.

VIII. *A.* Vellem id quidem: ſed habeo
284 paululum, quod requiram. Ego enim aſſentior, eorum, quæ poſuiſti, alterum alteri conſequens eſſe, ut, quemadmodum, ſi quod honeſtum ſit, id ſolum ſit bonum,

Digitized by Google

ſequatur beatam vitam virtute confici: ſic, ſi vita beata in virtute ſit, nihil eſſe niſi virtutem bonum. Sed Brutus tuus, auctore Ariſto, & Antiocho non ſentit hoc: putat enim, etiam ſi ſit bonum aliquod præter virtutem. *M.* Quid igitur? contra Brutumne me dicturum putas? *A.* Tu verò, ut videtur; nam præfinire non eſt meum. *M.* Quid cuique igitur conſentaneum ſit, alio loco; nam iſta mihi & cum Antiocho ſæpe, 285
& cum Ariſto nuper, cùm Athenis imperator apud eum diverſarer, diſſentio fuit. Mihi enim non videbatur quiſquam eſſe beatus poſſe, cum in malis eſſet: in malis autem ſapientem eſſe poſſe, ſi eſſent ulla corporis, aut fortunæ mala. Dicebantur hæc, quæ ſcripſit etiam Antiochus locis pluribus: virtutem ipſam per ſe beatam vitam efficere poſſe, neque tamen beatiſſimam: deinde ex majore parte pleraſque res nominari, etiam ſi qua pars abeſſet: ut vires, 286
ut valetudinem, ut divitias, ut honorem, ut gloriam: quæ genere, non numero cernerentur: item beatam vitam, etiam ſi ex aliqua parte claudicaret, tamen ex multo majore parte obtinere nomen ſuum. Hæc nunc enucleare non ita neceſſe eſt: quanquam non conſtantiſſimè dici mihi videntur. Nam & qui beatus eſt, non intelligo quid requirat, ut ſit beatior: ſi eſt enim quod deſit, ne beatus quidem eſt: &, quòd ex majori parte unamquamque rem appellari ſpectarique dicunt, eſt ubi id iſto modo

valeat. Cum verò tria genera malorum esse dicant: qui duorum generum malis omnibus urgeatur, ut omnia adversa sint in fortuna, omnibus oppressum corpus & confectum doloribus, huic paululùmne ad beatam vitam deesse dicemus, non modò ad beatissimam? Hoc illud est, quod Theo-
287 phrastus sustinere non potuit: nam cum statuisset verbera, tormenta, cruciatus, patriæ eversiones, exilia, orbitates magnam vim habere ad malè, miserèque vivendum: non est ausus elatè, & amplè loqui, cum humiliter, demisséque sentiret.

IX. Quàm bene, non quæritur: constanter quidem certè. Itaque mihi placere non solet consequentia reprehendere, cum prima concesseris. Hic autem, elegantissimus omnium philosophorum & eruditissimus, non magnopere reprehenditur, cum tria genera dicit bonorum: vexatur autem ab omnibus, primùm in eo libro, quem scripsit de vita beata, in quo multa disputat, quamobrem is, qui torqueatur, qui crucietur, beatus esse non possit. In eo etiam putatur dicere, in rotam beatam vitam non ascendere. Non usquam id quidem dicit omnino, sed, quæ dicit, idem valent. Possum igitur, cui concesserim in malis esse dolo-
288 res corporis, in malis naufragia fortunæ, huic succensere dicenti, non omnes bonos esse beatos, cum in omnes bonos ea, quæ ille in malis numerat, cadere possint? Vexatur idem Theophrastus & libris, &

Digitized by Google

ſcholis omnium philoſophorum, quòd in Calliſthene ſuo laudarit illam ſententiam:

Vitam regit fortuna, non ſapientia.

Negant ab ullo philoſopho quidquam dictum eſſe languidius. Rectè id quidem: ſed nihil intelligo dici potuiſſe conſtantius. Si enim tot ſunt in corpore bona, tot extra corpus, in caſu, atque fortuna: nonne conſentaneum eſt, plus fortunam, quæ domina rerum ſit & externarum, & ad corpus pertinentium, quàm conſilium valere? An malumus Epicurum imitari? qui multa præclarè ſæpe dicit; quàm enim ſibi conſtanter, convenienterque dicat, non laborat. Laudat tenuem victum: philoſophi id quidem: ſed ſi Socrates, aut Antiſthenes di- 289
ceret, non is, qui finem bonorum voluptatem eſſe dixerit. Negat quemquam jucundè poſſe vivere, niſi idem honeſtè, ſapienter, juſtéque vivat. Nihil gravius, nihil philoſophiâ dignius: niſi idem hoc ipſum, honeſtè, ſapienter, juſtè, ad voluptatem referret. Quid melius, quàm fortunam exiguam intervenire ſapienti? ſed hoc iſne dicit, qui, cum dolorem non modò maximum malum, ſed ſolum malum etiam dixerit, toto corpore opprimi poſſit doloribus acerrimis, tum cum maximè contra fortunam glorietur? quod idem melioribus etiam verbis Metrodorus: *Occupavi te*, inquit, *fortuna, atque cepi; omneſque aditus tuos intercluſi, ut ad me aſpirare non poſſes.*

Præclarè, ſi Ariſto Chius, aut ſi Stoicus Zeno diceret, qui, niſi quod turpe eſſet, nihil malum duceret. Tu verò, Metrodore, qui omne bonum in viſceribus, medulliſque condideris; & definieris ſummum bonum firmâ corporis affectione, exploratâque ſpe contineri: fortunæ aditus interclu-
290 ſiſti? quo modo? iſto enim bono jam exſpoliari potes.

X. Atque his capiuntur imperiti, & propter hujuſmodi ſententias iſtorum hominum eſt multitudo. Acutè autem diſputantis illud eſt, non quid quiſque dicat, ſed quid cuique dicendum ſit, videre. Velut in ea ipſa ſententia, quam in hac diſputatione ſuſcepimus, omnes bonos ſemper beatos volumus eſſe. Quos dicam bonos, perſpicuum eſt: omnibus enim virtutibus inſtructos, & ornatos, tum ſapientes, tum viros bonos dicimus. Videamus, qui dicendi ſint beati. Equidem hos exiſtimo, qui ſint in bonis, nullo adjuncto malo: neque ulla alia huic verbo, cum beatum dicimus, ſubjecta notio eſt, niſi, ſecretis malis omnibus, cumulata bonorum complexio. Hanc aſſequi virtus, ſi quidquam præter ipſam boni eſt, non poteſt: aderit enim malorum, ſi mala illa ducimus, turba quædam, paupertas, ignobilitas, humilitas, ſolitudo, amiſſio ſuorum, graves dolores corporis, perdita valetudo, debilitas, cæcitas, interitus patriæ, exilium, ſervitus; denique in his tot, & tantis, at-
291 que etiam quæ plura poſſunt accidere, po-

Digitized by Google

teſt eſſe ſapiens; nam hæc caſus importat, qui in ſapientem poteſt incurrere: at ſi ea mala ſunt, quis poteſt præſtare ſapientem ſemper beatum fore, cum vel in omnibus his uno tempore eſſe poſſit? Non igitur facilè concedo neque Bruto meo, neque communibus magiſtris, neque veteribus illis, Ariſtoteli, Speuſippo, Xenocrati, Polemoni, ut, cùm ea, quæ ſupra enumeravi, in malis numerent, iidem dicant ſemper beatum eſſe ſapientem. Quos ſi titulus hic delectat inſignis, & pulcher, Pythagorâ, Socrate, & Platone digniſſimus, inducant animum, illa, quorum ſplendore capiuntur, vires, valetudinem, pulchritudinem, divitias, honores, opes contemnere, eaque, quæ his contraria ſint, pro nihilo ducere; tum poterunt clariſſimâ voce profiteri, ſe neque fortunæ impetu, nec multitudinis opinione, nec dolore, neque pau- 292
pertate terreri, omniaque ſibi in ſeſe eſſe poſita, neque eſſe quidquam extra ſuam poteſtatem, quod ducant in bonis. Neque hunc & hæc loqui, quæ ſunt magni cujuſdam, & alti viri, in eadem, quæ vulgus, in malis, & bo[illegible] numerare, concedi ullo modo poteſt. Quâ gloriâ commotus Epicurus exoritur; cui etiam, ſi diis placet, videtur ſemper ſapiens beatus. Hic dignitate hujus ſententiæ capitur: ſed nunquam id diceret, ſi ipſe ſe audiret: quid eſt enim, quod minùs conveniat, quàm ut is, qui vel ſummum, vel ſolum malum dolorem eſſe

dicat, idem cenſeat, *Quàm hoc ſuave eſt*, tum, cùm dolore crucietur, dicturum eſſe ſapientem? Non igitur ex ſingulis vocibus philoſophi ſpectandi ſunt, ſed ex perpetuitate, atque conſtantiâ.

293 XI. *A.* Adducis me, ut tibi aſſentiar; ſed tua quoque vide ne deſideretur conſtantia. *M.* Quonam modo? *A.* Quia legi tuum nuper quartum de finibus: in eo mihi videbare, contra Catonem differens, hoc velle oſtendere, quod mihi quidem probatur, inter Zenonem, & Peripateticos nihil præter verborum novitatem intereſſe: quod ſi ita eſt, quid eſt cauſæ, quin, ſi Zenonis rationi conſentaneum ſit, ſatis magnam vim in virtute eſſe ad beatè vivendum, liceat idem Peripateticis dicere? Rem enim opinor ſpectari oportere, non verba. *M.* Tu quidem tabellis obſignatis agis mecum, &
294 teſtificaris quid dixerim aliquando, aut ſcripſerim. Cum aliis iſto modo, qui legibus impoſitis diſputant; nos in diem vivimus: quodcumque noſtros animos probabilitate percuſſit, id dicimus: itaque ſoli ſumus liberi. Verumtamen, quoniam de conſtantia paulò ante dixi[illegible], non ego hoc loco, id quærendum puto, verumne ſit quod Zenoni placuerit, quodque ejus auditori Ariſtoni, bonum eſſe ſolum, quod honeſtum eſſet: ſed, ſi ita eſſet, tum ut hoc totum, beatè vivere, in una virtute poneret. Quare demus hoc ſanè Bruto, ut ſit beatus ſemper ſapiens: quàm ſibi conveniat,

ipſe viderit : gloriâ quidem hujus ſententiæ quis eſt illo viro dignior ? Nos tamen teneamus , ut ſit idem beatiſſimus.

XII. Etſi Zeno Citiæus , advena quidam, 295
& ignobilis verborum opifex , inſinuaſſe ſe in antiquam philoſophiam videtur : hujus ſententiæ gravitas a Platonis auctoritate repetatur : apud quem ſæpe hæc oratio uſurpata eſt , ut nihil præter virtutem diceretur bonum : velut in Gorgia Socrates , cum eſſet ex eo quæſitum , Archelaum Perdiccæ filium , qui tum fortunatiſſimus haberetur , nonne beatum putaret ? *Haud ſcio* , inquit : *nunquam enim cum eo collocutus ſum.* Ain' tu ? an tu aliter id ſcire non potes ? *Nullo modo.* Tu igitur ne de Perſarum quidem rege magno potes dicere , beatùſne ſit ? *An ego poſſum , cum ignorem , quàm ſit doctus , quàm vir bonus* ? Quid ? 296
tu in eo ſitam vitam beatam putas ? *Ita prorſus exiſtimo , bonos , beatos : improbos , miſeros.* Miſer ergo Archelaüs ? *Certè , ſi injuſtus.* Videturne omnem hic beatam vitam in una virtute ponere ? Quid verò in Epitaphio ? quo modo idem ? Nam cui viro , inquit , ex ſe ipſo apta ſunt omnia , quæ ad beatè vivendum ferunt , nec ſuſpenſa aliorum aut bono caſu , aut contrario pendere ex alterius eventis , & errare coguntur : huic optimè vivendi ratio comparata eſt. Hic eſt ille moderatus , hic fortis , hic ſapiens , hic & naſcentibus , & cadentibus cum reliquis commodis , tum maximè liberis , parebit ,

Digitized by Google

& obediet præcepto illi veteri: *Neque* enim *lætabitur unquam, nec mœrebit nimis*, quòd
297 ſemper in ſeipſo omnem ſpem reponet ſui.

XIII. Ex hoc igitur Platonis quaſi quodam ſancto, auguſtoque fonte noſtra omnis manabit oratio. Unde igitur rectiùs ordiri poſſumus, quàm a communi parente natura? quæ quidquid genuit, non modo animal, ſed etiam quod ita eſſet ortum e terra, ut ſtirpibus ſuis niteretur, in ſuo quodque genere perfectum eſſe voluit. Itaque & arbores, & vites, & ea, quæ ſunt humiliora, neque ſe tollere a terra altiùs poſſunt, alia ſemper virent, alia hieme nudata; verno tempore tepefacta frondeſcunt: neque eſt ullum, quod non ita vigeat interiore quodam motu, & ſuis in quoque ſeminibus incluſis, ut aut flores, aut fruges fundat, aut baccas, omniaque in omnibus, quantum in ipſis ſit, nullâ vi impediente, perfecta ſint. Facilius verò etiam in beſtiis, quòd his ſenſus a natura eſt datus, vis ipſius naturæ perſpici poteſt. Namque alias beſtias nantes aquarum
298 incolas eſſe voluit, alias volucres cœlo frui libero; ſerpentes quaſdam, quaſdam eſſe gradientes; earum ipſarum partim ſolivagas, partim congregatas; immanes alias, quaſdam autem cicures, nonnullas abditas, terrâque tectas. Atque earum quæque, ſuum tenens munus, cum in diſparis animantis vitam tranſire non poſſit, manet in lege naturæ: & ut beſtiis aliud alii præcipui a natura datum eſt, quod ſuum quæque retinet,

net, nec discedit ab eo: sic homini multò quiddam præstantius. Etsi præstantia debent ea dici, quæ habent aliquam comparationem; humanus autem animus decerptus ex mente divina, cum alio nullo, nisi cum ipso deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. Hic igitur, si est excultus, & si ejus acies ita curata est, ut ne cæcetur erroribus, sit perfecta mens, id est, absoluta ratio: quod est idem virtus. Et, si omne beatum est, cui nihil deest, & quod in suo genere expletum, atque cumulatum est, idque virtutis est proprium: certè omnes virtutis compotes beati sunt. Et hoc quidem mihi cum Bruto convenit, item cum Aristotele, Xenocrate, Speusippo, Polemone. 299
Sed mihi videntur etiam beatissimi: quid enim deest ad beatè vivendum ei, qui confidit suis bonis? aut, qui diffidit, beatus esse quî potest?

XIV. At diffidat necesse est, qui bona dividit tripartitò. Quî enim poterit aut corporis firmitate, aut fortunæ stabilitate confidere? atqui nisi stabili, & fixo, & permanente bono, beatus esse nemo potest. Quid igitur ejusmodi istorum est? ut mihi illud Laconis dictum in hos cadere videatur, qui glorianti cuidam mercatori, quòd multas naves in omnem oram maritimam dimisisset, *Non sanè optabilis quidem ista*, inquit, *rudentibus apta fortuna.* An dubium est, quin nihil sit habendum in eo genere, quod vita beata complectitur, si id possit 300

amitti? Nihil enim inveteraſcere, nihil extingui, nihil cadere debet eorum, in quibus vita beata conſiſtit: nam qui timebit ne quid ex his deperdat, beatus eſſe non poterit. Volumus enim eum, qui beatus ſit, tutum eſſe, inexpugnabilem, ſeptum atque munitum, non ut parvo metu præditus ſit, ſed ut nullo. Ut enim innocens is dicitur, non qui leviter nocet, ſed qui nihil nocet: ſic ſine metu is habendus eſt, non qui parva metuit, ſed qui omninò metu vacat. Quæ eſt enim alia fortitudo, niſi animi affectio cum in adeundo periculo, & in labore ac dolore patiens, tum procul ab omni metu? Atque hæc certè non ita ſe haberent, niſi omne bonum in una honeſtate conſiſteret. Quî autem illam maximè optatam, & expetitam ſecuritatem (ſecuritatem autem nunc appello vacuitatem ægritudinis, in qua vita beata poſita eſt) habere quiſquam poteſt, cui aut adſit, aut adeſſe poſſit multitudo malorum? Quî autem poterit eſſe celſus, & rectus, & ea, quæ homini accidere poſſunt, omnia parva ducens, qualem ſapientem eſſe volumus, niſi omnia ſibi in ſe poſita cenſebit? An
301 Lacedæmonii Philippo minitanti per litteras ſe omnia, quæ conarentur, prohibiturum, quæſiverunt, *num ſe eſſet etiam mori prohibiturus?* vir is, quem quærimus, non multò faciliùs tali animo reperietur, quàm civitas univerſa? Quid? ad hanc fortitudinem, de qua loquimur, temperantiâ adjunctâ, quæ

ſit moderatrix omnium commotionum; quid poteſt ad beatè vivendum deeſſe ei, quem fortitudo ab ægritudine, & a metu vindicet: temperantia tum a libidine avocet, tum inſolenti alacritate geſtire non ſinat? Hæc efficere virtutem oſtenderem, niſi ſuperioribus diebus eſſent explicata.

XV. Atqui cum perturbationes animi miſeram, ſedationes autem vitam efficiant beatam: duplexque ratio perturbationis ſit, quòd ægritudo, & metus in malis opinatis, in bonorum autem errore lætitia geſtiens, libidoque verſentur: cum hæc omnia cum conſilio, & ratione pugnent; his tu tam gravibus concitationibus, tamque ipſis inter ſe diſſentientibus, atque diſtractis, quem vacuum, ſolutum, liberum videris, hunc dubitabis beatum dicere? Atqui ſapiens ſemper ita affectus eſt: ſemper igitur ſapiens beatus eſt. Atqui etiam omne bonum lætabile eſt: quod autem lætabile, id prædicandum, & præ ſe ferendum; quod tale autem, id etiam glorioſum; ſi verò glorioſum, certè laudabile: quod autem laudabile, profectò etiam honeſtum: quod bonum igitur, id honeſtum. At quæ iſti bona numerant, ne ipſi quidem honeſta dicunt: ſolum igitur bonum, quod honeſtum. Ex quo efficitur, honeſtate unâ vitam contineri beatam. Non ſunt igitur ea bona dicenda, nec habenda, quibus abundantem licet eſſe miſerrimum. An dubitas, quin præſtans valetudine, viribus, formâ, acerrimis inte- 302

gerrimiſque ſenſibus, (adde etiam, ſi libet, pernicitatem, & velocitatem, da divitias,
303 honores, imperia, opes, gloriam) ſi fuerit is, qui hæc habet, injuſtus, intemperans, timidus, hebeti ingenio, atque nullo: dubitabiſne eum miſerum dicere? Qualia igitur iſta bona ſunt, quæ qui habeat, miſerrimus eſſe poſſit? Videamus, ne, ut acervus ex ſui generis granis, ſic beata vita ex ſui ſimilibus partibus effici debeat. Quod ſi ita eſt, ex bonis, quæ ſola honeſta ſunt, efficiendum eſt beatum: ea mixta ex diſſimilibus ſi erunt, honeſtum ex his effici nihil poterit: quo detracto, quid poterit beatum intelligi? Etenim quidquid eſt quod bonum ſit, id expetendum eſt; quod autem expetendum, id certè approbandum: quod verò approbaris, id gratum acceptumque habendum: ergo etiam dignitas ei tribuenda eſt. Quod ſi ita eſt, laudabile ſit neceſſe eſt: bonum igitur omne laudabile. Ex quo efficitur, ut, quod ſit honeſtum, id ſit ſolum bonum. Quod ni ita tenebimus, multa erunt, quæ nobis bona dicenda ſint.

304 XVI. Omitto divitias: quas, cum quivis, quamvis indignus, habere poſſit, in bonis non numero: quod enim eſt bonum, id non quivis habere poteſt. Omitto nobilitatem, famamque popularem, ſtultorum improborumque conſenſu excitatam. Hæc, quæ ſunt minima, tamen bona dicantur neceſſe eſt: candiduli dentes, venuſti oculi,

Digitized by Google

color ſuavis, & ea, quæ Euryclea, laudat Ulyſſi pedes abluens, *lenitudo orationis*; *mollitudo corporis*. Ea ſi bona ducemus, quid erit in philoſophi gravitate, quàm in vulgi opinione, ſtultorumque turba, quod dicatur aut gravius, aut grandius? At enim eadem Stoici *præcipua*, vel *producta* dicunt, 305
quæ bona iſti. Dicunt illi quidem: ſed his vitam beatam compleri negant: hi autem ſine iis eſſe nullam putant; aut, ſi ſit beata, beatiſſimam certè negant. Nos autem volumus beatiſſimam: idque nobis Socraticâ illâ concluſione confirmatur. Sic enim princeps ille philoſophiæ diſſerebat: *Qualis cujuſque animi affectus eſſet, talem eſſe hominem: qualis autem ipſe homo eſſet, talem ejus eſſe orationem: orationi autem facta ſimilia, factis vitam.* Affectus autem animi in bono viro laudabilis: & vita igitur laudabilis boni virî: honeſta ergo, quoniam laudabilis: ex quibus, bonorum beatam vitam eſſe, concluditur. Etenim, proh deorum atque hominum fidem? parumne cognitum eſt ſuperioribus noſtris diſputationibus, an delectationibus & otii conſumendi causâ locuti ſumus, ſapientem ab omni concitatione animi, quam perturbationem voco, ſemper vacare? ſemper in animo ejus eſſe placidiſſimam pacem? Vir igitur temperatus, conſtans, ſine metu, ſine ægritudine, ſine alacritate ulla, ſine libidine, nonne beatus? At ſemper ſapiens talis: ſemper igitur beatus. Jam verò quî poteſt vir bonus non ad

Digitized by Google

306 id quod laudabile ſit, omnia referre, quæ agit, quæque ſentit? Refert autem omnia ad beatè vivendum: beata igitur vita laudabilis; nec quidquam ſine virtute laudabile; beata igitur vita virtute conficitur.

XVII. Atque hoc ſic etiam concluditur. Nec in miſera vita quidquam eſt prædicabile, aut gloriandum: nec in ea, quæ nec miſera ſit, nec beata. Et eſt in aliqua vita prædicabile aliquid, & gloriandum, ac præ ſe ferendum: ut Epaminondas,

Conſiliis noſtris laus eſt attonſa Laconum:

ut Africanus,

A ſole exoriente, ſupra Mæoti' paludes;

307 *Nemo eſt, qui factis me æquiparare queat.*

Quod ſi eſt, beata vita glorianda, & prædicanda, & præ ſe ferenda eſt: nihil eſt enim aliud, quod prædicandum, & præ ſe ferendum ſit. Quibus poſitis, intelligis quid ſequatur. Et quidem, niſi ea vita beata eſt, quæ eſt eadem honeſta: ſit aliud neceſſe eſt melius vitâ beatâ. Quod enim erit honeſtum, certè fatebuntur eſſe melius: ita erit beatâ vitâ melius aliquid: quo quid poteſt dici perverſius? Quid? cum fatentur ſatis magnam vim eſſe in vitiis ad miſeram vitam, nonne fatendum eſt, eandem vim in virtute eſſe ad beatam vitam? Contrariorum enim contraria ſunt conſequentia. Quo loco quæro, quam vim habeat libra illa Critolai; qui cum in alteram lancem animi bo-

na imponat, in alteram corporis, & exter- 308
na : tantùm propendere illam boni lancem putet, ut terram & maria deprimat.

XVIII. Quid ergo aut hunc prohibet, aut etiam Xenocratem illum graviſſimum philoſophorum, exaggerantem tantopere virtutem, & extenuantem cætera, & abjicientem, in virtute non beatam modò vitam, ſed etiam beatiſſimam ponere? Quod quidem niſi ſit, virtutum interitus conſequetur. Nam in quem cadit ægritudo, in eundem metum cadere neceſſe eſt : eſt enim metus futuræ ægritudinis, ſollicita expectatio. In quem autem metus, in eundem formido, timiditas, pavor, ignavia. Ergo ut idem vincatur interdum, nec putet ad ſe præceptum illud Atrei pertinere,

Proinde ita parent ſe in vita, ut vinci neſciant.

Hic autem vincetur, ut dixi : nec modò vin- 309
cetur, ſed etiam ſerviet. At nos virtutem ſemper liberam volumus, ſemper invictam, quæ niſi ſunt, ſublata virtus eſt. Atqui ſi in virtute ſatis eſt præſidii ad bene vivendum, ſatis eſt etiam ad beatè : ſatis eſt enim certè in virtute, ut fortiter vivamus : ſi fortiter, etiam ut magno animo, & quidem ut nullâ re unquam terreamur, ſemperque ſimus invicti. Sequitur, ut nihil pœniteat nihil deſit, nihil obſtet. Ergo omnia profluenter, abſolutè, proſperè : igitur beatè. Satis autem ad fortiter vivendum virtus poteſt. Sa-

Digitized by Google

tis ergo etiam ad beatè. Etenim ut ſtultitia ; etſi adepta eſt quod concupivit, nunquam ſe tamen ſatis conſecutam putat: ſic ſapientia ſemper eo contenta eſt, quod adeſt, neque eam unquam ſui pœnitet.

XIX. Similemne putas C. Lælii unum conſulatum fuiſſe, & eum quidem cum re-
310 pulſa (ſi cum ſapiens & bonus vir, qualis ille fuit, ſuffragiis præteritur, non populus a bono conſule potiùs quàm ille a vano populo repulſam fert) ſed tamen, utrùm malles, te, ſi poteſtas eſſet, ſemel, ut Lælium conſulem, an, ut Cinnam, quater? Non dubito, tu quid reſponſurus ſis: itaque video, cui committam. Non quemvis hoc idem interrogarem: reſponderet enim alius fortaſſe, ſe non modò quatuor conſulatus uni anteponere, ſed unum diem Cinnæ, multorum & clarorum virorum to-
311 tis ætatibus. Lælius ſi digito quem attigiſſet, pœnas dediſſet. At Cinna collegæ ſui conſulis Cn. Octavii præcidi caput juſſit; P. Craſſi, L. Cæſaris nobiliſſimorum hominum, quorum virtus fuerat domi, militiæque cognita; M. Antonii, omnium eloquentiſſimi, quos ego audierim; C. Cæſaris, in quo mihi videtur fuiſſe ſpecimen humanitatis, ſalis, ſuavitatis, leporis. Beatuſne igitur, qui hos interfecit? Mihi contra non ſolùm eo videtur miſer, quòd ea fecit: ſed
312 etiam quòd ita ſe geſſit, ut ea facere ei liceret: etſi peccare nemini licet: ſed ſermonis errore labimur: id enim licere dici-

Digitized by Google

mus, quod cuique conceditur. Utrùm tandem beatior C. Marius, tum, cum Cimbricæ victoriæ gloriam cum collega Catulo communicavit, pene altero Lælio: (nam 313
hunc illi duco ſimillimum) an cum civili bello victor, iratus neceſſariis Catuli deprecantibus non ſemel reſpondit, ſed ſæpe, *Moriatur*? In quo beatior ille, qui huic nefariæ voci paruit, quàm is, qui tam ſceleratè imperavit. Nam cum accipere, quàm facere præſtat injúriam: tum morti jam ipſi adventanti paululùm procedere obviam, quod fecit Catulus, quàm, quod Marius, talis viri interitu ſex ſuos obruere conſulatus, & contaminare extremum tempus ætatis.

XX. Duodequadraginta annos tyrannus Syracuſanorum fuit Dionyſius, cum V & XX natus annos dominatum occupaviſſet. Quâ pulchritudine urbem, quibus autem 314
opibus præditam, ſervitute oppreſſam tenuit civitatem? Atqui de hoc homine a bonis auctoribus ſic ſcriptum accepimus, ſummam fuiſſe ejus in victu temperantiam, in rebuſque gerendis virum acrem & induſtrium, eundem tamen maleficum naturâ, & injuſtum. Ex quo omnibus bene veritatem intuentibus videri neceſſe eſt miſerrimum. Ea enim ipſa, quæ concupierat, ne tum quidem, cum omnia ſe poſſe cenſebat, conſequebatur. Qui cum eſſet bonis parentibus, atque honeſto loco natus (etſi id quidem alius alio modo tradidit,) abunda-

Digitized by Google

retque & æqualium familiaritatibus, & consuetudine propinquorum; haberet etiam more Græciæ quosdam adolescentes amore conjunctos: credebat eorum nemini: sed iis, quos ex familiis locupletum servos delegerat, quibus nomen servitutis ipse detraxerat, & quibusdam convenis, & feris barbaris corporis custodiam committebat. Ita propter injustam dominatûs cupiditatem in carcerem quodam modo ipse se inclu-
315 serat. Quin etiam, ne tonsori collum committeret, tondere filias suas docuit. Ita sordido, ancillarique artificio regiæ virgines ut tonstriculæ, tondebant barbam & capillum patris. Et tamen ab iis ipsis, cum jam essent adultæ, ferrum removit: instituit que, ut candentibus juglandium putaminibus barbam sibi, & capillum adurerent. Cumque duas uxores haberet, Aristomachen civem suam, Doridem autem Locrensem: sic noctu ad eas ventitabat, ut omnia specularetur, & perscrutaretur ante. Et, cum fossam latam cubiculari lecto circumdedisset, ejusque fossæ transitum ponticulo ligneo conjunxisset: eum ipsum, cum forem cubiculi clausserat, detorquebat. Idemque cum in communibus suggestis consistere non au-
316 deret, concionari ex turri alta solebat. Atque is cùm pilâ ludere vellet (studiosè enim id factitabat) tunicamque poneret, adolescentulo, quem amabat, tradidisse gladium dicitur. Hîc cum quidam familiaris jocans dixisset: *Huic quidem certè vitam tuam com-*

mittis ; arriſiſſetque adoleſcens : utrumque juſſit interfici : alterum , quia viam demonſtraviſſet interimendi ſuî : alterum , quia id dictum riſu approbaviſſet. Atque eo facto ſic doluit, ut nihil graviùs tulerit in vita : quem enim vehementer amaret , occiderat. Sic diſtrahuntur in contrarias partes impotentium cupiditates. Cum huic obſecutus ſis , illi eſt repugnandum. Quanquam hic quidem tyrannus ipſe indicavit , quàm eſſet beatus.

XXI. Nam cum quidam ex ejus aſſentatoribus Damocles commemoraret in ſermone copias ejus , opes , majeſtatem dominatûs , rerum abundantiam , magnificentiam ædium regiarum , negaretque unquam beatiorem quemquam fuiſſe : Viſne igitur , inquit , o Damocle , quoniam hæc te vita 317
delectat , ipſe eandem deguſtare , & fortunam experiri meam ? Cum ſe ille cupere dixiſſet , collocari juſſit hominem in aureo lecto , ſtrato pulcherrimo , textili ſtragulo , magnificis operibus picto , abacoſque complures ornavit argento , auroque cælato. Tum ad menſam eximiâ formâ pueros delectos juſſit conſiſtere , eoſque nutum illius intuentes diligenter miniſtrare. Aderant unguenta , coronæ : incendebantur odores : menſæ conquiſitiſſimis epulis extruebantur. Fortunatus ſibi Damocles videbatur. In hoc medio apparatu fulgentem gladium e lacunari ſetâ equinâ aptum demitti juſſit , ut impenderet illius beati cervicibus. Itaque nec pulchros illos miniſtratores aſpiciebat ,

nec plenum artis argentum : nec manum
318 porrigebat in menſam : jam ipſæ defluebant coronæ : denique exoravit tyrannum , ut abire liceret , quòd jam beatus nollet eſſe. Satiſne videtur declaraſſe Dionyſius nihil eſſe ei beatum , cui ſemper aliquis terror impendeat ? Atque ei ne integrum quidem erat ut ad juſtitiam remigraret , civibuſque libertatem & jura redderet : iis enim ſe adoleſcens improvidâ ætate irretierat erratis , eaque commiſerat , ut ſalvus eſſe non poſſet , ſi ſanus eſſe cœpiſſet.

XXII. Quantopere verò amicitias deſideraret , quarum infidelitatem extimeſcebat , declaravit in Pythagoreis duobus illis : quorum cum alterum vadem mortis accepiſſet , alter , ut vadem ſuum liberaret , præſtò
319 fuiſſet ad horam morti deſtinatam : *Utinam ego* , inquit , *tertius vobis amicus aſcriberer.* Quàm huic erat miſerum carere conſuetudine amicorum , ſocietate victûs , ſermone omnino familiari ! homini præſertim docto a puero , & artibus ingenuis erudito. Muſicorum verò perſtudioſum accepimus , poëtam etiam tragicum : quàm bonum , nihil ad rem : in hoc enim genere neſcio quo pacto magis , quàm in aliis , ſuum cuique pulchrum eſt. Adhuc neminem cognovi poëtam (& mihi fuit cum Aquinio amicitia) qui ſibi non optimus videretur : ſic ſe res habet. Te tua , me delectant mea. Sed ut ad Dionyſium redeamus omni cultu , & victu humano carebat : vivebat cum fu-

Digitized by Google

gitivis, cum facinoroſis, cum barbaris: ne- 320
minem, qui aut libertate dignus eſſet, aut vellet omnino liber eſſe, ſibi amicum arbitrabatur. Non ego jam cum hujus vitâ, quâ tetrius, miſerius, deteſtabilius excogitare nihil poſſum, Platonis aut Archytæ vitam comparabo, doctorum hominum, & planè ſapientium.

XXIII. Ex eadem urbe humilem homunculum a pulvere, & radio excitabo, qui multis annis pòſt fuit, Archimedem. Cujus ego Quæſtor ignoratum ab Syracuſanis, cum eſſe omnino negarent, ſeptum undique & veſtitum vepribus & dumetis indagavi ſepulcrum. Tenebam enim quoſdam ſenariolos, quos in ejus monumento eſſe inſcriptos acceperam; qui declarabant in ſummo ſepulcro ſphæram eſſe poſitam cum cylindro. Ego autem cum omnia colluſtra- 321
rem oculis (eſt enim ad portas Agragianas magna frequentia ſepulcrorum) animadverti columellam non multùm e dumis eminentem: in qua inerat ſphæræ figura, & cylindri. Atque ego ſtatim Syracuſanis (erant autem principes mecum) dixi, me illud ipſum arbitrari eſſe quod quærerem. Immiſſi cum falcibus multi purgarunt, & aperuerunt locum. Quò cum patefactus eſſet aditus, ad adverſam baſim acceſſimus. Apparebat epigramma exeſis poſterioribus partibus verſiculorum, dimidiatis fere. Ita nobiliſſima Græciæ civitas, quondam verò etiam doctiſſima, ſui civis unius acutiſſimi

monumentum ignoraſſet, niſi ab homine
322 Arpinate didiciſſet. Sed redeat, unde aberravit oratio. Quis eſt omnium, qui modò cum muſis, id eſt, cum humanitate, & cum doctrina habeat aliquod commercium, qui ſe non hunc mathematicum malit, quàm illum tyrannum? Si vitæ modum, actionemque quærimus: alterius mens rationibus agitandis exquirendiſque alebatur, cum oblectatione ſolertiæ, qui eſt unus ſuaviſſi-
323 mus paſtus animorum; alterius cæde, & injuriis, cum & diurno & nocturno metu. Age confer Democritum, Pythagoram, Anaxagoram: quæ regna, quas opes ſtudiis eorum, & delectationibus antepones? Etenim quæ pars optima eſt in homine, in ea ſitum eſſe neceſſe eſt illud, quod quæris optimum. Quid eſt autem in homine, ſagaci ac bonâ mente melius? Ejus bono fruendum eſt igitur, ſi beati eſſe volumus. Bonum autem mentis eſt virtus: ergo hâc beatam vitam contineri neceſſe eſt. Hinc omnia, quæ pulchra, honeſta, præclara ſunt, (ut ſupra dixi; ſed dicendum idem illud paulò uberiùs videtur) plena gaudiorum ſunt. Ex perpetuis autem pleniſque gaudiis cum perſpicuum ſit vitam beatam exiſtere, ſequitur ut ea exiſtat ex honeſtate.

XXIV. Sed, ne verbis ſolùm attingamus ea, quæ volumus oſtendere, proponenda quædam quaſi moventia ſunt, quæ nos magis ad cognitionem, intelligentiamque convertant. Sumatur enim nobis quidam præ-

Digitized by Google

ſtans vir optimis artibus, iſque animo parumper, & cogitatione fingatur. Primùm ingenio eximio ſit, neceſſe eſt: tardis enim mentibus virtus non facilè comitatur. Deinde ad inveſtigandam veritatem ſtudio incitato. Ex quo triplex ille animi fœtus exiſtet: unus in cognitione rerum poſitus, & 324
in explicatione naturæ: alter in deſcriptione expetendarum, fugiendarumve rerum: tertius in judicando, quid cuique rei ſit conſequens, quid repugnans: in quo ineſt omnis tum ſubtilitas diſſerendi, tum veritas judicandi. Quo tandem igitur gaudio affici neceſſe eſt ſapientis animum, cum his habitantem, pernoctantemque curis? Ut, cum totius mundi motus converſioneſque perſpexerit, ſideraque viderit innumerabilia cœlo inhærentia cum ejus ipſius motu congruere certis infixa ſedibus; ſeptem alia ſuos quæque tenere curſus: multùm inter ſe aut altitudine, aut humilitate diſtantia, quorum vagi motus, rata tamen, & certa ſui curſus ſpatia definiant. Horum nimirum aſpectus impulit illos veteres, & admonuit, ut plura quærerent. Inde eſt indagatio nata initiorum, & tanquam ſeminum, unde eſ- 325
ſent omnia orta, generata, concreta: quæque cujuſque generis vel inanimi, vel animantis, vel muti, vel loquentis origo, quæ vita, qui interitus, quæque ex alio in aliud viciſſitudo, atque mutatio: unde terra, & quibus librata ponderibus, quibus cavernis maria ſuſtineat: in qua omnia delata gra-

Digitized by Google

vitate medium mundi locum ſemper expe-
tant: qui eſt idem infimus in rotundo.

XXV. Hæc tractanti animo, & noctes, & dies cogitanti, exiſtit illa a deo Delphis præcepta cognitio? ut ipſa ſe mens agnoſcat, conjunctamque cum divina mente ſe ſentiat, ex quo inſatiabili gaudio compleatur. Ipſa enim cogitatio de vi, & natura deorum, ſtudium incendit illius æternitatis imitandæ. Neque ſe in brevitate vitæ collocatam putat, cum rerum cauſas alias ex aliis, aptas & neceſſitate nexas videt. Quibus ab
326 æterno tempore fluentibus in æternum, ratio tamen, menſque moderatur. Hæc ille intuens, atque ſuſpiciens, vel potiùs omnes partes, oraſque circumſpiciens, quantâ rurſus animi tranquillitate humana, & citeriora conſiderat? Hinc illa cognitio virtutis exiſtit: efflorescunt genera, parteſque virtutum: invenitur, quid ſit quod natura ſpectet extremum in bonis, quod in malis ultimum, quò referenda ſint officia, quæ degendæ ætatis ratio deligenda. Quibus & talibus rebus exquiſitis, hoc vel maximè efficitur, quod hâc diſputatione agimus, ut virtus ad beatè vivendum ſit ſe ipsâ contenta. Sequitur tertia, quæ per omnes partes ſapientiæ manat, & funditur, quæ rem definit, genera diſpartit, ſequentia adjungit, perfecta concludit, vera & falſa dijudicat,
327 diſſerendi ratio, & ſcientia. Ex qua cum ſumma utilitas exiſtit ad res ponderandas, tum maximè ingenua delectatio, & digna

ſapientia. Sed hæc otii. Tranſeat idem iſte ſapiens ad rempublicam tuendam: quid eo poſſit eſſe præſtantius, cùm prudentiâ utilitatem civium cernat, juſtitiâ nihil in ſuam domum inde derivet, reliquis utatur tot tamque variis virtutibus? Adjunge fructum amicitiarum: in quo a doctis poſitum eſt cum conſilium omnis vitæ, conſentiens, & pene conſpirans, tum ſumma jucunditas e quotidiano cultu atque victu. Quid hæc tandem vita deſiderat, quo ſit beatior? cui refertæ tot, tantiſque gaudiis, fortuna ipſa cedat neceſſe eſt. Quòd ſi gaudere talibus bonis animi, id eſt virtutibus, beatum eſt, omneſque ſapientes iis gaudiis perfruuntur: omnes eos confiteri beatos eſſe neceſſe eſt.

XXVI. *A.* Etiamne in cruciatu, atque tormentis? *M.* An tu me in viola putabas, 328
aut in roſa dicere? an Epicuro, qui tantummodo induit perſonam philoſophi, & ſibi ipſe hoc nomen inſcripſit, dicere licebit (quod quidem ut habet ſe res, me tamen plaudente dicit) nullum ſapienti eſſe tempus, etſi uratur, torqueatur, ſecetur, quin poſſit exclamare, *Quàm pro nihilo puto!* cum præſertim omne malum dolore definiat, bonum voluptate: hæc noſtra honeſta, turpia irrideat, dicatque nos, in vocibus occupatos, inanes ſonos fundere, neque quidquam ad nos pertinere, niſi quod aut læve, aut aſperum in corpore ſentiatur. Huic ergo, ut dixi, non multùm differenti

a judicio ferarum, obliviſci licebit ſui? & tum fortunam contemnere, cum ſit omne & bonum ejus, & malum in poteſtate fortunæ: tum dicere, ſe beatum in ſummo cruciatu, atque tormentis, cum conſtituerit
329 non modò ſummum malum eſſe dolorem, ſed etiam ſolum? Nec verò illa ſibi remedia comparavit ad tolerandum dolorem, firmitatem animi, turpitudinis verecundiam, exercitationem, conſuetudinemque patiendi, præcepta fortitudinis, duritiam virilem: ſed unâ ſe dicit recordatione acquieſcere præteritarum voluptatum: ut ſi quis æſtuans, cum vim caloris non facilè patiatur, recordari velit, ſe aliquando, in Arpinati noſtro gelidis fluminibus circumfuſum fuiſſe: non enim video, quo modo ſedare poſſint mala præſentia præteritæ voluptates. Sed cum is dicat ſemper beatum eſſe ſapientem, cui dicere hoc, ſi ſibi conſtare vellet, non liceret: quidnam faciendum eſt iis, qui nihil expetendum, nihil in bonis ducendum, quod honeſtate careat, exiſtimant? Me quidem auctore etiam Peripatetici, veteresque Academici balbutire deſinant aliquando,
330 apertéque, & clarâ voce audeant dicere, beatam vitam in Phalaridis taurum deſcenſuram.

XXVII. Sint enim tria genera bonorum; ut jam a laqueis Stoicorum, quibus uſum me pluribus, quàm ſoleo, intelligo, recedamus: ſint ſanè illa genera bonorum, dum corporis, & externa jaceant humi, &

Digitized by Google

tantummodo, quia ſumenda ſunt, appellentur bona: alia autem illa divina, longè latéque ſe pandant, cœlumque contingant, ut, ea qui adeptus ſit, cur eum beatus modò, & non beatiſſimum etiam dixerim? Dolorem verò ſapiens extimeſcet? is enim huic maximè ſententiæ repugnat. Nam contra mortem noſtram, atque noſtrorum, contraque ægritudinem, & reliquas animi perturbationes ſatis eſſe videmur ſuperiorum dierum diſputationibus armati, & parati. Dolor eſſe videtur acerrimus virtuti adverſarius. Is ardentes faces intentat: is 331
fortitudinem, magnitudinem animi, patientiam ſe debilitaturum minatur. Huic igitur ſuccumbet virtus? huic beata ſapientis & conſtantis viri vita cedet? Quàm turpe, o dii boni! Pueri Spartiatæ non ingemiſcunt verberum dolore laniati. Adoleſcentium greges Lacedæmone vidimus ipſi incredibili contentione certantes pugnis, calcibus, unguibus, morſu, denique ut exanimarentur, priuſquàm ſe victos faterentur. Quæ barbaria Indiâ vaſtior, aut agreſtior? in ea tamen gente primùm ii, qui ſapientes habentur, nudi ætatem agunt, & Caucaſi nives, hiemalemque vim perferunt ſine dolore: cumque ad flammam ſe applicaverint, ſine gemitu aduruntur. Mulieres verò in India, cum eſt cujuſvis earum vir mortuus, in certamen, judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit: plures enim ſin- 332
gulis ſolent eſſe nuptæ. Quæ eſt victrix, ea

Digitized by Google

læta prosequentibus suis, unà cum viro in rogum imponitur: illa victa, mœsta discedit. Nunquam naturam mos vinceret: est enim ea semper invicta. Sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiâ animum infecimus opinionibus, maloque more delinitum mollivimus. Ægyptiorum morem quis ignorat? quorum imbutæ mentes pravitatis erroribus, quamvis carnificinam priùs subierint, quàm ibim, aut aspidem, aut felem, aut canem, aut crocodilum violent: quorum etiam si imprudentes quidpiam fecerint, pœnam nullam recusent. De hominibus loquor. Quid bestiæ? non frigus, non famem, non montivagos, atque silvestres cursus, lustrationesque patiuntur?
333 non pro suo partu ita propugnant, ut vulnera excipiant? nullos impetus, nullos ictus reformident? Omitto, quæ perferant, quæque patiantur ambitiosi, honoris causâ: laudis studiosi, gloriæ gratiâ: amore incensi, cupiditatis. Plena vita exemplorum est.

XXVIII. Sed adhibeat oratio modum, & redeat illuc, unde deflexit. Dabit, dabit, inquam, se in tormenta vita beata: nec justitiam, temperantiam, imprimisque fortitudinem, magnitudinem animi, patientiam prosecuta, cum tortoris os viderit, consistet: virtutibusque omnibus sine ullo animi terrore ad cruciatum profectis, resistet extra fores (ut ante dixi) limenque carceris. Quid enim eâ fœdius, quid deformius solâ relictâ, comitatu pulcherrimo segregatâ? quod

Digitized by Google

tamen fieri nullo pacto poteſt: nec enim virtutes ſine beata vita cohærere poſſunt, nec illa ſine virtutibus. Itaque eam tergiverſari non ſinent, ſecumque rapient ad quemcunque ipſæ dolorem, cruciatumque ducentur. 334
Sapientis eſt enim proprium, nihil, quod pœnitere poſſit, facere, nihil invitum: ſplendidè, conſtanter, graviter, honeſtè omnia: nihil ita expectare, quaſi certò futurum: nihil, cum acciderit, admirari, ut inopinatum, ac novum accidiſſe videatur: omnia ad ſuum arbitrium referre: ſuis ſtare judiciis. Quo quid ſit beatius, mihi certè in mentem venire non poteſt. Stoicorum quidem facilis concluſio eſt: qui cum finem bonorum eſſe ſenſerint, congruere naturæ, cumque ea convenienter vivere: cum id ſit in ſapiente ſitum, non officio ſolùm, verùm etiam poteſtate; ſequatur neceſſe eſt, ut cujus in poteſtate ſummum bonum, in ejuſdem vita beata ſit. Ita ſit ſemper vita beata ſapientis. Habes, quæ fortiſſimè de beata vita dici putem, &, quo modo nunc eſt, niſi quid tu melius attuleris, etiam veriſſimè.

XXIX. *A.* Melius quidem afferre nihil poſſum: ſed a te impetrarim libenter niſi moleſtum ſit, quoniam te nulla vincula impediunt ullius certæ diſciplinæ, libaſque ex omnibus quodcunque te maximè ſpecie veritatis movet: quod paulò ante Peripateticos, veteremque Academiam hortari videbare, ut ſine retractatione liberè dicere au- 335

derent, ſapientes eſſe ſemper beatiſſimos, id velim audire, quemadmodum his putes conſentaneum eſſe id dicere; multa enim a te contra iſtam ſententiam dicta ſunt, & Stoicorum ratione concluſa. *M.* Utamur igitur libertate, quâ nobis ſolis in philoſophia licet uti: quorum oratio nihil ipſa judicat, ſed habetur in omnes partes, ut ab aliis poſſit ipſa per ſeſe, nullius auctoritate adjunctâ, judicari. Et quoniam videris hoc velle, ut, quæcunque diſſentientium philoſophorum ſententia ſit de finibus: tamen virtus ſatis habeat ad vitam beatam præſi-
336 dii: quod quidem Carneadem diſputare ſolitum accepimus: ſed is, ut contra Stoicos, quos ſtudioſiſſimè ſemper refellebat, & contra quorum diſciplinam ingenium ejus exarſerat: nos illud quidem cum pace agemus. Si enim Stoici fines bonorum rectè poſuerunt, confecta res eſt: neceſſe eſt ſemper beatum eſſe ſapientem. Sed quæramus unamquamque reliquorum ſententiam, ſi fieri poteſt, ut hoc præclarum quaſi decretum beatæ vitæ poſſit omnium ſententiis, & diſciplinis convenire.

XXX, Sunt autem hæ de finibus, ut opinor, retentæ, defenſæque ſententiæ: primùm ſimplices quatuor: Nihil bonum, niſi honeſtum, ut Stoici: Nihil bonum, niſi voluptatem, ut Epicurus: Nihil bonum niſi vacuitatem doloris, ut Hieronymus: Nihil
337 bonum, niſi naturæ primis bonis aut omnibus, aut maximis frui, ut Carneades con-

tra Stoicos differebat. Hæc igitur ſimplicia, illa mixta. Tria genera bonorum, maxima animi, ſecunda corporis, externa tertia, ut Peripatetici, nec multò veteres Academici ſecus. Voluptatem cum honeſtate Dinomachus, & Callipho copulavit. Indolentiam autem honeſtati Peripateticus Diodorus adjunxit. Hæ ſunt ſententiæ, quæ ſtabilitatis aliquid habeant: nam Ariſtonis, Pyrrhonis, Herilli, nonnullorumque aliorum evanuerunt. Hi quid poſſint obtinere, videamus, omiſſis Stoicis: quorum ſatis videor defendiſſe ſententiam. Et Peripateticorum quidem explicata cauſa eſt: præter Theophraſtum, & ſi qui illum ſecuti, imbecilliùs horrent dolorem, & reformidant: reliquis quidem licet facere id quod fere faciunt, ut gravitatem, dignitatemque virtutis exaggerent. Quam cum ad cœlum extulerint, quod facere eloquentes homines copiosè ſolent: reliqua ex collatione facile eſt conterere, atque contemnere. Nec enim licet iis, qui laudem cum dolore petendam eſſe dicunt, negare eos eſſe beatos, qui illam adepti ſunt. Quanquam enim ſint in quibuſdam malis, tamen hoc nomen beati longè, & latè patet. 338

XXXI. Nam ut quæſtuoſa mercatura, fructuoſa aratio dicitur, non ſi altera ſemper omni damno, altera omnis tempeſtatis calamitate ſemper vacet, ſed ſi multò majori ex parte extat in utraque felicitas: ſic vita, non ſolùm ſi undique referta bonis eſt,

Digitized by Google

ſed ſi multò majore, & graviore ex parte bona propendent, beata rectè dici poteſt. Sequetur igitur, horum ratione, vel ad ſupplicium beata vita virtutem, cumque ea deſcendet in taurum, Ariſtotele, Xenocrate, Speuſippo, Polemone auctoribus: nec eam
339 minimis blandimentis corrupta deſeret. Eadem Calliphontis erit, Diodorique ſententia: quorum uterque honeſtatem ſic complectitur, ut omnia, quæ ſine ea ſint, longè, & retrò ponenda cenſeat. Reliqui habere ſe videntur anguſtiùs: enatant tamen: Epicurus, Hieronymus, & ſi qui ſunt, qui deſertum illum Carneadem curent defendere: nemo eſt enim, qui eorum bonorum animum non putet eſſe judicem, eumque condocefaciat, ut ea, quæ bona, malave videantur, poſſit contemnere. Nam quæ tibi Epicuri videtur, eadem erit Hieronymi, & Carneadis cauſa, & hercle omnium reliquorum: quis enim parum eſt contra mortem, aut dolorem paratus? Ordiamur ab eo, ſi placet, quem mollem, quem voluptarium dicimus. Quid? is tibi mortemne videtur, an dolorem timere, qui eum diem, quo moritur, beatum appellat: maximiſ-
340 que doloribus affectus, eos ipſos inventorum ſuorum memoriâ, & recordatione confutat? nec hæc ſic agit, ut ex tempore quaſi effutire videatur. De morte enim ita ſentit, ut, diſſoluto animante, ſenſum extinctum putet: quod autem ſenſu careat, nihil ad nos id judicet pertinere. Item de

dolore

dolore certa habet quæ ſequatur : cujus magnitudinem brevitate conſolatur, longinquitatem levitate. Quid tandem ? iſti grandiloqui contra hæc duo, quæ maximè angunt, meliùs ſe habent, quàm Epicurus ? An ad cætera, quæ mala putantur, non & Epicurus, & reliqui philoſophi ſatis parati videntur ? Quis non paupertatem extimeſcit ? neque tamen quiſquam philoſophorum.

XXXII. Hic verò ipſe quàm parvo eſt contentus ? nemo de tenui victu plura dixit. Etenim quæ res pecuniæ cupiditatem afferunt, ut amori, ut ambitioni, ut quotidianis ſumptibus copiæ ſuppetant : cum procul ab iis omnibus rebus abſit, cur pecuniam magnopere deſideret, vel potiùs curet omnino ? An Scythes Anacharſis potuit pro nihilo pecuniam ducere ; noſtrates philoſophi facere non poterunt ? Illius epiſtola fertur his verbis : ANACHARSIS HANNONI SALUTEM. *Mihi amictui eſt Scythicum tegmen ; calceamentum, ſolorum callum ; cubile, terra ; pulpamentum, fames : lacte, caſeo, carne veſcor. Quare ut ad quietum me licet venias. Munera autem iſta quibus es delectatus, vel civibus tuis, vel diis immortalibus dona.* Omnes fere philoſophi omnium diſciplinarum, niſi quos a recta ratione natura vitioſa detorſiſſet, hoc eodem animo eſſe potuerunt. Socrates, in pompa cum magna vis auri argentique ferretur, *Quàm multa non deſidero*, inquit. Xenocrates, 342

cum legati ab Alexandro quinquaginta ei talenta attuliſſent, quæ erat pecunia temporibus illis, Athenis præſertim, maxima: abduxit legatos ad cœnam in Academiam: iis appoſuit tantùm, quod ſatis eſſet, nullo apparatu. Cum poſtridie rogarent eum, cui numerari juberet: *Quid? vos heſternâ*, inquit, *cœnulâ non intellexiſtis, me pecuniâ non egere?* quos cum triſtiores vidiſſet, XXX minas accepit, ne aſpernari regis liberalitatem videretur. At verò Diogenes liberiùs, ut Cynicus, Alexandro roganti, ut diceret ſi quid opus eſſet,
343 *Nunc quidem paululum*, inquit, *a ſole*. Offecerat videlicet appricanti. Et hic quidem diſputare ſolebat, quantò regem Perſarum vitâ, fortunâque ſuperaret: ſibi nihil deeſſe, illi nihil ſatis unquam fore: ſe ejus voluptates non deſiderare, quibus nunquam ſatiari ille poſſet: ſuas eum conſequi nullo modo poſſe.

XXXIII. Vides, credo, ut Epicurus cupiditatum genera diviſerit, non nimis fortaſſe ſubtiliter, utiliter tamen: partim eſſe naturales, & neceſſarias: partim naturales, & non neceſſarias: partim neutrum. Neceſſarias ſatiari poſſe pene nihilo: divitias enim naturæ parabiles eſſe. Secundum autem genus cupiditatum nec ad potiendum difficile eſſe cenſet, nec verò ad carendum.
344 Tertias: quòd eſſent planè inanes, neque neceſſitatem modò, ſed ne naturam quidem attingerent, funditus ejiciendas putavit. Hoc

Digitized by Google

loco multa ab Epicureis disputantur, eæque voluptates singillatim extenuantur: quarum genera non contemnunt: quærunt tamen copiam. Nam & obscœnas voluptates, de quibus multa ab illis habetur oratio, faciles, communes, in medio sitas esse dicunt: easque si natura requirat, non genere, aut loco, aut ordine, sed formâ, ætate, figurâ metiendas putant: ab iisque abstinere minimè esse difficile, si aut valetudo, aut officium, aut fama postulet: omninoque genus hoc voluptatum optabile esse, si non obsit; prodesse nunquam. Totumque hoc de voluptate sic ille præcepit, ut voluptatem ipsam per se, quia voluptas sit, semper optandam, expetendamque putet: eâdemque ratione dolorem ob id ipsum, quia dolor sit, semper esse fugiendum. Itaque hac usurum compensatione sapientem, ut voluptatem fugiat, si ea majorem dolorem effectura sit: 345
& dolorem suscipiat, majorem efficientem voluptatem: omniaque jucunda, quanquam sensu corporis judicentur, ad animum referri tamen. Quocirca corpus gaudere tam diu, dum præsentem sentiret voluptatem; animum & præsentem percipere pariter cum corpore, & prospicere venientem, nec præteritam præterfluere finere: ita perpetuas, & contextas voluptates in sapiente fore semper, cum expectationi speratarum voluptatum, perceptarum memoria jungeretur. Atque iis similia ad victum etiam transferuntur, extenuanturque magnificentia & sump-

Digitized by Google

tus epularum, quòd parvo cultu naturæ contenta sit.

XXXIV. Etenim quis hoc non videt, desideriis ista condiri omnia? Darius in fuga, cum aquam turbidam, & cadaveribus inquinatam bibisset, negavit unquam se bibisse jucundiùs. Nunquam videlicet sitiens bibe-
346 rat. Nec esuriens Ptolemæus ederat: cui cum peragranti Ægyptum comitibus non consecutis, cibarius in casa panis datus essset, nihil visum est illo pane jucundius. Socratem ferunt, cum usque ad vesperum contentiùs ambularet, quæsitumque esset ex eo, quare id faceret: respondisse, se quò meliùs cœnaret, obsonare ambulando famem. Quid? victum Lacedæmoniorum in Phiditiis nonne videmus? ubi cum tyrannus cœnavisset Dionysius, negavit se jure illo nigro quod cœnæ caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat, *Minimè mirum*, inquit: *condimenta enim defuerunt.* Quæ tandem, inquit ille? *Labor in venatu, sudor, cursus ab Eurota, fames, sitis:* his enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur. Atque hoc non ex hominum more
347 solùm, sed etiam ex bestiis intelligi potest, quæ ut quidquid objectum est, quod modò a natura non sit alienum, eo contentæ non quærunt ampliùs. Civitates quædam universæ, more doctæ, parcimoniâ delectantur, ut de Lacedæmoniis paulò ante diximus. Persarum a Xenophonte victus exponitur: quos negat ad panem adhibere quid-

Digitized by Google

quam, præter naſturtium. Quanquam, ſi quædam etiam ſuaviora natura deſideret, quàm multa ex terra, arboribuſque gignuntur cum copiâ facili, tum ſuavitate præſtanti? adde ſiccitatem: quæ conſequitur hanc continentiam in victu. Adde integritatem valetudinis. Confer ſudantes, ructantes, refertos epulis, tanquam opimos boves: tum intelliges, qui voluptatem maximè ſequantur, eos minimè conſequi; jucunditatemque victûs eſſe in deſiderio, non in ſatietate.

XXXV. Timotheum, clarum hominem Athenis, & principem civitatis, ferunt, cum cœnaviſſet apud Platonem: eoque convivio admodum delectatus eſſet, vidiſſetque eum poſtridie: dixiſſe: *Veſtræ quidem cœnæ* 348
non ſolùm in præſentia, ſed etiam poſtero die jucundæ ſunt. Quid, quòd ne mente quidem rectè uti poſſumus multo cibo & potione completi? Eſt præclara epiſtola Platonis ad Dionis propinquos: in qua ſcriptum eſt his fere verbis: *Quò cum veniſſem, vita illa beata, quæ ferebatur, plena Italicarum, Syracuſiarumque menſarum, nullo modo mihi placuit, bis in die ſaturum fieri, nec unquam pernoctare ſolum, cæteraque, quæ comitantur huic vitæ, in qua ſapiens nemo efficietur unquam, moderatus verò multo minùs. Quæ enim natura tam mirabiliter temperari poteſt?* Quo modo igitur jucunda vita poteſt eſſe, a qua abſit prudentia, abſit moderatio? Ex quo Sardana-

pali opulentiſſimi Syriæ regis error agnoſcitur, qui incidi juſſit in buſto:

Hæc habeo, quæ edi, quæque exſaturata libido

Hauſit: at illa jacent multa & præclara relicta.

Quid aliud, inquit Ariſtoteles, in bovis, non in regis ſepulcro inſcriberes? hæc habere ſe mortuum dicit, quæ ne vivus quidem diutiùs habebat, quàm fruebatur. Cur igitur divitiæ deſiderentur? aut ubi paupertas beatos eſſe non ſinit? Signis, credo, tabulis, ludis. Si quis eſt, qui his delectetur, nonne meliùs tenues homines fruuntur, quàm illi, qui his abundant? eſt enim earum omnium rerum noſtrâ in urbe ſumma in publico copia. Quæ qui privati habent, nec tam multa, & rarò vident, cum in ſua rura venerunt. Quos tamen pungit aliquid, cum, illa unde habeant, recordantur. Dies me deficiet, ſi velim paupertatis cauſam defendere: aperta enim res eſt, & quotidie nos ipſa natura admonet, quàm paucis, quàm parvis rebus egeat, quàm vilibus.

XXXVI. Num igitur ignobilitas, aut humilitas, aut etiam popularis offenſio ſapientem beatum eſſe prohibebit? Vide, ne plus commendatio in vulgus, & hæc quæ expetitur gloria, moleſtiæ habeat, quàm voluptatis. Leviculus ſanè noſter Demoſthenes, qui illo ſuſurro delectari ſe dicebat

ñquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia eſt, inſuſurrantiſque alteri: *Hic eſt ille Demoſthenes.* Quid hoc levius? at quantus orator? ſed apud alios loqui videlicet dicerat, non multùm ipſe ſecum. Intelligendum eſt igitur, nec gloriam popularem ipſam per ſe expetendam, nec ignobilitatem extimeſcendam. *Veni Athenas*, inquit Democritus, *neque me quiſquam ibi agnovit.* 351 Conſtantem hominem, & gravem, qui glorietur, a gloria ſe abfuiſſe An tibicines, iique, qui fidibus utuntur, ſuo, non multitudinis arbitrio cantus, numeroſque moderantur: vir ſapiens, multò arte majore prædítus, non quid veriſſimum ſit, ſed quid velit vulgus, exquiret? An quidquam ſtultius, quàm quos ſingulos ſicut operarios, barbaroſque contemnas, eos aliquid putare eſſe univerſos? Ille verò noſtras ambitiones, levitateſque contemnet, honoreſque populi, etiam ultrò delatos, repudiabit: nos autem eos neſcimus, antequam pœnitere cœpit, contemnere. Eſt apud Heraclitum phyſicum de principe Epheſiorum Hermodoro: univerſos ait Epheſios eſſe morte mulctandos, quòd, cùm civitate expellerent Hermodorum, ita locuti ſunt, *Nemo de nobis unus excellat; ſin quis extiterit, alio in loco, & apud alios ſit.* An hoc non ita fit omni in populo? nonne omnem 352 exuperantiam virtutis oderunt? Quid? Ariſtides (malo enim Græcorum, quàm noſtra proferre) nonne ob eam cauſam expulſus

eſt patriâ, quod præter modum juſtus eſſet? Quantis igitur moleſtiis vacant, qui nihil omnino cum populo contrahunt! Quid eſt enim dulcius otio literato? iis dico literis, quibus infinitatem rerum, atque naturæ, & in hoc ipſo mundo cœlum, terras, maria cognoſcimus.

XXXVII. Contempto igitur honore, contemptâ etiam pecuniâ, quid relinquitur, quod extimescendum ſit? Exilium, credo: quod in maximis malis ducitur. Id ſi propter alienam, & offenſam populi voluntatem malum eſt: quàm ſit ea contemnenda, paulò ante dictum eſt. Sin abeſſe a patria miſerum eſt: plenæ miſerorum provinciæ ſunt: ex quibus admodum pauci in patriam revertuntur. At mulctantur bonis exules. Quid tum? 353 parúmne multa de toleranda paupertate dicuntur? Jam verò exilium, ſi rerum naturam, non ignominiam nominis quærimus, quantum demum a perpetua peregrinatione differt? in qua ætates ſuas philoſophi nobiliſſimi conſumpſerunt, Xenocrates, Crantor, Arceſilas, Lacydes, Ariſtoteles, Theophraſtus, Zeno, Cleanthes, Chryſippus, Antipater, Carneades, Panætius, Clitomachus, Philo, Antiochus, Poſidonius: innumerabiles alii: qui ſemel egreſſi, nunquam domum reverterunt. At enim non erit ſine ignominia. Ignominia afficere poterit ſapientem? De ſapiente enim hæc omnis oratio eſt; cui jure id accidere non poſſit; nam jure exulantem conſolari non

oportet. Poſtremò ad omnes caſus facillima ratio eſt eorum, qui ad voluptatem ea referunt, quæ ſequuntur in vita, ut, quocunque hæc loco ſuppeditent, ibi beatè queant vivere. Itaque ad omnem rationem Teucri vox accommodari poteſt,

Patria eſt, ubicumque eſt bene. 354

Socrates quidem cum rogaretur, cujatem ſe eſſe diceret, *Mundanum*, inquit: totius enim mundi ſe incolam, & civem arbitrabatur. Quid T. Albutius? nonne animo æquiſſimo Athenis exul philoſophabatur? 355 cui tamen illud ipſum non accidiſſet, ſi in republica quieſcens, Epicuri legibus paruiſſet. Quî enim beatior Epicurus, quòd in patria vivebat, quàm Metrodorus, quòd Athenis? aut Plato Xenocratem vincebat, aut Polemo Arceſilam, quo eſſet beatior? Quanti verò iſta civitas æſtimanda eſt ex qua boni ſapienteſque pelluntur? Demaratus quidem Tarquinii Regis noſtri pater, tyrannum Cypſelum quod ferre non poterat, fugit Tarquinios Corintho, & ibi ſuas fortunas conſtituit, ac liberos procreavit. Num ſtultè antepoſuit exilii libertatem domeſticæ ſervituti?

XXXVIII. Jam verò motus animi, ſollicitudines, ægritudineſque oblivione leniuntur, traductis animis ad voluptatem. Non ſine cauſa igitur Epicurus auſus eſt dicere, 356 ſemper in pluribus bonis eſſe ſapientem, quia ſemper ſit in voluptatibus. Ex quo effi-

Digitized by Google

ci putat ille, quod quærimus, ut ſapiens ſemper beatus ſit. Etiamne, ſi ſenſibus carebit oculorum, ſi aurium? Etiam: nam iſta ipſa contemnit. Primùm enim, horribilis iſta cæcitas quibus tandem caret voluptatibus? cum quidem etiam diſputent cæteras voluptates in ipſis habitare ſenſibus: quæ autem aſpectu percipiantur, ea non verſari in oculorum ulla jucunditate: ut ea, quæ guſtemus, olfaciamus, tractemus, audiamus, in ea ipſa, ubi ſentimus, parte verſentur: in oculis tale nihil fit. Animus accipit quæ videmus. Animo autem multis modis, variiſque delectari licet, etiam ſi non adhibeatur aſpectus. Loquor enim de docto homine, & erudito, cui vivere eſt cogitare. Sapientis autem cogitatio non fermè ad inveſtigandum adhibet oculos advocatos. Etenim ſi nox non adimit vitam
357 beatam, cur dies nocti ſimiles adimat? Nam illud Antipatri Cyrenaici eſt quidem paulò obſcœnius, ſed non abſurda ſententia eſt: cujus cæcitatem cum mulierculæ lamentarentur, *Quid agitis*, inquit? *an vobis nulla videtur voluptas eſſe nocturna?* Appium quidem veterem illum: qui cæcus annos multos fuit, & ex magiſtratibus, & ex rebus geſtis intelligimus in illo ſuo caſu nec privato, nec publico muneri defuiſſe. C. autem Druſi domum compleri a conſultoribus ſolitam accepimus: cum, quorum res eſſet, ſua ipſi non videbant, cæcum adhibebant ducem.

XXXIX. Pueris nobis Cn. Aufidius prætorius, & in ſenatu ſententiam dicebat, nec amicis deliberantibus deerat, & Græcam 358
ſcribebat hiſtoriam, & videbat in literis. Diodorus Stoicus cæcus multos annos noſtræ domi vixit. Is verò, quod credibile vix eſſet, cum in philoſophia multò etiam magis aſſiduè, quàm antea, verſaretur, & cum fidibus Pythagoreorum more uteretur, cumque ei libri noctes & dies legerentur, quibus in ſtudiis oculis non egebat: tum quod ſine oculis fieri poſſe vix videtur, geometriæ munus tuebatur, verbis præcipiens diſcentibus, unde, quò, quamque lineam ſcriberent. Aſclepiadem ferunt non ignobilem Eretricum philoſophum, cum quidam quæreret quid ei cæcitas attuliſſet, reſ-
pondiſſe, *Puero ut uno eſſet comitatior.* Ut 359
enim vel ſumma paupertas tolerabilis ſit, ſi liceat, quod quibuſdam Græcis, quotidie: ſic cæcitas ferri facilè poſſit, ſi non deſint ſubſidia valetudinum. Democritus luminibus amiſſis alba ſcilicet, & atra diſcernere non poterat: at verò bona, mala, æqua, iniqua, honeſta, turpia, utilia, inutilia, magna, parva poterat: & ſine varietate colorum licebat vivere beatè, ſine motione rerum non licebat. Atque hic vir impediri animi etiam aciem aſpectu oculorum arbitrabatur, & cum alii ſæpe, quod eſſet ante pedes, non viderent, ille infinitatem omnem peregrinabatur, ut nulla in extremitate conſiſteret. Traditum eſt etiam,

Digitized by Google

Homerum cæcum fuiſſe. At ejus picturam; non poeſim, videmus. Quæ regio, quæ ora, qui locus Græciæ, quæ ſpecies formæ, quæ pugna, quæ acies, quod remigium, qui motus hominum, qui ferarum, non ita expictus eſt, ut, quæ ipſe non viderit, nos ut videremus effecerit? Quid ergo aut Homero ad delectationem animi, ac voluptatem, aut cuiquam docto defuiſſe unquam arbitramur? Aut, ni ita ſe res haberet, Anaxagoras, aut hic ipſe Democritus, agros & patrimonia ſua reliquiſſent: huic diſcendi, quærendique divinæ delectationi toto ſe animo dediſſent? Itaque augurem Tireſiam, quem ſapientem fingunt poetæ, nunquam inducunt deplorantem cæcitatem ſuam: at verò Polyphemum Homerus cum immanem, ferumque finxiſſet, cum ariete etiam colloquentem facit, ejuſque laudare fortunas, quòd, quà vellet, ingredi poſſet, & quæ vellet, attingere. Rectè hic quidem: nihilo enim erat ipſe Cyclops, quàm aries ille, prudentior,

XL. In ſurditate verò quidnam eſt mali? Erat ſurdaſter M. Craſſus: ſed aliud moleſtius, quòd malè audiebat, etiamſi, ut mihi videbatur, injuriâ. Epicurei noſtri Græcè ferè neſciunt, nec Græci Latinè: ergo hi in illorum, & illi in horum ſermone ſurdi: omneſque id nos in iis linguis, quas non intelligimus, quæ ſunt innumerabiles, ſurdi profectò ſumus. At vocem citharœdi non audiunt: ne ſtridorem quidem ferræ tum,

cùm acuitur, aut grunnitum, cum jugulatur ſus: nec cum quieſcere volunt, fremitum murmurantis maris. Et ſi cantus eos fortè delectant, primùm cogitare debent, antequam hi ſint inventi, multos beatè vixiſſe ſapientes: deinde multò majorem percipi poſſe legendis his, quàm audiendis voluptatem. Tum, ut paulò ante cæcos ad aurium traducebamus voluptatem, ſic licet ſurdos ad oculorum: etenim qui ſecum lo- 362
qui poterit, ſermonem alterius non requiret. Congerantur in unum omnia: ut idem oculis, & auribus captus ſit: prematur etiam doloribus acerrimis corporis: qui primùm per ſe ipſi plerumque conficiunt hominem: ſin fortè longinquitate producti, vehementiùs tamen torquent, quàm ut cauſa ſit cur ferantur: quid eſt tandem, dii boni! quod laboremus? portus enim præſtò eſt, quoniam mors ibidem eſt, æternum nihil ſentienti receptaculum. Theodorus Lyſimacho mortem minitanti, *Magnum verò*, inquit, *effeciſti, ſi cantharidis vim conſecutus es.* Paulus Perſæ deprecanti ne in trium- 363
pho duceretur, *in tua id*, inquit, *poteſtate eſt.* Multa primo die, cum de ipſa morte quæreremus; non pauca etiam poſterò, cum ageretur de dolore, ſunt dicta de morte: quæ qui recordetur, haud ſanè periculum eſt, ne non mortem aut optandam, aut certè non timendam putet.

XLI. Mihi quidem in vita ſervanda videtur illa lex, quæ in Græcorum conviviis

Digitized by Google

obtinetur: *Aut bibat*, inquit, *aut abeat*. Et rectè. Aut enim fruatur aliquis pariter cum aliis voluptate potandi: aut, ne ſobrius in violentiam vinolentorum incidat, ante diſcedat. Sic injurias fortunæ, quas ferre nequeas, defugiendo relinquas. Hæc eadem,
364 quæ Epicurus, totidem verbis dicit & Hieronymus. Quòd ſi ii philoſophi, quorum ea ſententia eſt, ut virtus per ſe ipſa nihil valeat, omneque quod honeſtum nos, & laudabile eſſe dicimus, id illi caſſum quiddam, & inani vocis ſono decoratum eſſe dicant: & tamen ſemper beatum eſſe cenſent ſapientem: quid tandem a Socrate, & Platone profectis philoſophis faciendum putes? quorum alii tantam præſtantiam in bonis animi eſſe dicunt, ut ab his corporis, & externa obſcurentur. Alii autem hæc ne bona quidem ducunt; in animo reponunt omnia. Quorum controverſiam ſolebat tanquam honorarius arbiter judicare Carneades. Nam cum, quæcumque bona Peripateticis, eadem Stoicis commoda viderentur: neque tamen Peripatetici plus tribuerent divitiis, bonæ valetudini, cæteriſque rebus generis ejuſdem, quàm Stoici: cum ea re, non verbis ponderarentur; cauſam eſſe diſſidendi negabat. Quare hunc locum cæte-
365 rarum diſciplinarum philoſophi quemadmodum obtinere poſſint, ipſi viderint. Mihi tamen gratum eſt, quòd de ſapientium perpetuâ bene vivendi facultate dignum quiddam philoſophorum voce profitentur. Sed

quoniam manè eſt eundum, has quinque dierum diſputationes memoriâ comprehendamus. Equidem me etiam conſcripturum arbitror: ubi enim meliùs uti poſſumus hoc, cuicuimodi eſt, otio? ad Brutumque noſtrum hos libros alteros quinque mittemus: a quo non modò impulſi ſumus ad philoſophicas ſcriptiones, verùm etiam laceſſiti. In quo quantum cæteris profuturi ſumus, non facilè dixerimus: noſtris quidem acerbiſſimis doloribus, variiſque, & undique circumfuſis moleſtiis alia nulla potuit inveniri levatio.

FINIS.

627184

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Tuſculanes de Cicéron, traduites par Meſſieurs* BOUHIER & D'OLIVET, *de l'Académie Françoiſe*, & j'en ai jugé l'impreſſion très-utile aux perſonnes qui ont beſoin, ou de ſecours pour entendre la langue Latine, ou de modèle pour bien écrire dans la nôtre. Fait à Paris, ce 5 Juin 1747.

SALLIER.

Le Privilége en date du 14 Mars 1764, cédé par M. l'Abbé D'OLIVET *pour ſes Traductions ſeulement, au Sieur* BARBOU, *Libraire, ſe trouve à la fin des* PENSÉES DE CICÉRON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google